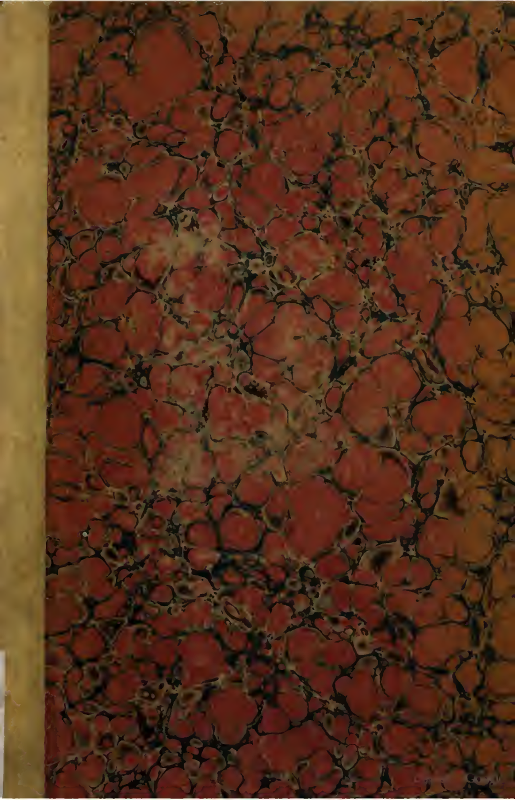




OEUVRES COMPLÈTES

DE KALIDASA.

MEAUX. — IMPRIMERIE A. CARRO.

OEUVRES COMPLÈTES

DE KALIDASA

TRADUITES DU SANSCRIT EN FRANÇAIS

POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

Hippolyte FAUCHE

1° VIKRAMA ET OURVAÇI, drame en cinq actes;
2° LE TILAKA DE L'AMOUR, pièces fugitives;
3° LE RAGHOU-VANÇA, poème historique en dix-neuf chants;
4° LE MÉGHA-DOUTA, poème élégiaque.

PARIS
LIBRAIRIE DE A. DURAND
RUE DES GRÈS, 7

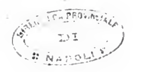
1859

A

M. F. G. EICHHOFF,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT,
PROFESSEUR DE FACULTÉ HONORAIRE,
INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS.

TÉMOIGNAGE
DE MUTUELLE SYMPATHIE
POUR
LES ÉTUDES DE SANSCRIT.



UN MOT

POUR ATTENDRE UNE ÉTUDE.

Nous avons donné le *Virgile* de l'Inde à la France érudite dans la traduction du *Râmâyana :* aujourd'hui, nous venons lui offrir son *Ovide* dans cette version de *Kâlidâsa*.

D'abord, nous avions pris à tâche de traduire seulement les quatre poèmes, que renferme ce tome; aussi, voulions-nous intituler ce volume simplement : UNE TÉTRADE; et notre pensée ne fut jamais de faire un pas de plus; c'était assez, c'était beaucoup. Maintenant, on nous demande dans l'intérêt des études sanscrites les ŒUVRES COMPLÈTES DE KALIDASA; nous acceptons la tâche : c'est encore huit ou neuf mois de travail opiniâtre; mais il y a long-temps que nous sommes habitué à ne pas reculer devant la peine.

Le drame, appelé *Vikrama et Ourvaçî*, est bien conçu, bien lié, bien soutenu par l'intérêt; il pourrait, ce nous semble, réussir, tel qu'il est, à Paris, devant un public instruit, qui aurait la curiosité de voir jouer un drame purement indien, comme on est allé voir dans ces derniers temps au théâtre des pièces strictement grecques sur des traductions littérales d'Euripide et de Sophocle. Mais, comme une pièce indienne ressemble moins aux tragédies des Grecs et des Romains qu'à un opéra-comique, où le dialogue alterne avec le chant, un autre public y viendrait sans doute, engagé par l'attrait de la musique, de la danse, de la pantomime, du chant, des magnifiques décors et des ingénieuses machines; car, chez les peuples voluptueux de l'Indus et du Gange, ces amusements de l'esprit ne vont pas, sans être accompagnés de ceux qui charment les sens.

Le *Tilaka de l'Amour* est un recueil de madrigaux un peu décolletés, moins cependant que plusieurs des épigrammes de Martial.

Malgré sa brièveté, contenue en cent treize quatrains, mais pour son éminente perfection, les Indiens mettent leur élégie du *Mégha-doûta* au rang des quatre *Mahâkavyas* ou grands poèmes; c'est

pour eux le chef-d'œuvre du genre. En effet, l'Europe elle-même ne possède rien de plus parfait dans la poésie élégiaque.

Le *Raghou-vança* ou la *Race de Raghou*, comme on dirait la race de Mérovée, de Charlemagne ou de Hugues Capet, est un poème, où le merveilleux, l'esprit et la poésie abondent, où les élégances de style sont répandues à pleines mains; il a de plus une haute valeur historique.

Ne pourrait-il même servir à fixer le temps précis, où vécut l'auteur? car c'est encore une question débattue.

En effet, le dix-huitième chant est l'*Énumération des rois, qui ont suivi* le vertueux *Atithi*, deuxième successeur de Râma. Le chant dix-neuvième et dernier, *les amours d'Agnivarna*, finit avec le poème à la naissance d'un enfant posthume, qui vient occuper le trône, qu'a laissé vacant la mort de son père, exténué de voluptés.

Pourquoi l'œuvre n'est-elle pas allée plus loin? Avons-nous à regretter ici une lacune? Le poème est-il mutilé d'un chant ou deux? Ne serait-ce point, comme il est assez naturel de penser, que les événements à la suite ont cessé d'être le passé pour le mélodieux historien; que c'est maintenant pour

l'homme qui écrit, ou le temps présent, ou même le temps à venir; en un mot, que cet enfant né roi est peut-être le monarque même, sous le règne duquel ce grand poète a vécu?

Nous examinerons ce problème, si ce n'est une illusion de premier coup-d'œil, dans l'Étude historique et littéraire, que nous devons mettre à la tête du *tome second et dernier des Œuvres de Kâlidâsa;* et peut-être ferons-nous là nos adieux aux études sanscrites, car d'autres ouvrages nous appellent; le temps presse:

> Eheu! fugaces, Posthume, Posthume,
> Labuntur anni!

Et nous aurions du regret à laisser perdre les matériaux utiles, féconds, inconnus, recueillis, moins dans nos portefeuilles que dans notre mémoire, par douze années de recherches, de méditations et de lectures.

MEAUX, 3 Juin 1859.

VIKRAMA ET OURVAÇI,

DRAME EN CINQ ACTES.

VIKRAMA ET OURVAÇI,

DRAME.

PROLOGUE.

BÉNÉDICTION (1).

Que l'Être, appelé dans les Védântas l'unique énergie, qui remplit de sa présence le ciel et la terre, à qui appartient en propre, avec un sens conforme à sa lettre, le nom de SEIGNEUR; lui, que recherchent en eux-mêmes par la compression du souffle et par les autres moyens ceux qui aspirent à la délivrance; que Çiva, *dis-je*, en qui l'unification est facile aux hommes d'une ferme

(1) Il est vraisemblable que c'était une seule et même personne, qui prononçait la bénédiction et qui disait le prologue. Dans son caractère particulier de brahmane, — car le Soûtradhâra devait l'être, — il récitait la nândî ou la bénédiction, et, comme directeur de la troupe comique, il amenait ensuite le dialogue du prélude.

dévotion, soit à vous *tous* pour la béatitude éternelle !

(A la fin de la bénédiction, paraît le *Soûtradhâra* ou le Directeur de la troupe comique.)

LE DIRECTEUR.

C'est assez de cette prière déjà trop longue !

(Il tourne la tête et jette les yeux derrière la scène.)

— Holà, Mârisha ! Cette assemblée est fatiguée de ne voir jamais autre chose que des sujets traités par les poètes des temps passés : je ferai donc jouer devant elle un drame (1) nouveau, intitulé VIKRAMA ET OURVAÇI ; pièce, dont Kâlidâsa est l'auteur. Ainsi, qu'on fasse connaître la liste des personnages, et mettez dans vos rôles, chacun, toute votre attention.

L'acteur MARISHA, entré sur la scène.

Vos ordres seront obéis, seigneur.

(Il fait connaître la liste des personnages :)

HOMMES.

POUROURAVAS, roi de Pratishthâna.
AYOUS, fils de Pouroûravas.
MANAVAKA, brahme bouffon, l'ami et le confident du roi.
TCHITRARATHA, roi des Gandharvas.
NARADA, fils de Brahma.
LATAVYA, camérier de la reine.
UN KIRATA, chasseur montagnard.
PÉLAVA, GALAVA } disciples de l'anachorète Bharata.

(1) Littéralement : un *trotaka nouveau*. Le trotaka peut avoir cinq, sept, huit ou neuf actes : les personnages y sont, les uns mortels, les autres célestes, comme dans la pièce, que nous avons prise à tâche de traduire.

Le Vêtalika, *barde, chargé d'annoncer les fonctions du roi, suivant les divisions du jour.*
Un Messager des Dieux.
Le Cocher du roi.

FEMMES.

OURVAÇI, Apsara de la cour d'Indra.
TCHITRALEKHA, autre nymphe, amie d'Ourvaçi.
SAHADJANYA, RAMBHA, MÉNAKA, } Apsaras, leurs compagnes.
AAUÇINARI, épouse de Pouroûravas et fille du roi de Kâçi.
NIPOUNIKA, une de ses suivantes.
SATYAVATI, pieuse anachorète.
Des Suivantes.

LE DIRECTEUR.

Maintenant, le front incliné devant cette réunion de nobles et de savantes personnes, je lui adresse cette prière :

« Veuillez prêter, Messieurs, une oreille attentive à cette œuvre de Kâlidâsa, soit par l'effet de cette politesse naturelle aux personnes bienveillantes, soit à cause de l'estime, que mérite un sujet heureux. »

(Derrière la toile (1), on crie.)

Au secours ! au secours, nobles hommes !

LE DIRECTEUR.

Mais quoi !... ce cri lamentable, que j'entends soudain, jeté par ceux, qui voyagent sur des chars au milieu des airs, qu'est-ce donc ?

(1) Une toile ou un rideau sépare des spectateurs l'endroit où se tiennent les acteurs. Cette partie intérieure est nommée le *népathya*. Quand des bruits ou des voix se font entendre hors de la scène, on dit alors que la chose se passe, comme ici, *naipathyai*, dans le *népathya*.

(Après un moment de réflexion :)

— Ah ! je le sais : il faut vous en instruire. Cette nymphe céleste, née de la cuisse de l'anachorète ami de Nara, *Ourvaçî* est allée chez le roi du mont Kaïlâsa, et les *Démons*, ennemis des Dieux, l'ont enlevée à son retour au milieu de sa route. C'est la cause de ces cris : « au secours ! » que jette lamentablement une troupe d'Apsaras.

(Le directeur sort avec son comédien.)

ACTE PREMIER.

(La scène représente les pics de l'Himâlaya.)

DES APSARAS (elles entrent avec précipitation sur la scène.)

Au secours, nobles héros! au secours, soit vous, qui volez avec les ailes de l'Immortel, soit vous, qui marchez sous les voûtes du ciel (1)!

LE ROI (il accourt à la hâte, monté dans son char avec son cocher.)

Cessez vos cris plaintifs! je suis Pouroûravas, qui reviens des lieux voisins du soleil : approchez-vous de moi et dites contre qui il me faut vous protéger.

RAMBHA.

Contre l'insolence d'un Asoura!

LE ROI.

Quelle injure vous a faite l'insolence de cet Asoura!

RAMBHA.

Que le puissant monarque veuille bien écouter! Celle,

(1) *Yau 'marapakshapâti, yasya vâ 'mbaratalai gatir asti*, que le Dr Lenz traduit ainsi : « *qui alis immortalium volitet, cuive per aerem incedendi facultas sit!* mais qui le serait mieux de cette manière : *aut qui immortalibus alis est prœditus, aut cujus iter sub cœlo est* ; car il est évident que l'infériorité de place indique aussi dans le second membre de phrase une infériorité de condition, et que les Apsaras, qui, là, ont invoqué le secours des Dieux, invoquent ici le secours des hommes.

qui est l'arme enchanteresse du grand Indra, quand la pénitence d'un anachorète met son trône en danger; celle, devant qui pâlit cette beauté, dont la sainte Lakshmî est si fière; celle, qui est l'ornement du ciel, *Ourvaçî*, notre chère amie, je ne sais quel Asoura vient de nous la ravir avec Tchitralékhâ, sa compagne, au milieu même de son voyage, tandis qu'elle revenait du palais de Kouvéra.

LE ROI.

Sait-on par quelle région du ciel a fui ce vil ravisseur?

LES APSARAS.

Par la région du nord-est!

LE ROI.

Secouez donc votre peur! je vais m'efforcer de vous ramener votre amie.

LES APSARAS, en souriant.

C'est digne d'un héros, à qui la race de Lunus donna le jour.

LE ROI.

Où vos grâces attendront-elles mon retour?

LES APSARAS.

Là, sur le sommet de l'Hémakoûta (1).

LE ROI.

Cocher, pousse tes chevaux d'une course rapide vers la plage du nord-est.

LE COCHER.

J'obéis, seigneur (2).

(A ces mots, il fait comme il a dit.)

(1) C'est-à-dire, *le Pic-d'or*.

(2) Le texte porte *âyoushmat*, « vieillard. » Ou ce mot n'est là qu'une

LE ROI, mimant avec ses gestes la vitesse d'un char.

Bien! bien! j'atteindrais avec cette rapidité de mon char Garouda lui-même, s'il était parti avant moi. En effet,

« Devant mon char, les nuages, réduits en poudre, s'étendent, tels qu'un chemin de poussière; ma roue en tournant dessine entre ses rayons comme une rangée nouvelle de rayons; le grand chasse-mouche, agité sur la tête de mes chevaux, commence un tableau, dans le milieu duquel ma vitesse emporte le tissu de mon drapeau en arrière de mon char (1). »

(Le roi sort avec son cocher.)

SAHADJANYA.

Mon amie, voilà que le rishi des rois est parti; allons donc nous-mêmes au lieu, que nous lui avons désigné.

simple qualification honorifique, comme il en fut à Rome du mot *senior*, comparatif de *senex*, « vieux, » d'où sont venus les titres de *seigneur* chez les Français; *signor*, chez les Italiens; *senor*, chez les Espagnols : ou il faut supposer que le drame se passe dans les temps mythologiques, où l'homme arrivait au terme de la vie sans vieillir; car la passion, que le fils de la Lune inspire à la nymphe Ourvaçî, nous contraint ici de rejeter l'explication uniquement littérale, que nous trouvons dans tous les Dictionnaires.

(1) Le Dr Lenz dit : « Picturæ initii instar immotum *est* in equorum capitibus longum flabellum, in quorum intermedio, *æque atque* in fine *vehiculi*, *immobile* defixus est vexilli pannus impetus *quasi* flatu. »

Niçtchala veut dire *immobile;* mais le texte porte *viniçtchala*, et je crois qu'ici la particule VI, synonyme de l'A privatif, ramène le composé à la signification du simple : TCHALA, *mobilis*, *vacillans;* car les crins en liberté d'un chasse-mouche ne peuvent rester immobiles sur la tête d'un cheval au galop. Ensuite, il est manifeste que la direction horizontale d'un drapeau sur un char emporté d'un vol rapide est celle, que prend la fumée d'une locomotive dans un train accéléré : il ne l'est pas moins que, si l'étoffe doit naturellement flotter derrière le char, elle ne peut flotter en même temps au milieu des chevaux.

MÉNAKA.

Faisons, mon amie, comme tu dis.

(Les Apsaras feignent par une pantomime de monter sur le sommet de l'Hémakoûta.)

RAMBHA.

Le saint roi pourra-t-il bien ôter cette flèche de notre cœur?

MÉNAKA.

N'en doute pas, mon amie!

RAMBHA.

Une victoire n'est-elle pas difficile à remporter sur les Démons?

MÉNAKA.

Sur le point de livrer bataille aux Dânavas, l'auguste Indra lui-même fit venir de la région moyenne des mondes ce prince, accueilli par lui avec les plus grands honneurs, et le mit à la tête de son armée pour assurer la victoire aux Dieux.

RAMBHA.

Puisse-t-il être victorieux de toutes les manières!

MÉNAKA, après un moment de silence.

Mes amies, prenez courage! prenez courage! Voici déjà que se montrent à nos yeux, et le char, que ce roi saint reçut en présent de Lunus, et son drapeau déployé, qui porte une gazelle pour emblème. Il ne reviendrait pas, je pense, s'il n'avait terminé son entreprise.

(Elles indiquent par des signes qu'une chose attire leur attention, et se tiennent, les regards fixés de ce côté là. Ensuite, le roi entre, monté dans son char, avec son cocher et la nymphe Ourvaçi, de qui la crainte a fermé les yeux et que Tchitralékhâ soutient de sa main droite.)

TCHITRALÉKHA.

Rassure-toi, mon amie ! rassure-toi !

LE ROI.

Rassure-toi, femme charmante ! rassure-toi !

« Le danger, qu'avait soulevé cet ennemi des Dieux, s'est évanoui, craintive nymphe ; car la grandeur est sans partage au Dieu tonnant, protecteur des trois mondes. Ouvre donc ces grands yeux, comme un lotus, enfant des eaux, ouvre son calice au terme de la nuit. »

TCHITRALÉKHA.

Chose étonnante ! On sent qu'elle vit à sa respiration seulement ; elle ne revient pas encore à la connaissance.

LE ROI.

Cette violence a profondément effrayé ton amie ; car

« Sa guirlande, en soulevant ces fleurs de mandâra (1), annonce qu'une terrible palpitation bat son cœur ; et le souffle précipité de son haleine agite l'intervalle de ses larges seins. »

TCHITRALÉKHA, d'une voix lamentable.

Ourvaçî, mon amie, reviens à toi ! On dirait que tu n'es plus une Apsara.

LE ROI.

« Son cœur, délicate fleur, n'est pas encore délivré de ce tremblement d'effroi, que nous raconte, pour ainsi dire, le bord de son voile, agité par les anhélations de sa poitrine. »

(Ourvaçî reprend connaissance.)

LE ROI, avec l'accent de la joie.

Tchitralékhâ, le bonheur comble tes vœux ! Ta chère amie est rentrée dans son état naturel : vois !

« Telle que la nuit s'éclaire, quand la lune sort de son obscurité ; telles que les étoiles, ces flambeaux de la nuit, fendent les

(1) Un des cinq arbres célestes, ornement du Swarga.

plus épaisses ténèbres de leurs scintillantes clartés : tel on voit ce corps si gracieux délivré de son profond évanouissement, comme la Gangâ, troublée par la chûte de ses berges, revient à sa première limpidité. »

TCHITRALÉKHA.

Ourvaçî, mon amie, n'aie plus de crainte ! Le grand roi, qui sait compâtir aux peines des malheureux, a terrassé, n'en doute pas, tes ennemis ; et les Dânavas, ces ennemis des Dieux, ont perdu toute espérance.

OURVAÇI, elle a rouvert ses yeux.

Est-ce que le grand Indra m'a sauvée, lui, de qui les regards sont ouverts pour la répression des violences ?

TCHITRALÉKHA.

Non pas le grand Indra, mais Pouroûravas, le saint roi, de qui la majesté est égale à celle du grand Indra !

OURVAÇI, elle regarde le roi et dit à part.

Cette injure, que m'a faite le roi des Démons, est donc un bon office, qu'il m'a rendu !

LE ROI, à part, après un long regard, jeté sur Ourvaçî.

Ce fut véritablement avec raison que toutes les Apsaras, conjurées pour séduire le saint hermite Nârâyana, furent saisies de confusion aussitôt qu'elles virent cette fille de sa cuisse : cependant une création si charmante n'est pas d'un ascète, comme je comprends les choses. De qui donc peut-elle être (1) ?

« L'auteur des créatures employa ses mains à l'art de cette création, ou Lunus, qui donne la beauté (2), ou Madana (3) lui-

(1) Le Dr Lenz traduit ainsi le mot *koutas ?* « Unde *hoc intelligo ?*

(2) « *In creatione ejus genitor fuit vel Tchandrus suavitatem effundens, vel Amor ipse,....* (le Dr Lenz.)

(3) Un des noms de l'Amour.

même, absorbé dans une seule pensée d'amour, ou le mois prodigue en fleurs. Comment un vieil anachorète, glacé par l'étude des Védas et déjà mort à la volupté de tout objet sensuel, aurait-il pu créer cette forme enchanteresse? »

OURVAÇI.

Tchitralékhâ, mon amie, où donc est la société de mes compagnes?

TCHITRALÉKHA.

Le grand roi, à qui nous devons la sécurité, sait *où elles sont.*

LE ROI, fixant les yeux sur Ourvaçi.

La société de tes amies est plongée dans une grande consternation : daigne regarder.

« L'homme aux regards non stériles *d'amour*, si tu voulais bien t'offrir même une seule fois sur la route de ses yeux, languirait, séparé de toi, dans l'impatience de te revoir : à plus forte raison l'essaim de tes compagnes, dont le temps a fait croître l'amitié. »

OURVAÇI à part.

Son langage est vraiment de l'ambroisie!... Au reste, c'est de la lune, que vient, dit-on, l'ambroisie : y a-t-il rien là, qui doive me surprendre (1)?... (Haut:) C'est pour cela même que mon cœur a hâte.... *de les revoir.*

LE ROI, lui montrant ses compagnes de la main.

« Voici tes amies, femme charmante, qui, montées sur le Pic-d'or, te contemplent avec des yeux, dont les regards sont pleins d'amour : telle on regarde la lune délivrée d'une éclipse. »

(Ourvaçi attache sur lui un regard passionné.)

(1) Pour sentir la grâce naïve du mot, il faut se rappeler ici que Pouroûravas est né de la race lunaire.

TCHITRALÉKHA *avec finesse.*

Est-ce à moi, que tu jettes ce regard, mon amie?

OURVAÇI.

Je savoure de mes yeux ce qui partage mon plaisir et ma peine.

TCHITRALÉKHA en souriant.

Ah!... Et qui est-ce?

OURVAÇI.

Ne *vois-tu* pas que c'est... la société de mes compagnes?

RAMBHA, jetant de leur côté un regard plein de joie.

Mon amie, le saint roi, ayant reconquis notre chère compagne Ourvaçî et Tchitralékhâ, sa constante amie, s'avance tel que le glorieux Lunus, escorté par les deux étoiles de l'astérisme Viçakhâ.

MÉNAKA regardant.

Il arrive ici même deux choses heureuses, mon amie : l'une, que notre chère Ourvaçî nous est ramenée ; l'autre, que nous voyons le saint roi, *sorti du combat* sans blessure.

SAHADJANYA.

Et cependant, mon amie, n'est-ce pas toi, qui as dit : « Il n'est pas facile de vaincre les Démons! »

LE ROI.

Cocher, fais descendre ton char sur la cîme de cette montagne.

LE COCHER.

J'obéis, seigneur.

(Il fait comme il a dit.)

(Ourvaçî, exprimant avec le jeu mimique la vitesse d'un char, qui descend du haut des airs, s'appuie tremblante sur le monarque.)

LE ROI, à part.

Ah! ah! quel bonheur me donne cette descente inégale (1)!

« En effet, grâces à ces *brusques* secousses du char, mes membres sont touchés par les membres de cette nymphe aux grands yeux; et tous les poils hérissés de mon corps semblent des surgeons d'amour. »

OURVAÇI avec pudeur.

Mon amie, va un peu de l'autre côté.

TCHITRALÉKHA.

Je ne.... je ne le puis.

RAMBHA.

Approchons-nous donc vers le secourable saint roi.

LES APSARAS.

Suivons cet avis.

(Elles s'avancent vers le monarque.)

LE ROI.

Cocher, arrête le char,

« Afin que cette nymphe aux sourcils gracieux, elle, qui désirait la vue de ses compagnes, puisse, revenue vers elles, s'unir à ses compagnes, qui désiraient sa présence, comme on voit dans le temps propre des saisons la grâce des fleurs s'entrelacer aux lianes. »

(Le cocher arrête son char.)

LES APSARAS.

Honneur au puissant roi, que la fortune a couronné de la victoire!

(1) Le texte imprimé fait lire : *vishayâvatâras*, « descente sur la terre ; » mais notre bonne étoile nous a fait rencontrer l'exemplaire même, que le Dr Lenz offrit en hommage à M. Eugène Burnouf. Cet illustre savant, qui l'a corrigé interlinéairement de sa main au crayon, met ici *ma* au lieu de *ya* dans la troisième syllabe : *vishamâvatâras*, qui est une leçon d'un goût évidemment préférable.

LE ROI.

Et vos grâces le sont par le retour de votre amie !

OURVAÇI, elle descend du char, appuyée sur la main, que lui donne Tchitralékhâ.

Mes amies, embrassez-moi étroitement. Certes ! j'avais perdu l'espérance que je dusse revoir jamais la société de mes compagnes.

(Ses amies l'embrassent.)

MÉNAKA avec élan.

Puisse de toutes manières le grand roi gouverner la terre !

LE COCHER.

Seigneur, on entend le bruit d'un char, qui roule avec une grande vitesse (1).

« Qui est ce personnage aux bracelets d'or épuré, qui descend du ciel même, et, tel que la nuée fulgurante, monte sur la cime de la montagne ? »

LES APSARAS.

O merveille ! c'est Tchitraratha !

(Il entre sur la scène.)

TCHITRARATHA, s'approchant du roi.

Honneur à toi ! Tu fis preuve d'une valeur égale au péril, qui avait besoin d'un grand secours.

LE ROI.

Ah ! c'est le roi des Gandharvas !

(Il descend de son char.)

(1) Suivant le crayon de M. Eugène Burnouf, qui substitue ces mots plus convenables à ceux du texte imprimé : *rathavaigainaupadarçita: çabda:.*

— Salut à mon cher ami !

(Ils se touchent mutuellement la main.)

TCHITRARATHA.

Ami, aussitôt qu'Indra eut ouï-dire que *le Démon* Kéçi avait enlevé la nymphe Ourvaçî, il commanda sur le champ une armée de Gandharvas pour la reprendre aux *mains de* son ravisseur. Quelques moments après, les Génies, qui parcourent l'espace dans leurs chars aériens,

« M'ayant fait connaître la gloire, dont cet exploit t'a comblé, je suis venu ici, où tu étais, *m'ont dit ces Demi-Dieux.* Que ta majesté prenne avec elle cette gracieuse Apsara et vienne honorer de sa visite le puissant Indra. »

— Certes! le service, que tu lui as rendu, est grand : vois!

« Celle, qui fut créée jadis et donnée par Nârâyana au Dieu escorté des Vents (1), toi, son ami, en l'arrachant tout à l'heure aux mains d'un *cruel* Daîtya, tu l'as créée de nouveau en quelque sorte pour la donner à lui une seconde fois. »

LE ROI.

Ami, ne parle pas de cette manière :

« Est-ce que ce n'est point à Indra lui-même qu'il faut rapporter cette bravoure, avec laquelle ses adorateurs peuvent triompher de ses ennemis? Car n'ai-je pas été comme un écho de la voix du lion, dont le bruit, en sortant des cavernes de la montagne, suffit pour mettre en fuite les éléphants? »

TCHITRARATHA.

C'est un digne langage! La modestie est en vérité l'ornement du courage.

LE ROI.

Ami, le temps ne me permet pas de faire une visite au

(1) *Maroûtwat*, un des noms, que porte Indra.

Dieu des cent sacrifices : ainsi, conduis toi-même cette dame en la présence du maître.

TCHITRARATHA.

Eh bien! soit! comme ta majesté le juge à propos..... Vous, dames, allez-vous-en!

(A ces mots, partent les Apsaras.)

OURVAÇI, en secret, à voix basse.

Tchitralékhâ, mon amie, je n'ai pas la force de faire mes adieux au monarque, mon sauveur : sois donc ma bouche, toi!

TCHITRALÉKHA, s'étant approchée du roi.

Sire, Ourvaçî me charge de ces paroles : « Je désire, avec le congé du puissant monarque, emmener dans le monde des Dieux la gloire de sa majesté comme une chère compagne. »

LE ROI.

Allez! mais à revoir!

(A ces mots, toutes les Apsaras simulent une marche dans les airs.)

OURVAÇI, elle figure dans sa pantomime qu'un obstacle rompt l'essor de son vol.

C'est étonnant!... Ah! c'est ma guirlande de fleurs (1), qui s'est embarrassée dans la jeune branche d'une liane...

(Elle tourne sa tête à la faveur de cette feinte et regarde le roi.)

— Tchitralékhâ, mon amie, hâte-toi de me la dégager.

TCHITRALÉKHA, elle regarde et se met à rire.

Ah! oui! ah, sans doute! elle est bien embarrassée;... *au point qu*'il m'est impossible de la dégager!

(1) L'espèce est nommée dans le texte; ce sont des fleurs de *vaïdjayantikâ*; en botanique, la *sesbana ægyptiaca.*

OURVAÇI.

Que tes rires m'impatientent! Dégage-la donc, sans tarder!

TCHITRALÉKHA, *finement.*

Hélas! c'est qu'elle me semble déjà bien difficile à dégager.... Néanmoins, je la dégagerai, si engagée qu'elle soit (1)!

OURVAÇI, lui jetant un sourire.

Chère amie, tu n'oublieras pas sans doute cette parole de toi.

LE ROI.

« O liane, tu me rends un bon office, toi, qui mets un moment d'obstacle à son départ : en effet, grâces à toi, cette nymphe aux yeux coquets (2), en tournant vers moi sa tête, m'a fait voir, ici de nouveau le profil de son visage! »

(Tchitralékhâ dégage la guirlande, Ourvaçî regarde encore le roi, son libérateur, et voit en soupirant ses compagnes, dont l'essaim a pris son essor dans les cieux.)

LE COCHER.

Seigneur,

« Après qu'il a jeté, *la tête* en bas dans l'abyme des ondes salées ces Démons, qui n'avaient pas craint d'offenser le roi des Dieux, voici que le trait du Vent est rentré de lui-même dans ton carquois, comme un long reptile dans sa caverne. »

LE ROI.

Retiens donc le char afin que je monte.

(Le cocher obéit et le roi monte d'après la mise en scène.)

(1) Valeur du mot *tâvat* développé.
(2) Littéralement : *curvis oculis.*

OURVAÇI, regardant le roi avec des yeux passionnés.

Je saurai bien le revoir, lui, qui m'a sauvée !

(Elle sort avec les Gandharvas et ses compagnes.)

LE ROI, tenant ses yeux levés sur la route d'Ourvaçi.

Hélas ! que les désirs de l'amour sont difficiles à satisfaire !

« Cette femme des Dieux arrache mon cœur avec violence de mon corps et s'envole dans la route moyenne de mon père (1), comme une (2) phénicoptère, qui emporte la fibre enlevée d'un lotus, séparé de sa corolle. »

(Tous les acteurs quittent la scène.)

(1) Celle de Tchandra ou Lunus, dont Pouroûravas est issu. « *Ecce, ad medium patris sedem evolans...,* » dit le Dr Lenz d'une manière, qui n'est peut-être, ni assez exacte, ni assez claire.

(2) Le mot du texte et l'image demandent ici que ce nom, sans féminin, en reçoive un de la traduction.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

(La scène représente le palais du roi.)

LE VIDOUSHAKA (1), derrière le rideau, en précipitant ses mots.

Non ! impossible d'accepter votre invitation !....

(Entré sur la scène.)

— Car je ne pourrais dans une salle pleine de monde empêcher ma langue de régaler les convives, comme d'un mets délicieux, avec le secret du roi. Aussi vais-je monter dans ce temple, consacré aux Dieux ; et, tant que le roi n'aura point quitté la chambre du conseil, je me tiendrai là, dans ce lieu rarement fréquenté par la foule.

(Il se promène autour, il entre, il s'asseoit, tenant sa bouche de ses deux mains : alors, paraît une suivante.)

LA SUIVANTE, à part.

La reine, fille du roi de Kâçi, m'a donné cet ordre : « Nipounikâ, mon amie, depuis que le grand roi, *mon*

(1) Le Vidoûshaka joue le rôle de bouffon sur le théâtre indien. Il est l'humble compagnon, mais non le serviteur d'un prince ou d'un homme en dignité ; et, une particularité bien curieuse, c'est que toujours il est un brahme. Ce personnage de fiction orientale ressemble peut-être plus à Sancho Pança qu'à tout autre caractère : il est, comme lui, un composé de malice et de simplicité ; il a son amour pour la bonne chère et les commodités de la vie... Ce caractère est toujours rempli de vivacité, quelquefois assez spirituel ; mais, en général, ses plaisanteries ne sont pas d'un genre bien relevé.

époux, est revenu de sa visite à l'éminent soleil, on lui voit comme un cœur vide *à mes côtés*. Sache donc toi-même du noble Mânavaka la cause de ses ennuis, m'a-t-elle dit. » Comment vais-je donc interroger cet original de brahmane? Au reste, le secret du roi ne peut long-temps, je pense, rester dans ce *babillard*, comme la touffe d'herbes ne peut garder une eau, qui veut s'épancher au-dehors. Aussi, ne cesserai-je de le chercher, que *je ne l'aie trouvé*....

(Elle fait quelques pas et l'aperçoit.)

— Ah! la merveilleuse aventure! Voici le seigneur Mânavaka, qui se tient ici la bouche close, comme un singe en peinture, et qui semble penser un petit, petit peu. Je n'ai donc plus maintenant qu'à m'approcher de lui...

(S'étant avancée vers Mânavaka.)

— Salut, seigneur!

LE VIDOUSHAKA.

La félicité sur toi! (à part.) A la vue de cette méchante soubrette, le secret du roi me fend le cœur, pour ainsi dire, comme s'il voulait s'en échapper.

(Haut, ouvrant le moins qu'il peut sa bouche.)

— Quittant la musique, ton occupation, où vas-tu, illustre Nipounikâ?

LA SUIVANTE.

Ici même, seigneur, pour te voir, suivant les ordres de la reine.

LE VIDOUSHAKA.

Que veut de moi sa majesté?

LA SUIVANTE.

« Le seigneur Mânavaka, dit la reine, manque de cour-

toisie à mon égard; il ne daigne pas jeter les yeux sur moi depuis que je suis affligée et qu'il m'est arrivé une cause de chagrin. »

LE VIDOUSHAKA.

Est-ce que mon royal (1) ami a fait quelque chose, Nipounikâ, qui déplaise à la reine?

LA SUIVANTE.

C'est que le roi même appela, *sans y penser*, la reine avec le nom de cette femme, dont l'absence remplit son cœur d'ennuis!

LE VIDOUSHAKA, à part.

Comment! C'est mon éminent ami lui-même, qui a rompu de sa bouche le secret du roi! Comment puis-je maintenant, moi brahme, arrêter la mienne? (Haut:) Ah! il aura dit sans doute: « Noble Ourvaçî! » comme elle est appelée chez les Apsaras. Sa vue l'a jeté dans l'ivresse; et, non seulement il poursuit la nymphe, mais il m'étrangle moi-même fortement, car il m'oblige, moi, un brahmane! de tourner le dos à tous les repas.

LA SUIVANTE, à part.

Je lui ai fait rompre le secret impénétrable du roi; allons donc en porter la nouvelle à la reine.

(Elle s'en va.)

LE VIDOUSHAKA.

Nipounikâ, rapporte à la fille du roi de Kâçi ces paroles de moi: « Je me suis en vain fatigué à détacher mon royal ami du mirage de cette nymphe décevante; mais, s'il voyait ta majesté au visage de lotus, il ne pourrait manquer de s'en éloigner. »

(1) Littéralement: *cher*.

LA SUIVANTE.

Je ferai, seigneur, ce que tu m'ordonnes.

(Elle sort.)

LE VAITALIKA (1) déclame hors de la scène.

Triomphe, triomphe au roi !

« Nous réputons égaux la fonction de ta majesté et le ministère du soleil, puisque vous avez pour but l'un et l'autre de repousser loin des yeux de ces créatures l'oppression des ténèbres ; mais le souverain des étoiles (2) se tient seul un instant au milieu du ciel : ainsi, toi-même, chaque jour, tu goûtes le repos, sire, à la sixième heure. »

LE VIDOUSHAKA, qui a prêté l'oreille.

Cette proclamation annonce que mon cher ami sort de la chambre du conseil ; il vient ici même : allons donc nous mettre à ses côtés et lui faire maintenant ma cour.

(Il sort, et le Pravéçaka, c'est-à-dire, l'introducteur (3), occupe la scène....)

(Ensuite, le roi entre, accablé de tristesse, accompagné du bouffon.)

LE ROI.

« Depuis que je l'ai vue, elle est entrée dans mon cœur, où le

(1) Moniteur, officier, dont la charge est non-seulement d'éveiller le prince à l'aurore avec de la musique ou des chants, mais d'annoncer ainsi les différentes portions de la journée du roi.

(2) C'est-à-dire, *la lune*, qui est du sexe masculin dans la mythologie indienne.

(3) Afin de remplir la lacune, que produit une interruption dans le dialogue, et pour éviter l'espèce de faute causée par l'entrée d'un acteur, qui n'a pas été annoncé, les dramaturges indiens avaient imaginé deux moyens : le *Vishkambhaka* ou l'interprète et le *Pravéçaka* ou l'introducteur.

Dieu, qui a pour enseigne un makara (1), ouvrit une route avec sa flèche d'un vol infaillible à cette beauté, qui habite le monde des Immortels. »

LE VIDOUSHAKA.

La noble fille du roi de Kâçi a sans doute un chagrin...

LE ROI, fixant un regard sur lui.

Aurais-tu parlé du secret, que je t'ai confié ?

LE VIDOUSHAKA, à part.

Nipounikâ, cette fille de servante, elle m'a trompé ! S'il n'en était ainsi, pourquoi mon ami m'aurait-il fait cette demande ?

LE ROI.

D'où vient que tu restes là en silence ?

LE VIDOUSHAKA.

Pardon ! mais j'ai tenu ma langue dans les entraves à tel point, qu'elle ne peut même articuler une réponse à ta majesté.

C'étaient probablement des membres de la troupe, qu'on peut supposer assis près du théâtre et qui, à chaque interruption dans la marche régulière de la scène, en expliquaient à l'auditoire la cause et l'objet.... La fonction du *pravêçaka* était sans doute bien simple : il annonçait le lieu nouveau, où l'action se trouvait transportée, et le nom du personnage, qui allait paraître. Le *vishkambhaka* avait un emploi plus diversifié : outre qu'il comblait toutes les lacunes laissées dans la fable de la pièce, il cherchait aussi à divertir l'assemblée par son esprit et ses reparties, comme Arlequin intromezzo, ou les *clowns* du théâtre anglais sous le règne d'Elisabeth.... L'apparition du *vishkambhaka* et du *pravêçaka* est simplement indiquée en les nommant ; et ce qu'ils ont à dire ou à faire est laissé à la discrétion de la personne, qui remplit cet emploi.

(1) Sorte de poisson. Cette périphrase veut dire *l'Amour*, devant les temples duquel est souvent arborée une figure de poisson, qui pend à l'extrémité d'un bambou. (Voyez une note de ma traduction du Gîta-Govinda.)

LE ROI.

A la bonne heure ! Comment vais-je maintenant me reposer l'esprit ?

LE VIDOUSHAKA.

Eh bien ! passons à la cuisine !

LE ROI.

Pourquoi là ?

LE VIDOUSHAKA.

Là ? Qu'un bon festin dissipe tes chagrins avec des préparations de nourritures exquises, avec des plats sucrés, avec des confitures, avec des assaisonnements de toutes les saveurs.

LE ROI.

Tu peux trouver là ton plaisir dans une jouissance de saveurs désirées : mais où mon âme trouvera-t-elle sa joie, elle, qui aspire à des choses, que je ne puis atteindre ?

LE VIDHOUSHAKA.

Ne dis-je pas que c'est en allant te mettre sur la route des yeux mêmes de cette auguste nymphe ?

LE ROI.

Qu'en peut-il résulter ?

LE VIDOUSHAKA.

Qu'alors sa conquête ne te sera, certes ! pas difficile : c'est mon sentiment !

LE ROI.

Les ailes de cette beauté n'ont-elles pas un vol, qui surpasse toutes les forces humaines (1) ?

(1) Le Dr Lenz dit : « Blandissima quoque *meæ pulchritudinis* prædicatio formositati illius impar *esset*. » Le sens de cette phrase métaphorique n'a cependant rien d'obscur.

LE VIDOUSHAKA.

Cela pique ma curiosité ! Qu'y a-t-il de si relevé dans cette beauté de l'éminente Ourvaçî ! *Décris-la moi :* ne suis-je pas réputé un second toi-même (1) ?

LE ROI.

Je ne t'en ferai pas une description fort détaillée : voici donc en abrégé son portrait (2).

LE VIDOUSHAKA.

Bien ! je suis toute attention.

LE ROI.

Mon ami,

« C'est la parure de la parure ; c'est tout ce que la mode *exquise* des vêtements a de plus distingué en vêtements ; son

(1) Le Dr Lenz dit : « Quid tandem honoratissimæ Urvasiæ *prodest ipsius* formositas ? *quandoquidem* ego simul eum ipsâ consideror. « Est-ce le sens ? Alors, il n'y a là qu'une saillie impertinente et qui manque de sel. Mais le texte dit : « Quid tantum Urvasiæ formâ honoratissimæ ? Nonne *tecum* ego quidem secundus ? »

Dwitîya, en latin : *secundus*, veut dire un *ami*, un *inséparable compagnon* ; deux amis étant considérés comme un tout, dont chacun d'eux est une moitié. C'est dans ce même sens, que le mot se trouve accolé en épithète au nom de Tchitralékhâ, quand elle est nommée conjointement avec Ourvaçî : *Tchitralékhâdwitîyâ*, c'est-à-dire, Ourvaçî et *Tchitralékhâ, sa moitié ou son intime amie.*

(2) Le Dr Lenz dit encore : « Descriptionem ejus membratim nondum à me factam esse *opinor* ; audiatur igitur, paucis collecta. » Ces deux propositions ne semblent pas dans un ordre bien logique : ce n'est pas l'abrégé, qui vient après le détail ; c'est le détail, qui succède à l'abrégé. Le verbe substantif est ici rejeté dans le silence, comme de coutume, il faut donc, en le tirant du sous-entendu, mettre ce verbe au temps, que demande le raisonnement : ce n'est pas le présent, ASTI ; mais le futur ASTAI, *il ne sera pas fait.*

Suivant ma traduction, cette brève description est amenée par la question du vidoûshaka. D'après le Dr Lenz, elle tombe là, pour ainsi dire, *ex abrupto.*

corps fait honte, mon ami, au chef-d'œuvre même de la statuaire. »

LE VIDOUSHAKA, *à part* (1).

Ta majesté embrasse là un fantôme de beauté, dont elle attend une eau céleste, comme l'*oiseau* tchâtaka attend la pluie d'un mirage!

LE ROI.

Je n'ai pas d'autre moyen *pour calmer ce feu* que l'usage des réfrigérants divers : montre-moi donc, ami, le chemin qui mène aux jardins.

LE VIDOUSHAKA, à part (2).

Quel chemin... *pour me conduire à la cuisine!* Haut (3). C'est par ici.

(Ils se promènent.)

LE VIDOUSHAKA.

Voilà que, sans lui avoir dit un seul mot, le vent, ton

(1) Le D[r] Lenz dit : « Hæc quidem corporis pulchritudo à te, argentum vivum *quasi* concupiscente, ut à Tchâtaco *alite*, *nebulam* ferarum sitim *fallentem* concupiscente, *descriptione* capta est. »

Il ne semble pas facile de concevoir dans cette traduction le rapport entre les idées : cependant les mots sanscrits ne sont pas difficiles à comprendre en eux-mêmes et dans leur syntaxe, pris au point de vue le plus simple et le plus naturel.

D'abord le prince aime une femme, idéalisée jusqu'à l'abstraction de la forme, *roûpatwam* : or, il n'y a rien de plus réel à attendre pour un amant dans une chimère, qu'il n'y a de pluie à espérer pour un tchâtaka dans un effet de mirage.

Ensuite, comme le bouffon doit, en habile courtisan, nourrir les espérances du roi et non détruire ses illusions, il faut supposer devant cette phrase le mot SWAGATAM, *à part*, que les copistes ont oublié et qu'il est nécessaire de restituer. C'est aussi là ce que nous avons fait ici.

(2—3) Suivant la correction du crayon de M. Eugène Burnouf.

hôte complaisant, vient d'apporter ici l'enceinte de ton bois d'agrément.

LE ROI.

Cette prévenance est digne du vent. Lui, en effet,

« Qui répand l'arrosoir de la pluie sur les richesses du printemps et qui se joue avec les branches du jasmin pubescent, il semble comme un amant à mes yeux, parce qu'il réunit aux qualités de l'amour celles de la politesse. »

LE VIDOUSHAKA.

Telle soit toujours son affection pour toi! Que ta majesté entre dans le jardin.

LE ROI.

Entre, mon ami, devant moi.

(L'un et l'autre simulent une entrée avec une pantomime.)

LE ROI, ayant figuré un frémissement.

Mon cœur désirait tout à l'heure, mon ami, entrer dans mon jardin, s'imaginant y trouver du remède à ma peine : eh bien! il en est arrivé autrement!

« Car ce bosquet n'a calmé en rien mon âme, qui l'avait désiré : il est pour moi ce qu'est pour un homme, qui lutte avec un fleuve, la rencontre d'un courant impétueux et contraire. »

LE VIDOUSHAKA.

Comment cela?

LE ROI.

« Le Dieu aux cinq dards avait blessé d'un premier coup mon cœur, que je ne saurais empêcher de souhaiter un bien, qu'il ne peut obtenir; mais combien plus dans ce bocage, où il prend des armes sur les manguiers, qui montrent leurs jeunes pousses et dont le vent du Malaya arrache les feuilles jaunissantes! »

LE VIDOUSHAKA.

Loin de toi ces plaintes! Bientôt l'Amour deviendra

ton auxiliaire et comblera tes vœux, en causant lui-même ta félicité.

LE ROI.

J'accepte *comme un augure* cette parole du brahme.

(Ils continuent à se promener.)

LE VIDOUSHAKA.

Que ta majesté regarde, qu'elle regarde ici la suavité, qui respire dans ce bois d'agrément, où se manifeste partout la descente du printemps sur la terre !

LE ROI.

Ne le vois-je pas maintenant à chaque pas même ? Ici, en effet,

« La fleur de kouroûvaka, rouge au sommet comme les ongles d'une femme, violette à ses deux autres parties, lève sa tête au bouton frais éclos vers le jeune açoka, embelli (1) de cette rougeur, que lui apporte *la saison*. Ici, dans les manguiers, se joue la perle nouvelle, que brunit un peu de pollen attaché à ses frêles étamines. La beauté du printemps, mon ami, est assise entre l'amour et la jeunesse. »

LE VIDOUSHAKA.

Ah ! voici un siége, taillé dans la roche de marbre noir. Les lianes du printemps le couvrent d'une ombrelle : il semble avec ces fleurs, que l'essaim des abeilles foule à ses pieds, un serviteur, qui a préparé cette relâche à ta majesté. Fais-lui donc le plaisir de t'y asseoir (2).

LE ROI.

Comme il te plaît, seigneur.

(1) Le crayon de M. Eugène Burnouf, avec raison, il nous semble, corrige ici le mot *soulabha* du texte imprimé en *soubhaga*.

(2) Cette expression ne sent-elle pas un peu l'Hôtel de Rambouillet avec ses fauteuils, qui languissent d'embrasser le visiteur ?

LE VIDOUSHAKA.

Maintenant donc, assis dans ce lieu, où le jeu folâtre des lianes charme tes yeux, bannis de ton cœur ces tristesses, qui te viennent de *la belle* Ourvaçî.

LE ROI, avec un soupir.

« Ces lianes du bocage, mon ami, ne peuvent même avec cette profusion de fleurs, avec ces pousses nouvelles si riantes, fixer un moment l'inconstance de mes yeux, que la vue de cette nymphe a douloureusement charmés. »

— Imagine donc un autre moyen.

LE VIDOUSHAKA, il réfléchit.

Voilà que j'y pense; mais ne venez pas interrompre de nouveau mes réflexions par vos gémissements.

(Il fait le geste qu'il a trouvé un expédient et dit à part.)

— Ah! je vois l'affaire.

LE ROI.

« Il me sera difficile d'obtenir cette nymphe au visage de lune dans sa pléoménie; et cependant voici que l'amour vient de produire en moi un mouvement, *qui semble un heureux augure :* mon cœur s'achemine à chaque instant vers la joie, comme dans ces moments, où le bonheur, que nous désirons, est près de s'offrir à nos yeux. »

(Il se tient dans une attitude, où se peint l'impatience de l'amour.)

(Ensuite, Ourvaçî et Tchitralékhâ entrent sur la scène par les routes de l'air).

TCHITRALÉKHA.

Ourvaçî, ma compagne, où allons-nous dans ce voyage, dont tu ne m'as point dit la cause?

OURVAÇI, *avec pudeur ; sa physionomie exprime les soucis de l'amour.*

Je t'ai dit, mon amie, sur la cîme de l'Hémakoûta : « Dégage donc ma guirlande, embarrassée dans une jeune branche de cette liane; » et tu m'as répondu en raillant : « Oui, certes! elle est fortement prise! je ne puis la dégager! » et tu me demandes après cela quelle est la cause inconnue de ce voyage!

TCHITRALÊKHA.

Serait-ce donc que tu vas trouver Pouroûravas, ce rishi entre les rois?

OURVAÇI.

C'est une résolution, dans laquelle on n'a point tenu compte de la pudeur.

TCHITRALÊKHA.

Mais quel ambassadeur mon amie a-t-elle d'abord envoyé là?

OURVAÇI.

Est-ce que ce n'est pas mon cœur!

TCHITRALÊKHA.

Toutefois, il est bon de réfléchir maintenant.

OURVAÇI.

Puisque c'est l'amour, qui me commande, à quoi bon réfléchir?

TCHITRALÊKHA.

Aussi, n'ai-je plus autre chose à répondre!

OURVAÇI.

Enseigne-moi donc, chère amie, une route, que je puisse tenir, sans y rencontrer un obstacle.

TCHITRALÊKHA.

N'aie pas de crainte! Est-ce que l'auguste précepteur

des Dieux, *Vrihaspati,* ne nous a point enseigné la science d'enchaîner les lions, et ne sommes-nous pas devenues insurmontables à l'ennemi des Tridaças par cet art même, qu'on appelle Invaincu?

OURVAÇI.

Mon cœur sait tout cela comme toi, mon amie ; néanmoins, l'excès de la crainte me jette encore dans la défiance.

(Elles simulent toutes deux un vol au milieu des airs à l'entour de la scène.)

TCHITRALÉKHA.

Vois, mon amie ! vois ! Nous voici arrivées au palais du saint roi, cette demeure, le principal ornement de Pratishthâna, qui se mire dans les saintes et purifiantes eaux de la vénérable Bhagîrathî (1), à l'endroit, où elle s'unit avec l'Yamounâ.

OURVAÇI, quand elle a promené sur tout des yeux charmés.

Ne devrait-on pas dire que le Paradis même s'est transporté dans ces lieux? Où doit être, mon amie, ce monarque, sensible aux infortunes?

TCHITRALÉKHA.

Nous le saurons, une fois descendues en ces vergers du sérail, qui semblent une portion du Nandana (2) lui-même.

(Elles abaissent leur vol à terre.)

TCHITRALÉKHA.

Le voici, qui tourne ses yeux vers toi, mon amie,

(1) Un des noms de la Gangâ ou du Gange. (Voyez ma traduction du *Râmâyana*, tome 1er, ch. XLV.)

(2) C'est-à-dire, *Exhilarator*, nom de l'Eden ou du Paradis indien.

comme le fortuné Lunus, aussitôt son lever, contemple une tige du lotus (1), *qui ouvre ses fleurs à la nuit.*

OURVAÇI.

L'aspect du grand roi, chère amie, me semble être maintenant plus aimable sans contredit, que je ne l'ai trouvé même à sa première vue.

TCHITRALÉKHA.

C'est naturel! viens donc! abordons-le!

OURVAÇI.

Je ne veux pas m'offrir devant ses yeux pour l'instant; mais, invisible derrière mon voile (2) et tournant à l'entour de lui, je veux écouter ce qu'il délibère secrètement ici avec le confident, qui marche à ses côtés.

TCHITRALÉKHA.

Comme il te plaît.

(Elles font toutes deux ce qui est dit.)

LE VIDOUSHAKA.

Ah!... j'imagine un moyen pour te ménager une entrevue avec la personne, que tu aimes et ne peux obtenir!

OURVAÇI.

Quelle est donc cette heureuse femme, qu'il recherche et qui charme son cœur?

(1) Nous préférons lire dans l'interprétation du texte prâcrit : *koumoudîm*, féminin du nom *koumouda*, espèce de lotus fleurissant la nuit, au lieu de *kaâumoudîm*, un clair de lune. L'image nous semble ainsi plus nette et non moins belle.

(2) Wilson fait observer que les anciennes comédies anglaises renferment également des personnages visibles pour l'assemblée et censées invisibles pour les acteurs.

Les vieux comédiens avaient, pour ces circonstances, un vêtement de gaze légère, dont ils se couvraient afin de prévenir les spectateurs. On voit ici qu'un usage pareil existait chez les Indiens.

TCHITRALÊKHA.

Pourquoi hésiter à l'apprendre, mon amie, par ta puissance d'intuition?

OURVAÇI.

Je tremble, mon amie, de le connaître, hélas! trop tôt par ce moyen surnaturel.

LE VIDOUSHAKA.

Eh bien! ne t'ai-je pas dit que j'avais imaginé un moyen de te procurer une entrevue avec cette personne difficile à obtenir?

LE ROI.

Conte-moi cela, mon ami!

LE VIDOUSHAKA.

Que ta majesté s'abandonne au sommeil et qu'un songe la transporte dans une entrevue avec celle qu'il aime; ou bien qu'elle peigne le portrait de la céleste Ourvaçi et qu'elle charme ses yeux du plaisir de contempler ce tableau.

OURVAÇI.

Rassure-toi, *mon* cœur (1)!

LE ROI.

Ni l'un ni l'autre de ces deux moyens ne sauraient me convenir; vois!

« Mon cœur porte en lui une profonde blessure, faite par les flèches de l'Amour, comment pourrait-il goûter un sommeil, qui le berce dans une *douce* entrevue? Et, si une peinture m'offrait l'image de cette bien-aimée au charmant visage, un

(1) Ou, suivant le crayon de M. Eugène Burnouf: « Cœur timide, rassure-toi donc enfin! »

ruisseau de pleurs, mon ami, coulerait encore de mes yeux! (1) »

TCHITRALÉKHA.

As-tu, ma chère, entendu cette parole?

OURVAÇI.

Oui! mais elle ne suffit pas encore à mon cœur!

LE VIDOUSHAKA.

Ma foi! en fait de conseil, mes ressources ne vont point au-delà.

LE ROI soupirant.

« Elle ne sait pas quelle profonde et cruelle maladie me consume le cœur; ou, si elle a connu mon amour par l'énergie de son intuition, elle en a fait mépris. Que l'Amour soit content, lui, qui m'a flatté un instant par cette insipide et stérile espérance d'une entrevue avec celle, que j'aime! »

OURVAÇI, ayant regardé sa compagne.

Ah! fi! ah! fi de cette idée, sous laquelle ce grand roi m'envisage! J'en suis devenue encore *plus* incapable de m'offrir devant ses yeux : aussi, vais-je tracer quelques lignes sur une feuille de bhôj (2), créée par ma puissance, et la jeter entre lui *et son confident*.

TCHITRALÉKHA.

J'approuve ce dessein.

(Ourvaçi fait le geste d'écrire et jette la feuille.)

LE VIDOUSHAKA, avec effroi.

Oh! Qu'est-ce que cela? Une peau de serpent! Est-ce qu'il va tomber sur moi pour me dévorer?

(1) « Lacrymatio orietur, » dit le Dr Lenz; mais il ajoute ces mots en italique : *imaginis adspectum obscurans*. Ce n'est pas sentir, à notre avis, la délicatesse de cette pensée. L'amant verserait des larmes, parce qu'il ne verrait que la copie d'un original, qui est absent.

(2) Arbre des montagnes neigeuses et que les voyageurs disent être une espèce de bouleau: son écorce est employée en guise de papyrus.

LE ROI, après qu'il a regardé.

Ce n'est pas une peau de serpent ; ce qui nous vient là, c'est une feuille de bhòj, sur laquelle on a tracé des caractères !

LE VIDOUSHAKA.

Ne serait-ce point Ourvaçî, qui, sans être vue, ayant ouï les plaintes de ta majesté, aurait écrit ces lignes, témoignage d'un grand amour, et te les aurait jetées dans cette feuille de bhòj ?

LE ROI.

Il n'est rien d'impossible au Destin.

(Il prend la feuille et lit.)

— *En riant :* Mon ami, ta pensée est juste.

LE VIDOUSHAKA.

J'ai grande envie d'entendre lire ce qui est écrit là-dessus.

OURVAÇI invisible.

Très-bien ! très bien ! Tu es mon suppléant, seigneur !

LE ROI.

Écoute donc ! (Il lit :) « Sire, de même que vous ignoriez mon amour pour vous ; de même, prince charmant, je ne connaissais pas vos sentiments pour moi. Ni dans le culte du soleil, ni sur ma couche, semée des fleurs suaves du pâridjâta (1), il n'est pour moi de plaisir nulle part. Les brises des bosquets du Nandana semblent elles-mêmes des flammes à mon corps. »

OURVAÇI.

Eh bien ! que dit-il à présent ?

(1) Un autre des cinq arbres, ornements du Swarga ou du Paradis. *Voyez la note, p. 11.*

TCHITRALÉKHA.

Et que veux-tu qu'il dise maintenant, que *l'émotion* a rendu ses membres pareils à la tige d'un lotus desséché !

LE VIDHOUSHAKA.

Ces paroles *écrites*, où ta majesté puise une consolation, me causent le même plaisir qu'un banquet de sacrifice à l'heure, où j'ai le plus d'appétit !

LE ROI.

Une consolation, dis-tu ? Parle mieux (1) : vois !

« Cette pensée de la femme, que j'aime, confiée à cette feuille, messagère d'un amour égal au mien et nœud des choses les plus charmantes, c'est comme une entrevue, les yeux ouverts et face à face, de moi, cher ami, et de cette nymphe aux regards enivrants. »

OURVAÇI.

Nos sentiments sont en cela parfaitement à l'unisson (2).

LE ROI.

Ami, la sueur de mes doigts efface ces caractères : tiens donc en ta main ce gage de ma bien-aimée.

LE VIDOUSHAKA.

Quelle sera la suite de cette aventure ? La céleste Ourvaçi, qui fait voir maintenant la fleur du plaisir à ta majesté, la trompera-t-elle en te refusant le fruit ?

OURVAÇI.

Montre-toi, mon amie, tandis que je vais surmonter la honte de paraître ; et dis ce qu'il en est de mes sentiments.

TCHITRALÉKHA, s'étant approchée du roi.

Victoire, victoire au grand monarque !

(1) Littéralement : *Quid dicitur ?*

(2) « In hoc *præsagio cernitur* animorum nostrorum consensus. »
(Le Dr Lenz.

LE ROI, à qui la précipitation fait oublier l'étiquette.

Que ta grâce soit ici la bien venue !

(Il regarde à côté de la nymphe :)

— Noble dame,

« Tu as moins de charme à mes yeux, séparée de ton amie ; comme l'Yamounâ, si on l'a vue d'abord à son confluent, est moins agréable, quand on la voit ensuite isolée de la Gângâ. »

TCHITRALÉKHA.

Ne voit-on pas d'abord venir une masse de nuages avant que n'arrive l'éclair ?

LE VIDHOUSHAKA, étouffant ses paroles.

Comment ? Celle qui survient n'est point Ourvaçî ! Alors, ce doit être la compagne de cette belle Apsara.

LE ROI à Tchitralékhâ.

Assieds-toi sur ce siége.

(Elle s'asseoit.)

TCHITRALÉKHA.

Ourvaçî incline sa tête devant le grand roi et lui fait savoir....

LE ROI vivement.

Que me fait-elle savoir ?

TCHITRALÉKHA.

« Dans cette violence, dont l'auteur fut le *Démon*, cet ennemi des Dieux, ce fut le grand roi lui-même, te dit-elle, qui vint à mon secours ; mais aujourd'hui, que je suis profondément blessée d'un fatigant amour causé par ta vue, combien plus, roi puissant, ne mérité-je pas que ta majesté ait pitié de moi ! »

LE ROI.

Hélas, mon amie,

« Tu dis que cette femme d'une vue si charmante est con-

sumée par les désirs, mais tu ne vois pas quelle douleur elle fait naître au cœur de Pouroûravas. Cet amour nous est commun à tous deux : efforce-toi donc! C'est au fer chaud, qu'il faut unir le fer chaud pour les confondre ensemble. »

TCHITRALÊKHA, elle s'est avancée jusque vers Ourvaçî.

Mon amie, sors de-là! Cet amour terrible, je l'ai trouvé si humble, que me voici devenue la messagère de ton bien-aimé.

OURVAÇI, avec effroi et dans l'émotion du chagrin.

Ah! femme inconstante, tu m'as bien vite abandonnée!

TCHITRALÊKHA, avec un sourire.

Nous allons savoir dans l'instant même qui de nous deux abandonnera l'autre : montre donc en ce moment du courage!

OURVAÇI, qui s'est avancée craintive, dit avec pudeur.

Victoire, victoire au grand roi!

LE ROI, avec bonheur.

Femme charmante,

« C'est une victoire pour moi, en vérité, que tu m'aies salué ici par ce vœu de triomphe, qui est venu avec toi de chez le Dieu aux mille regards dans le séjour d'un homme! »

(Il prend Ourvaçî par la main et fait asseoir la nymphe sur le siége.)

LE VIDHOUSHAKA.

Quelle est cette façon d'agir de ta grâce? On ne salue pas un brâhme, intime ami du roi!

(Ourvaçî incline sa tête en souriant.)

LE VIDHOUSHAKA.

La félicité sur ta grâce!

UN MESSAGER DES DIEUX crie derrière le rideau.

Tchitralékhâ, fais se hâter Ourvaçî!

« Le souverain des Vents et les gardiens du monde ont envie de voir tout à l'heure ces drames charmants, dont l'anachorète

Bharata vous enseigna l'art, *éloquent* tableau (1) des huit sentiments. »

(Tous prêtent l'oreille ; Ourvaçî exprime dans son jeu la consternation.)

TCHITRALÉKHA.

Tu as entendu les paroles du messager des Dieux ; prends donc à l'instant congé du grand roi.

OURVAÇI, en soupirant.

Je n'ai pas la force de parler.

TCHITRALÉKHA.

Sire, Ourvaçî te dit ces mots *par ma bouche* : « Soumise, que je suis à la volonté d'un maître, je demande congé au grand roi, voulant me garder sans offense à l'égard du monarque des Dieux. »

LE ROI, après qu'il a raffermi sa voix avec peine.

Je ne résiste point assurément aux ordres de votre souverain ; mais veuillez vous souvenir de moi !

(Ourvaçî, ayant exprimé dans une pantomime sa douleur de cette séparation et tenant ses yeux attachés sur le roi, sort avec son amie.)

LE ROI, en soupirant.

A quoi bon mes yeux maintenant, *que je ne la vois plus !*

LE VIDOUSHAKA, en acte de montrer l'épître.

Est-ce que cette feuille de bhôj... ?

(A demi-voix, avec épouvante, à part :)

— Malheur à moi ! L'admiration, où m'avait jeté la vue

(1) Littéralement : *sedes*, « l'habitation. »

d'Ourvaçî, m'empêcha de sentir même que la feuille de bhôj s'était échappée de ma main !

LE ROI.

Ami, que veux-tu dire ?

LE VIDHOUSHAKA.

Ce que je voulais dire, ami, le voici ! Que ta majesté ne desserre point ses bras (1) ; car ils tiennent fortement étreinte la vie d'Ourvaçî : son absence elle-même ne pourra jamais relâcher ce lien.

LE ROI.

Telle est aussi l'opinion de mon esprit lui-même. En effet, à son départ,

« Cette femme, qui n'est pas libre de son corps, mais qui est la maîtresse de son cœur, dont les battements de ses deux seins marquaient l'agitation, l'a, pour ainsi dire, fait passer dans moi par ses soupirs. »

LE VIDOUSHAKA, à part.

Mon cœur tremble ! Combien peu de temps faudra-t-il à mon royal ami pour songer à cette feuille de bhôj ?

LE ROI.

Ami, par quel moyen distraire maintenant mon esprit, assiégé par le désir ?

(Se rappelant :)

— Ah !.... donne-moi la feuille de bhôj !

LE VIDOUSHAKA, regardant avec effroi de tous les côtés.

Hélas ! comment se fait-il que je ne la voie pas ?.... Ah ! cette feuille de bhôj venait d'un arbre céleste et

(1) Sans doute, à cause de l'apparente homonymie, qui existe entre *bhoûrdja*, l'arbre de la feuille à écrire, et *bhoudja*, « le bras. » Cependant le texte porte *angâin*, en prâcrit, c'est-à-dire, *membra*, en latin : mais probablement c'est une faute de goût, qu'il faut rejeter sur le compte des copistes.

peut-être elle s'en est allée par le chemin d'Ourvaçi.

LE ROI, avec imprécation.

Tu es donc en tout négligent et sot!

LE VIDOUSHAKA.

Soit! Il faut chercher!

(Il se lève.)

— Qu'elle soit d'ici, ou qu'elle soit là!

(Il se met à danser de plusieurs manières.)

(Ensuite, paraît sur la scène Aâuçinarî avec la suivante et le cortége convenable à sa dignité.)

LA REINE.

Nipounikâ, mon amie, est-il bien vrai que tu as vu le grand roi, accompagné du noble Mânavaka, entrer sous un berceau de lianes?

LA SUIVANTE.

Maîtresse, vous ai-je donc jamais annoncé une chose, qui ne fût pas vraie?

LA REINE, se promenant et regardant çà et là devant elle.

Qu'est-ce que c'est que cette feuille, Nipounikâ, que le vent du midi chasse de ce côté? On dirait qu'elle porte une écriture toute récente (1).

LA SUIVANTE, après qu'elle a regardé.

C'est une feuille de bhôj, maîtresse, qui porte écrits, je pense, des caractères stipulant quelque transaction

(1) « Nipunica, quid hocce folium *est*, *quod* recenti cortici simile, vento australi huc adducitur? » (Le Dr Lenz.)

commerciale.... Tiens! Comment est-elle venue s'embarrasser là dans les noûpouras (1) mêmes de la reine.

(Elle prend la feuille :)

Dois-je te lire... ?

LA REINE.

Oui! mais examine à part toi d'abord; ensuite, j'écouterai, si l'écriture ne porte rien, qui me soit défendu.

LA SUIVANTE, ayant fait comme il fut dit.

Un acte peu convenable à la décence, maîtresse, s'épanouit au soleil dans cet écrit. C'est une composition poétique, qui fut écrite, je pense, par la nymphe Ourvaçî à l'adresse de ton époux et que la négligence du noble Mânavaka fit tomber ici dans nos mains.

LA REINE.

Eh bien! Qu'il te soit permis de m'en donner lecture.

(La suivante lit.)

LA REINE.

Ainsi, nous prenons en flagrant délit dans cette faveur même notre amoureux d'Apsaras!

LA SUIVANTE.

Comme dit la reine.

LE ROI.

Vent fortuné du Malaya, ô toi, l'ami du printemps,

« Ravis aux lianes leur poussière embaumée, recueillie sur les fleurs; mais qu'avais-tu besoin de ce cher autographe d'amour, qui est mon bien. Tu sais qu'un amant, tourmenté par l'amour, s'il n'est pas appuyé sur l'espérance de réussir bientôt, s'amuse avec cent illusions pareilles, qui soutiennent son courage. »

(1) Anneaux d'argent, d'or ou de pierreries, que les femmes indiennes portent à la cheville du pied.

LA SUIVANTE.

Vois, reine! vois donc! voici qu'on s'est mis à la recherche de cette feuille de bhôj!

LA REINE.

Observons-les un instant : demeure en silence.

LE VIDOUSHAKA.

Ah! n'est-ce pas elle, pour sûr?... *Non*! c'est la queue d'un paon, qui m'a trompé, en déployant son éclat de lotus bleu.

LE ROI.

Je suis malheureux! anéanti de toutes les manières!

LA REINE, qui s'avance tout à coup.

Cessez de vous fatiguer, mon époux! Voici la feuille de bhôj!

LE ROI, avec épouvante, à part.

O ciel! la reine!

(Il change de ton :)

— Bien venue soit la reine!

LA REINE.

Mal venue peut être suis-je maintenant?

LE ROI, au confident, à voix basse.

Ami, que faire dans la circonstance?

LE VIDOUSHAKA.

Un larron, que décèle son larcin, ne peut se couvrir avec la parole.

LE ROI, à la reine.

Ce n'est pas du tout cette feuille, que je cherche; c'est, en vérité! la feuille du Conseil, à la recherche de laquelle vous me trouvez occupé.

LA REINE.

Il sied de cacher sa bonne fortune.

LE VIDOUSHAKA.

Soit! Fais-lui servir en hâte un festin pour calmer sa bile et remettre ses *humeurs* en bon état.

LA REINE.

Nipounikâ, le cher ami reçoit là de son brahme un excellent conseil! Est-il rien de mieux en toutes choses, que puisse demander pour se consoler le plus affligé des hommes?

LE VIDOUSHAKA.

Assurément! vois si tout le monde ne reprend pas du cœur dans un festin *aux mets* variés!

LE ROI.

Imbécille, c'est une offense, que tu me fais commettre là malgré moi (1)!

LA REINE.

Ta majesté n'a point commis d'offense; moi seule j'en commets une ici, puisque devenue un objet désagréable à ta vue, je reste devant tes yeux. Nipounikâ, viens-t'en!

(Elle sort avec colère.)

LE ROI.

« Oui, certes! j'ai commis une offense: pardonne, femme charmante; cesse ta colère. Quand le maître est irrité, comment le serviteur peut-il être innocent d'offense? »

(Ces mots dits, il tombe à ses pieds.)

LA REINE.

Je ne reçois pas ta soumission, fourbe, d'un cœur sans consistance; et je crains en outre que cette politesse ne

(1) « Inepte, magis etiam me injuriosum excrucias. » (Le Dr Lenz.)

m'annonce de toi quelque nouveau chagrin pour l'avenir (1)!

LA SUIVANTE.

Reine, viens-t'en.

(A ces mots, repoussant le roi, Aâuçinari quitte la scène avec son cortége.)

LE VIDOUSHAKA.

Sa majesté s'en est allée avec colère, telle qu'une pluie d'orage (2); lève-toi donc! lève-toi!

LE ROI.

La chose ne pouvait tourner bien, mon ami : vois!

« Les époux ont beau faire une soumission de leur voix la plus caressante, mais sans amour; elle ne pénètre pas au cœur des femmes, qui ne s'y laissent pas tromper, comme un joaillier ne prend jamais pour une escarboucle une pierre vile peinte en rouge. »

LE VIDOUSHAKA.

Ce mot de ta majesté est bien juste : en effet, celui, de qui l'œil est malade, ne peut supporter même la flamme d'une lampe devant ses yeux.

LE ROI.

Parle avec plus de révérence. Quoique mon cœur soit passé dans Ourvaçî, mon respect n'en reste pas moins dans la reine; mais, parce qu'elle a méprisé ma génuflexion, je veux lui faire sentir *un peu* ma fermeté.

(1) « Fraudulente! Non credulo equidem animo, obsequium *istud* accipio; sed timeo, ne te observantiæ tuæ pœniteat. » (Le Dr Lenz.)

(2) Littéralement : *un torrent de pluie.*

LE VIDOUSHAKA.

Allons! que cet entretien sur la reine en finisse-là! Que ta majesté soutienne *plutôt* ma vie, car je meurs de faim. Il est temps, certes! de penser au bain et au dîner.

LE ROI, élevant ses yeux, vers le ciel.

Comment? Le jour est arrivé au milieu de sa carrière! Aussi, vois-je,

« Accablé par la chaleur, le paon se coucher près de la fraîche citerne, creusée à la racine des arbres; les abeilles se loger dans les fleurs du karnikâra, dont elles ont entrouvert les calices; le canard, abandonnant l'onde échauffée, nager sur les rives au milieu des champs de lotus, et le perroquet altéré appeler à grands cris l'eau dans sa cage, placée sous les riants berceaux (1). »

(Le roi sort avec le vidoûshaka.)

(1) « Æstu impletus, frigidæ cisternæ, radici arboris circumfusæ, insidet pavo; carnikâris floribus, hiatus superne expertibus, indormiunt apes; calefactâ aquâ relictâ, ripæ arundinem inhabitat *anas* cârandava; psittacus, caveâ inclusus, in pectoris *quasi* latebras receptus, languidus aquam postulat. » (Le Dr Lenz.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(La scène est encore dans le palais du roi ; mais, pour le milieu comme pour la fin de cet acte, elle est sur la plate-forme du pavillon de pierreries.)

Deux disciples de l'anachorète Bharata (1) entrent sur la scène.

LE PREMIER.

Ami Pâlava, notre saint contemplateur te fit monter sur le siége du char, quand il partit de la chapelle du feu pour se rendre au palais du grand Indra ; moi, je fus laissé pour la garde du feu dans son lieu consacré : c'est là ce qui me fait te demander si la pièce du maître amusa ou non l'assemblée des Dieux.

LE SECOND.

Je ne sais pas à quel point elle en fut amusée ; mais, dans cet enchaînement de scènes, *qui semblent* écrites par Saraswatî (2), « sous le titre de Lakshmî choisissant elle-même son époux (3), » Ourvaçî avait comme perdu la tête dans l'expression de chaque sentiment divers.

(1) Le saint hermite Bharata est l'inventeur mythologique de l'art dramatique chez les Indiens.

(2) La Minerve indienne, la Déesse de l'éloquence.

(3) Ces mots entre guillemets, que nous traduisons du texte imprimé, ne se trouvent pas dans la version de M. Robert Lenz.

LE PREMIER.

Chaque mot à prononcer venait, comme on dit, mettre une faute en évidence (1).

LE SECOND.

Oui! sa parole chancelait à chaque mot.

LE PREMIER.

Comment cela?

LE SECOND.

Ménakâ, jouant le rôle de Varounî, fit cette demande à Ourvaçî, qui représentait le personnage de Lakshmî : « Les gardiens de l'univers, énergie des trois mondes, sont réunis avec le Dieu aux longs cheveux (2) : en qui ton cœur a-t-il mis ses affections? »

LE PREMIER.

Eh bien! qu'arriva-t-il?

LE SECOND.

« En Pourousbottama (3)! » devait-elle répondre ; « en Pourourâvas! » laissa-t-elle échapper de sa bouche.

LE PREMIER.

Les sens intimes de l'intelligence sont eux-mêmes soumis à la fatalité! Le saint anachorète s'est-il mis en colère?

LE SECOND.

Le maître jeta l'anathème, mais le grand Indra étendit sa protection sur elle.

(1) Le Dr Lenz traduit ainsi les mots sanscrits : « Ironicus, quem dicunt, loquendi modus *hic est.* » Notre sens est littéral.

(2) *Kaiçava*, un des surnoms de Vishnou.

(3) C'est-à-dire, *le plus grand* ou *le meilleur des hommes*, un des noms, sous lesquels Vishnou est spécialement adoré.

LE PREMIER.

Comment cela ?

LE SECOND.

« Puisque tu as violé ma leçon, eh bien ! la science divine ne sera plus en toi ! » Telle fut l'imprécation, que le maître fit sortir de sa bouche. Mais Indra, voyant Ourvaçî, le visage baissé de honte : « J'ai un service à reconnaître, lui dit-il, en Pouroûravas, mon compagnon dans les combats, ce roi saint, en qui ton cœur est enchaîné. Unis-toi donc à lui, selon tes désirs, jusqu'au temps où il verra un fils, né de votre amour. »

LE PREMIER.

C'est digne du grand Indra, *ce Dieu*, qui pénètre dans l'intérieur de l'homme.

LE SECOND, ayant levé les yeux vers le soleil.

Le plaisir de la conversation nous fait manquer l'heure du bain : allons donc nous mettre aux côtés du maître.

(Ils sortent, et le vishkambhaka (1) occupe la scène.)

(Le camérier de la reine paraît sur le théâtre.)

LE CAMÉRIER.

« On voit, d'un bout à l'autre d'un kalpa (2), tout père de famille se fatiguer dans sa jeunesse pour acquérir des richesses ; ensuite, il dépose le fardeau sur les épaules de ses fils et jouit

(1) Voyez la note, pages 24 et 25.

(2) Un jour de *Brahman*, ou 432 millions d'années des mortels, mesurant la durée du monde ; sa nuit, c'est-à-dire, l'intervalle entre la destruction et la reproduction du monde, comprend un même nombre d'années.

enfin du repos. Mais quel bien dans la vie nous rapporte à nous cette existence vouée à la domesticité ? Un fruit, qui chaque jour empoisonne le siége *de l'âme !* Le service chez des femmes est un vrai supplice ! »

— La fille du roi de Kaçi, qui s'est liée par un vœu, m'a donné cet ordre : « Dépouillant ma fierté, j'ai déjà fait inviter, par la bouche de Nipounikâ, m'a-t-elle dit, le grand roi d'assister à l'accomplissement de mon vœu. Rappelle-lui donc en mon nom cette invitation. » Aussi, vais-je attendre ici que le puissant monarque ait terminé les cérémonies du soir.

(Il se promène et regarde çà et là.)

— L'aspect d'une maison royale est vraiment une chose délicieuse à la fin du jour !

« Engourdis par le sommeil, *on voit,* dans la nuit, le paon inonder, pour ainsi dire, avec son plumage déversé le perchoir de ses volières ; les colombes, sur le toit des chaumières, s'y confondre avec les vapeurs odorantes, qui sortent des fenêtres ; et, dévoués à leurs fonctions, les vieillards des appartements de la reine distribuer des lampes flamboyantes pour les dévotions du soir dans les chambres, embaumées par les offrandes de fleurs. »

(Après qu'il a jeté un regard :)

— Ah ! le roi vient de ce côté : le voici !

« Environné de flambeaux, que les femmes du service tiennent dans leurs mains, il semble une de ces montagnes, festonnée de karnikaras en fleurs le long de ses pentes et douée encore du mouvement, qu'elles possédaient avant qu'*un Dieu* n'eût tranché leurs ailes (1). »

(1) « Ecce splendet, mons quasi commotus, florentium carnicârorum caulibus, assiduo *comitantibus,* circumtentus, » dit le Dr Lenz, avouant qu'il n'est pas sûr d'avoir bien compris le sens du mot composé *apakshasidât.* Ce groupe veut dire : *alis nondum abscissis.* C'est une allusion au temps

— Je vais attendre que ses regards se dirigent de mon côté.

(Alors paraît sur la scène de la manière, qui fut décrite, le roi avec son cortége, accompagné du vidoûshaka.)

LE ROI, à part.

« Je n'ai pas senti le jour couler avec une peine excessive grâces aux affaires, qui ont distrait mes ennuis ; mais comment vais-je traîner cette nuit aux longues veilles sans passe-temps? »

LE CAMÉRIER, s'approchant.

Victoire, victoire à ta majesté! Sire, la reine te fait dire ces mots : « On voit très-bien la lune sur la plate-forme du palais de pierreries : que ta majesté y vienne attendre, les yeux fixés là sur le ciel, que Lunus s'unisse à Rohinî (1). »

LE ROI.

Rapporte ces mots à la reine : « J'obéis à ton désir. »

LE CAMÉRIER.

Oui!

(Il sort.)

LE ROI.

Cette cérémonie, que la reine célèbre à cause d'un

mythologique, où les montagnes avaient des ailes et volaient au milieu des airs, effrayant le monde par la crainte de leur chûte, avant qu'Indra ne les eût fixées à terre, en coupant les ailes à ces masses vagabondes à grands coups de tonnerre. (Voyez ma traduction du *Râmâyana*, tome VI, pp. 55 et 374.)

(1) Constellation personnifiée dans la mythologie indienne comme l'épouse favorite de Tchandra ou Lunus.

vœu, ne pourrait-elle pas être, ami, quelque feinte?

LE VIDOUSHAKA.

Le repentir est né, je pense, au cœur de la reine; et, sous le prétexte d'un vœu, elle désire effacer la faute, qu'elle a faite en repoussant ta majesté à genoux devant elle.

LE ROI.

Ce que dit ta grandeur est juste.

« En effet, il a pu arriver que des femmes sages ont repoussé leurs maris à genoux; mais ensuite, le cœur plein de regrets, on les a vues s'infliger mainte soumission diverse pour effacer l'injure faite à leur époux. »

— Montre-moi donc le chemin de la plate-forme sur le palais de pierreries.

LE VIDOUSHAKA.

Que ta majesté vienne par ici! par ici! Qu'elle monte cet escalier de pierres précieuses et de cristal, rafraîchi par les eaux du Gange!... La surface d'un palais incrusté de gemmes est toujours charmante!

(Le roi monte et tous, *comme lui*, figurent dans une pantomime qu'ils montent un escalier.)

LE VIDOUSHAKA, après qu'il a considéré le ciel.

La lune est proche et va paraître bientôt; car on voit déjà la plage orientale se dégager de l'obscurité et sa face briller d'une clarté rouge.

LE ROI.

Ton sentiment est juste.

« Tel que si on rattachait ensemble des cheveux, dont les boucles *gênent la vue*; telle la face de la plage, où préside Maghavat, emporte mes yeux, dont les regards s'enfoncent plus

avant dans l'obscurité, grâces aux rayons de la lune, cachée encore sous le point où elle se lève (1). »

LE VIDOUSHAKA.

Hi! hi! oh! oh! comme il ressemble, étant levé, ce roi des herbes annuelles, à une part de tarte aux confitures!

LE ROI, avec un sourire.

Dans tout ce qui vient s'offrir à sa vue, il ne voit jamais, le gourmand! qu'une chose à manger.

(Il tombe à genoux, les mains jointes.)

— Auguste souverain des étoiles,

« A toi, qui apportes la lumière aux travaux des gens de bien; à toi, qui rassasies de nectar les Mânes et les Dieux; à toi, le destructeur des ténèbres, ces tyrans de la nuit; à toi, qui te poses comme un diadème sur le front de Çiva; à toi, j'offre ici mon adoration! »

LE VIDOUSHAKA.

Ah! prends donc place sur ce siége, ton ayeul t'en donne la permission dans ces caractères *imprimés sur lui*, qu'un brahmane a la science d'expliquer : aussi déjà me suis-je assis tout à mon aise.

LE ROI, acceptant la parole du vidoûshaka, s'asseoit, et, regardant les servantes :

Vos lampes sont inutiles; elles ne brillent pas dans ce clair de lune; vous pouvez donc vous reposer.

LES SERVANTES.

A la volonté du roi!

(Elles sortent.)

(1) « Caligine a lunæ orientali monte *adhuc* tectæ, radiis magis magisque remotâ, — cincinnos quasi e facie revocando Garudi plaga oculos meos capit. » (Le Dr Lenz.)

LE ROI, ayant regardé la lune et s'adressant au vidoûshaka.

La reine, ami, ne viendra que dans un moment ; je veux te révéler ce qu'est l'état de mon cœur maintenant que nous voilà seuls.

LE VIDOUSHAKA.

Oh ! il est vrai que l'auguste Ourvaçî ne se montre pas encore ; mais, tel que tu as vu son amour, tu peux bien *jusque là* te soutenir avec le lien de l'espérance.

LE ROI.

Il en est ainsi : le chagrin de mon cœur est violent ; mais,

« Comme des roches inégales, en rétrécissant le cours d'un fleuve, augmentent son impétuosité : ainsi, l'obstacle, mis à ma réunion avec elle, produit un effet pareil sur mon amour. »

LE VIDOUSHAKA.

Aussi vrai que je vois tes membres dénués de leur *ancienne* vigueur, je prévois une réunion prochaine des Apsaras avec toi !

LE ROI, en manifestant sur lui-même un présage.

« Ainsi que tes paroles mères de l'espérance soulagent mon pesant chagrin : ainsi mon bras droit relève ma confiance par ses tremblements. »

LE VIDOUSHAKA.

La parole du brahme est toujours certaine.

(Le roi prend une attitude de confiance : alors Ourvaçî, vêtue comme pour aller voir un amant, fait son entrée avec Tchitralékhâ sur la scène par les routes de l'air.)

OURVAÇI, après qu'elle s'est regardée soi-même.

Cet habit de visite à un amant plaît à mon cœur, chère amie, avec son entourage de saphirs bleus, avec ses parures *en broderies* de perles.

TCHITRALÉKHA.

Il n'est pas dans la parole assez de puissance pour te louer ; mais voici ma pensée : « Que ne puis-je être moi-même à la place de Pouroûravas ! »

OURVAÇI.

Amie, je ne puis contenir mon impatience (1) : amène-le-moi promptement ou conduis-moi au palais du fortuné monarque.

TCHITRALÉKHA.

Soit !... Nous voici arrivées près de la brillante habitation de ton bien-aimé, à son palais haut comme la cîme du Kaïlâsa et qui semble se mirer dans les nocturnes ondes de l'Yamounâ.

OURVAÇI.

Sache donc par ta puissance *d'intuition* en quel lieu peut être ou quelle occupation retient ce voleur de mon cœur.

TCHITRALÉKHA, à part.

Bien ! je vais maintenant me divertir à ses dépens. (Haut :) Je le vois, mon amie; il goûte le plaisir d'un tête-à-tête avec une personne, qu'il aime : le voilà, qui savoure les délices d'un moment consacré à sa récréation.

OURVAÇI.

Va-t-en ! mon cœur ne te croit pas : tu songes dans le

(1) « Amica, inops equidem sum.... » (Le Dr Lenz.)

tien à quelque malice ; et voilà ce qui te fait, Tchitralékhâ, mon amie, tenir ce langage. Sans doute, son tête-à-tête avec cette personne aimée ressemble à celui même, en face duquel naguère je me suis laissée par lui dérober mon cœur !

TCHITRALÉKHA, après qu'elle a regardé.

Eh bien ! *oui!* le saint roi, n'ayant pour compagnie que son ami, est monté sur la plate-forme de son palais, incrusté de pierreries : allons donc le trouver!

(Elles descendent l'une et l'autre du haut des airs.)

LE ROI.

Ami, c'est dans la nuit que s'épanouit le mal de l'amour.

OURVAÇI.

Cette parole, dont le sens est *un peu* vague, fait *encore* trembler mon cœur : écoutons sa plainte ; attendons invisibles qu'un mot éclaircisse notre incertitude.

TCHITRALÉKHA.

Comme il te plaît.

LE VIDOUSHAKA.

Le calmant, qu'il faut *pour ton mal, n'est-ce pas* ces rayons de la lune, imprégnés d'ambroisie ?

LE ROI.

Ma souffrance, ami, exige tous les autres avec lui (1).

« Ce qu'il me faut, ce n'est pas une couche de fleurs nouvelles, ni les rayons de la lune, ni le santal du Malaya répandu

(1) Amice, hoc fere initium faciendo exponenda hæc ægritudo. (Le Dr Lenz.)

sur tout mon corps, ni les colliers de perles : c'est, ou la divine nymphe elle-même pour m'enlever ce tourment de l'amour; ou, du moins, pour le soulager, quelque entretien *sur elle*, commencé dans le *charme du* secret et dont le plaisir m'emporte *un moment* auprès d'elle. »

OURVAÇI, à part, dans son invisibilité.

Tu reçois la récompense de ce que tu m'as quittée aujourd'hui, mon cœur, pour t'en aller te fixer dans lui!

LE VIDOUSHAKA.

En vérité, c'est comme moi! quand je n'ai pas de fromage épicé ni de pâtisserie au sucre, j'y pense du moins, et cela me donne alors même du plaisir!

LE ROI.

Mais toi, ensuite, tu vois tes vœux comblés!

LE VIDOUSHAKA.

Elle comblera même les tiens avant qu'il soit longtemps.

LE ROI.

Je le pense ainsi, mon ami.

TCHITRALÉKHA.

Écoute, femme, qui n'es jamais satisfaite.

LE VIDOUSHAKA.

Comment, ainsi?

LE ROI.

« Depuis que ses membres ont pressé mes membres dans les secousses du char, mon âme est toute passée dans son corps, et ce qui reste ici du mien n'est qu'un poids inerte sur la terre. »

OURVAÇI, *dans son invisibilité.*

Pourquoi hésiter davantage?

(Elle s'approche vivement.)

— Tchitralékhâ, ma chère, le roi puissant resté assis devant moi, qu'il voit debout en sa présence!

TCHITRALÉKHA, en souriant.

A cause de ta précipitation extrême !... Tu n'as point jeté bas ton voile !

(Derrière le rideau, on crie :)

Par ici, reine ! par ici !

(Tous prêtent l'oreille : Ourvaçi avec son amie semble consternée.)

LE VIDOUSHAKA, avec stupeur.

Ah ! voici la reine, qui s'approche ! mets le sceau sur ta bouche.

LE ROI.

Et toi-même, tiens-toi là comme une statue muette !

OURVAÇI.

Mon amie, que faire dans la circonstance ?

TCHITRALÉKHA.

Cesse de craindre ! Tu es encore invisible : la reine se montre occupée d'accomplir un vœu, elle ne peut donc rester ici long-temps.

(Ensuite, la reine entre sur la scène avec des servantes, qui portent ses offrandes.)

LA REINE, après qu'elle a tourné ses yeux vers la lune.

Voici l'instant, mon amie, où l'auguste Lunus brille du plus grand éclat dans son union avec *la belle* Rohinî.

LA SUIVANTE.

Sans doute ; mais c'est la beauté du roi, qui va briller dans sa réconciliation avec la reine.

(A ces mots, toutes deux elles se promènent.)

LE VIDOUSHAKA.

Ma foi! je ne saurais dire au juste pourquoi; mais la reine a bien du charme en ce moment à mes yeux! est-ce parce qu'elle va nous faire ses largesses à propos de cette dévotion; ou parce qu'elle a dépouillé tout ressentiment contre ta majesté sous le prétexte d'un vœu à la lune?

LE ROI, en souriant.

C'est pour les deux raisons à la fois; mais ce que ta grandeur vient d'ajouter comme seconde supposition me semble tout à fait juste. En effet, la reine,

« Parée de simples mangalas seulement, vêtue d'une pagne blanche, le front couronné de rameaux variés, cueillis sur les doûrvas (1), sa tenue dépouillée de faste et d'orgueil, comme le prescrit son vœu, tout annonce à ma vue dans toute sa personne des sentiments, qui me sont favorables. »

LA REINE, qui s'est approchée.

Victoire, victoire à mon époux!

LA SUIVANTE.

Victoire, victoire au monarque!

LE VIDOUSHAKA.

Le salut à ta majesté!

LE ROI.

Reine, sois la bien venue!

(Il prend sa femme par la main et fait asseoir Aâuçinari.)

OURVAÇI.

Ce n'est pas sans raison qu'elle est saluée avec le titre de *reine ou* déesse, car elle ne cède en rien à Çatchî même pour la beauté.

(1) Le *panicum dactylon*.

TCHITRALÉKHA.

On dirait un second visage de toi-même (1) !

LA REINE.

Je dois accomplir à cause de mon époux un vœu d'une certaine espèce : qu'il veuille donc bien souffrir un instant ce *petit* dérangement.

LE ROI.

Qu'en dit Mânavakâ ! Ce dérangement ne l'arrange-t-il pas ?

LE VIDOUSHAKA.

Oui, certes ! et puisse-t-il m'arriver souvent de ces dérangements, qui sont pour moi la cause d'un bon souper !

LE ROI.

De quel nom est appelé ce vœu de la reine ?

LA REINE, quand elle a jeté un regard fin à Nipounikâ.

Il se nomme la Réconciliation de la femme avec son époux.

LE ROI, ayant fixé sur la reine des yeux *pleins d'amour*.

« Tu fatigues jour et nuit par ce vœu ton corps aussi tendre que la tige du lotus. Comment à cette heure, où, consumé par le désir, je souhaite obtenir de toi mon pardon, est-ce toi, qui viens demander pour toi-même ce pardon, noble dame, à un amant, ton esclave ? »

OURVAÇI, avec un rire forcé.

Grande est, certes ! l'estime, qu'il témoigne à sa femme !

(1) Le Dr Lenz ne semble-t-il pas se mettre à côté du sens, quand il s'imagine donner dans cette version la réponse de Tchitralékhâ : « Potesne alienum vultum adhuc *integre* judicare ?

TCHITRALÊKHA.

Hélas! petite sotte, c'est quand leur amour s'est tourné ailleurs, que les hommes de la ville traitent leurs femmes avec le plus de politesse!

LA REINE.

Voici la cause, qui inspira mon vœu : ce fut la peine si grande, que j'avais faite à mon époux.

LE VIDOUSHAKA, *d'une voix basse au roi.*

Que ta majesté se taise : il y aurait maladresse à contredire ce que dit là ton épouse (1).

LA REINE.

Jeunes filles, apportez l'offrande, afin que j'honore l'arrivée des rayons de la lune sur la plate-forme du palais.

UNE SERVANTE.

Ce qu'ordonne la reine! voici l'offrande.

LA REINE.

Donne!

(Elle sacrifie dans une pantomime aux rayons de la lune avec des fleurs et d'autres oblations. Ensuite :)

— Honorez avec ces présents de confitures, mon amie, le noble Mânavaka et mon camérier.

LA SUIVANTE.

Ce qu'ordonne la reine!... Noble Mânavaka, on te donne ceci comme honoraires de ta présence à la cérémonie.

LE VIDOUSHAKA, saisissant le bassin, rempli de confitures.

Le salut soit à la reine! Puisse son vœu lui rendre beaucoup de fruits!

(1) «Taceas : non decet verbis propinquorum contradicere.» (Le Dr Lenz.)

LA SUIVANTE.

Noble camérier, ceci est pour toi.

LE CAMÉRIER, quand il a reçu.

Le salut soit à la reine !

LA REINE.

Maintenant, *cher* époux, viens auprès de moi !

LE ROI.

Me voici !

LA REINE, ayant fait sa révérence au roi, les mains jointes et le corps incliné.

Je prends à témoins de ma réconciliation avec mon époux ces Dieux, dont le ciel unit le couple en ce moment ! Je ne mets plus d'empêchement à ce que mon noble époux vive marié avec celle, qui a son amour et qui désire elle-même s'unir à lui comme femme.

OURVAÇI.

Quelle chose étonnante ! Son langage est-il sincère ? Je ne sais ; mon cœur toutefois n'ose encore s'abandonner à la confiance.

TCHITRALÉKHA.

Maintenant que cette femme d'une haute sincérité, maintenant que cette épouse fidèle à son époux y donne son agrément, il n'existe plus d'obstacle, chère amie, à ton union avec ton amant.

LE VIDOUSHAKA, en étouffant ses paroles.

Quand un criminel s'enfuit devant un garde, qui, les mains coupées, *ne peut l'arrêter :* « Va ! dit celui-ci ; mais justice se fera (1) ! » (Haut :) Reine, est-ce que sa majesté n'aurait plus ton amour ?

(1) « Scilicet, inquit, impunitas tibi concedetur. » (Le Dr Lenz.)

LA REINE.

Imbécille, je sacrifierais mon bonheur même au bonheur du roi ; juge maintenant d'après cela s'il est aimé ou non !

LE ROI.

« Tu peux, jalouse (1), me donner à un autre, ou me garder pour ton esclave ; mais je suis loin d'être pour toi, femme défiante, ce que tu crois injustement que je suis. »

LA REINE.

Soit ! Le vœu pour ma réconciliation avec mon époux fut accompli suivant les prescriptions ; venez donc, mes suivantes ! Allons-nous-en !

LE ROI.

Tu pars, abandonnant un homme, qui n'est pas encore assez bien rétabli dans tes bonnes grâces.

LA REINE.

Il ne reste plus rien à faire ici, mon époux, quant au parfait accomplissement de mon vœu.

(Elle sort avec son cortége.)

OURVAÇI.

Le roi, ma chère, aime bien tendrement son épouse, et cependant je ne puis encore détourner de lui mon cœur !

TCHITRALÉKHA.

Comment détourner une espérance inébranlable ?

LE ROI, qui s'est approché d'un siége.

Ami, la reine est-elle déjà loin ?

(Il s'assied.)

(1) Mot oublié dans la version latine.

LE VIDOUSHAKA.

Dis sans crainte ce que tu veux dire. Tel qu'un médecin, le jugeant incurable, abandonne un malade : ainsi la reine s'est bien vite éloignée de ta majesté.

LE ROI.

Plût à Dieu qu'Ourvaçî.... !

OURVAÇI, à soi-même.

Il est temps de satisfaire son désir.

LE ROI.

« Plût à Dieu qu'elle fît seulement tomber dans mes oreilles le son discret et gracieux de ses noûpouras ; ou que, s'approchant à petits pas derrière moi, elle couvrît soudain mes yeux avec ses mains de lotus ; ou, qu'abaissant leur vol sur mon palais, son adroite compagne la conduisît jusqu'en ma présence malgré elle, pas à pas, hésitant sous l'empire de la crainte ! »

TCHITRALÉKHA.

Ourvaçî, mon amie, fais-lui maintenant ce plaisir.

OURVAÇI, avec timidité.

Je vais me rire de lui à présent.

(Elle vient doucement par derrière et couvre les yeux du roi, tandis que Tchitralékhâ met le bouffon dans la confidence.)

LE ROI, il exprime dans son geste le plaisir, qu'il ressent à ce toucher.

Ami, n'est-ce pas cette nymphe charmante, née sur la cuisse (1) de Nârâyana ?

(1) Nous avons dit ailleurs : « née de la cuisse ; » on peut dire l'un ou l'autre ; mais ce léger changement nous donne ici l'occasion de raconter une des plus charmantes fictions de la mythologie indienne.

Le saint hermite Nârâyana s'adonnait victorieusement à des austérités inouïes. Le roi des Dieux eut peur que le sceptre du ciel ne passât dans ses mains ; et, pour tenter le solitaire, il envoya travestis dans son hermitage le Printemps, l'Amour et les plus séduisantes des Apsaras. L'anachorète eut

LE VIDHOUSHAKA.

Comment ta majesté le sait-elle ?

LE ROI.

Quelle autre puis-je deviner ?

« Comment le toucher d'une autre main aurait-il pu me causer une telle horripilation de plaisir en tous les membres ? Le koumouda (1) ne fleurit pas aux rayons du soleil, comme il s'épanouit aux *douces* clartés de la lune. »

OURVAÇI.

Étonnante chose ! je ne puis retirer mes deux mains, comme si elles étaient prises dans une glu aussi forte que le diamant (2).

(A ces mots, elle ôte ses mains des yeux du roi ; elle se tient dans une attitude craintive, les yeux à demi-fermés : puis, elle s'avance un peu et dit :

— Victoire, victoire au puissant roi !

TCHITRALÉKHA, au même.

Ami, bonheur à toi !

LE ROI.

Ce mot est ici vraiment dit à propos.

OURVAÇI.

Le roi me fut donné par la reine ; me voici donc unie

bientôt deviné ce qu'elles étaient et ce qui les amenait chez lui. Il prit donc une fleur, la mit sur une de ses cuisses et tout à coup il naquit une jeune fille, qui les effaçait toutes en beauté. C'était Ourvaçi, qu'il chargea ces nymphes, l'Amour et le Printemps d'offrir au monarque du ciel en cadeau pour lui montrer que, s'il avait eu besoin d'une compagne, le pouvoir acquis par ses longues pénitences aurait suffi pour lui donner une épouse infiniment plus belle que les plus charmantes.

(1) Espèce de lotus, qui ne fleurit que la nuit.

(2) Le Dr Lenz ne traduit pas le mot VADJRA, *diamant* ou *fort comme lui* : « Ah ! manus meas, *dit-il*, ut si emplastro agglutinatæ essent, abducere non possum. »

de corps avec lui *par le droit*, comme il m'est uni d'amour. Ainsi ne dis pas de moi, chère amie, que je l'ai pris à une autre (1)!

LE VIDOUSHAKA.

Comment! Le soleil est descendu à son couchant, et vous êtes encore ici toutes les deux!

LE ROI, fixant les yeux sur Ourvaçi.

« La reine m'a donné à toi, dis-tu; mais si mon corps t'appartient en vertu de ce droit, qui donc avant cela t'avait permis de me voler mon cœur à moi-même? »

TCHITRALÉKHA.

Ami, elle reste sans réponse. Écoute maintenant une chose, que j'ai à t'annoncer pour moi.

LE ROI.

Je suis toute attention.

TCHITRALÉKHA.

Aussitôt le printemps fini, je dois servir l'auguste soleil durant toute la saison d'été; il te faut donc agir auprès de ma chère compagne avec un tel amour, qu'elle n'ait pas lieu de regretter le ciel.

LE VIDOUSHAKA.

Et qu'aurait-elle à regretter du ciel, où on ne boit, ni on ne mange; où l'on ne fait que s'abîmer dans la contemplation sans cligner les yeux!

LE ROI.

Ami,

« Comment pourrait-elle oublier ce Paradis, où l'on goûte des joies indescriptibles? Mais, du moins, aura-t-elle ici dans

(1) Littéralement: *Ne dis pas de moi: c'est une voleuse!* « Ne igitur me, dit le savant prussien, maleficam judices. »

Pouroûravas un esclave, qu'une autre femme ne partagera jamais avec elle! »

TCHITRALÉKHA.

Tu combles mes désirs.... Maintenant que te voici tranquille, chère Ourvaçî, donne-moi congé.

OURVAÇÎ, elle embrasse Tchitralékhâ et lui dit avec émotion.

Tu ne m'oublieras sans doute pas, mon amie?

TCHITRALÉKHA, en souriant.

Aujourd'hui que te voilà réunie avec ton amant, c'est moi, qui devrais plutôt me recommander à ton souvenir.

(Elle s'incline devant le roi et quitte la scène.)

LE VIDOUSHAKA au roi.

Puisse la fortune mettre le comble au bonheur de ta majesté!

LE ROI.

Vois! n'a-t-elle point déjà mis ce comble à ma félicité!

« Quand bien même j'aurais obtenu l'empire de la terre, ceint ma tête de la couronne universelle, et, qu'assis dans un trône scintillant de pierreries, je verrais mon ombrelle unique reine du monde, ma joie ne serait pas égale à celle, dont m'enivre aujourd'hui ce charmant esclavage sous les pieds de ma *ravissante maîtresse*! »

OURVAÇÎ.

L'émotion me refuse des paroles pour te faire une réponse.

LE ROI.

Oh! rien ne peut désormais empêcher ma fortune de

croître dans l'acquisition de toutes les choses désirées! En effet,

« Chaque rayon de la lune est à mon corps une caresse, les flèches mêmes de l'Amour sont douces à mon cœur : chacune des choses, que le dépit *de ton absence* me rendait odieuses, mon union avec toi, ma belle, me la rend aimable aujourd'hui ! »

OURVAÇI.

Que je suis coupable, moi, qui ai pu, grand roi, te causer de si longs chagrins (1) !

LE ROI.

Ne dis point cela, ma belle.

« Ce qui est une peine dans le moment est souvent une joie après un an écoulé : l'homme, que le soleil a brûlé de ses rayons, sait le mieux jouir du plaisir, que donne l'ombre d'un arbre ! »

LE VIDOUSHAKA.

Noble dame, c'est assez goûter ces rayons de la lune, qui rendent le soir délicieux : voici le moment de rentrer dans le palais.

LE ROI.

Montre donc le chemin à *mon* amie.

LE VIDOUSHAKA.

Par ici, noble dame, par ici !

(Il fait le tour de la scène.)

LE ROI.

Il me reste encore ce désir, femme charmante,....

(1) La version de M. Lenz n'est pas tombée juste ici dans le sens du texte ; car elle ne lie pas étroitement ces paroles d'Ourvaçi à la réponse de son amant : « Injuriata sum, dit sa traduction, *quæ* tam diu te morata *sum*, augustissime. »

OURVAÇI.

Quel est donc ce désir ?

LE ROI.

« Avant que je n'eusse atteint ce bonheur, ma nuit se traînait longue comme cent nuits; mais tous mes vœux seraient comblés, si, maintenant que je suis ton époux, femme aux charmants sourcils, ma nuit s'écoulait ainsi centuplée ! »

(Ces mots dits, tous les acteurs s'en vont.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(La scène représente la forêt de Sakalakalousha, sur les hauteurs du Gandhamâdana, qui borde le Mérou.)

Derrière le rideau, Sahadjanyâ et Tchitralékhâ chantent une cantilène d'introduction.

« L'âme folle de chagrin, parce qu'elle est séparée de sa chère compagne, on la voit triste dans la société même d'une *autre* amie, sur le sein du plus beau des lacs, au milieu des lotus, que le soleil fait s'épanouir, en les touchant de ses rayons (1-2) ! »

Ensuite, Sahadjanyâ et Tchitralékhâ paraissent sur la scène. Au milieu de

(1-2) Voici la version du savant prussien : « Caræ amicæ discessu exanimata, cum sociâ tristis ludit in lacus gremio, nymphæis, solis manutigio expansis, obducto. » Elle est, ce nous semble, un peu trop vague. *V. sa note.* En effet, si l'héroïne est triste, comment peut-elle jouer ? Si la personne comparée est ici confondue avec la chose, à laquelle on compare, comment sera-t-il possible de comprendre ? La parole devient donc une énigme ? Mais non ! le sujet unique de la phrase, c'est Tchitralékhâ : la compagne, dont elle est séparée, c'est Ourvaçî ; l'amie, dont elle est accompagnée, c'est Sahadjanyâ ; ce lac, c'est la scène accoutumée de leurs jeux dans un climat, où le bain est une des plus grandes voluptés.

A la fin du second couplet, nous lisons dans cette version latine : *anserum par.* Mais l'idée, qu'on se fait en poésie élégiaque d'un couple vivant, dont les deux moitiés ne sont pas distinguées l'une de l'autre, c'est la réunion d'un

son entrée, Tchitralékhâ regarde les points du ciel et chante ce couplet suivant l'air et suivant la pantomime dwipadi (1) :

« Deux *gentilles* phénicoptères, pleines d'amitié, consumées par le regret de leur compagne absente, s'abandonnent à la douleur sur le plus beau des lacs, et de leurs yeux jaillissent des larmes. »

SAHADJANYA.

Tchitralékhâ, ton visage, de brillant, qu'il était naguère, est devenu livide, comme un lotus, dont la corolle se fane : il annonce que ton cœur est malade. Apprends-moi donc la cause de ta peine, afin que je sympathise avec ta douleur.

TCHITRALÉKHA, d'une voix plaintive.

Mon amie, la saison du printemps est venue sans ma chère compagne, que son tour appelait à la cour du soleil pour y vaquer à ses fonctions d'Apsarâ : c'est la cause de mon violent chagrin.

SAHADJANYA.

Je n'ignore pas, mon amie, l'affection mutuelle, qui vous unit toutes deux l'une à l'autre. Ensuite de cela !

mâle et d'une femelle. Or, le texte dit : *hansîyougalakam*, c'est-à-dire, un couple de femelles, ou, en écartant le voile de l'allégorie, Sahadjanyâ et Tchitralékhâ, affligées toutes deux par la perte de leur belle compagne.

Nous avons traduit le mot : SAMULLASATI, « *splendet*, » comme ses analogues, *kâçati*, *bhâti*, qui signifient *briller* et *paraître*, APPARERE, VIDERI ; la visibilité des corps venant de la propriété, qu'ils ont naturellement, de réverbérer la lumière.

(1) Chacun de ces airs ou chacune de ces articulations et pantomimes est noté d'un nom particulier, qui en indique le rythme ou le caractère ; mais le nom, le mode et la mesure de ces airs, gestes ou pantomimes ne sont plus en usage, et les savants eux-mêmes ne les connaissent pas. Le commentaire sanscrit en donne quelques explications vagues, tirées de Bharata, dont les règles n'existent plus en entier.

TCHITRALÉKHA.

Ensuite? Je me suis dit : « Que lui est-il arrivé dans ces jours? » J'interrogeai donc ma puissance d'intuition et je découvris un affreux malheur.

SAHADJANYA.

Quel est-il?

TCHITRALÉKHA, d'une voix gémissante.

Ourvaçî donc s'en alla se divertir sous les forêts du Gandhamâdana, dans cette région de la cîme du Kaîlâsa, et se fit accompagner du saint roi, *son amant*, protégé de la fortune, qui déposa le timon de l'empire sur le cou de ses ministres.

SAHADJANYA, sur le ton de l'admiration.

C'est que nulle part, mon amie, on ne goûte mieux l'amour que dans ces lieux ravissants! Ensuite de cela?

TCHITRALÉKHA.

Ensuite? Là, une jeune nymphe des *Génies* Vidyâdharas, — elle est appelée Oudakavatî, — fut remarquée un instant par le saint roi dans le moment qu'au bord de la Mandâkinî elle se jouait sur des ondes (1) de sable. Ce regard piqua au vif ma chère compagne Ourvaçî.

SAHADJANYA.

Elle ne put supporter cela, je le conçois; son amour était monté si haut! C'est bien là une de ces choses, où le Destin fait preuve de sa force. Ensuite de cela?

TCHITRALÉKHA.

Ensuite? Repoussant les excuses de son époux, l'esprit égaré par la malédiction du maître, oubliant que l'accès

(1) Littéralement : *montagnes* ou plutôt *collines*.

en était défendu par le Dieu même, elle voulut pénétrer dans le bois de Koumâra (1), interdit aux jeunes filles; mais, à peine eut-il mis le pied sur le seuil, que sa personne fut soudain métamorphosée en liane sur le bord même de la forêt.

SAHADJANYA, avec tristesse.

Il est donc absolument impossible qu'on se dérobe au Destin, qui put changer dans une telle autre forme cette beauté si charmante! Ensuite de cela?

TCHITRALÉKHA.

Ensuite? Il arrive de-là que son amant est frappé maintenant de folie, qu'il passe dans cette forêt le jour et la nuit, occupé à chercher partout sa bien-aimée, appelant ici: « Ourvaçî! » et criant là: « Ourvaçî! »

(Elle observe le ciel.)

— Le nuage, qui se lève ici, allumant le désir au cœur des gens affranchis des passions, ne pourra même, c'est mon avis, le guérir de sa démence.

(Immédiatement après ces mots dits, une djambhalikâ (2).

« Deux gentilles phénicoptères, pleines d'amitié, consumées par le regret de leur compagne absente, s'abandonnent à la douleur sur le plus beau des lacs et versent *de leurs yeux* un ruisseau de larmes brûlantes. »

SAHADJANYA.

Est-ce qu'il n'y a pas, mon amie, un moyen de réunir ces amants?

TCHITRALÉKHA.

Quel moyen de les réunir, si ce n'est par la vertu de

(1) Un des noms de Kârtikéya, le Dieu, qui préside à la guerre.

(2) La djambhalikâ, dit fort insuffisamment le commentaire, est une espèce de chant.

ce rubis, que Pârvatî (1) fit naître du fard de ses pieds et qu'on appelle le Diamant-de-la-réunion !

SAHADJANYA.

De telles espèces d'êtres ne peuvent long-temps avoir l'infortune en partage : aussi, viendra-t-il s'offrir quelque remède à leur séparation ; et cette cure, ils la devront, je pense, à l'intérêt, qu'ils inspirent. Viens donc ! Allons remplir nos fonctions auprès du soleil, auguste roi du *mont* Oudaya (2).

(Le chœur, *derrière le rideau*, chante au même instant la khandadhârâ (3) suivante :)

« Sur le plus beau des lacs, qui ravit l'âme par ses lotus épanouis, une phénicoptère laisse couler sa vie, brûlant de se réunir à sa compagne et le cœur agité par ses tristes pensées ! »

(Elles sortent ; et le Pravéçaka se met en scène.)

(Derrière le rideau, cette cantilène annonce l'entrée de Pouroûravas ;)

« Le voilà, qui entre dans la forêt, ce monarque des rois des éléphants ! sa partie antérieure du corps est parée de jeunes pousses et des fleurs arrachées des arbres ; mais en lui se

(1) *Gadurî*, autrement dite *Pârvatî* ou *Dourgâ*, épouse de Çiva. Les pieds des indiennes et les doigts de leurs mains sont teints avec le suc rouge des feuilles de la mendhî (*lawsonia inermis*).

(2) « Veni igitur, dit le Docteur Lenz, soli divino aquas devincenti ministerium faciamus. » Il se trompe : *uda*, le *unda* latin, veut dire *eau* ; mais le texte porte *udaya*, c'est-à-dire, la montagne orientale, derrière laquelle on suppose, lisons-nous dans le Dictionnaire de Wilson, que le soleil se lève chaque matin.

(3) La *khandâ* ou *khandadhârâ*, une des quatre espèces de la stance dwîpadî, est composée de quatre vers, contenant chacun quatorze temps ou *kâlas*.

décèle, tant son extérieur est changé! cette démence, où la séparation d'avec son amie a plongé son âme! »

(Ensuite, le monarque aliéné entre, ses yeux attachés sur le ciel.

LE ROI.

Ah! Rakshasa cruel! arrête, arrête! Où vas-tu, emportant ma bien-aimée?

(Il regarde.)

— Comment! Du sommet de la montagne, il s'élance dans les cieux et fait tomber sur moi une averse de flèches!

(Il saisit une motte de terre et court en frapper le *fantôme de son esprit en délire*. Le chœur, tandis qu'il promène ses yeux dans tous les points du ciel, chante la dwipadî suivante:)

« Portant fixés dans son cœur les regrets de sa compagne ravie, un jeune cygne, agitant son aile, s'abandonne à sa douleur sur le plus beau des lacs; et, de ses yeux, jaillit un ruisseau de larmes. »

(Après qu'il a observé, le roi dit avec une voix plaintive:)

— Comment!

« C'est un nuage nouveau, armé *des éclairs et de la foudre*; ce n'est point un orgueilleux Rakshasa! C'est un arc-en-ciel, qui s'étend au loin; et ce n'est, vraiment! pas un arc de guerre (1)! C'est une pluie pénétrante, et ce n'est pas une grêle de flèches! C'est l'éclair qui reluit comme la pierre à essayer l'or, et ce n'est point ma chère Ourvaçî! »

(Il tombe évanoui, il se relève dans le mode dwipadique de pantomime, et dit en soupirant:)

« J'en suis sûr! Tandis que la nuée livide fait pleuvoir (2) les

(1) « Arcus cœlestis hic *est*, late intensus, non sagittarium telum. » (Le Dr Lenz.)

(2) Le savant prussien a tort, ce nous semble de changer le mot *varshati* dans l'édition de Calcutta en *karshati*. On ne doit jamais prendre ces licences à moins d'une indispensable nécessité; et ce n'était point ici le cas.

nouveaux éclairs de la saison, je ne sais quel Rakshasa enlève ma nymphe aux yeux de gazelle !

— Où donc peut-elle être allée ?

(Il songe dans une attitude éplorée :)

S'est-elle rendue invisible ici quelque part sous l'impulsion de son dépit et par la vertu de son pouvoir surnaturel ? Mais elle ne sait pas garder long-temps sa colère. Est-elle retournée au ciel ? Mais son âme, la moitié d'elle-même, est encore dans moi !

(Avec colère :)

« Les ennemis eux-mêmes des Dieux ne pourraient me la ravir, si elle était en ma présence : et voilà qu'elle s'en est allée si loin hors de ma vue ! Quel sort est donc le mien ? »

(Il observe tous les points du ciel dans le mode dwipadique de pantomime ; ensuite, avec des soupirs et des larmes :)

— Hélas ! les hommes, pour qui le Destin *jaloux* continue d'être le même, voient toujours la douleur s'enchaîner à la douleur. Pourquoi, s'il n'en était ainsi,

« Cette perte écrasante de ma bien-aimée et l'avènement de ces jours délicieux, où les nuages se lèvent à la place des ombrelles sur nos têtes, seraient-ils deux choses arrivées en même temps l'une que l'autre ? »

Ici même, une tchartchari (1) :

« Nuage, qui baignes cette partie du ciel avec une averse de pluie, enchaîne ici ta colère, je te l'ordonne. Ah ! si, parcourant la terre, je revois *enfin* mon amante ; alors, je souffrirai tout ce qu'il te plaira de faire ! »

Après qu'il a rêvé en observant la tchartcharikâ (2) :

(1) La *tchartchari* suivant le commentaire, est une espèce de chant et quelquefois un mode de musique.

(2) La *tchartcharikâ* est une sorte de marche ou de pas théatral. (*Note du commentateur.*)

— J'ai bien tort de souffrir qu'il augmente les chagrins de mon âme : en effet, qui m'empêche d'écarter cette saison des nuages? « Le roi *n*'est-*il pas* la cause des temps? » ont dit eux-mêmes les sages.

(Ici encore, une tchartchari.)

LE CHOEUR.

« Aux chansons des abeilles enivrées de parfums, au concert des instruments, que font résonner les kokilas; au souffle accru des vents, qui balancent *gaiement* la multitude de ses jeunes rameaux, l'arbre kalpa (1) danse sur divers modes les plus gracieux. »

(Là-dessus, il se met à danser.)

— Cependant, je ne veux pas écarter la saison des nuages ; car je reconnais dans les caractères propres à la saison des pluies les fonctions cultivées à la cour d'un grand roi.

(Après un éclat de rire.)

« Le nuage est mon dais, ces lignes de l'éclair sont les colonnes de mon trône éblouissantes d'or; les rameaux agités sur les barringtonies (2) sont mes chasse-mouches; les paons, qui d'une voix perçante annoncent la fin de l'été, sont mes hérauts et mes bardes; les nuées (3), qui se fatiguent à voiturer la cargaison des pluies, sont mes caravanes de marchands! »

(*Derrière le rideau*, on répète la thartchari.)

(1) Un autre des cinq arbres célestes, ornement du Swarga.

(2) *Nitchula*, suivant le texte, c'est-à-dire, la *barringtonia acutangula.*

(3) Le texte ici nous donne à lire : *sâdhumantas*, qui n'offre aucun sens raisonnable; aussi le Dr Lenz change-t-il ce mot en *sânumantas*, « les montagnes, » et traduit en conséquence : « montes, imbribus adducendis studiosi, tributarii *mei sunt.* » Il a tort, ce nous semble ici : les montagnes immobiles ne voiturent pas le tribut des pluies. Il n'y a dans le mot du texte qu'une transposition de lettres. Au lieu du mot inexplicable, parce qu'il est mal écrit, *sâdhumantas*, il faut lire : *sudhâmantas*, « les nuages, » de *sudhâ*, « eau, » joint au suffixe possessif *mat*, « *qui a* ou *contient*. »

— Soit! Mais à quoi bon la pompe d'une cour, tandis que je cherche dans ces bois mon amante perdue ?

Ces mots dits, un bhinnaka (1) :

LE CHŒUR.

« Vois! privé de sa chère compagne, plongé dans le plus profond chagrin, suivi de ses cuisants regrets, le roi des troupeaux d'éléphants erre d'une marche abattue dans le bois de la montagne, resplendissant de fleurs. »

(En ce moment, le roi, dans une pantomime dwipadique, promène ses pas et ses regards ; puis, il s'écrie avec joie :)

— Oh ! bonheur ! Une consolation vient ici récompenser mes efforts !

« Ce jeune bananier avec ses fleurs aux calices humides, frangés d'un rouge-pâle, rappelle à mes regards les yeux de mon amante, gonflés par des larmes de colère. »

— Comment pourrais-je découvrir son passage et dire : « L'auguste reine est venue par ici! » Ah! voilà!

« Si la nymphe charmante a touché la terre de ses pieds, on ne peut manquer de voir une empreinte de laque rouge, laissée par le moule de ces jolis pieds, au talon plus marqué (2), dans les parties de cette forêt, dont le sable fut humecté par le nuage. »

(Il se promène, il observe dwipadiquement.)

— Oh! oh! je trouve un signe, qui trahit à mes yeux la route de cette femme irritée jusqu'à la passion!

« Voilà sa tunique pectorale, verte comme le ventre d'un perroquet! Sans doute ma nymphe à l'ombilic profond (3), à la

(1) Le *bhinnaka* est un certain mode de musique. (*Glose du comm.*)

(2) Le texte en dit la raison : « *gurûnitambatayâ*, » c'est-à-dire, « *oneroso note* ou *pondere clunium*.

(3) Trait de beauté, fréquemment loué chez les poètes de l'antiquité indienne.

marche brisée, a rejeté dans sa colère ce voile, taché du fard de ses lèvres, enlevé dans le ruisseau des larmes, qui tombait de la source de ses yeux ! »

— N'importe ! je le prends !

(Il promène de nouveau ses regards et ses pas ; il dit encore avec des larmes :)

— Mais quoi ! ce lieu, gazonné d'herbes nouvelles, n'a pour hôtes que des scarabées : d'où saurais-je donc en ce bois quelque nouvelle de ma bien-aimée ?

(Après qu'il a cherché des yeux :)

« Voilà un paon, de qui le vent impétueux d'orient secoue la queue et qui, monté au sommet de cette roche, à l'endroit, où le plateau de la montagne s'élève dans la région des pluies (1), regarde les nuages, et, dressant de loin son cou, enfante de longs cris. »

— Eh bien ! Je vais l'interroger maintenant.

Ici, le chœur dit ce khandaka (2) :

« Rempart inexpugnable aux ennemis, le plus noble des éléphants, plein de tristesse et l'âme consternée, s'avance rapidement, excité par le désir de voir sa bien-aimée. »

(Aussitôt la fin du khandaka, le roi chante la tchartchari suivante :)

« Roi des paons, dis-moi, je t'en conjure, si tu as vu mon amie dans tes promenades au milieu de ces bois. Écoute ! je vais te marquer les signes, où tu peux la reconnaître : un visage de lune et la démarche d'un flamingo. »

Il s'asseoit avec le geste indiqué pour le mode tcharcharique, et, joignant au front ses deux mains en forme de coupe, il dit :)

« Volatile au cou d'azur, n'aurais-tu pas vu dans ce bois la belle, si digne d'être vue ; cette nymphe, objet de mes désirs ;

(1) « .... in montis planitie accessui exemptâ, » dit le Dr Lenz.

(2) *Khandaka*, espèce de chant. (Glose trop incomplète du commentateur indien.)

elie, de qui les yeux ravissent par leurs angles extérieurs longs et blancs ? »

(Après qu'il s'est assis et qu'il a regardé avec le geste tchartcharique :)

— Comment ! Il ne m'a pas même fait une réponse et le voilà, qui se met à danser !

(Il répète la tchartchari :)

« Roi des paons, dis-moi, je t'en conjure, si tu as vu mon amie dans tes promenades au milieu de ces bois. Écoute ! je vais te marquer les signes, où tu peux la reconnaître : un visage de lune et la démarche d'un flamingo ! »

— Mais quelle est donc la cause de sa joie ? Ah ! je sais !

« Depuis la perte de mon amante, la queue du paon, dont le souffle d'une brise caressante déchire la splendeur d'arc-en-ciel, est devenue sans rivale (1) : mais avant, lorsque ma nymphe aux beaux cheveux se montrait avec son abondante chevelure, parée de fleurs et dont la volupté avait détaché les rubans, est-il un seul être, qui eût laissé ravir ses yeux par la queue du paon ? »

— Eh bien ! Je ne veux plus rien demander à cet oiseau, de qui le mal d'autrui fait la joie.

(Après qu'il a parcouru des yeux les points de l'espace dans le mode d'action dwipadique :)

— Ah ! je vois perché là sur ce jeune rameau de jambosier un kokila, dont la fin de l'été vient d'allumer l'ivresse !

(1) Dans les deux premiers vers de ce quatrain, la version de M. Lenz n'est pas, beaucoup s'en faut, la reproduction littérale du texte ; et même il y tombe, ce nous semble, dans un contresens d'une bizarrerie un peu étrange. Voici comme il traduit ces quatre vers : « Cingulus, tintinnabulis splendens, tenero spiritu, e carissimæ *meæ* naso *profecto*, dissolutus, non jam æmulo ipsi est ; — illius, pulchris capillis præditæ, comâ, floribus pertextâ, delapsis inter voluptatem vinculis, præsente, quem caperet cauda pavonis ? »

C'est une espèce d'oiseaux savante parmi la gent volatile : je veux l'interroger à son tour.

Au même instant, un khouraka (1).

LE CHŒUR.

« Hôte accoutumé de la forêt des Vidyâdharas, le monarque des éléphants erre avec la fierté du ciel, versant de sa douleur un fleuve de larmes et la joie étant bannie loin de son cœur! »

(Au khouraka fini succède la tchartchari suivante :)

« Kokila chéri aux plaintes mélodieuses, toi, qui voltiges à ton gré sous les ombrages du Nandana, dis-moi si tu as vu ma bien-aimée, oiseau, que n'a point nourri ta mère (2) ! »

(Après qu'il a dansé la tchartchari, il s'avance, accommodant son pas au rythme d'une balantikâ (3), et, s'étant mis à genoux, il dit :)

— Seigneur,

« Les amants te disent le messager de Madana ; tu es sa flèche victorieuse, qui sait triompher des cœurs rebelles à l'amour : ou conduis ma bien-aimée en ma présence, volatile aux douces chansons ; ou conduis-moi promptement aux lieux, où est celle que j'aime. »

(Après qu'il a regardé d'un œil oblique un moment, il jette ces mots dans l'air.)

— Qu'est-ce que dit ton excellence ? « Comment ! Elle a pu s'enfuir et t'abandonner, toi, son fidèle amant ? » Voilà ce que tu dis !

(Il fixe les yeux devant lui.)

— Seigneur,

(1) Le *khouraka* est une espèce de danse. (*Note du comm. indien.*)

(2) Parce que le kokila, espèce de coucou, le *cuculus melanoleucus*, ne fait pas de nid et pond dans ceux des autres oiseaux.

(3) La *balantikâ* est une espèce de subdivision d'un mode principal de musique. (*Note du comm. indien.*)

« Elle était en colère ; je ne me souviens pas que je lui aie donné volontairement une seule fois aucun sujet de colère ; mais l'empire des femmes sur leurs époux ne pardonne même pas les fautes échappées à la faiblesse de la nature (1). »

(Il s'asseoit avec trouble et dans le même instant il se met à genoux ; il répète le couplet : « Elle était en colère, etc. ; puis, ayant regardé l'oiseau, il dit :

— Comment ! il a rompu l'entretien ; il ne s'occupe que de son affaire à lui-même. Cependant, je ne dis rien, qui ne soit juste.

« On l'a dit avec raison : « Quelque grand que soit le malheur des autres, on le regarde avec indifférence. » En effet, plongé dans l'infortune, je vois cet oiseau, aveuglé par *les fumées de* l'ivresse, mépriser mon amour comme une chose vile et se remettre à savourer le fruit du jambosier royal, dont l'arbre s'est enrichi d'une récente maturité. »

— Le voilà, qui s'en va, tel que mon amante : « *Adieu*, l'homme aux douces paroles (2) ! » dit-il... Mais je n'en suis pas irrité contre lui. Va, seigneur, te nicher en paix ; et nous maintenant achevons seul notre affaire.

(Il se lève, il se promène, il observe dans le mode d'action dwipadique.)

— Ah ! j'entends à droite ; au bas de la forêt, un son de noûpouras, qui trahit le mouvement des pieds de ma chère amie : suivons-le maintenant !

Le chœur dit ce kakoubha (3) :

« Le visage fatigué par l'accablante perte de sa compagne,

(1) «... Mulierum enim, *quam* in amatores *exercent*, tyrannis delictis *ad damnandum* non eget. » (Le Dr Lenz.)

(2) « Itane igitur abierunt *utræque*, ut carissima mea, ita dulcisona *avis hæc*? » (*Idem.*) Il y a sans doute une faute dans le texte : il faut lire, à notre avis du moins : « *yatâ 'pi*, et non : *yatai 'pi*.

(3) Le *kakoubha* est une espèce de mode musical ; il est composé de six membres. (*Note du comm. indien.*)

les yeux offusqués par l'eau de ses larmes redoublées, la marche chancelante sous le poids de son insupportable douleur, le corps brûlé par le feu de sa vaste poitrine (1), le monarque des éléphants, l'âme, toute plongée dans la peine, erre d'un pas inquiet au sein de la forêt. »

(Ici, le roi observe les points de l'espace dans une pantomime dwipadique, et le chœur continue :)

« Effaré, les yeux offusqués par l'eau de ses larmes, le plus noble des éléphants, séparé de sa chère éléphante, erre, consumé par le feu d'une cruelle douleur. »

LE ROI, d'une voix gémissante.

Hélas! quel malheur!

« Ce n'était point un son de noûpouras; ce n'était que le chant d'un phénicoptère à la vue des nuages, qui noircissent le ciel, et dans les aspirations de son âme vers les eaux du lac Mânasa (2). »

(Après qu'il a déclamé ces vers, il se lève et dit :)

— N'importe! avant que ces oiseaux ne s'envolent de ce lac-ci vers le Mânasa, objet de leurs désirs, je veux obtenir d'eux une nouvelle de ma bien-aimée!

(Il s'avance, accommodant sa marche au rythme d'une balautikâ; et, fléchissant les genoux, il dit ;)

— Miséricorde, souverain des oiseaux aquatiques,

« Tu iras après au lac Mânasa; quitte un moment ces fibres de lotus, provision du voyage, tu les reprendras bientôt. Ar-

(1) « *Urû*, dit le Dr Lenz, mutavi in *uru* ; » ce qui le conduit à cette version : « membris protensi femoris œstu inflammatis. » Nous, au contraire, nous avons pensé qu'il fallait changer l'un et l'autre mot en *uras*, ou, comme on le trouve employé dans une composition avec d'autres mots, *ura*, « la poitrine. »

(2) C'est une légende populaire, embellie par les poëtes, que les phénicoptères, dans le commencement de la saison des pluies, retournent au lac Mânasa, leur domicile, sur le mont Himâlaya, où leurs épouses les attendent avec l'impatience de l'amour.

rache mon esprit à sa peine, en me donnant quelque nouvelle de mon amante. Subordonner ses affaires à celles de ses amis; c'est le propre d'un bon cœur (1) ! »

(Après qu'il a observé le phénicoptère avec des yeux obliques :)

— Ah ! la chose est évidente ! puisqu'il regarde ainsi, la tête dressée en l'air, c'est qu'il dit : « Je l'ai vue, et mon âme aspire *à la rejoindre!*

(Il s'asseoit et l'on chante ou l'on joue une tchartchari.)

— Eh bien ! Pourquoi le nies-tu, phénicoptère ?

(Il se lève en dansant.)

« Si mon amante aux sourcils arqués ne s'est pas offerte au bord du lac sur la route de tes yeux, où donc es-tu allé prendre, voleur, toute sa démarche aux enivrantes agaceries ? »

(*Se parlant à soi-même :*)

— En effet, je trouve que son pas est copié sur le pas d'Ourvaçî.

(Il s'avance suivant le mode tchartcharique, et, joignant au front ses deux mains en coupe (2), il dit :)

« Rends-moi, phénicoptère, mon amie ! Tu lui as ravi sa démarche : donc, tu l'as vue quelque part. Je réclame ce qui m'appartient.

(On répète la tchartchari.)

— S'il n'en était ainsi, d'où aurais-tu appris le charme agaçant de cette démarche ?

(On répète la tchartchari ; le roi déclame une seconde fois sur le ton d'une respectueuse politesse :)

« Rends-moi, phénicoptère, mon amie ! Tu lui as ravi sa

(1) Littéralement : *Amicorum res majoris sudmet re momenti bonis est.*

(2) Manière accoutumée de supplier ou de parler à quelqu'un, homme ou Dieu, avec révérence.

démarche : donc, tu l'as vue quelque part. Je réclame ce qui m'appartient. »

(On joue de nouveau la tchartchari, et le roi déclame encore, mais sur le ton du reproche :)

« Rends-moi, phénicoptère, mon amie ! Tu lui as ravi sa démarche : donc, tu l'as vue quelque part. Je réclame ce qui m'appartient. »

(Ensuite, après qu'il a observé du regard suivant le mode appelé dwipadique, il récite :)

— « Voici le roi, qui châtie les voleurs ! » a-t-il dit ; et, saisi de crainte, il s'est envolé. Eh bien ! Je vais passer dans un autre lieu.

(Il promène dwipadiquement ses regards et ses pas.)

— Ah ! J'aperçois un tchakravâka, qui se tient là-bas auprès de sa compagne. Il faut que j'aille vers lui.

Ici, une koutilikâ (1) :

« Ravissante par le bruit suave de ses bourdonnements,

Une mandaghati (2) :

« Ombragée par les plus beaux arbres à la cime fleurie,

Une tchartchari :

« La forêt voit errer le monarque des éléphants, — que la perte de sa compagne a jeté dans la démence. »

(La tchartchari entre les deux layas (3).

« Volatile aux couleurs du saffran ou du fard jaune, dis-moi, tchakravâka, n'as-tu pas vu se jouer par ici la divine nymphe dans un jour de printemps ? »

(1-2) La *koutilikâ* et la *mandhagati* sont deux espèces d'action scénique ou théâtrale.

(3) Un *laya*, c'est-à-dire, un accord simultané des instruments de musique avec le chant et la danse. (*Note du comm. indien.*)

(Il s'avance suivant le mode tchartchariqne et, s'étant mis à genoux :)

« O toi, qui portes le nom de rathânga (1), l'homme, qui t'adresse maintenant cette demande, est un prince, qui fut environné par des centaines de voluptés et qui gémit aujourd'hui séparé d'une femme ravissante (2). »

— Ne dit-il pas : « Qui est celui-ci ? Qui est-il (3) ? » Je ne suis donc pas connu de lui ?

« Moi, qui ai par ma mère et mon père le soleil et la lune pour mes ayeux ; moi, que deux femmes, Ourvaçî et la Terre, ont choisi d'elles-mêmes pour leur époux ! »

— Comment ? il garde le silence. Eh bien, soit ! Mais je le tiens maintenant (4) !

(Il se remet à genoux.)

— Il faut que je tire de lui-même un point de ressemblance avec moi. Le voici !

« Dans ce lac même, quand une feuille de lotus dérobe à tes yeux ta compagne, est-ce que tu ne gémis pas, plein de regrets, t'imaginant qu'elle s'est éloignée ? L'amour et la crainte d'être seule ne font-ils pas d'un autre côté le même effet sur ta compagne ? Quelle âme est donc la tienne, qui me refuse une nouvelle, à moi, séparé de mon épouse ? »

(Il s'asseoit.)

(1-2) En latin : *rota*. Tous les synonymes du mot *roue* servent également à désigner *l'anas casarca* ou l'oie rouge, autrement dite, le phénicoptère, c'est à savoir, le tchakravâka. Il y a ici un jeu de mots intraduisible, qui n'est pas d'un très-bon goût et que ne saurait excuser la folie même du personnage : *« O tu, rota nomine*, dit-il, *orbus ego muliere, clunium orbe rotarum instar prædita....»*

(3) « Quid? Tacet ? — Agedum, leniter objurgem eum. » (Le D[r] Lenz.)

(4) Il y a sans doute ici une onomatopée, ces mots du texte : « *Ayan kah ka*, » sont probablement des syllabes imitatives du chant ou du cri de *l'anas casarca.*

— Telle est donc cette puissance, dont m'accable de toutes les manières une fortune ennemie !

(Quand il a promené dwipadiquement ses regards et ses pas, il s'écrie :)

— Ah !

« Ce lotus, dans le calice duquel murmure une abeille, retient ici mes pas : on dirait la bouche de mon amie, frémissante d'un mouvement de volupté, quand je lui mords ses lèvres. »

— Je veux inspirer de la bienveillance à cette abeille, qui prend un lotus pour sa couche, et je lui dirai : « N'aie pas de haine contre *l'homme*, qui vient ici !

Le chœur aussitôt chante ce demi-dwitchatourasra (1) :

« Esclave de l'Amour, un jeune cygne folâtre sur un lac : chaque pas lui rend plus pesant le sentiment accru de l'amour. »

(Le roi s'assied d'après le mode tchatourasraka et, joignant au front ses deux mains en coupe, il dit :)

« Ouvrière en miel, donne-moi quelque nouvelle de cette nymphe aux yeux enivrants. Mais tu n'as point vu mon amie aux formes séduisantes; car, si tu avais goûté sur le bord de sa bouche l'odeur embaumée de son haleine, est-ce que tu pourrais maintenant trouver du plaisir dans cette fleur de lotus? »

(Ces mots dits, il promène dwipadiquement ses regards et ses pas.)

— Ah ! Je vois l'empereur des éléphants, qui, appuyé sur le tronc d'un kadamba, se tient là-bas, son éléphante à ses côtés : approchons-nous de lui maintenant.

LE CHŒUR.

(Une koutilikâ :)

« Consumé de chagrins, parce qu'il est séparé de son éléphante,

(1) Le *dwitchatourasra* est une stance de quatre vers, composés de vingt temps chacun.

(Une mandaghati :)

« Dans la forêt, où le parfum de son mada (1) convie les abeilles,... »

LE ROI, qui a observé pendant cette musique.

Mais il n'est pas encore temps de s'approcher.

« Laissons-le savourer (2) cette jeune branche aux senteurs de rhum, surgeon d'une crue hâtive, que sa bien-aimée arrache d'une çallakî (3) et lui présente au bout de sa trompe. »

Il regarde suivant le mode sthânaka (4) :

— Ah ! il a fini son repas : eh bien ! approchons-nous de lui ; interrogeons-le.

(Immédiatement, une tchartchari.)

« C'est à toi, que j'adresse cette demande : dis-moi, souverain des éléphants, toi, qui, dans tes joûtes d'ébattement, fais courber les plus grands des arbres, as-tu vu ma bien-aimée, de qui

(1) Le suc, qui, dans la saison de sa fièvre amoureuse, coule des tempes de l'éléphant. Il n'est rien de plus fréquent chez les poètes indiens que des allusions à son parfum de fleurs et aux essaims d'abeilles, qui viennent pomper cette liqueur embaumée sur le front de l'intelligent proboscidien ; et cependant ni Aristote, ni Pline, ni Buffon, ni qui que ce soit parmi les naturalistes de l'occident n'a fait aucune mention de cette propriété si remarquable dans l'histoire de l'éléphant. Serait-ce qu'il perd cette vertu, quand il est transporté hors de son climat ou tombé dans l'état domestique ? D'où il suivrait naturellement qu'ils n'en ont rien dit, parcequ'ils n'ont pu l'observer.

(2) Littéralement : *désirer* ; c'est l'antécédent pour le conséquent.

(3) The gum Olibanum tree (*Boswellia thurifera*). Dict. de Wilson.

(4) Le *stânaka*, suivant la note brève du commentateur, est une sorte d'*âlâpa*. « Ce dernier mot, dit Wilson, paraît dans le Sangita-Ratnâkara signifier une modulation, la succession des notes conformément à une échelle fixée, sans mesure déterminée. » Nous croyons plutôt, ajoute le Dr Lenz, qu'il indique le geste. Voilà trois notes, dont l'ensemble, à notre avis, paraît assez peu satisfaisant.

l'amour fait tourner les têtes et qui surpasse de beaucoup la beauté de la lune ! »

(Il marche devant lui une couple de pas.)

« Monarque des troupeaux d'éléphants, et toi, sa jeune épouse, vos yeux ont-ils aperçu au loin cette nymphe d'un aspect si aimable, qui ressemble au croissant de la lune (1) ; elle, de qui les cheveux imitent l'or du jasmin auriculé ; elle, qui brille d'une jeunesse inaltérable ? »

(Il écoute et dit avec joie :)

— Ah ! ah ! ah ! Ce barrit, qui sort du fond de sa gorge me rend à la confiance, car il m'annonce que je vais retrouver mon amante. Je sens pour toi l'amitié la plus vive d'après la conformité de nos conditions. « Comment cela ? » dis-tu.

« Je suis, me proclame-t-on, l'empereur, à qui toute la terre obéit ; tu es le roi des rois dans le peuple des éléphants. L'action de ta munificence est vaste, incessante; la mienne est égale. Ourvaçi est ma bien-aimée entre les perles des femmes; ainsi que tu as choisi toi-même dans le troupeau cette éléphante pour ton épouse. Tout ce que tu as est fait d'après ce que j'ai ; mais puisses-tu n'éprouver jamais la douleur, que fait naître la perte de sa bien-aimée ! »

— Que ta majesté goûte le repos dans le plaisir !

(Il promène dwipadiquement ses regards et ses pas.)

— Ah! voici la montagne, qu'on appelle Sourabhikandhara (2), délicieuse avant toutes et chère aux nymphes du ciel. Je trouverai peut-être ma charmante Apsara dans la région, qui s'étend à ses pieds :

(1) Littéralement: *à une portion de la lune.*

(2) C'est-à-dire, montagne *à la tête* ou *cime parfumée.*

(Il se promène et il observe.)

— Comment ! le temps s'obscurcit !... Soit ! je verrai à la lueur des éclairs.... Mais quoi ! par un effet de mes cruelles adversités, les nuages, qui s'élèvent, sont tous vides de tonnerres. Quoi qu'il en soit, je ne veux pas m'en retourner, que je n'aie visité cette montagne.

Immédiatement ici, une khandikâ (1).

LE CHOEUR.

« Déchirant la terre de ses ongles, inébranlable *dans sa résolution*, ardent à son œuvre, le sanglier furieux, voyez ! erre çà et là dans les fourrés du bois. »

LE ROI.

« Mont aux larges croupes, ma charmante épouse à la jolie poitrine, cette nymphe aussi bien douée que l'épouse de l'Amour, marche-t-elle, courbée, au sein de tes bois dans les gorges mêmes de tes montagnes ? »

— Comment ! il reste en silence ! Je crains qu'il n'ait pas entendu à cause de la distance : je vais donc m'approcher et lui adresser ma question de plus près.

(A l'instant même, une tchartchari.)

« Montagne ravissante par les douces chansons des Kinnaras, montre-moi la bien-aimée *de mon cœur*, toi, de qui le sommet brille d'une aigrette, formée de mainte espèce de fleurs et qui vois tes cascades limpides se briser sur un sol de cristal ! »

(Il s'avance d'une marche tcharcharique et, joignant au front ses deux mains en coupe, il dit :)

« Souverain de toutes les montagnes, as-tu vu dans cette forêt charmante celle, qui est séparée de moi, cette ravissante nymphe, belle en toute sa personne ? »

(1) La *khandikâ* est, soit une sorte de chant, soit une espèce de déclamation. (*Note du comm. indien.*)

(Un écho répète ce qu'il a dit ; le roi écoute et s'écrie, joyeux :)

— Comment? « Vu ! » répond-il après moi (1). *Je puis la voir;* eh bien ! je regarde.

(Il observe tous les points du ciel et dit avec tristesse :)

— Hélas! ce n'était qu'un écho de mes paroles, sorti des entrailles d'une caverne.

(Il s'évanouit, il se relève, il s'asseoit et dit avec épuisement :)

— Ouf! Je suis fatigué ; je vais respirer un instant la brise des flots sur le bord de cette rivière de la montagne.

(Il promène dwipadiquement ses regards et ses pas.)

— J'éprouve *comme* de la volupté à contempler ce cours de la rivière, dont les pluies nouvelles ont troublé les eaux. D'où vient cela?

« Elle a comme sourcils ondulés ces flots ; pour ceinture, cette bande effarouchée d'oiseaux ; elle traîne son écume comme une robe, quo la colère a détachée ; sa marche est oblique, saccadée *autour des rochers,* qu'elle surmonte çà et là : il ne faut plus en douter ; c'est ma jalouse, qni s'est changée en cette nature de rivière. »

— Soit ! Il s'agit maintenant de fléchir son dépit.

« Rends-moi ta faveur, ma bien-aimée, ma toute belle, qui

(1) *Yathâkramam*, c'est-à-dire, *ex ordine*, non tout-à-fait suivant l'ordre successif des mots et des syllabes, comme traduit littéralement le Dr Lenz, mais plutôt suivant l'ordre naturel des choses, qui met la demande avant la réponse et la réponse après la demande. Nous avons ajouté immédiatement quatre mots en italique ; et cependant c'est à peine s'ils peuvent être considérés comme une addition, car ils ne sont là que pour suppléer à la valeur implicite du verbe substantif *être*, si fréquemment sous-entendu à tous les temps ; ellipse, qui donne ici au mot *dristhâ*, « vue, » le sens d'une impression non passée, mais présente, et fait que le mot isolé du sanscrit ne pourrait avoir d'autre explication que ces trois mots latins : *en visa tibi!*

aspires à couler sur la rive du fleuve des Dieux (1) ; toi, de qui j'ai effarouché les plaintifs oiseaux et qui entends les tribus des abeilles bourdonner sur tes rivages. »

Ensuite une tchartchari, entremêlée d'une koutilikâ (2).

LE CHŒUR.

« Le souverain des mers danse joyeusement avec les nuées, ses partenaires (3). En guise de bras levés, il a ses flots gonflés par le vent d'orient ; ses bracelets sont des cygnes, des flamingos, de l'ambre (4) et des coquillages ; des lotus au sombre azur, mêlés à de grands poissons verts, forment son manteau ; il bat la mesure avec ses mains de vagues frappant sur les rivages : il couvre le firmament, et le ciel de la saison des nouveaux nuages l'enveloppe en même temps ! »

(Il marche suivant le mode tchartchari et, se mettant à genoux, il dit :)

« Quelle faute si légère as-tu donc vue en moi, nymphe au langage aimable ? J'avais enchaîné mes voluptés en toi ; mon âme avait en horreur de briser ton amour : pourquoi donc as-tu délaissé, femme orgueilleuse, un amant, qui était ton esclave ? »

— Comment ! Elle garde le silence ! C'est donc une rivière tout simplement : ce n'est point Ourvaçî ! D'ailleurs, est-ce qu'elle pourrait, abandonnant Pouroûravas, aller se faire la compagne de l'Océan ? Le succès appartient aux grands cœurs : eh bien ! je retourne au lieu même, où cette nymphe aux beaux yeux disparut à mes regards.

(1) C'est-à-dire, le Gange.

(2) La *koutilikâ*, avons-nous dit plus haut, est une espèce d'action théâtrale.

(3) Littéralement : *cum nebularum* ou *nebulæ membris*.

(4) « Du saffran, » suivant l'explication, que les Dictionnaires portent au mot *kunkuma*.

(Il se promène et il observe.)

— Je vois là une gazelle accroupie; je vais lui demander si elle sait quelque nouvelle de mon amie.

Un galitaka (1).

(Il se met à genoux.)

LE CHOEUR.

« Le souverain des éléphants, nommé Airâvata (2), consumé par le feu des regrets, que fit naître la perte de sa chère éléphante, se promène dans le bois du Nandana, où des gerbes de fleurs nouvelles parent des arbres magnifiques; délicieuse enceinte, où résonnent les plus doux bourdonnements *des abeilles* et les chants suaves des kokilas. »

LE ROI, après qu'il a observé.

« Brillant du plus beau noir, le mâle paraît aux yeux comme un regard d'amour, jeté par la Pomone des bois pour la naissance des nouveaux fruits: Il regarde, et n'a point d'autre regard, sa femelle, qui marche à ses côtés et dont le faon, qui tette sa mamelle, embarrasse les mouvements. »

(Cela dit, une tchartchari.)

« As-tu vu dans ce bois, resplendissant comme le ciel, errer la belle des Dieux à la marche ralentie par le poids de son djaghana (3), aux seins relevés, turgides, potelés, au corps svelte, aux yeux de gazelle, au port de cygne, à la jeunesse

(1) Le *galitaka* est une espèce d'action théâtrale.

(2) L'éléphant Airâvata est la monture d'Indra, le roi du ciel.

(3) Ce mot revient si fréquemment dans les descriptions des poètes indiens, que, ne pouvant nommer la chose en français, nous avons essayé d'introduire chez nous le mot tout sanscrit; tant nous tenions à reproduire, autant que possible, la couleur du climat, du temps et des lieux. Il signifie, disons-nous dans l'introduction à notre version du *Ritou-Sanhara*, « ce que la *Vénus callipyge* cherche à contempler sur elle-même en contournant son torse gracieux. »

immuable? Si tu l'as vue (1), retire-moi de cette mer de la séparation, où tu me vois submergé ? »

(Il s'approche, et, joignant au front ses deux mains en forme de coupe :)

— Dis ! roi des gazelles.

« As-tu vu mon amante dans cette forêt ? Je vais t'en donner le signalement : écoute ! Elle a de grands yeux : en tous lieux, où on la voit, elle semble, vraiment ! aussi belle que ta compagne elle-même. »

(Il regarde.)

— Mais quoi ! sans tenir compte de mes paroles, il reste, le visage tourné vers son épouse. Ainsi, de toutes manières, l'inimitié de mon Destin est poussée jusqu'au mépris !... Je vais donc passer dans un autre lieu.

(Il se promène, et il observe.)

— Ah ! voici une trace du chemin, qu'a suivi la fugitive !

« Cette branche de kadamba rouge, dont la fleur accuse la fin de l'été par les feuilles inégales de sa corolle incomplète, est celle-là même, qui servit à parer la tête de ma bien-aimée. »

(Il se promène encore et il observe de nouveau.)

— Quel est donc cet objet d'un rouge si ardent, que je vois là tombé dans une fente de rocher?

« Ce n'est point un morceau de chair, débris d'un éléphant immolé par un lion, car c'est imprégné de lumière ; ce n'est pas un charbon de feu, car la pluie aurait dû l'éteindre.... Ah ! c'est un rubis, qui semble à sa rougeur un bouquet de fleurs d'açoka. On dirait que le soleil a dessein de le ravir ; car il a jeté sa main (2) sur lui ! »

(1) Valeur implicite du mot *tat*, pris adverbialement.

(2) Il y a ici un jeu de mots intraduisible : *kara* du texte veut dire en même temps *main* et *rayon*.

— N'importe ! Je le prends !

(Il exprime du geste l'action de prendre quelque chose.)

LE CHOEUR.

« Affligé, anéanti par la captivité de son amante, le roi des éléphants erre au milieu des bois, le visage tourmenté, les yeux offusqués par des larmes. »

(Pouroûravas s'avance suivant le mode dwipadique, et, tenant le rubis, il dit à part :)

« S'il m'est impossible maintenant de trouver ma bien-aimée pour en décorer sa tête embaumée des fleurs du mandâra, qu'il ne soit pas du moins terni de mes larmes ! »

(Ces mots dits, il jette le diamant.)

Derrière la toile, on crie :

— Mon fils, prends-le ! prends-le, mon fils !

« C'est là ce *fameux* rubis-de-la-réunion ! Il est né du fard, qui teignit les pieds de la fille de l'Himâlaya : l'amant, qui porte ce joyau, se voit bientôt réuni avec son amante. »

LE ROI, en levant ses yeux au ciel.

Qui est-ce qui me parle?

(Après qu'il a regardé.)

— Comment ! c'est le Dieu, qui a pour enseigne le roi des quadrupèdes (1) ! C'est donc ta faveur, grand Dieu, qui fit paraître ce diamant à mes yeux.

(Il prend la pierre précieuse.)

— Ah ! rubis-de-la-réunion,

« Si, délivré *de mon triste veuvage*, je puis, grâces à toi, me

(1) « Quid? divinus *quidam*, leonis formam gerens? » Ce Dieu inconnu au traducteur en latin nous semble être Boudha, régent de la planète de Mercure, identifié avec elle et père du roi en démence. On le représente monté sur un lion.

réunir avec cette nymphe à la taille cambrée, tu siégeras désormais, royale aigrette, sur mon chef, comme le croissant de la lune sur la tête de Çiva ! »

(Il se promène de nouveau et il observe.)

— Mais qu'est-ce donc? je sens de la volupté à contempler cette liane, toute dépouillée qu'elle soit de ses fleurs!... Toutefois, il est une cause à ces jouissances de mon âme; car cet arbuste

« Flexible, aux ramilles baignées par l'eau des nuages, me rappelle ma nymphe, quand ses lèvres étaient arrosées de ses larmes. Hors de sa saison, dont le départ, empêche les fleurs de venir *à ses branches*, il ressemble à ma bien-aimée, quand elle s'est dépouillée de ses parures : on ne voit pas les abeilles murmurer autour de sa tige ; telle, mon amante, quand elle se renferme dans le silence pour écouter ses pensées : arbrisseau, à l'air maintenant sombre et fâché, comme Ourvaçî, alors qu'elle s'éloignait irritée, me repoussant de ses pieds, où j'étais agenouillé (1) ! »

— Aussi, brûlé-je de l'embrasser maintenant, cette liane, qui porte ainsi les traits de ma bien-aimée.

(Une tchartchari.)

« Liane, voisi mon cœur est tout brisé. Si, le destin m'aidant, je puis enfin la retrouver, je ne ferai plus à l'avenir de courses dans ce bois, et je n'exposerai plus mon amante au danger de sa perte. »

(1) Il y a ici dans chaque vers une comparaison littéralement suivie entre la liane et la nymphe ; sens, que la traduction latine, ce nous semble, n'a point observé avec assez de finesse : « Hæc enim *planta*, dit-elle,

tenuis, pluviali surculorum madore labia quasi lacrimis rigata habens, —florum germinatione defuncta propter suæ tempestatis discessum, *ideoque* ornamentis quasi vacua,—sine apum sonitu, *ideoque* in cogitationis quasi silentium abdita, conspicitur,—sicut fervida illa, quæ, postquam me, ad pedes *ipsius* prostratum, repulerat, irata abiit. »

(Il s'avance suivant le mode tchartcharique, il prend cette liane dans ses bras : soudain, elle disparait et l'on voit à sa place Ourvaçî.)

LE ROI, il ferme les yeux et son geste exprime le plaisir, que procure un attouchement.

Ah ! le calme revient à mon cœur de même que si j'avais touché les membres d'Ourvaçî. Cependant je n'ose encore m'y fier. Pourquoi ?

« D'abord, l'illusion, de laquelle je me suis flatté sur ma bien-aimée, pourrait se changer dans un instant sous un autre aspect : ensuite, je ne veux pas rouvrir mes yeux trop vite, puisque je vois mon amante du toucher ! »

(Il rouvre lentement ses yeux.)

— Comment ! En vérité, c'est Ourvaçî même !

(A ces mots, il tombe évanoui.)

OURVAÇI.

Reprends tes sens ! Reprends tes sens, auguste roi !

LE ROI, revenu à la connaissance.

Chère amie, c'est maintenant que je vis!

« Ma séparation d'avec toi, femme irritée, m'avait causé la mort : mais, ô bonheur ! ton retour vient, comme une âme, qui rentre dans un corps sans vie, me retirer des ténèbres *de la tombe*, où je m'étais plongé ! »

OURVAÇI.

Pardonne, grand roi, si, tombée sous le pouvoir de la colère, j'ai pu conduire ta majesté dans cette affreuse condition !

LE ROI.

Ce n'est pas à toi de me supplier : ta vue a guéri tout ensemble et mon corps et mon âme (1) ! Raconte-moi

(1) « Adspectu tuo jam placatus est totus animus meus, » dit la traduction latine ; mais le texte porte : *savâhyântarâtmâ*, c'est-à-dire, *mon âme avec le dehors*.

ce qui t'a fait si long-temps rester séparée de moi.

(Aussitôt après ces mots une tchartchari.)

« Le paon, le kokilâ, le cygne, le phénicoptère, l'abeille, l'éléphant, la montagne, le fleuve, la gazelle, que n'ai-je pas interrogé en pleurant, tandis que j'errais dans ces bois à cause de toi ? »

OURVAÇI.

Tout ce que fit ainsi ta majesté eut mon âme pour témoin.

LE ROI.

Ton âme, dis-tu ? Je ne comprends pas, en vérité, chère amie !

OURVAÇI.

Que le grand roi daigne écouter ! Jadis cette lisière du Gandhamâdana, qui est nommée Sakalakalousha, fut habitée par l'auguste Kârtikéya (1), qui avait embrassé le vœu perpétuel du célibat. Il rendit alors un décret...

LE ROI.

Lequel ?

OURVAÇI.

« Le corps de toute femme, qui aura pénétré dans ces lieux, ordonna-t-il, sera dès l'instant métamorphosé en nature de liane et rien, si ce n'est le rubis né du fard, qui teint les pieds de Pârvatî, n'aura la puissance de l'arracher à son état de liane. » Ensuite moi, qui avais l'esprit aliéné par la malédiction de l'anachorète, j'entrai, sans me rappeler cette défense du *terrible* Dieu, dans la forêt

(1) Littéralement : *Mahâséna*, un des noms synonymes de Kârtikéya, le Dieu de la guerre.

de Kârtikéya, *ce bois*, que doit fuir toute jeune fille. Mais à peine avais-je franchi le seuil, que déjà mon corps était venu à l'état d'une liane, plantée sur les bords de la forêt.

LE ROI.

Tout s'est passé, mon amie, d'une manière conforme *au décret* (1).

« Comment toi, qui me croyais enfui dans une contrée lointaine, quand je dormais seulement, allangui par la volupté, dans notre couche, as-tu pu supporter ici une telle condition, qui entraînait avec elle une séparation si longue ? »

— Le voici, ce talisman de la réunion, dont la vertu peut faire, comme on te l'a dit, que deux amants *séparés* soient bientôt réunis ensemble !

(A ces mots, il fait voir le diamant.)

OURVAÇI.

Comment ! ô merveille ! c'est le rubis de la réunion ! C'est donc par lui qu'embrassée de ta majesté je fus rendue à mon état naturel !

LE ROI, qui a posé le rubis sur le front d'Ourvaçi.

« Voici que ton visage, inondé par le rouge éclatant du joyau, que je t'ai mis sur le front, se revêt de la pourpre du lotus, que rougissent les rayons naissants du soleil ! »

OURVAÇI.

Flatteur !.... Un temps, certes ! bien long s'est écoulé depuis que nous avons quitté Pratishthâna : tes sujets murmureront à la fin. Viens ! Allons-nous-en !

LE ROI.

Comme le dit ta majesté.

(1) Mot à mot : « Suited to the occasion, adequate. » Le Dr Lenz dit : « *prospere omnia evenerunt.* »

(Ils se disposent à partir.)

OURVAÇI.

Maintenant, de quelle manière le grand roi veut-il s'en retourner?

LE ROI.

« Reconduis-moi en mon palais sur le nuage nouveau, qui se meut avec le doux balancement des chars célestes, (1) qui se pavoise des splendeurs de l'éclair en guise de drapeaux et que l'arc-en-ciel de la saison nouvelle embellit de ses couleurs variées. »

LE CHŒUR.

« Heureux de sa réunion avec sa compagne, les membres hérissés d'une horripilation *de plaisir*, un jeune cygne se joue dans les airs sur le char, que sa nature se fit à soi-même ! »

(Ils sortent sur le mode khandadhâra.)

(1) «... in currus aërii usum conversâ, .. » (Le Dr Lenz.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le vidoûshaka tout joyeux entre sur la scène, qui représente une cour du palais.)

LE VIDHOUSHAKA.

Hi ! hi ! oh ! oh ! quel bonheur ! L'auguste monarque est enfin de retour dans sa capitale après ce long séjour, qu'il fit, accompagné d'Ourvaçî, dans les plus beaux lieux des forêts du Nandana ! Il a repris maintenant les rênes de l'empire ; et l'universalité des sujets, forcés d'obéir au devoir, l'en récompense avec leur affection. En vérité, si l'on excepte un fils, il n'est rien au monde, qu'il ait à désirer ! C'est aujourd'hui fête de la nouvelle lune ; et, son ablution faite avec la reine dans les eaux du Gange et de l'Yamounâ, ces rivières saintes, il est entré dans son palais. Me voici donc ici, attendant qu'on ait fini de parer, oindre et parfumer sa royale personne.

(Derrière la toile, on crie :)

— Malheur ! malheur ! Ce joyau, que le *roi*, séparé de sa nymphe, avait trouvé et qu'il avait mis dans les pierreries de la couronne ; ce rubis, qu'il avait jeté sur le fourreau

de l'éventail au rouge de flamme, un vautour, ayant soupçonné que c'était un lambeau de chair, l'emporte et va le dévorer !

LE VIDOUSHAKA.

C'est là une perte épouvantable ! Mon royal ami estimait, certes ! au plus haut degré ce rubis, appelé celui de la réunion, et devenu l'ornement de sa tête. Aussi, déjà s'est-il jeté hors du trône, sans attendre la fin de sa toilette. Je vais me ranger vîte à son côté.

(Il sort, et le Pravéçaka occupe la scène.)

(Ensuite, le roi entre, accompagné du vidoûshaka, du camérier, des serviteurs et d'un kirâta, chasseur des montagnes.)

LE ROI.

Kirâta, kirâta (1) !

« Où est cet oiseau voleur, qui n'a pas craint d'enlever ici la mort pour lui-même; le traître, qui a commis ce vol insigne dans le palais même du roi ? »

LE KIRATA OU CHASSEUR MONTAGNARD.

Le voici, qui décrit des cercles au milieu des airs,

(1) Il y sans doute ici une erreur : le texte annonce parmi les personnages un *apothicaire* et n'annonce pas le *kirâta*. Cet apothicaire ne dit ou ne fait rien dans la scène, et quand le roi appelle : *rétchaka, rétchaka* ! c'est-à-dire, *apothicaire*, *apothicaire* ! c'est le kirâta, qui répond. Il faut donc supposer, ou que le mot *rétchaka* est synonyme de *kirâta*, ce qui est contraire à l'étymologie ; ou que le copiste a par inadvertance écrit dans cette partie du texte *rétchaka*, au lieu de *kirâta* : ce qui nous semble être assez vraisemblable.

éclairant tout le ciel, pour ainsi dire, avec ce rubis, qu'un fil tient suspendu à l'extrême pointe de son bec.

LE ROI.

Je le vois!

« Cet oiseau, ornant son vol rapide avec le joyau, qu'il porte, enchaîné par un fil d'or à son bec, décrit avec la gemme enflammée des lignes courbes, pareilles aux cercles, que dessine un tison brûlant. »

— Dis-moi donc! que dois-je faire ici?

LE VIDOUSHAKA.

Point de miséricorde! qu'on châtie ce coupable!

LE ROI.

C'est parler comme il faut : un arc! un arc à l'instant!

UN SERVITEUR.

Ce qu'ordonne le maître.

(Il dit et sort.)

LE ROI.

On ne voit plus du tout ce vil oiseau.

LE VIDHOUSHAKA.

Par ici! par ici! *vois!* le scélérat, il vole encore (1) dans la région du midi!

(1) Le Dr Lenz dit : « Eccum, eccum! at in meridiem evanescit nequam iste. » Ce n'est pas bien le sens, à notre avis, du moins. Si le roi du côté, que lui indique son bouffon, voit encore l'oiseau voleur, dont il peint si poétiquement l'aspect dans les deux vers suivants, le vautour n'avait donc pas disparu des yeux. Autrement, il eût fallu aux paroles du roi une transition, que le mot *iddnim*, « à présent, » n'établirait pas d'une manière suffisante.

LE ROI, après qu'il a regardé.

Maintenant,

« Cet habitant des airs fait, avec le rubis aux bourgeons de lumière, un pendant d'oreille à la joue du ciel, comme avec un bouquet de fleurs d'açoka. »

UNE YAVANI (1), entrant, un arc à la main.

Maître, voici un arc avec une flèche!

LE ROI.

Qu'ai-je à faire avec un arc maintenant? Le carnassier a dépassé la portée des flèches! Aussi,

« Le rubis sans pareil, emporté au loin par le ravisseur ailé, brille-t-il à peine en ce moment comme Lohitânga (2) dans la nuit, quand ses lueurs *sanglantes* percent au travers des nuages épais, qui environnent sa planète. »

— Noble Tâlavya!

LE CAMÉRIER.

Au commandement du roi.

LE ROI.

Qu'on donne aux habitants de la ville cet ordre, venu de ma bouche : « Chassez l'infâme oiseau sur la cîme des arbres, où, le soir, il met son habitation.

LE CAMÉRIER.

Au commandement du roi!

(Il dit et sort.)

(1) *Yavana* est le nom donné par les anciens auteurs de l'Inde aux barbares de l'occident. Ils désignaient ainsi les Grecs, et c'est ainsi qu'ils désignent aujourd'hui les mahométans et même les Européens.

(2) La planète de Mars.

LE VIDOUSHAKA.

Eh bien ! que ta majesté soit tranquille maintenant ! Ce voleur de rubis, en quelque lieu qu'il aille, ne pourra dérober sa vie à la sentence de ta majesté !

(Ils s'asseoient tous deux après ces mots.)

LE ROI.

Ami,

« Si je m'obstine à recouvrer ce joyau, ce n'est pas comme une chose absolument essentielle aujourd'hui ; car enfin, mais grâces à lui, mon ami, je suis tout à fait réuni avec mon épouse ! »

LE CAMÉRIER, il entre et dit :

Victoire ! victoire au roi !

« L'oiseau coupable de cette faute (1), qui méritait la mort, est rapidement tombé du haut des airs, avec ce diamant de ta couronne, le corps percé de ta colère, qui s'était changée en cette flèche ! »

(Tous expriment du geste leur étonnement.)

LE CAMÉRIER.

A qui dois-je remettre ce joyau lavé de ses souillures?

LE ROI, *au chasseur montagnard.*

Va ! et dépose-le dans la corbeille de mes diamants !

LE KIRATA.

Ce qu'ordonne le maître !

(A ces mots, il prend le rubis et sort.)

(1) Nous adoptons le texte, *prâptâparâdhas*, suivi par l'édition de Calcutta, sans admettre le changement de M. Lenz, par le motif donné ci-dessus, page 78, note seconde.

LE ROI, à Tâlavya.

Ami, ta grandeur sait-elle à qui cette flèche appartient?

LE CAMÉRIER.

On y voit le nom tracé, mais je ne puis de mes yeux déchiffrer cette écriture.

LE ROI.

Mets la flèche sous mes yeux, afin que je voie.

LE VIDOUSHAKA.

Quelle découverte y fait ta majesté?

LE ROI.

Écoute à présent le nom du guerrier, que me révèlent ces caractères.

LE VIDOUSHAKA.

Je suis attentif.

LE ROI, lisant.

« Cette flèche, qui ravit l'existence des ennemis, appartient au jeune prince Ayoush, archer, fils de Pouroûravas et né d'Ourvaçî. »

LE VIDOUSHAKA.

Quel bonheur! Un fils met le comble à ta prosperité!

LE ROI.

Ami, comment cela? J'ai toujours eu l'œil ouvert sur mon Ourvaçî, excepté quand la nécessité de cligner l'œil me fermait les yeux (1); et jamais je ne me suis aperçu

(1) Voici la version du savant prussien: « Quinam hoc, ô amice, *fieri potuit?* Naimeschejis solemnibus exceptis, semper conjunctus *eram* equidem cum Urvasiâ. » Le sacrifice nêmishien, dit M. Wilson, est ainsi nommé de la forêt Naimisha, où les saints, rassemblés de tous lieux, étaient venus le célébrer: il dura, suivant le Mahâbharata, douze années; mille, nous dit le Bhâgavata-Pourâna. » — Après une telle absence, comment l'époux de la nymphe pourrait-il assurer qu'une grossesse d'Ourvaçî n'aurait pu échapper

qu'un fruit conçu dans le sein de cette auguste nymphe ait rendu sa démarche moins légère. Ainsi, d'où viendrait cet enfant? Mais,

« J'ai vu pendant quelques jours l'extrémité de ses paupières un peu noire, son frais visage ressembler en pâleur au fruit d'une lavali (1) et son corps serré d'une ceinture assez lâche. »

LE VIDOUSHAKA.

Ta majesté ne doit pas s'imaginer qu'il en soit de la nature d'Ourvaçî comme de celle d'une femme humaine. Les accidents des Dieux se voilent sous leur puissance.

LE ROI.

Qu'il en soit, je suppose, comme tu dis, seigneur; mais quel motif avait-elle ici pour se cacher?

LE VIDOUSHAKA.

C'est peut-être qu'elle s'est dit: « Le roi me laisserait là comme une vieille!

LE ROI.

Tu plaisantes : parle sérieusement.

LE VIDOUSHAKA.

Comment deviner les secrets du Destin?

à ses yeux vigilants? Malgré tout le respect, que nous devons à l'autorité de ces deux illustres savants, il nous semble que peut-être ils n'ont pas bien saisi la pensée juste du spirituel écrivain.

Voici le texte: «*Anyatra naimaishaiyasatrâd abhiyuktau 'ham Urvaçyâ.*»

Satra ou *sattra* signifie *occlusio, occultatio*, l'action de couvrir ou de fermer; *nimaisha* veut dire « un clignement des yeux; » *naimaishaiya* est sans doute un adjectif dérivé du substantif. Donc : « il eut toujours les yeux ouverts, excepté le temps d'une *occlusion nimèshienne*; » et, s'il faut parler ici latin autrement qu'en français : « *præter nictationis occlusionem*, ou : *nisi dum nictarem oculos, attentus ego semper in Urvaciâ fui.* »

(1) Espèce de plante grimpante, disent Lexiques et Dictionnaires, sans plus grande explication.

LE CAMÉRIER, il entre et dit :

Victoire, victoire au roi !... Voici une femme anachorète, issue de Bhrigou, et qui vient de l'hermitage du *vénérable* Tchyavana, conduisant avec elle un jeune garçon ; elle demande à voir ta majesté.

LE ROI.

Fais-les entrer l'un et l'autre sans tarder.

(Le Camérier dit : « Ainsi soit ! » et sort.)

(Il rentre, amenant un jeune garçon, accompagné d'une femme anachorète.)

LE VIDOUSHAKA.

Ne serait-ce point là ce jeune kshatrya, de qui le nom est écrit sur la flèche, qui a percé l'aile du vautour ? *Je le pense :* tant il ressemble par beaucoup de ses traits à ta majesté !

LE ROI.

C'est ainsi !

« Mes yeux tombés sur lui se remplissent de larmes, mon cœur m'invite à l'aimer, mon âme est émue de tendresse. Je désire, toute gravité d'étiquette mise à part, le serrer d'une forte, d'une longue étreinte dans mes bras agités d'un tremblement paternel ! »

(Il s'approche.)

— Sainte femme, je te salue.

LA FEMME ANACHORÈTE.

Sois long-temps, grand roi, le soutien de la race lunaire ! (A part.) Ah! il n'est pas besoin de le dire au saint roi ; un seul regard a dû lui apprendre que cet enfant est né de lui !... (Haut.) Mon fils, salue ton père.

(Le jeune prince, joignant au front se deux mains, s'incline devant le roi, qui retient à peine ses larmes.)

LE ROI.

Mon fils, que le ciel t'accorde une longue vie !

LE JEUNE PRINCE, il exprime du geste son émotion et dit à part.)

« Si le sentiment, que je viens d'éprouver à ces mots seuls : « C'est ton père ! tu es son fils ! » est de l'amour filial ; que peut être alors vis-à-vis de leurs pères l'amour des enfants, qui ont grandi dans leur sein ! »

LE ROI.

Sainte femme, quel sujet t'a conduite en ces lieux ?

SATYAVATI.

Que ta majesté veuille bien écouter. A peine était-il né, qu'Ourvacî, pour je ne sais quel motif, remit dans mes mains en dépôt ce jeune enfant, qui a nom Dîrghâyoush. Comme il était kshatrya et de noble race, le saint anachorète Tchyavana fit en son honneur les cérémonies de la naissance et les autres. Maintenant son instruction est achevée ; il possède la science de l'arc.

LE ROI.

Certes ! il vient de le prouver.

SATYAVATI.

Aujourd'hui le solitaire envoya cet enfant avec ses fils chercher des fleurs, des fruits, du kouça (1) et du bois pour le sacrifice ; et, *dans cette excursion*, il a commis un acte, que la règle de nos hermitages interdit expressément.

LE VIDOUSHAKA.

Comment cela ?

SATYAVATI.

Il a choisi pour le but de sa flèche un vautour, qui

(1) Le *poa cynosuroïdes*, herbe sacrée.

avait enlevé de la chair et s'était perché au sommet d'un arbre dans l'enceinte de l'hermitage.....

LE ROI.

Ensuite de cela?

SATYAVATI.

Ensuite? Informé de cet événement, l'auguste anachorète m'a donné cet ordre : « Remets son dépôt aux mains d'Ourvaçi! » J'ai donc envie de la voir.

LE ROI.

Sainte femme, repose-toi sur un siége.

(Des serviteurs approchent deux siéges, où l'un et l'autre s'asseoient.)

— Noble Tâlavya, fais venir ici Ourvaçi.

LE CAMÉRIER.

Ainsi soit!

(Il sort.)

LE ROI.

Viens, mon fils! viens!

« L'attouchement d'un fils est une volupté, qui se répand sur tous les membres; tel un rayon de la lune réjouit le tchandrakânta (1): cause-moi donc maintenant ce plaisir, en t'approchant de moi. »

SATYAVATI.

Donne cette joie, mon fils, à ton père.

(Le jeune prince s'approche du roi.)

LE ROI, qui l'embrasse.

Mon fils, salue ce brahme, mon intime ami.

(1) Une fabuleuse pierre précieuse, qu'on suppose formée par la congélation des rayons de la lune. Peut-être, dit Wilson, est-ce une espèce de cristal.

LE VIDHOUSHAKA.

Pourquoi donc a-t-il ainsi peur de moi? Pourtant, il a dû voir des singes à l'entour de son hermitage!

L'ENFANT, avec un rire.

Je te salue, révérend!

LE VIDOUSHAKA.

Que le bonheur t'accompagne! Puisse-tu croître de plus en plus!

(En ce moment, Ourvaçi entre avec le camérier.)

LE CAMÉRIER.

Par ici, reine! par ici!

OURVAÇI, après qu'elle est entrée et qu'elle a regardé.

Quel est donc cet enfant, assis là sur le siége d'or, lui, de qui le grand roi caresse les touffes de cheveux?

(Elle voit la femme anachorète:)

— Ô surprise! C'est mon fils Ayoush, accompagné de Satyavatî!... Il a bien grandi!

LE ROI, après qu'il a regardé Ourvaçi.

Mon fils,

« Voici arrivée ta mère. La vue de son fils tient absorbés ses yeux: un torrent d'amour soulève son voile sur le sein et *semble* le déchirer, *pour ainsi dire!* »

SATYAVATI.

Viens, mon fils! Approche-toi de ta mère.

(A ces mots, elle fait avec le jeune prince quelques pas vers la belle nymphe.)

OURVAÇI.

Noble dame, je fais ma révérence à tes pieds.

SATYAVATI.

Grandis en estime, ma fille, aux yeux de ton époux !

LE JEUNE PRINCE

Noble dame, je te salue.

OURVAÇI.

Concilie-toi, mon fils, l'amour de ton père !

(S'adressant au roi :)

Victoire, victoire à sa majesté !

LE ROI.

Mère de mon fils, sois la bien-venue ! Assieds-toi ici.

OURVAÇI.

Nobles personnes, asséyez-vous !

(Tous répondent : « Ainsi soit ! » et font comme on leur dit.)

SATYAVATI.

Ma fille, cet enfant a reçu la première instruction ; il est maintenant capable de porter l'arc et les armes : Je remets donc entre tes mains, ton époux m'en est témoin, ce dépôt, *que tu m'avais confié*. Donne-moi congé, c'est mon désir. Je ne veux pas manquer à la règle, qui nous défend de rester hors de l'hermitage.

OURVAÇI.

Comme il te plaira. Je ne t'avais pas vue depuis longtemps : ce m'est une plus grande peine d'être sitôt séparée de toi. Néanmoins que rien ne t'empêche de remplir ton devoir : retourne-t-en ; mais à revoir, noble dame.

LE ROI.

Tu présenteras, noble dame, mon salut respectueux au vénérable Tchyavana.

SATYAVATI.

Ainsi soit !

L'ENFANT.

Vraiment ! Noble dame, tu retournes *à l'hermitage*? Veuille donc alors me remmener avec toi !

LE ROI.

Tu as parcouru ton premier champ d'école : le moment est venu pour toi de fréquenter ici le second.

SATYAVATI.

Écoute, mon fils, la parole de ton père.

L'ENFANT.

Il faut donc alors que,

« Tu m'envoies mon paon au cou d'azur, à la queue toute formée, qui, dormant, couché sur mon sein, aime à sentir ma main caresser les plumes de sa queue. »

SATYAVATI.

Je n'y manquerai pas.

OURVAÇI.

Sainte femme, je fais ma révérence à tes pieds.

LE ROI.

Je m'incline devant toi, sainte femme.

SATYAVATI.

Salut à vous tous !

Cela dit, elle sort.)

LE ROI.

Ma belle,

« Ce fils aimable de toi me rend aujourd'hui le plus heureux des pères, autant que le fut Indra même, quand son épouse (1) lui eut donné pour fils Djayanta ! »

1 Littéralement : *la fille de Poulaumon.*

LE VIDOUSHAKA.

Eh bien ! d'où viennent ces larmes, qui baignent maintenant le visage de la reine ?

LE ROI.

« Pourquoi, ma belle, pleures-tu au moment où je goûte la joie si vive de voir enfin près de moi le *fils, qui doit* perpétuer ma race? Pourquoi ces larmes, en tombant sur tes seins potelés, y rendent-elles inutiles les apprêts d'un collier de perles ? »

OURVAÇI.

Que ta majesté veuille écouter. D'abord, je fus joyeuse du plaisir, que fit naître ici la vue de notre fils. Mais, en cet instant même, le nom prononcé d'Indra vient de rappeler à mon cœur que son bonheur était fini....

LE ROI.

Continue !

OURVAÇI.

Que le grand roi m'écoute donc ! Jadis, le cœur enlevé hors de moi par ta majesté et l'esprit aliéné par la malédiction du maître, je fus bannie du ciel ; mais Indra lui-même fixa un terme *à cet exil.*

LE ROI.

Quel terme ? Dis-moi !

OURVAÇI.

« Tu reviendras à ma cour aussitôt, me dit-il, que le saint roi, mon fidèle ami, aura vu *de ses yeux* le visage d'un fils, né de vos amours. » En conséquence, la crainte de me voir séparée de ta majesté et le désir d'une plus longue union avec elle me fit porter mon enfant nouveau-né dans l'hermitage du vénérable Tchyavana, où je le confiai aux mains de la noble Satyavatî. Mais aujourd'hui

qu'elle a dit : « Il est devenu capable de faire la joie de son père ; » aujourd'hui qu'elle m'a dit : « Voici que je rends Dîrghâyoush *à sa mère*, » comment puis-je cohabiter davantage avec ta majesté ?

(Le roi tombe évanoui.)

TOUS.

Ah ! reprends tes sens, grand roi ! reprends tes sens !

LE CAMÉRIER.

Grand roi, reprends tes sens !

LE VIDOUSHAKA, *à part.*

Qu'ils s'agitent, eux ! mais ça ne sied pas à un brahme ! *non !* ça ne sied pas à un brahme !

LE ROI, quand il est revenu à la connaissance.

Ah ! Destin, tu ne peux accorder le bonheur, sans que tu ne l'empoisonnes (1) !

» Au moment, où j'étais si heureux d'avoir obtenu un fils, cette *amère* séparation d'avec toi, femme à la taille déliée (2), tombe maintenant sur moi, comme le feu du tonnerre sur un arbre, que l'eau des pluies nouvelles commençait à guérir des souffrances de l'été ! »

LE VIDOUSHAKA.

Voilà comme toujours, c'est mon sentiment, le bien est lié au mal : aussi, ne doit-on pas négliger de gagner la faveur de l'auguste roi des Dieux (3) !

(1) Littéralement : *Heu ! in felicitate contradictio fati !*

(2) Textuellement : *gracili ventre mulier.*

(3) Le Dr Lenz tourne ainsi les mots sanscrits : « Hunc ipsum *quoque rerum tuarum* eventum *jam* alium, ipsi contrarium, in vestigiis suis habere opinor. Rex Deorum ipse conciliari se patietur. » Pour un tel sens, il faudrait : *Ayan sau 'narthau 'rthânubandhaka* ; mais le texte porte au contraire : « *Ayan sau 'rthau 'narthânubandhaka.* »

OURVAÇI.

Hélas, infortunée! je suis anéantie! mon retour au ciel, quand à peine le grand roi avait obtenu un fils, va lui donner lieu de penser que, n'ayant plus rien à faire ici pour cet enfant, dont la *première* éducation est finie, c'est à moi, qu'il faut attribuer la cause de cette affligeante séparation?

LE ROI.

Ma belle, ne tiens pas ce langage.

« En effet, l'état de sujétion à *la volonté* d'un autre ne peut rendre facile une séparation des choses, qui nous sont chères; obéis à l'ordre de ton maître: moi, dès aujourd'hui, quand j'aurai confié l'empire à ton fils, je m'en irai habiter au milieu des troupeaux de gazelles, qui vaguent dans les forêts. »

LE JEUNE PRINCE.

Que mon père ne veuille pas atteler ce veau, *trop jeune encore*, au timon, que porte le vigoureux taureau (1).

LE ROI.

Ne dis point cela, mon fils.

« Dès son enfance, un noble éléphant sait dompter les autres éléphants; le petit serpent déjà renferme dans son corps un venin d'une rapide efficacité (2); l'homme né roi suffit, dans l'état même de l'enfance, à gouverner le terre. Ce n'est point à l'âge, mais à la race, qu'on doit la force de soutenir ses devoirs. »

— Noble Tâlavya!

LE CAMÉRIER

Que le roi me donne ses commandements?

(1) Mot à mot : Timoni, quem magnus vehit taurus, ne illum pater alium jungere velit.

(2) « Nascitur in corpore pulli anguini prius, dit le savant Prussien, quam semen, venenum. »

LE ROI.

Dis ces mots de ma bouche à Parvata, le ministre :
« Qu'on prépare à l'instant même le sacre d'Ayoushmat (1) ! »

(Le camérier sort d'un air consterné.)

(Tous expriment du geste que leurs yeux sont éblouis d'une vive lumière.)

LE ROI, en levant ses yeux vers le ciel.

D'où vient donc cet éclair, qui tombe ici des airs ?

(Regardant avec l'air d'une personne, qui distingue) :

— Ah ! c'est l'auguste Nârada !

« Le ruban de couleur tannée, qui rattache la gerbe de ses cheveux, luit comme le fard gaurautchana (2) ; son cordon brahmique a l'éclat pur du croissant de la lune ; la beauté de sa jeunesse *immortelle* est parée d'une profusion de perles ; il semble voir l'arbre kalpa, qui balance dans ses branches l'or de ses jeunes pousses. »

— Un arghya (3) ! vite un arghya !

OURVAÇI, *elle cueille à la hâte quelques fleurs et les donne au roi.*

En voici un pour le Dieu !

(1) Dirghâyoush, Ayoushmat, Ayoush sont des noms synonymes l'un de l'autre.

(2) Fard d'un jaune brillant. On le prépare avec l'urine de la vache ; il est employé surtout à tracer le tilaka sur le front des Indous.

(3) Présent honorifique, offert, soit aux Dieux, soit à des hôtes distingués. Il est composé de huit choses : orge, herbe sacrée, fleurs, etc., ou d'eau seulement.

NARADA, entré sur la scène.

Victoire, victoire au souverain du monde, situé entre les deux autres !

LE ROI.

Bienheureux, je te salue !

OURVAÇI.

Je m'incline devant toi !

NARADA.

Couple d'époux, ne soyez plus jamais séparés !

LE ROI, bas à Ourvaçi.

Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi ! (Haut :) Mon fils, né d'Ourvaçî, vous fait sa révérence.

NARADA.

Puisse-t-il vivre de longues années !

LE ROI.

Que ce siége reçoive ta divinité !

(Tous s'asseoient.)

LE ROI, avec respect.

Quel sujet t'amène en ces lieux ?

NARADA.

Sire, écoute les instructions du grand Indra.

LE ROI.

Je suis attentif.

NARADA.

Ce Dieu, ayant vu par la puissance *de sa vision* que tu avais formé la résolution de t'en aller vivre au milieu des forêts, *m'envoie* dire ces mots à ta majesté.

LE ROI.

Que me fait-il savoir?

NARADA.

Ceux, de qui les regards embrassent les trois mondes, lui ont appris qu'une guerre devait *bientôt* s'allumer entre les Démons et les Dieux ; et, comme il sait que ta majesté est un allié expérimenté dans la guerre, il ne veut pas que tu déposes les armes; mais il te donne Ourvaçî pour ton épouse légitime aussi long-temps, que peut durer ta vie.

OURVAÇI.

O surprise! c'est comme une flèche, qu'il retire de mon cœur!

LE ROI.

Le Dieu très-haut met ainsi le comble à ses bontés pour moi.

NARADA.

Il est juste :

« Qu'il accomplisse tes vœux et que tu satisfasses pareillement ses désirs : le soleil ajoute de sa splendeur à l'éclat du feu et le feu ajoute de la sienne à l'éclat du soleil ! »

(Levant ses yeux au ciel :)

— Rambhâ, apporte ici pour le sacre du jeune prince *l'eau du Gange céleste*, bénie par les prières!

RAMBHA, entrée sur la scène.

Voici l'ensemble des choses exigées pour le sacre.

NARADA.

Que le noble Ayoushmat prenne place dans un trône.

(Rambhâ fait asseoir dans un trône le jeune prince Ayoush. — Nârada

prend l'aiguière d'or des mains de la nymphe et verse l'eau sur la tête de l'enfant royal (1).

NARADA.

Salut à ta majesté !

LE ROI.

Sois pour l'accroissement de ta race !

OURVAÇI.

Que tes paroles soient les paroles mêmes de ton père !

(Derrière la toile, deux bardes ou vaitâlikas déclament ces vers :)

LE PREMIER.

« De même qu'Atri, l'anachorète des Immortels, ressemble au Dieu créateur, Lunus à Atri, Boudha (2) à Lunus et Pouroûravas à Boudha : de même, noble enfant, que tes vertus, chères au monde entier, te rendent l'image de ton père. Que les bénédictions du ciel pleuvent à jamais sur ta race multipliée ! »

LE SECOND.

« Cette fortune de l'empire, qui se tient les ailes enchaînées devant la face de ton père et qui maintenant se communique à toi dans la santé de la force et dans la croissance de la vigueur, la voilà qui brille d'un éclat encore plus grand à cette heure, comme la Gangâ, qui tire à la fois ses eaux de l'Himâlaya et de l'Océan ! »

RAMBHA.

O bonheur ! mon amie ! aujourd'hui que tu as vu sacrer

(1) Les mots de la rubrique depuis ce trait — ne sont pas tirés du texte; nous les avons empruntés à l'ouvrage de M. Langlois : *Chefs-d'œuvre du théâtre indien*, dont il n'a pas été parlé dans ces notes, parce que ce n'est pas une traduction, faite sur le texte, et qu'à peine est-ce une imitation fort libre, tantôt à la manière d'une paraphrase, tantôt en forme de sommaire, où le sens même n'a pas toujours été bien fidèlement saisi.

(2) Le régent de la planète, appelée Mercure, identifié avec elle. Cette énumération du barde est l'ascendance mythologique d'Ayoush, le deuxième roi de la race lunaire.

ton fils comme roi de la jeunesse, il n'est plus à craindre que tu sois jamais séparée de ton époux.

OURVAÇI.

Cette félicité nous est commune....

(Elle prend la main du jeune prince :)

— Mon fils, salue ta mère aînée.

LE ROI.

Arrête! il faut nous présenter ensemble devant cette auguste personne.

NARADA.

« Le sacre d'Ayoush, ton fils, comme roi de la jeunesse, rappelle à mon souvenir Kârtikéya le jour que le Dieu escorté des Vents le mit à la tête des armées célestes. »

LE ROI.

Indra me comble de ses faveurs!

NARADA.

Eh bien! sire, est-il un autre don, que pourrait te faire le Dieu, qui hâte la maturité des fruits?

LE ROI.

Si, après tant de bienfaits, il me reste encore une chose à désirer, que l'auguste Indra m'accorde cette nouvelle grâce.

« Que par toi ces deux avantages, difficiles à joindre ensemble et qui s'excluent mutuellement, la richesse et le génie poétique, soient réunis pour le bonheur des honnêtes gens! »

— Et même

« Que tout homme surmonte ses adversités, que tout homme voie ses biens prospérer, que tout homme obtienne les objets de ses désirs, que tout homme jouisse du plaisir dans tous les temps! »

(Là-dessus, tous les acteurs quittent la scène.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LE TILAKA DE L'AMOUR.

LE TILAKA[1] DE L'AMOUR,

ANTHOLOGIE.

I.

Le Créateur a fait un lac délicieux pour l'usage des hommes, qui, brûlés par le feu des flèches de l'Amour, ont besoin de s'y plonger : il a pour son couple de cygnes les seins jumeaux, pour ses wallisnéries les cheveux ornés de perles et de fleurs, au lieu de cyprins sophores les yeux humides (2), pour ondes les piquantes agaceries, pour lotus le visage, au lieu de branches, qui s'élèvent *hors des eaux*, les bras d'une amante !

(1) Une ou plusieurs marques faites avec des terres colorantes ou des onguents sur le front et entre les sourcils, soit comme ornement, soit pour distinguer les sectes.

(2) Cette épigramme n'est pas complète ; nous en avons écarté un trait d'une telle crudité qu'à peine osons-nous le rejeter dans cette note en mots latins. Il a, ce lac allégorique, dit le poète sans pudeur : *pro lavacri saxo clunem.*

II.

La nuit douce est arrivée, si ton époux n'est pas revenu encore. Que je meure au point du jour, si je demande que le soleil renaisse! Le chasseur pense à tuer le kokila, Râhou tente à dévorer la lune dans une éclipse, Çiva à foudroyer l'Amour avec le rayon de ses yeux, l'Amour à supplanter l'époux!

III.

Après qu'il eut fait tes yeux avec un lotus bleu, ton visage avec un nélumbo magnifique, tes dents avec le jasmin, tes lèvres avec le jeune bouton *de la rose,* tes flancs avec les feuilles du tchampaka, comment le Créateur a-t-il pu, mon amie, tailler ton cœur dans la pierre?

IV.

Un seul de ces jolis hoche-queues, sitôt qu'on le voit perché entre les feuilles d'un lotus, peut faire de nous, à coup sûr, le généralissime des quatre divisions d'une armée complète : aussi, ne sais-je pas ce que ne feraient ensemble ces deux hoche-queues de tes yeux sur le nélumbo de ton visage!

V.

Quelque soient les hommes, qui par hasard voient sur un lotus quelque part un seul hoche-queue, ils s'imaginent tous, au plus haut point d'illusion, être *à l'instant même* un potentat fameux sur la terre : y a-t-il donc à s'étonner, enfant naïve, si, à la vue du couple des hoche-queues de tes yeux sur le nélumbo de ton visage, tous les amants sont fascinés par la magie des flèches de l'Amour !

VI.

Entre vite à la maison ! Ne reste pas dehors, ma belle ! C'est le moment calculé du temps, où l'astre aux rayons froids va subir une éclipse. Hélas ! Râhou peut-être, s'il voyait ta beauté si pure, abandonnerait la pleine-lune *du ciel* pour dévorer cette lune de ton visage !

VII.

La couche du plus suave onguent de musc ne s'est pas brisée dans le champ de tes joues ; le santal n'est pas tombé du globe de tes seins ; le collyre n'est point effacé, mon amie, autour de tes yeux ; le fard, dont la noix

d'arec augmenta la rougeur, ne s'est pas déteint sur le coussin de tes lèvres : pourquoi donc te vois-je en colère, ô toi, de qui la marche nonchalante imite celle du roi des éléphants? Est-ce que par hasard ton époux ne serait, *hélas!* qu'un enfant!

VIII.

Tandis que tu perds de longues heures à écouter des histoires, voici déjà, ma belle, que survient à grands pas la nuit, qui bientôt s'est avancée, ma chérie, jusqu'au milieu de sa carrière ; et puis après, tandis que tu sacrifies le temps à ta colère en des querelles touchant la volupté, voici que la plage orientale du ciel a rougi comme une épouse, que son mari délaisse pour une fille de joie !

IX.

Tu peux te glorifier de ce que tu as subi cent coups de bâton sec, tu peux te glorifier de ce que tu as grillé au plus ardent soleil, tu peux te glorifier encore plus de tes lourdes fatigues, tu peux te glorifier de ce que tu as enduré le feu de l'été et piétiné en des bourbiers de fange épaisse, ô le plus patient des ribauds (1), puisqu'à

(1) *Kumbha*, the paramour of a harlot, a bully... (Dict. de Wilson.)

la fin tu as obtenu le bonheur d'assouvir tes baisers sur la liane des bras, le bouton des seins et les flancs de ta belle; car on n'a pas de plaisir sans peine !

X.

Pourquoi, homme sans honte, pourquoi viens-tu baiser mon visage malgré toi, dirait-on, avec une telle pudeur? Mets bas, perfide, mets bas ton vêtement! Cesse, traître, cesse de frustrer mes *désirs* avec des serments! Je suis lasse d'avoir épié ta venue dans cette nuit sans sommeil: viens enfin t'unir à celle, que tu aimes! Une profusion de bouquets, dont les fleurs n'ont pas de miel, peut-elle causer du plaisir aux abeilles?

XI.

Mon père voyage pour son commerce; on n'a reçu même aucune nouvelle de lui; ma mère s'en est allée chez son gendre dès le matin soigner sa fille en couches: je suis une enfant, toute nouvelle éclose en son adolescence (1), comment pourrai-je seule rester la nuit chez nous? Et

(1) Littéralement: *puellula ego novâ juventute! Quomodo nostrâ in domo noctu standum erit?*

voici que le soir est déjà venu ! Holà ! oh ! passant (1) ! viens dans notre maison !

XII.

Cette nuit est ténébreuse, épouvantable, chargée de sombres nuages ; les habitants de ce village, qu'infestent les voleurs, *sont retenus chez eux par la crainte ;* et voilà que mon époux, fatigué des peines de son métier, est *déjà* plongé dans le sommeil ; et moi, je suis à peine adolescente ; et moi, le frisson de l'amour fait trembler mon corps d'une extrême violence : aventureux amant, secoue donc le sommeil !

XIII.

Cette jeune enfant s'est faite chasseur, son *beau* sourcil s'est fait arc, ses *piquantes* œillades en sont devenues les flèches, et voici que mon cœur s'en est fait la gazelle !

(1) Le texte dit : PATHIKA, « voyageur, » et, dans l'épigramme suivante : *pântha*, qui a la même signification. Mais il est évident que l'expression doit se prendre ici et là dans le sens figuré, non au propre, et que, suivant l'esprit du poète, ces deux mots veulent dire : un passant, ou plutôt un homme, qui va par monts et par vaux, le jour et la nuit, soit à la recherche d'une aventure, soit à un lieu de rendez-vous.

XIV.

Où vas-tu, mon frère? — A la maison du médecin! — Qu'y a-t-il pour la guérison des maladies? N'as-tu pas chez toi une maîtresse bien-aimée? Aucune souffrance ne résiste à sa cure! Est-ce du vent? Elle traite ce mal avec le simple (1) de sa gorge, dont elle vous fait palper les boutons. Est-ce de la bile? L'ambroisie de son visage est une potion salutaire. Est-ce du phlegme? Elle vous guérit par la fatigue du jeu dans l'exercice de la volupté.

XV.

Rends-moi ta vue, jeune fille aux grands yeux de lotus; car c'est un vieil axiôme dans le monde: « Que le poison est le remède du poison! »

XVI.

Pourquoi l'onguent de santal peut-il calmer, nous dit-

(1) Littéralement : *vaça*, « le pouvoir, la vertu. »

on, le feu de l'amour (1), qui brûle d'une flamme intérieure ; tandis que, si vous mettez un homme oint de boue sur le four d'un potier, il sent le feu, qui brûle seulement, et non le feu, qui s'éteint ?

XVII.

A peine ont-elles vu cette jolie couple d'yeux *briller sous la paupière* des courtisanes de la danse, une prudente jalousie fait déserter soudain la contrée aux gazelles ; et les éléphants de se cacher en pleine ivresse, dès qu'ils voient leurs bosses frontales vaincues par ces globes jumeaux, qui surmontent le sein des bayadères : mais bien différent (2) le sot ! une défaite n'est pas même une cause pour lui de voiler son orgueil !

XVIII.

On voit sur les globes du sein de la femme, que j'aime, un feu, qui n'eut jamais son pareil : hors (3) de *mon*

(1) Ces allusions aux qualités réfrigérantes du santal, réputé un des calmants de l'amour, est un des lieux-communs les plus fréquents chez les poètes indiens : nos lecteurs ont pu déjà en remarquer d'eux-mêmes quelques exemples dans VIKRAMA ET OURVAÇI.

(2) Littéralement : *prâyas*, « ordinairement, presque toujours. »

(3) Textuellement : *à longinquo.*

corps, il circule dans *mon* corps; il est bien froid, et il *me* brûle!

XIX.

Comment ce couple jumeau de tes seins, ma belle, a-t-il fait pour tomber? — Ignorant, vois donc! Est-ce que deux montagnes ne tombent pas, si l'on fouille dessous?

XX.

L'origine de la fleur est dans la fleur: on le dit, mais on ne le voit pas! Comment donc, ma belle enfant, se fait-il qu'on voie naître une couple de lotus bleus dans ce lotus blanc de ton visage?

XXI.

Femme aux grands yeux de lotus, pourquoi te livres-tu inconsidérément au chagrin, en voyant tombé maintenant ce couple de tes seins? Dépourvu de jugement, l'insensé, il causait les tortures de tes amants! Qui s'élève trop haut, dit-on, est sûr de tomber: qu'y a-t-il de surprenant ici dans sa chûte?

XXII.

Holà! toi, la perle du manguier de l'amour, femme aux yeux charmants, ouverts jusqu'à l'oreille! Où t'en vas-tu avec mon cœur, que tu as ravi de mon sein? Aussi, de quelle anarchie n'est-il pas déchiré maintenant!

XXIII.

Si tu mets le courroux dans ton cœur, femme aux *grands* yeux de lotus, *eh bien!* qu'il soit ton amant! Que puis-je y faire autre chose?... *Mais non!*.... rends-moi cet embrassement, dont je commence par t'embrasser *la taille*; rends-moi au centuple ce baiser, que je donne *à ta bouche!*

FIN DU ÇRINGARA-TILAKA,

C'EST-A-DIRE, LE TILAKA DE L'AMOUR.

LE RAGHOU-VANÇA.

LE RAGHOU-VANÇA[1].

Chant premier.

VISITE A L'HERMITAGE DE VAÇISHTHA.

AUM!

ADORATION A GANÉÇA!

Je me prosterne aux pieds de Çiva et de Pârvatî, le père et la mère du monde, ce couple uni comme la parole et le sens pour l'intelligence du mot et de la pensée. 1.

Quelle distance il y a de mon étroit génie à la race née du soleil! Et je tente, insensé! de franchir cette mer intraversable, monté sur un mince radeau! 2.

Aspirant, malgré ma faiblesse, à la gloire du poëte, je

(1) C'est-à-dire, *la race ou lignée de Raghou.*

vais attirer sur moi le ridicule, comme le nain, qui, dans sa gourmandise, lève ses bras vers le fruit, que peut seul atteindre un géant ! 3.

Cependant les savants des siècles passés ont déjà ouvert la porte de l'éloquence dans cette maison de Raghou, où mon entrée *après eux* est comme celle d'un fil dans une perle, dont les diamants ont fait le trou ! 4.

Quoique je n'aie reçu en partage qu'un maigre filet d'éloquence, néanmoins, excité à cette folle audace par leurs *éminentes* vertus, que la renommée porta jusqu'à mes oreilles, je vais chanter ici la race de ces Raghouïdes, purs depuis la naissance, pleins d'œuvres poussées jusqu'à la récolte du fruit ; eux, qui ont gouverné la terre jusqu'à l'Océan et dirigé jusqu'aux cieux la route de leurs chars ; eux, qui sacrifiaient au feu suivant les rites, qui gratifiaient l'indigent selon ses désirs, qui châtiaient suivant les fautes, qui exerçaient leur vigilance suivant les temps, qui amassaient des richesses pour les distribuer en largesses, qui mesuraient leurs paroles sur la vérité, qui ne désiraient vaincre que dans le but de la gloire, qui ne cherchaient qu'une postérité dans l'acte du mariage, qui dans l'enfance cultivaient les sciences, qui dans la jeunesse s'adonnaient au plaisir des sens, qui dans la vieillesse menaient la vie d'anachorète, qui s'affranchissaient du corps à la fin *de la vie* par l'unification en l'Être suprême ! 5—6—7—8—9.

Ainsi, daignez me prêter l'oreille, hommes savants et vertueux, vous, la cause, qui met en lumière le bon et le mauvais, comme le feu révèle aux yeux dans l'or ce qu'il a de pur ou d'impur. 10.

Manou, surnommé le Vivasvatide, que doivent honorer les sages, fut le premier des rois de la terre, comme la syllabe mystique AUM est la première des Védas ! 11.

Dans sa race sainte un fils encore plus saint, Dilîpa, la lune des rois, naquit, tel qu'on voit naître la lune au milieu de l'Océan (1). 12.

Il avait une large poitrine, de longs bras, des épaules de taureau, une stature élevée comme un chêne (2) : on aurait dit que le Devoir même de l'ordre militaire était venu s'incarner dans un corps aussi capable d'en supporter les travaux ! 13.

Semblable au Mérou, qui domine la terre, il imposait avec ce corps plus grand que tous les autres, d'une force, qui dépassait toute force et d'une énergie supérieure à tous les courages. 14.

Son intelligence égalait ses formes physiques, ses progrès *dans l'étude* avaient égalé son intelligence, ses desseins furent égaux à ses progrès et le résultat fut toujours égal à ses desseins. 15.

Tel que l'Océan par ses monstres aquatiques et ses perles, il était à rechercher autant qu'il était à craindre par ses vertus douces et terribles à la fois pour tous les peuples, qui vivaient sous sa loi. 16.

Suivi par ses sujets comme le cocher est suivi par les roues du char (3), il ne vit jamais son peuple outrepasser

(1) « In pura ejus progenie natus est purior Dilîpas, regum luna, veluti luna nata in oceano lacteo. » (Traduction de M. Stenzler.)

(2) Littéralement : *un çâla*, arbre de charpente.

(3) « Ejus cives, hujus aurigæ rotarum vestigiis ingredientes, ne lineam quidem..... » (Tr. de M. Stenzler.)

d'une ligne même le chemin foulé depuis Manou. 17.

Il consacrait au bien des sujets tout l'impôt, qu'ils payaient au fisc, comme le soleil attire à soi l'eau afin de la répandre un millier de fois. 18.

Son armée ne lui servait que d'escorte. Deux moyens assuraient son triomphe en toutes les choses : pour ses lectures, un esprit laborieux ; pour son arc, une corde tendue. 19.

Comme on ne peut conjecturer les mérites d'une vie antérieure *que par les biens attachés à la vie présente* ; ainsi, ne pouvait-on juger de ses projets qu'au moment où les fruits en étaient recueillis : tant il savait dérober ses desseins ! tant il s'étudiait à ne pas les révéler, soit par un geste, soit par l'expression du visage ! 20.

Il se défendait sans crainte, il cultivait la vertu sans relâchement, il distribuait ses richesses sans avarice, il s'adonnait au plaisir sans être son esclave. 21.

Il savait associer le silence au savoir, la patience à la force, le mépris de l'ostentation à la munificence : ainsi, les vertus tenaient chez lui aux vertus et semblaient unies par un lien de filiation. 22.

Ne se laissant pas entraîner par les objets des sens, embrassant les sciences d'un vaste regard, trouvant même de la volupté dans l'accomplissement de son devoir, la vieillesse coulait pour lui sans infirmité. 23.

Instruire, défendre, nourrir même faisaient de lui, en vérité, le père de tous les sujets : les autres pères n'étaient pour eux que les auteurs de la naissance. 24.

Ne frappant que des criminels pour le maintien *de la société*, n'usant du mariage que pour en obtenir une pos-

térité, l'amour et l'utile pour ce roi sage reposaient dans le devoir même. 25.

Il trayait les mamelles de la terre pour le sacrifice, comme Indra celles des cieux pour la fructification des biens, et tous deux ils soutenaient ainsi les deux mondes par l'échange de leurs bienfaits. 26.

Certes! aucun des rois ne pouvait ni suivre ses pas (1), ni atteindre à sa renommée; car, loin d'être un acte exercé contre le bien d'autrui, le vol n'était plus qu'un mot conservé dans la tradition. 27.

Il estimait un homme supérieur, fût-il son ennemi, comme nn remède est apprécié du malade; et l'homme souillé du vice, fût-il même son ami, n'était bon qu'à retrancher de sa société, comme un doigt, que le serpent a mordu. 28.

Brahma, vraiment! avait formé de ses mains ce roi dans la même pensée, qui avait présidé à la création des grands éléments: telles que leurs qualités en effet, toutes les siennes tendaient vers un but unique, l'avantage des autres. 29.

Il gouvernait la terre soumise à lui seul, comme si elle était une seule ville, qui aurait la mer pour fossé et le rivage pour enceinte de boulevards (2). 30.

De même que Dakshinà est l'épouse du sacrifice; tel

(1) « Non certe alii reges hanc hujus servatoris famam adepti sunt,... » dit M. Stenzler; mais la traduction est plus exactement celle-ci: *Nec sane illum secuti, nec illius famâ sunt fruiti reges, eò quod....*

(2) *Vapra*, earth taken from the ditch of a town and raised as a wall or buttress. (Dict. de Wilson.)

eut-il pour femme une princesse née du sang de Magadha et nommée Soudakshinâ, mot, dont la racine a prêté *dâkshinya*, « la politesse. » 31.

Ce monarque de la terre n'avait que cette vertueuse épouse avec Lakshmî ; et cependant il s'estimait posséder en elles seules toutes les épouses d'un nombreux gynœcée (1). 32.

Il désirait engendrer un fils au sein de cette femme assortie à lui-même : un temps déjà long avait couléet ce fruit tardait encore à venir combler sa joie. 33.

Il retira de ses bras le timon pesant de la terre et le remit à ses conseillers pour vaquer aux observances, qui pouvaient lui obtenir une postérité. 34.

Ensuite, après qu'ils eurent honoré l'ordonnateur des mondes, l'époux et l'épouse, conduits par cette envie de posséder un fils, se rendirent à l'hermitage de Vaçishtha, le gourou de leur famille. 35.

Ils étaient montés sur un même char au son doux et profond : tel, dans la saison des pluies, un nuage porte à la fois Aîrâvata et la foudre (2). 36.

Ils s'étaient dit : « Que l'hermitage ne soit pas foulé *de notre visite !* » Aussi n'avaient-ils qu'un nombre assez

(1) « Rex, etsi frequenti gynæceo gaudebat, dit la traduction latine, hanc feminam prudentem atque Lakshmim præcipuas suas uxores existimabat. » Elle se trompe, si je ne me trompe moi-même. La version du texte sanscrit me semble être, mot à mot et dans l'ordre, celle, qui vient ci-dessous : *Semet uxores in gynæceo magno habere putabat, illâ quidem sapienti conjuge Lakhmyâque, totius orbis dominator.*

(2) Le poëte dit *vidyut*, qui est un mot féminin et qui signifie *l'éclair*. Nous avons changé le mot pour avoir, comme le texte, un couple des deux sexes.

restreint d'officiers ; mais l'excellence de leur dignité les environnait comme d'une armée. 37.

Ils allaient, servis par des vents au caressant toucher, embaumés par la résine des çâlas ; imprégnés du pollen des fleurs et qui secouaient sur eux dans les pays boisés l'éventail de leurs branches. 38.

Ils entendaient les cris délicieux à l'âme, jetés par les *beaux* paons, à qui le bruit des roues du char faisait lever la tête ; ces kékâs (1), brisés en deux et qui ressemblent à la note shandja (2). 39.

Ils voyaient l'un de l'autre la ressemblance de leurs yeux en des couples de gazelles, qui, ne s'écartant pas loin du chemin, restaient, les yeux attachés sur le char. 40.

De temps en temps leurs visages se levaient aux doux chants des grues indiennes, qui dessinaient une ligne et déployaient comme la guirlande d'une arcade, soutenue au milieu des airs sans pilastre. 41.

Grâce au vent favorable, dont le murmure annonçait à leurs vœux un prochain succès, la poussière, que soulevaient leurs chevaux, ne vint jamais se poser, ni sur les turbans, ni sur les cheveux de ces *nobles pèlerins*. 42.

Dans les étangs de lotus, ils respiraient un parfum, que l'agitation des ondes imprégnait de fraîcheur et qui ressemblait à leur haleine même. 43.

Dans les villages, qu'ils avaient fondés et qui avaient

(1) Onomatopée du cri des paons chez les Indiens.

(2) La quatrième note de la gamme indienne. Ce mot veut dire *qui est le produit de six ;* car on suppose qu'elle exige l'emploi simultané de six organes : la langue, les dents, le palais, le nez, le gosier et la poitrine.

pour signe la colonne du sacrifice, ils recevaient des sacrificateurs à chaque pas le présent de bien-venue avec des bénédictions, *que les Dieux ne laissaient* pas stériles.

Ils acceptaient *gracieusement* le beurre frais, que venaient leur offrir *les villageois*; ensuite, ils demandaient aux vieux pâtres comment on appelait ces arbres des forêts, qu'ils voyaient le long du chemin. 44—45.

Ils brillaient de toute leur beauté dans ce voyage, où ils marchaient, vêtus de blancs habits : tels, réunis dans un ciel balayé de ses neiges, Lunus et Tchitrâ (1) luisent de tout leur éclat. 46.

Aimable à voir et semblable à Boudha, le roi qui s'amusait à montrer tel ou tel objet à son épouse dans le voyage, parvint à la fin de sa route sans même s'en être aperçu.

Accompagné de sa royale conjointe et de sa renommée, qu'on aurait eu peine à conquérir, le monarque arriva le soir avec ses chevaux fatigués à l'hermitage du grand saint, qui avait triomphé des sens. 47—48.

Il était rempli d'ascètes, qui revenaient du milieu (2) de la forêt, chargés de fruits, de konça et de bois, au-devant desquels venait le feu sacré lui-même d'un éclat insoutenable aux yeux. 49.

Il était plein de gazelles, qui, dignes de leur étoile et nourries *largement* de riz naturel, encombraient la porte de la chaumière et semblaient comme les filles des épouses de l'anachorète. 50.

A peine avaient-elles arrosé quelque arbuste, les filles

(1) Une étoile, appelée chez nous *l'Épi de la vierge*.
(2) «... qui.... ex aliis sylvis advenerant,...» (Traduction de M. Stenzler.)

du solitaire s'en écartaient au même instant afin de rassurer les oiseaux, qui venaient boire dans les fosses creusées au pied des arbres. 51.

Des gazelles ruminaient, couchées dans la cour de l'hermitage sur des places, où l'on avait répandu pour elles du riz sauvage au temps que la chaleur du soleil avait disparu. 52.

Il suffisait aux hôtes de lever leurs yeux sur la chaumière sainte pour qu'ils fussent purifiés à l'instant par les senteurs de sacrifice, emportées au souffle du vent avec la fumée, indice que le feu sacré y brûlait sans cesse. 53.

Ensuite le monarque, ayant jeté cet ordre à son cocher, « Arrrête les chevaux ! » fit descendre son épouse et descendit lui-même de son char. 54.

Les anachorètes pleins de foi aux sens bien gardés (1) s'empressent de rendre à ce gardien (2) *du monde*, œil de la science politique, les honneurs, dont il était justement digne avec son épouse. 55.

Le sacrifice du soir était fini, quand Dilîpa vit l'hermite, opulent trésor de mortifications, qu'Aroundhatî, *son épouse*, faisait asseoir après elle comme Swâhâ (3) fait asseoir son mari, le feu du sacrifice. 56.

Le roi et la princesse du Magadha embrassèrent les pieds du solitaire et de sa femme : *à son tour*, le couple saint les salua tous deux avec bienveillance. 57.

Aussitôt que, par les soins de l'hospitalité, il eut dissipé la fatigue, que les secousses du char avaient causée

(1-2) «... *goptrai guptâtamaindriyâs*....»
(3) Exclamation personnifiée de l'offrande aux Immortels.

à ce roi, anachorète, qui avait pour hermitage un royaume, l'anachorète *de ces bois* lui demanda comment allait son empire. 58.

Ensuite le plus éloquent des êtres, qui sont doués de la parole, le conquérant des villes ennemies, le maître des richesses articula ce discours plein de sagesse en présence du mouni, trésor vivant de l'Atharva (1) : 59.

« Grâce à toi, qui eus soin d'écarter les infortunes, suscitées contre moi par les hommes ou les Dieux, la félicité s'est répandue sur les sept membres (2) de ma royauté. 60.

» Dévoués à mon service (3), tes enchantements, qui tuent de loin mes ennemis, ont rendu, pour ainsi dire, inutiles mes flèches, qui ne manquent jamais à percer le but visé de l'œil. 61.

» Le beurre clarifié, que tu verses, pieux hotri (4), sur les autels du feu, suivant les rites, devient une pluie féconde pour les fruits de la terre desséchés par le soleil ardent. 62.

» N'est-ce pas à ta brahmique splendeur, que mes sujets doivent de vivre ici-bas un âge d'homme sans maladies, sans calamités? 63.

(1) Le nom du quatrième Véda.

(2) Les sept membres d'un royaume sont, d'après Amara-Sinha : 1° le roi, 2° le premier ministre, 3° l'ami ou l'allié du roi, 4° le trésor, 5° le territoire, 6° la forteresse, 7° l'armée.

(3) Littéralement : *meæ spectatum ferientes scopum, tuîmet ipsius ministri incantamentis, quibus hostes procul erant occisi, supervacaneæ, ut ita dicam, fiebant sagittæ.*

(4) Le prêtre, qui, dans les sacrifices, récite les prières du Rig-Véda.

» Comment donc se fait-il qu'enveloppé ainsi par la pensée d'un gourou, fils de Brahma, mes joies ne soient pas enchaînées l'une à l'autre sans que des chagrins ne les séparent? 64.

» Cependant, malgré tous les diamants qu'elle produit, la terre avec ses îles ne me donne aucun plaisir, faute de voir un fils semblable à moi, né de celle-ci, ta fille. 65.

» Sans doute, voyant qu'après moi ils doivent manquer de mets funèbres, mes ancêtres n'en mangent plus au gré de leurs désirs et ne s'attachent, dans la cérémonie du çrâddha qu'à se ménager des provisions pour l'avenir! 66.

» Dans cette pensée qu'après moi il sera difficile pour eux d'étancher leur soif dans cette eau, que j'offre maintenant à leurs mânes, mes aïeux, sans doute, ne la boivent plus qu'attiédie par leurs soupirs! 67.

» Et moi, de qui les observances auront purifié l'âme, mais qui dois fermer les yeux sans que j'aie pu voir un fils de moi, j'aurai donc, ainsi que le mont Lokâloka (1), un côté lumineux et l'autre obcur! 68.

» Pur *sans doute et* saint est le bonheur, que procurent après cette vie l'aumône et les mortifications : mais un fils, sorti d'une sainte famille, est pour le bonheur, non-seulement de l'autre monde, mais encore de celui-ci! 69.

» Comment donc, ô mon père, me voyant ainsi privé d'un fils, n'es-tu point aussi affligé que si tu voyais stérile

(1) Chaîne de montagnes, qu'on s'imagine être la borne du monde, interposée entre le soleil et la terre.

un arbre de ta solitude, que tes mains ont arrosé avec amour? 70.

» Cette dette, la dernière, que je ne puis acquitter, elle me cause, sache-le, saint hermite, une oppression intolérable, comme la corde, semée de pointes, qui empêche un éléphant de se baigner au plus fort de l'été. 71.

» Veuille donc arranger tout de telle sorte, ô mon père, que je sois délivré de cette peine : n'est-ce pas en effet de toi que, dans tous les biens d'une acquisition difficile, ont toujours dépendu les succès des Ikshwâkides? » 72.

Il dit : à cette prière du roi, le saint anachorète se tint plongé dans la contemplation la durée d'un moment et les yeux immobiles, comme un lac, où sont endormis les poissons. 73.

Il vit dans cette profonde méditation la cause ellemême, qui avait mis obstacle à cette naissance d'un fils; ensuite le contemplateur de la révéler au maître de la terre *en ces termes* : 74.

« Jadis, tu es allé voir *le Dieu* Indra, et, comme tu revenais sur la terre de ton *empire*, tu rencontras dans ta route Sourabhi, qui était venue se coucher à l'ombre de l'arbre Kalpa. 75.

» Mais toi, alors, te rappelant que la reine avait pris le bain à la suite de son mois et craignant de manquer à ton devoir (1), tu n'agis pas bien vis-à-vis de cette vache *merveilleuse*, qui méritait l'honneur d'un pradakshina. 76.

« Puisque tu me méprises, *eh bien!* tu ne verras point

(1) Voyez Koulloûka sur le ch. III, verset 45 de Manou.

te naître un fils, que tu n'aies gagné les bonnes grâces de ma fille! » Telle fut la malédiction, qu'elle jeta sur toi-même. 77.

» Alors, ni toi, sire, ni ton cocher, vous n'avez rien ouï de cette imprécation par le bruit de l'éléphant céleste, qui s'ébattait en liberté dans le courant du Gange aérien. 78.

» Ce mépris, sache-le, est une barrière, qui s'oppose à tes désirs; ce manque de respect vis-à-vis d'un être, qui mérite le respect, te ferme l'accès du bonheur. 79.

» Pour donner à Pratchêtas le beurre clarifié d'un long sacrifice, Sourabhi maintenant habite le Pâtala, dont la porte est défendue par les serpents. 80.

» Mais voilà sa fille! Que celle-ci vous tienne lieu de sa mère. Purifié, sache, avec ton épouse, te concilier sa bienveillance : car, si elle est satisfaite, elle laisse couler de sa mamelle tout ce que l'on désire. » 81.

Il dit; mais il n'avait pas fini de parler, que voici venir de la forêt une magnifique vache laitière, appelée Nandinî, accoutumée de prêter son lait aux sacrifices du prêtre saint. 82.

D'un rouge pâle, reluisante comme un jeune bourgeon, elle portait une marque de poils blancs, qui se dessinait en arc au milieu du front: telle apparaît la nouvelle lune sur le ciel du soir. 83.

Les mamelles gonflées comme des outres (1), elle arrosait la terre d'un ruisseau *de lait* tiède, plus pur que

(1) « Uberibus prædita, fontis instar plenis.... » (Traduction Stenzler.)

l'avabritha (1) lui-même et qui stillait du pis à la vue de son jeune veau. 84.

Quand elle fut en face du monarque, Nandinî de soulever la poussière avec la corne de ses pieds ; et les grains, en touchant le corps du roi, lui donnèrent un pureté égale à celle qu'il eût prise dans un tîrtha (2) même. 85.

Aussitôt que l'hermite, trésor de pénitence et versé dans la science des augures, la vit montrant un air doux, il reprit la parole, et s'adressant au prince, qui désirait vaincre la stérilité, lui dit ces mots pour l'engager à cultiver Nandinî (3) : 86.

« Cette vache fortunée est venue, sire, que j'avais à peine dit son nom, regarde cela comme un signe que tu n'es pas loin d'obtenir le succès. 87.

« Embrassant une vie d'anachorète, efforce-toi de gagner ses bonnes grâces, suivant partout ses pas, comme on acquiert la science à force d'exercice. 88.

» Marche, si elle marche ; arrête-toi, si elle s'arrête : s'assied-elle, assieds-toi ; bois de l'eau, si elle boit de l'eau. 89.

» Que ta femme, se dévouant à l'honorer, s'avance le matin et la suive jusqu'au seuil du bois consacré aux pénitents : que le soir ton épouse y vienne à sa rencontre.

» Fais ta principale affaire de lui rendre ainsi tes hommages jusqu'à ce que tu aies obtenu sa bienveillance.

(1) Sacrifice supplémentaire pour obvier aux imperfections d'un sacrifice précédent.

(2) *Locus sacer, lavationi destinatus.* (Lexique de Bopp.)

(3) M. Stenzler dit : « Vasishthas.... iterum allocutus est regem haud inania cupientem, inducturus eum ad cæremoniam sacram peragendam.»

Puisses-tu ne pas rencontrer d'obstacle! Puisses-tu bientôt, comme père, siéger à la tête de ceux, que réjouit la vue d'un fils! » 90 — 91.

« Ainsi soit-il! » répondit joyeux avec son épouse, Dilîpa, qui reçut incliné, comme un disciple, instruit des temps et des lieux, ces avertissements du maître. 92.

Ensuite le fils du Créateur, le sage aux paroles de vérité, congédia pour le sommeil le monarque des hommes, qui voyait déjà son bonheur se lever sur l'horizon. 93.

Mais, versé dans le Kalpa (1) et considérant l'excellence des mortifications dans la perfection de la pénitence, l'anachorète prescrivit au roi la vie des forêts dans toute sa vérité (2). 94.

Dilîpa entra donc, accompagné de sa vertueuse épouse, dans une hutte de feuilles, que lui indiqua le chef *vénéré* de l'hermitage, et là, couché sur un lit d'herbes kouças, il passa toute cette nuit, dont les derniers moments furent donnés par les disciples du solitaire à la lecture des livres sacrés. 95.

FIN DU PREMIER CHANT.

(1) Un *Çâstra* ou livre saint. — Un des six *Védângas*, celui où se trouve consignée la description des cérémonies religieuses.

(2) Voici la version de M. Stenzler : « Sapiens, quanquam per castigationes sibi inflictas amplam habuit potestatem, tamen cæremoniam sacram respiciens, præcepta noscens, præcepit ei vitam sylvestrem. » *Voyez le texte sanscrit.*

Chant II.

LA VACHE NANDINI ACCORDE AU ROI LA GRACE, QU'IL DÉSIRE.

Au point du jour, le monarque, riche de gloire, attacha le veau repu de lait et mit en liberté pour le bois la vache de l'anachorète, à laquelle son épouse avait lié des guirlandes de fleurs odorantes. 1.

De même que l'esprit des Védas est suivi par la loi ; de même l'épouse du souverain des enfants de Manou, la femme pure à célébrer avant toutes les femmes pures, suivit la route de cette vache, qui sanctifiait la poussière, en la touchant avec la corne de ses pieds. 2.

Époux compâtissant, le monarque à l'éclatante renom-

mée fit revenir sa chère épouse et garda lui-même la fille de Sourabhi, comme il eût gardé la terre, si elle eût pris la forme d'une vache et que les quatre mers fussent devenues ses mamelles. 3.

Le prince, qui s'était lié par le vœu de suivre cette vache laitière, ne se fit accompagner par aucun des suivants, reste de sa nombreuse cour ; personne d'nn autre côté ne vint à la garde de son corps : en effet, la race de Manou se défend elle-même par la splendeur, qui lui est propre ! 4.

Le roi s'efforçait de gagner son amitié en lui offrant de savoureuses bouchées d'herbe, en la grattant quelquefois, en écartant les taons, en ne la détournant pas des chemins, où elle avait fantaisie d'aller. 5.

Le monarque de la terre suivait Nandinî comme son ombre, s'arrêtant, si elle s'arrêtait ; se levant, si elle marchait ; il avait envie de boire, si elle désirait boire : voulait-elle se coucher, il savait enchaîner sur un siége son pas alors inactif (1). 6.

Tous les insignes de la dignité royale déposés, on n'aurait pu deviner son rang qu'à la noblesse de son air ; tel un roi des éléphants, qui tient cachée sa fièvre de

(1) *Sedilis in vinculo piger.* Nous avions en premier lieu tourné la phrase de cette manière ; *sedilis nectendi peritus, insidere cupientem subsequebatur*, laissant incertain s'il était question d'une litière pour la vache ou d'un siége pour son royal pâtre ; mais en français, — c'est la difficulté et c'est en récompense l'avantage de notre langue, — on ne peut rien laisser dans le vague. M. Stenzler a dit ; « illa considente ipse considere statuens. » D'abord *nishaidushim* est une forme désidérative ; ensuite, on n'entrevoit pas dans cette version le mot embarrassant du texte : BANDHA, *vinculum*.

rut en lui-même, sans la manifester par les écoulements du mada. 7.

Ses cheveux rattachés avec des lianes ou des végétaux rampants, il marchait çà et là dans la forêt sous les apparences d'un pâtre gardant la vache, qui fournit son lait aux sacrifices de l'anachorète, et portant un arc bandé (1) comme pour éloigner d'elle tous les êtres malfaisants des bois. 8.

Il avait congédié les courtisans assidus à ses côtés; mais, *à leur place*, de l'une et de l'autre part, les arbres envoyaient aux oreilles de ce roi, semblable à Varouna, les plus douces flatteries par les gazouillements de leurs oiseaux dans l'ivresse de la joie (2). 9.

Passait-il près d'elles, aussitôt les jeunes lianes, que secouait Marout, d'inonder avec une pluie de fleurs ce mortel bien digne de cet honneur et qui semblait aux yeux l'ami de Marout (3) lui-même : telles, à son retour dans sa métropole, les jeunes filles, suivant la coutume, l'inondaient avec une pluie de grains frits. 10.

Les gazelles, à qui leurs âmes sans défiance disaient : « Quoiqu'il tienne nn arc dans la main, son cœur est

(1) Littéralement : *un arc muni de sa corde.*

(2) « Ei, qui comites dimiserat, Varunæque similis erat, *dit M. Stenzler*, arbores ab utroque latere per voces avium lætitia exsultantium blanditiis quasi acclamabant. » N'y a-t-il pas dans l'original une finesse, que peut-être la copie ne fait pas sentir assez bien ?

(3) Indra, suivant M. Wilson et selon notre sentiment ici ; le feu, dit M. Stenzler, songeant au Râmâyana, sans doute, où le feu, dans l'incendie, qui dévore Lankâ, est dit l'ami du vent ou de Marout, le père du singe Hanoumat.

saturé de miséricorde ! » regardaient sans crainte sa personne, et leurs yeux acquéraient une ampleur d'un ravissement (1) délicieux. 11.

Il entendait les Dieux du bois chanter sous les berceaux à haute voix sa gloire, au son des roseaux, qui, leurs fissures emplies de vent, faisaient au mieux l'office de flûtes. 12.

Le vent, que parfumaient les fleurs sur les branches agitées des arbres et qu'imprégnaient de leur fine rosée les cataractes de la montagne, le vent caressait du souffle ce roi, purifié par les maximes de la sagesse, mais accablé par la chaleur du soleil et la tête sans ombrelle. 13.

Tandis que ce défenseur du monde s'enfonçait dans les fourrés du bois, on voyait les incendies spontanés de la forêt se calmer d'eux-mêmes sans le secours de la pluie, les fruits et les fleurs atteindre au plus riche développement : on n'y voyait plus nulle part le faible parmi les êtres animés succomber sous l'oppression du fort. 14.

A la fin du jour, la vache de l'anachorète et la lumière du soleil, empourprée d'une rougeur de laque (2) reprirent le chemin du gîte, laissant purifiées de leur course les plages du ciel et celles de la terre. 15.

Le souverain du monde situé entre les deux autres, s'en allait, suivant la vache, qui portait en soi les moyens de rendre les honneurs dus aux hôtes, aux mânes et aux

(1) PHALAM, *fructum*, expression métaphorique. Ce fruit ou l'effet de ces beaux yeux, c'est l'admiration et le ravissement, qu'ils produisent en s'agrandissant.

(2) « Solis lux atque sapientis vacca, surculiinstar fulvæ..... » (*Tr. St.*)

Dieux : elle, accompagnée du prince estimé des gens de bien, elle brillait comme la Foi en personne accompagnée du Rite (1). 16.

Il contemplait dans sa route les bois, que noircissaient *les premières ténèbres*, les prairies d'herbes épaisses habitées par les gazelles, les paons, qui levaient la tête pour un gîte vers le sommet des arbres, et les troupeaux de sangliers, qui sortaient de leurs marais à la nage. 17.

Le monarque des hommes par la majesté de sa personne et la vache par sa peine à traîner le poids de ses mamelles embellissaient tous deux, avec leur noble démarche, le chemin du retour vers le bois consacré aux pénitents. 18.

La reine, qui, à force de cligner ses yeux, en avait fatigué les cils, qui bordent les paupières, dévorait de ses regards, pour ainsi dire, affamés, son époux, qui, pas à pas, suivant la vache de Vaçishtha, revenait des extrémités de la forêt. 19.

Suivie dans le chemin par *son pâtre* roi, la vache, à la rencontre de laquelle s'avançait la femme légitime du monarque, brillait alors entre ces deux époux, comme l'aube, qui vient entre le jour et la nuit. 20.

Soudakshinâ, un bassin de grains frits à la main, décrivit un pradakshina autour de l'animal aux riches mamelles, et, s'étant inclinée, elle révéra son large front comme la porte, d'où sortirait l'accomplissement de son désir. 21.

« Quoiqu'elle eût envie d'*allaiter* son veau, elle a reçu

(1) « Veluti Fides coram facta, comitantibus operibus. » (*Tr. St.*)

mon hommage sans bouger! » dit la reine, qui s'en réjouit avec son époux. En effet, quand il s'agit de tels personnages, les êtres, à qui s'adresse le culte, manifestent leur bienveillance par des fruits immédiats (1). 22.

Dilîpa de serrer dans ses mains les pieds de l'anachorète et ceux de la pieuse Aroundhatî; puis, quand on eut terminé les cérémonies du soir et fini de traire la vache, ce prince, de qui le bras avait terrassé les ennemis, honora de nouveau Nandinî, couchée *sur la litière*. 23.

Le roi, ayant sa femme pour compagne, se coucha après la vache, quand il eut mis près d'elle une lampe et de la nourriture; il s'endormit, suivant le même ordre en ses actes, après qu'elle se fut endormie; il se réveilla au matin et se leva, après qu'elle se fut levée au sortir du sommeil. 24.

Il s'écoula ainsi trois fois sept jours, tandis que ce prince, accoutumé à sauver le malheureux de l'infortune, observait religieusement avec sa femme le vœu pour obtenir un fils. 25.

Un autre jour, voulant éprouver le courage de son pâtre, la vache, qui fournissait de son lait aux sacrifices de l'anachorète, entra dans une caverne de l'Himâlaya (2), où des herbes nouvelles s'étendaient jusque sur les bords d'une chûte de la Gangâ. 26.

« Les lions n'oseraient l'affronter même en idée! » se dit le roi, qui s'amusait à promener ses yeux sur

(1) « Nam favoris signa, a talibus erga venerabundos exhibita, certum fructum promittunt. » (*Traduction Stenzler.*)

(2) Littéralement : *du père de Gaûri.*

les beautés de la montagne. Mais un lion, qu'il n'avait pas vu, fondit sur la vache et se mit à la déchirer sans pitié (1). 27.

Un mugissement, qui fut continué par un écho prolongé de la caverne, fit, *pour ainsi dire,* se cabrer comme par *un coup brusque* des rênes l'attention du monarque, bon pour les malheureux, et ramena sa vue égarée sur la reine des montagnes. 28.

L'homme à l'arc vit le porte-crinière attaché sur la vache au poil rouge pâlissant, tel qu'un rodhra en fleurs, dont l'arbre surmonte le plateau métallifère d'une montagne. 29.

Aussitôt le roi secourable, de qui la colère s'alluma, le monarque au port de lion, *au bras* violent pour exterminer ses ennemis, eut la pensée de prendre une flèche dans son carquois pour la mort de ce roi des quadrupèdes, qui avait *ainsi* mérité la mort. 30.

Mais sa main droite, dont les doigts, fixés sur l'empennure de la flèche, jetaient la splendeur vive de leurs ongles sur les plumes de héron, y demeura paralysée comme le premier mouvement d'une action, que le peintre eût immobilisée dans un tableau. 31.

Tel qu'un serpent, dont la colère est enchaînée par des formules ou des herbes magiques, le roi, de qui l'obstacle mis à son bras augmentait le courroux, était brûlé intérieurement d'une fureur impuissante à toucher le sacrilége animal, quoiqu'à la portée du trait. 32.

Le lion, qui tenait la vache dans ses griffes, parla d'une

(1) *Prasakya,* expression adverbiale, *vi, violenter.*

voix humaine à ce lion des rois, le modèle à suivre des nobles et l'étendard de la race de Manou, ajoutant ainsi à la stupéfaction du héros étonné du prodige, qu'il sentait s'être fait en lui-même : 33.

« C'est assez te fatiguer, monarque de la terre ! Ce dard même décoché le serait en vain. La fougue du vent, qui peut déraciner les arbres, voit sa force expirer à l'encontre d'une montagne. 34.

» Sache que je suis un serviteur du Dieu aux huit formes (1) : Koumbhaudara est mon nom; je suis l'égal de Nikoumbha, et mon dos fut sanctifié par la faveur, que me fit Çiva d'y poser les pieds un jour, qu'il voulut monter son taureau à la blancheur de cristal (2). 35.

» Tu vois devant tes yeux ce *pin* dévadârou : il fut adopté pour fils par celui, sur les drapeaux duquel est peint le taureau, ce Dieu, à qui la mère de Skanda fit connaître la saveur du lait distillé de ses mamelles, semblables à des jarres d'or. 36.

» Certain jour, un éléphant sauvage déchira l'écorce de cet arbre en se frottant la hanche contre lui, et la fille de la montagne (3) pleura sa blessure, comme elle eût pleuré celle du général des armées célestes, percé des flèches de l'Asoura. 37.

» Depuis ce temps même, le Dieu au trident (4) m'a confié la charge d'effrayer les éléphants des bois dans le sein de cette montagne; il m'a donné la forme d'un lion

(1-4) Çiva.

(2) *Kailâçagadura*, « crystallinâ albedine. » M. Stenzler dit : « ... qui bovem Kailâsæ instar fulvum ascensurus... »

(3) C'est Oumâ, la fille du mont Himâlaya et l'épouse de Çiva.

et je fais ma nourriture des animaux, qui tombent sous mes griffes. 38.

» Mais c'en est assez (1) ! Cette vache, au temps préfixé par Çiva, vient offrir à ma faim une réfection de sang après un long jeûne, comme la lune en offre une dans son nectar à l'ennemi des Dieux (2). 39.

» Retourne sur tes pas, n'en conçois pas de honte ; ton obéissance, comme disciple, s'est assez fait voir à ton gourou. Si la chose, qu'on lui donne à défendre par la voie des armes, est impossible à défendre, la renommée du guerrier n'en reçoit aucune atteinte. » 40.

Il dit : et, quand le monarque des hommes eut ouï ce hardi langage du monarque des quadrupèdes, il n'eut plus si honte de lui-même, sachant que c'était la puissance de Çiva, qui enchaînait l'essor de son arme. 41.

Ayant vu son envie de lancer une flèche rendue vaine en passant à l'action, comme le Dieu du tonnerre, qui, voulant déchaîner sa foudre, sentit son bras engourdi au seul regard de Tryambaka (3), le roi fit cette réponse au lion : 42.

« Ce que j'ai à te dire, souverain des quadrupèdes, peut sembler aisément ridicule en ce moment, où je suis enchaîné dans mon action ; je parlerai néanmoins, car ta majesté connaît tout ce qu'il y a de secret dans le cœur des êtres animés. 43.

» Sans doute, mon hommage est bien dû à ce Dieu, qui

(1) *Tasya alam* : ces deux mots sont oubliés dans la traduction latine.

(2) Râhou, le Démon de l'éclipse.

(3) *Le Dieu aux trois yeux*, un des noms de Çiva par allusion à sa faculté de voir sous le même regard le passé, le présent et l'avenir.

est la cause du caduc et du stable dans la création des êtres mobiles et immobiles; mais, pour cela, je ne dois pas négliger même la vache qui périt sous mes yeux, ce trésor du saint anachorète, qui nourrit le feu perpétuellement allumé. 44.

» Accorde-moi la grâce que mon corps serve ici pour assouvir la faim, qui déchire le tien, et laisse aller cette vache de l'hermite, dont le tendre veau attend le retour avec impatience à la fin du jour. » 45.

A ces mots, perçant les ténèbres des cavernes de cette montagne avec les rayons de ses dents brillantes, le quadrupède courtisan de Çiva se mit un peu à rire, et, parlant de nouveau, il tint ce langage au puissant monarque : 46.

« Tu me sembles manquer de jugement, toi, qui veux donner beaucoup en échange de peu : cet empire du monde, soumis à ton ombrelle seule, ton âge encore vert et ce corps plein de beauté! 47.

» Est-ce compassion pour les créatures? Mais, *si tu meurs,* ta mort ne peut faire du bien qu'à cette vache seulement : au contraire, si tu vis, protecteur de tes sujets à l'égal d'un père, tu défends tous les jours tes sujets contre les infortunes! 48.

» Est-ce crainte de la colère, pareille au feu, dont le révérend va s'enflammer pour la faute d'une seule vache perdue! En ce cas, il est possible à ta majesté de s'y dérober, en lui donnant dix millions de vaches aux mamelles comme des outres. 49.

» Conserve donc ce corps plein de vigueur à ses jouissances de félicités continues; car ton empire, dit-on, res-

semble à celui d'Indra : abondant, *comme le sien*, le contact avec le sol de la terre y met seul une différence. » 50.

Le roi des lions se tut après ces mots, et la montagne de répéter à haute voix ce discours sur le même ton de bienveillance par l'organe d'un écho, qui sortit de la caverne. 51.

Quand il eut ouï ce langage, le monarque issu de Manou, ému au plus haut point de la compassion par les yeux désespérés, que Nandinî attachait sur lui, répondit en ces termes au serviteur du grand Dieu : 52.

« Le noble nom de kshatrya est dérivé chez les hommes de *kshatât trâyat*, c'est-à-dire, *qui sauve de la mort ou des blessures*. Qu'a donc à faire d'un royaume le guerrier, qui tient une conduite opposée? Qu'a-t-il à faire d'une vie souillée par le blâme encouru? 53.

» Comment serait-il possible d'apaiser le grand anachorète en lui donnant d'autres vaches? Apprends que celle-ci n'est pas inférieure à Sourabhi et que, si tu l'as vaincue, ce n'est que par la force de Roudhra! 54.

» Elle est digne que je la rachète de ta majesté au prix de mon corps même, que je t'abandonne : ainsi, tu ne seras point frustré de ton déjeûner, et l'anachorète ne verra point tarie la source, d'où venait le beurre de ses oblations. 55.

» Tu ne l'ignores pas, toi, qui es soumis à la volonté d'un autre ; — la garde, en effet, de ce *pin* dévadârou te coûte de grands efforts ; — tu le sais, dis-je : le serviteur qui laissa périr ce qu'il avait à garder, ne peut subsister impuni devant la face de son maître. 56.

» Si tu penses que tu dois respecter ma vie, aie du

moins pitié de ma renommée; car ceux de ma sorte, qui ne s'inquiètent pas d'ensevelir entièrement avec eux les offrandes aux mânes de leurs aïeux, sont mis, on ne peut en douter, au nombre des mauvais Génies (1). 57.

» La conversation est, ce dit-on, le commencement de l'amitié ! Nous l'avons eue dans ce bois, où le hasard nous a fait nous rencontrer : ne veuille donc pas, serviteur du souverain de tous les êtres, ne veuille donc pas repousser l'amitié d'un homme, qui déjà est uni à toi de ce premier lien ! » 58.

« Qu'il en soit ainsi ! » répartit le quadrupède, retirant ses griffes de la vache (2). Aussitôt, mettant bas ses armes et délivré de l'obstacle, qui enchaînait son bras, Dilîpa offrit son corps au lion comme un funèbre plat de chair. 59.

Dans ce moment, une pluie de fleurs, semée du ciel par la main des *Génies* Vidyâdharas, tomba sur le roi généreux (3), qui, la tête baissée, attendait l'assaut impétueux du carnassier. 60.

« Lève-toi, mon fils ! » lui dit-on. A ces mots, prononcés d'une voix aussi douce que l'ambroisie, le monarque, s'étant redressé, ne vit plus ce lion devant lui, mais la vache laitière seulement, affectueuse comme sa mère. 61.

(1) Nous ne saurions adopter le sens de M. Stenzler ; qu'on juge le sien et le nôtre sur le texte de l'original : « Mei similes, dit-il, haud sane, solliciti sunt de libis istis, quæ ex elementis facta, certæ morti obnoxia sunt. »

(2) « Esto ! » ita locuto leoni Dilîpas.... » Le texte porte : *tathaiti gâmuktavatai Dilîpas* ; il est évident qu'il fallait écrire *gâmuktavatai* avec l'anouswara sur la première syllabe.

(3) Textuellement : *defensoris ou tutoris subditorum.*

« Mon ami, dit-elle au prince étonné, j'ai produit un fantôme afin de t'éprouver. Grâce à la puissance de l'anachorète, Yama lui-même ne pourrait lutter avec moi ; à plus forte raison, telle on telle des bêtes malfaisantes ! 62.

» Je suis contente de ton dévouement pour ton maître et de ta compassion vis-à-vis de moi ; choisis donc une grâce, mon fils ! je ne produis pas du lait seulement, car je fais traire de mon pis à qui me plaît tous les objets de ses désirs. » 63.

Alors, joignant ses deux mains, le monarque, charitable aux indigents, le roi, qui avait gagné le titre de héros à la force de ses bras, demanda un fils, le propagateur de sa race, un fils d'une gloire immortelle, enfant de Soudakshinâ. 64.

« Qu'il en soit donc ainsi ! répondit la vache, accordant l'objet même de ses vœux à ce roi, qui désirait un fils. Quand tu m'auras traite, mon fils, dans un vase de feuilles, bois mon lait, » lui recommanda-t-elle. 65.

— « Après l'oblation prise conformément au rite et le repas donné à ton jeune veau, je désire boire, avec la permission du gourou, ma mère, ce qui restera de ton lait, comme si c'était la sixième partie réservée de la terre. » 66.

A ce vœu du monarque de la terre, la vache, merveilleuse fut encore plus satisfaite, et, suivie de son noble pâtre, elle revint sans fatigue du sein de l'Himavat à l'hermitage de Vaçishtha. 67.

D'un visage serein comme la lune *sans nuage*, le gourou des rois annonça la grâce, qu'il avait obtenue d'elle au solitaire d'abord, à sa femme ensuite ; mais la parole

fut ici, pour ainsi dire, inutile ; car les signes de sa joie lui en avaient déjà porté la nouvelle. 68.

Le sacrifice et le veau rassasiés, le prince ami des gens de bien, le monarque à l'âme noble prit, quand Vaçishtha l'eut permis, ce qui restait du lait de Nandinî et le but d'une soif ardente, comme s'il buvait la gloire même, liquéfiée dans une blanche substance. 69.

Le matin, dès qu'il eut récité les prières du voyage pour une bonne route, à la fin du repas, qui rompait le jeûne observé dans leur vœu, le sage Vaçishtha de renvoyer les deux époux dans leur capitale. 70.

Le prince, ayant honoré de ses pradakshinas et l'oblation, et le feu, et l'anachorète, puis Aroundhatî, ensuite la vache, accompagnée de son veau, partit, son heureux succès ajoutant un air encore plus auguste à sa majesté *naturelle*. 71.

Le roi patient, son épouse légitime à ses côtés, suivit le chemin dans son char, qui résonnait agréablement à l'oreille et semblait goûter un parfait bonheur (1), comme s'il avait eu lui-même ses désirs accomplis. 72.

De même que l'on regarde avidement la souveraine des plantes annuelles (2), quand elle revient s'offrir dans un nouveau lever ; de même les habitants de la ville capitale dévoraient de leurs yeux, sans pouvoir les en rassasier, ce roi, dont l'absence les avait consumés de regrets et qu'ils revoyaient, le corps amaigri de son jeûne pour obtenir un fils. 73.

(1) « .... sonitu auribus blandiente, non interrupto, jucundo.... »
(*Traduction Stenzler.*)

(2) C'est-à-dire, *la lune.*

Environné d'une fortune semblable à celle de Pourandara, il rentra dans sa ville pavoisée d'étendards, aux acclamations des citoyens; et, reprenant le timon de la terre, il en chargea de nouveau son bras d'une force égale à celle du roi des serpents. 74.

Ensuite, telle que le ciel reçut la lumière sortie des yeux d'Atri, telle que la rivière des Dieux reçut la divine semence éjaculée par le feu; telle la reine conçut, pour la félicité de la maison royale, un fruit, doué de marques certaines qu'il porterait un jour la tiare de l'univers. 75.

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

Chant III.

LA CONSÉCRATION DE RAGHOU A L'EMPIRE.

Soudakshinâ prit donc les caractères d'une grossesse : cause principale de postérité dans la race des Ikshwâkides, c'était pour les yeux des amis l'aspect d'un clair de lune, et, pour le désir du monarque, c'était l'astre de son objet déjà levé sur l'horizon. 1.

La reine, à qui la faiblesse de son corps ne permettait plus de supporter le poids de tous ses atours, ne paraissait plus qu'avec la pâleur du rodhra sur le visage : telle, *sous des cieux,* où l'on distingue les étoiles, une nuit, que

la lune, par sa lumière gazée, fit ressemblante au point du jour (1). 2.

Quand le puissant monarque baisait en secret sa bouche, embaumée d'une terre odorante (2), il ne pouvait s'en rassasier : tel, dans les jours, où l'été expire, un éléphant, qui lèche en vain les marais du bois, humectés par les gouttes de la pluie, tombée des premiers nuages. 3.

« De même qu'Indra jouit du ciel, ainsi le fils de *mon époux* jouira de la terre et son char ne s'arrêtera qu'aux limites des cieux ! » Aussi la reine, abandonnant tous autres désirs, n'attacha-t-elle dès le premier instant son âme qu'à des aspirations de cette nature. 4.

« Ma noble Magadhaine pousse la réserve jusqu'à me taire ses moindres désirs ! De quelles choses a-t-elle envie ? » demandait avec sollicitude le roi du Koçala septentrional, interrogeant les amies de son épouse à tous les instants du jour. 5.

Quand on fut arrivé aux frissons dans les maux, qui assiégent la grossesse, elle n'avait pas le temps de souhaiter une chose, que déjà elle se la voyait apporter : en effet, son désir eut-il eu pour objet une chose du ciel, il n'y avait rien là même, qui fût hors de la portée de ce roi puissant à l'arc toujours muni de sa corde. 6.

(1) « Propter corporis maciem non omnia ornamenta gestans, facie rodhræ arboris instar pallida, apparuit illa veluti nox, mane appropinquante, pallido lunæ splendore, quando stellæ numerari possunt. » (*Traduction Stenzler.*) Prenez le texte sanscrit et comparez les deux traductions.

(2) Mallinâtha, dit M. Stenzler, affirme que les femmes enceintes ont très-souvent des envies de manger de la poussière....

Dès qu'elle eut traversé l'une après l'autre chacune des souffrances de la femme enceinte, elle reçut de ses membres, qui s'accroissaient, une beauté plus brillante, comme une liane, dont les branches se revêtent de suaves bourgeons aussitôt la chute des anciennes feuilles. 7.

Progressivement à la marche des jours, ses deux seins distendus, renflés, d'un aspect un peu sombre, en vinrent jusqu'à éclipser dans leur grâce les deux plus charmants boutons de lotus, où seraient nichées deux abeilles. 8.

Le monarque de comparer sa femme enceinte à la rivière Saraswatî (1), cachant les ondes, qu'elle roule; à l'arbre çamî (2), au sein duquel habite le feu; à la terre elle-même, qui a pour embryon des trésors! 9.

Le savant roi célébra, suivant l'ordre, la cérémonie de la conception et les autres d'une manière assortie à son contentement (3), à sa tendresse pour son épouse, à l'élévation de son âme, à ses richesses, sans autres bornes que le ciel (4), conquises à la force de son bras. 10.

Le prince, à toutes les fois qu'il revenait dans son palais, se réjouissait à la vue de son épouse, qui, les yeux troublés, haussait avec peine ses mains pour lui faire l'andjali et se levait avec effort de son siége, appesantie qu'elle était par son fruit, auquel s'étaient assimilées

(1) La Sarsooty, qui se perd dans les sables du grand désert; mais, suivant les Indous, elle disparaît seulement et, continuant sa course sous terre, elle joint le Gange et l'Yamounâ près d'Allahabad.

(2) *Acacia suma*, Roxburgh.

(3) *Dhristaiçtcha* : ces deux mots sont oubliés dans la traduction latine.

(4) «.... atque divitiis quas e regionibus extremis accumulaverat.» *(Traduction Stenzler.)*

de parcelles empruntées au corps même du roi des Dieux (1). 11.

Enfin près du temps, où des médecins habiles, propres à l'art des accouchements, ont coutume de trancher le cordon ombilical (2), ce monarque illustre vit sa femme dresser la tête pour donner le jour à son enfant, comme l'atmosphère enceinte de nuages met sa pluie au monde. 12.

De même que l'énergie divine à la triple cause enfante la matière impérissable (3); de même la reine, semblable à Çatchî, accoucha à son terme d'un fils au moment, où cinq planètes dans leur plus haute ascension, et dont la vue ne s'en allait pas mourir au milieu des rayons du soleil, manifestaient un horoscope de félicités accomplies. 13.

Les cieux brillaient sereins, les vents soufflaient d'une caressante haleine; le feu, en recevant l'offrande, tournait sa flamme à droite; tout dans ce moment ne parlait que de bonheur; car la naissance de tels hommes est pour le salut du monde. 14.

Les lampes de nuit, perdant soudain leurs *vives* clartés, semblaient aux yeux des objets peints dans un tableau par la splendeur innée de ce noble enfant, qui se répan-

(1) « .... ob uteri, a summorum deorum particulis inhabitati, onus.... » (*Tr. St.*)

(2) « Fœtus sustentatione curata a medicis, infantium curæ peritis atque benevolis.... » (*Ibidem.*)

(3) « Sicut potestas regia, quæ triplicem habet originem, prosperitatem gignit æternam. » (*Tr. Stenzler.*)

dait à l'entour du lit dans la chambre de l'accouchée (1). 15.

Des présents, qu'il fit au serviteur, habitué du sérail, qui vint lui dire ces paroles douces comme l'ambroisie : « Un prince royal vous est né ! » il n'excepta que trois choses : l'ombrelle aussi brillante que la lune, le chasse-mouche et l'éventail (2). 16.

De même que le bassin de la mer à l'aspect de la pleine lune, de même l'âme du roi se gonfla d'une joie immense, tandis que, de ses yeux immobiles, comme un lotus non agité du vent, il buvait, *pour ainsi dire*, le cher visage de son fils. 17.

Quand l'anachorète, venu du bois consacré à la pénitence, quand cet archi-brahme de la maison impériale eut accompli toutes les cérémonies de la naissance, le fils du *grand* Dilîpa resplendit au plus haut point, comme un diamant, à qui l'art, au sortir de la mine, a donné son poli. 18.

Alors, les sons joyeux et suaves à l'oreille des instruments de musique, avec les allégresses de la danse des plus nobles dames, se répandirent, non-seulement sous le toit du royal époux de la Magadhaine, mais encore dans les chemins éthérés des habitants du ciel. 19.

Dans sa joie pour cette naissance d'un fils, il n'y eut personne, que ce bon roi pût mettre en liberté et

(1) «... circum gynœcei lectum....» (*Traduction Stenzler.*)

(2) Le texte dit seulement : *les deux chasse-mouches*, « duo flabella, » comme traduit M. Stenzler. Nous pensons que *tchâmarai*, au duel, représente ici les deux objets différents, éventail et chasse-mouche, associés dans l'usage.

qu'il retînt encore dans ses prisons, *comme* il s'était délivré lui-même entièrement (1) des liens de ce qu'on appelle la dette à l'égard des Pitris *ou des Mânes*. 20.

« Qu'il aille *dans l'étude* jusqu'à la fin des Védas, et, s'il fait la guerre, jusqu'à la fin de ses ennemis! » Il dit et, versé dans la connaissance des significations, il donna le nom de Raghou à son fils, après qu'il eut bien considéré le sens de la racine (2), d'où lui était venu ce nouveau nom. 21.

Par les efforts de son père, dont la félicité n'avait plus rien à désirer, ses beaux membres grandissants augmentaient de jour en jour le volume de son corps : ainsi, la lune enfant s'accroît à mesure que les rayons du soleil s'étendent plus avant *sur la face de son disque*. 22.

De même qu'Oumâ et Çiva faisaient leur joie de Kârtikéya, de même que Çatchî et Pourandara faisaient leurs délices de Djayanta : ainsi, le roi et la Magadhaine, semblables à ces Divinités, se réjouissaient eux-mêmes de leur fils, semblable aux fils de ces Dieux. 23.

Leur mutuel amour, — qui, enchaînant leurs existences comme celles d'un couple de flamingos, donnait au cœur de l'un le sein de l'autre pour habitation, — quoiqu'un fils unique se fût mis entre eux, s'en trouvait augmenté l'un par l'autre. 24.

L'enfant répétait le mot, que sa nourrice avait prononcé d'abord; il marchait, la tenant par un doigt; lui

(1) « Solummodo. » (*Tr. St.*) KAIVALAM a les deux significations : la seule affaire est de bien choisir.

(2) RAGH, *aller*.

apprenait-elle à saluer, il inclinait son *petit corps*; et, par tous ces actes, il ajoutait un nouveau charme à la joie de son père. 25.

Celui-ci asséyait sur sa cuisse le jeune enfant, qui, par les douceurs nées d'un mutuel embrassement, lui faisait ruisseler comme de l'ambroisie sous la peau; et le monarque, tenant ses yeux fermés à leurs angles, apprenait alors à goûter, après un si long retard, quelle volupté c'est pour un père de sentir son corps touché par celui d'un fils. 26.

Le roi, soutien de la stabilité, pensait que la conservation de sa race reposait en ce rejeton d'une naissance merveilleuse, comme le souverain des créatures voit la stabilité de sa création dans l'Être, qui est une fraction de sa forme et la manifestation de sa principale qualité (1). 27.

Accompagné de jeunes condisciples, ses égaux d'âge, fils des ministres et portant déjà les cheveux flottants sur les côtés en ailes de corbeaux, il entra, aussitôt qu'il eût reçu la tonsure, dans l'étude des belles-lettres par l'enseignement de l'écriture (2), conformément à l'usage, comme on entre dans la mer par la bouche d'un fleuve. 28.

Ensuite, une fois que, suivant les rites, on l'eut ceint du cordon sacré, ceux des brahmes, qui étaient *les plus* distingués par la science, de cultiver cet enfant chéri de

(1) Vishnou, personnification de l'attribut de bonté, la seconde personne de la trinité indienne.

(2) « Per aptam elementorum cognitionem, veluti per fluvii os, exiit in mare verborum. » (*Tr. St.*)

son père : les semences, jetées en lui, ne furent point stériles ; car le sol ne peut manquer de fructifier, quand l'étude est secondée par les dispositions naturelles (1). 29.

Doué d'une magnifique intelligence, il eut bientôt franchi l'une après l'autre, sur les *ailes* parfaites de ses facultés intellectuelles, les quatre sciences (2) pareilles aux quatre mers : tel le maître des chevaux, qui traînent le char du soleil (3), traverse les plages du ciel avec ses coursiers plus rapides que le vent. 30.

Revêtu d'une peau affreuse à voir et purifiée, il apprit à lancer même le trait enchanté de son père ; car ce prince n'était pas seulement le premier des rois ; c'était encore le premier des archers, qui fussent alors sur la terre. 31.

Comme le jeune veau, qui touche à l'état du taureau adulte ; comme le petit de l'éléphant, qui s'avance vers son plein développement : ainsi Raghou peu à peu dans un âge, qui, n'étant plus l'enfance, n'est pas encore l'adolescence, ajoutait la hauteur de sa taille à son corps *sous d'autres points* ravissant. 32.

Aussitôt après la vache donnée suivant les rites, son père célébra la cérémonie de ses noces ; et les filles des rois, qui avaient obtenu ce noble époux, brillèrent de cet

(1) *Nec steriles in puero evanuerunt curæ; favet enim disciplina, si ingenio consociatur.* M. Stenzler dit : « Neque opera eorum in hoc puero inanis fuit ; nam quævis cura, in rem idoneam collata, prospere cedit. »

(2) La logique, la science des trois Védas, l'histoire et la morale.

(3) « Veluti sol, plagarum dominus, plagas transcurrit equis,... » Le texte dit : *haritâmivaiçvaras*, et le Dictionnaire de Wilson explique aussi le mot *harit* par « swift horse or *a horse of the sun.* »

hymen, comme les filles du *pieux* Daksha, quand Lunus en eut fait ses épouses. 33.

Le jeune Raghou était vigoureux; ses bras étaient longs d'un youga (1), sa poitrine large comme une porte, son cou bien attaché *à ses épaules;* et si, par la hauteur de sa taille, il dominait son père, il semblait par sa modestie un homme des conditions les plus inférieures. 34.

« La nature et l'éducation en ont fait un homme distingué! » se dit enfin le roi, voulant alléger sur lui ce poids accablant du timon des créatures, qu'il avait longtemps porté seul : aussi, conféra-t-il à son fils pour tout l'empire le titre de roi de la jeunesse. 35.

La Fortune, qui aimait les vertus, se partagea : une moitié d'elle-même, quittant le palais du roi des rois (2), entra au lieu, qu'honorait de son titre le prince héréditaire, comme si elle eût passé d'un nélumbo magnifique au calice nouvellement éclos d'un lotus bleu. 36.

De même que le feu par le vent, son cocher; de même que le soleil par la fuite des nuages; de même qu'un éléphant par sa fougue de rut (3) : de même le prince était absolument irrésistible par cet héroïque fils. 37.

Le roi, qui, semblable à Çatakratou (4), avait pu accomplir sans obstacle une centaine de fois, moins une, le sacrifice du cheval, confia un jour à ce jeune archer, sur

(1) Expression hyperbolique : l'*youga* est une mesure de quatre coudées. M. Stenzler dit seulement : « brachiis longis. »

(2) Littéralement et métaphoriquement : *de la racine des rois.*

(3) Textuellement : *temporum fissurâ.*

(4) *Celui, qui a célébré cent fois le sacrifice* du cheval et mérité ainsi le sceptre des Dieux, c'est-à-dire, périphrase à part, Indra lui-même.

les pas duquel marchaient les fils des rois, la garde du coursier destiné pour son dernier açwa-médha. 38.

A la suite de ces choses, Indra, cachant bien son corps, enleva du milieu des gardiens, l'arc en main, le cheval, qui n'était pas retenu sous les verroux et que le sacrificateur laissait en toute liberté conformément au rite de l'açwa-médha (1). 39.

Aussitôt le bataillon des jeunes princes resta saisi de stupeur et l'intelligence étouffée par la crainte; mais, dans ce même instant, la vache de Vaçishtha, cette Nandinî, fameuse par sa grande puissance, s'offrit d'elle-même à leurs yeux. 40.

Le héros, à qui tous les gens de bien cédaient la première place, le fils du *roi* Dilîpa se lava les yeux avec l'eau pure, qui dégouttait du corps de cette vache, et soudain il acquit la faculté de voir parmi les êtres inaccessibles aux organes de nos sens. 41.

Le prince né du monarque des hommes vit alors, du côté de l'orient, le Dieu, qui déchire le flanc des montagnes, enlevant la victime, attachée par des rênes à son char, et le cocher pressant la vitesse du cheval à grands coups de fouet (2). 42.

A peine eut-il reconnu Indra aux centaines d'yeux, qui parsemaient son corps, et, de plus, aux crins verts, pelage de ses chevaux, soudain il apostropha le Dieu; et sa voix profonde, allant toucher la voûte des cieux, en fit reculer le char, pour ainsi dire, *sous la force de l'écho :* 43.

(1) Littéralement : *sacrificii causâ.*

(2) Textuellement : *et aurigam urgentem iterum iterumque velocitatem equi.*

« Roi des Dieux, c'est toi, que les sages convient toujours le premier entre les *Dieux*, qui prennent leur part dans les sacrifices. Pourquoi alors te fais-tu un jeu de mettre un obstacle aux cérémonies de mon père, que tu vois se consacrer sans relâche à la célébration des sacrifices? 44.

» Protecteur des trois mondes et doué d'un regard divin, n'est-ce pas à toi de réprimer sans cesse les ennemis des sacrifices? Si, au contraire, c'est de toi-même que vient l'obstacle aux cérémonies de ceux qui marchent dans le devoir, alors c'en est fait du rite! 45.

» Veuille donc remettre en liberté ce cheval, le principal membre d'un grand sacrifice : il ne sied pas aux Dieux, qui montrent la voie sainte, d'entrer, Maghavat, dans le chemin des pécheurs! » 46.

A peine eut-il entendu ce hardi langage, que Raghou lui avait adressé, le monarque étonné des habitants du ciel fit retourner son char et se mit à lui jeter cette réponse :

« Il en est ainsi que tu l'as dit, jeune kshatrya : mais ceux, qui sont riches en gloire, ont à défendre cette richesse à l'encontre de l'ennemi; et ton père s'efforce, en ajoutant les sacrifices aux sacrifices, de surpasser toute la mienne, dont l'univers est illuminé. 47—48.

» Vishnou seul porte le nom de Pouroushottama (1); Çiva seul et non pas un autre est appelé Tryambaka (2); et c'est moi seul, que les anachorètes appellent Çatakratou (3), car un second n'entre pas en partage de ce nom avec nous. 49.

(1-2-3) Ces trois noms se trouvent expliqués dans les notes des pages ci-dessus.

» Voilà pourquoi, imitant Kapila, j'ai enlevé ce cheval à ton père : il suffit de l'effort, que tu viens de tenter ici ; ne risque pas ton pied dans la voie des fils de Sagara (1) ! » 50.

A ces mots, l'intrépide gardien du cheval se mit à rire et fit cette réponse au briseur de villes : « Si tel est ce que tu veux, prends ta flèche ! car, certes ! tu n'atteindras pas à ton but avant que tu n'aies vaincu Raghou ! » 51.

Ces paroles dites, près d'encocher un trait à son arc et levant sa tête vers Indra, il se tint, le pied droit en avant, le gauche en arrière et, dans cette fière attitude, il semblait par la hauteur de sa taille une copie de Çiva même. 52.

Blessé au cœur par le dard fait d'or, que lui avait lancé Raghou, le Dieu, qui déchire les montagnes *de sa foudre,* encoche avec colère une flèche à son arc, qui se dessine un moment sur les nouveaux nuages. 53.

Entré dans la vaste poitrine du vaillant Dilîpide, le trait, accoutumé au sang des formidables Asouras, but avec une sorte de volupté le sang humain, dont il n'avait pas encore goûté la saveur. 54.

Le jeune prince d'une valeur égale à celle de Kârtikéya logea un dard, signé de son nom, dans le bras de l'Immortel ; ce bras, dont la main s'était endurcie à frapper l'éléphant, sa monture divine, et sur lequel s'était imprimée la marque peinte au front de Çatchî. 55.

D'une autre flèche empennée avec la plume du paon, il emporta le drapeau de sa grande foudre, et Çakra en

(1) Voyez ma traduction du Râmâyana, tome premier, chapitre XLII.

fut irrité contre lui d'une véhémente colère, comme s'il eût arraché d'une main violente la chevelure de la Fortune des Dieux. 56.

Le combat de ces deux héros, qui désiraient également la victoire et qui avaient pour témoin l'armée des Siddhas, fut tumultueux, confus, et les flèches d'un aspect épouvantable, comme des serpents volants, *sillonnaient les airs,* celles-ci la pointe en haut, les autres la pointe en bas. 57.

Indra ne put détruire avec ses pluies de traits décochés sans aucune interruption *ce jeune guerrier,* dans le sein duquel habitait une énergie invincible, comme le nuage ne peut éteindre avec son eau le feu, qui jaillit de ses flancs. 58.

Ensuite, prenant une flèche armée d'un fer en demi-lune, Raghou lui trancha sous l'avant-bras, teint de santal jaune, le nerf de son arc, qui résonna avec le vaste bruit d'une mer agitée. 59.

Aussitôt Vidaâudjas (2) quitte son arc et, brûlant d'une ardente colère, il saisit pour la mort de son victorieux ennemi un javelot, accoutumé à trancher les ailes des montagnes et dont le fer était ceint d'une auréole de tremblante lumière. 60.

Profondément blessé dans la poitrine, Raghou tombe sur la terre au milieu des larmes, que versent les jeunes guerriers, *ses compagnons;* mais, après un instant, qui eut la durée d'un clin-d'œil, il secoue la douleur et se re-

(2) Indra, c'est-à-dire, *le* Dieu, *qui brise en morceaux les forces des ennemis.*

lève soudain à la vue de son bataillon, qui pousse des cris de joie. 61.

Le courage immense de ce jeune héros, qui avait longtemps résisté dans un combat, où les flèches s'acharnaient à leur *sanglant* métier, plut à Indra même; car il n'est rien, où les vertus ne sachent pas mettre le pied. 62.

« Un autre que toi, lui dit le fils de Vasou, n'a jamais pu supporter mon arme, dont la force est capable de fendre même les montagnes : apprends que je suis content de toi et choisis une grâce; mais j'excepte le cheval. » 63.

Le fils du monarque des hommes repoussa dans le carquois une flèche à demi tirée et dont l'empennure d'or lui jetait sa lumière sur les doigts; puis, ce prince aux paroles aimables répondit au monarque des Dieux : 64.

« Si tu penses que tu ne peux rendre le cheval, fais du moins, seigneur, que mon père, dévoué sans cesse à la célébration des cérémonies, *mais forcé de* consommer sans lui ce grand sacrifice, conformément aux rites, n'en obtienne pas moins la récompense due à l'açwamédha. 65.

» Daigne arranger les choses de manière que le messager de tes ordres, monarque des Dieux, porte la nouvelle de ce qui s'est passé entre nous aux oreilles du monarque des hommes, qui, entré dans le conseil, n'y voit pas son égal *en sagesse*, parce qu'il est une portion incarnée de la Divinité aux trois yeux (1). » 66.

« Qu'il en soit donc ainsi! » lui répondit Indra; et,

(1) « Atque ita tu curare velis.... ut hominum moderator, ad quem,... quando concionem ingressus est, nemo facile aditum obtinuerit,... » (*Tr. St.*)

cette demande gracieusement accordée, le Dieu, qui a Mâtali pour cocher, s'en alla comme il était venu. Le fils de Soudakshinâ s'en retourna lui-même d'une âme peu satisfaite au palais, où son père siégeait dans les conseils. 67.

Le souverain des créatures, auquel Indra avait déjà fait parvenir ces nouvelles par le porteur de ses ordres, salua Raghou et, d'une main tremblante de joie, il caressa le corps de son fils, dont les cicatrices étaient les empreintes mêmes de la foudre. 68.

Ainsi, le monarque du monde au sceptre glorieux éleva sur la fin de sa vie, comme les degrés d'une échelle, entre la terre et les cieux, où il désirait monter, quatre-vingt-dix grands sacrifices, auxquels étaient surajoutés neuf autres. 69.

Ensuite, quand son âme se fut affranchie des sens et quand il eut transmis, suivant le rite, à son jeune fils le parasol blanc, symbole de l'empire, il se retira avec la reine sous les ombrages des arbres du bois des pénitents; car c'est le vœu observé dans la famille des rois Ikshwâkides, une fois qu'ils sont parvenus à la vieillesse (1). 70.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

(1) Littéralement : *quand leur jeunesse est écoulée.*

Chant IV.

RAGHOU SOUMET TOUTES LES RÉGIONS DE LA TERRE.

Raghou, dès qu'il eut obtenu l'empire, donné par son père, brilla d'un plus vif éclat, comme le feu, quand, à la fin du jour, le soleil dépose en lui sa lumière. 1.

Aussitôt qu'ils le virent monté sur le trône, d'où *le vieux* Dilîpa était à peine descendu, le feu *de la jalousie,* enveloppé jusque-là de fumée, s'éleva comme une flamme dans le cœur des rois *étrangers*. 2.

Tandis que les sujets avec leurs fils, levant sur lui les cils de leurs yeux, se réjouissaient à la vue de son éléva-

tion récente, comme s'ils voyaient arboré le drapeau même du *grand* Indra. 3.

Le nouveau roi au port d'éléphant prit en même temps possession de ces deux choses : le trône de son père et les états entiers de ses ennemis. 4.

Dès qu'on l'eut sacré pour l'empire, Lakshmî invisible porta elle-même déployée sur la tête du monarque une ombrelle de lotus, admirable par le cercle de son ombre (1) suave. 5.

Saraswatî, s'incarnant elle-même dans les bardes royaux, venait lui faire sa cour à tous les instants du jour et chantait ce héros illustre en des éloges dignes de lui. 6.

Depuis Manou, beaucoup de rois fameux avaient joui de la terre, et cependant il semblait qu'il eût épousé la terre encore vierge! 7.

Il sut gagner le cœur du monde entier par la manière, dont il usait du châtiment, comme le vent du midi, qui tient le milieu entre l'excès de la chaleur et du froid. 8.

La supériorité de ses vertus adoucit les regrets, que l'empire devait à la mémoire de son père, comme la saison, où le manguier porte ses fruits, adoucit les regrets donnés au temps, où viennent ses fleurs. 9.

Les docteurs en morale éclairaient ce qui était bon ou ce qui était mauvais par des exemples tirés du nouveau roi : le premier cas, on le trouvait en lui ; le dernier, on ne l'y voyait pas. 10.

Les qualités des cinq éléments étaient montées jusqu'au

(1) *Umbræ circuitu spectanda.* M. Stenzler dit : « Umbella,... quæ sub pulchritudinis ejus splendore latuit. » Voyez le texte.

point de leur excellence ; car tout fut comme renouvelé sous ce nouveau maître de la terre. 11.

De même que la lune est appelée Tchandra, parce qu'elle est aimable à voir ; de même que le soleil est appelé Tapana, parce qu'il échauffe de ses rayons : aussi justement ce prince était nommé Raghou, parce qu'il savait captiver l'amour (1) de la nature entière. 12.

Il avait de grands yeux, il est vrai, fendus jusqu'à la naissance de l'oreille ; mais sa clairvoyance s'exerçait par des livres, qui voient le sens des choses les plus subtiles (2). 13.

Or, tandis que son empire était solidement assis dans la paix obtenue, voici que survient l'automne avec ses insignes de lotus, comme un second épanouissement de la royauté même. 14.

Parcourant un chemin balayé même de nuages légers et vides de pluie, son ardeur insupportable et celle du soleil occupèrent à la fois toutes les plages du ciel. 15.

Le roi du ciel déposa l'arc des pluies et Raghou prit en main son arc victorieux ; car tous les deux ils travaillaient ou se reposaient tour à tour dans l'accomplissement des choses nécessaires aux créatures. 16.

La saison, déployant ses grands lotus blancs en guise d'ombrelle, agitant pour chasse-mouche le saccharum épanoui, cherchait à l'imiter, sans atteindre à sa beauté. 17.

(1) La racine en ce cas n'est plus celle, qui a été donnée ci-dessus, page 178 ; mais *randj*, à la forme causale, *deditum, addictum sibi facere, sibi conciliare.*

(2) « ... per libros, qui vel minimas res gerendas indicant. » (*Tr. St.*)

L'amour de toutes les créatures, qui ont des yeux, se portait avec un penchant égal vers ces deux êtres : la lune à la blanche lumière et le prince au visage beau de sérénité. 18.

L'éminence de sa renommée était portée à la ronde dans les troupes de cygnes, dans les étoiles, dans les rivières tapissées de lotus. 19.

Remontant pour le début de leurs chansons à l'enfance de ce roi tutélaire, les ganpis (1) de ses domaines (2) chantaient, assises à l'ombre des cannes à sucre, sa renommée, qui s'était levée, *comme un astre,* à l'horizon de ses vertus. 20.

Le lever du puissant *astérisme* Koumbhayoni (3) répandit la sérénité sur les eaux, et le cœur des ennemis fut agité par la crainte des *prochaines* victoires de Raghou (4). 21.

Déchirant la rive des fleuves dans une violente ivresse, ses grands buffles gibbeux s'avançaient avec des bonds folâtres (5). 22.

Frappés comme de jalousie par les fleurs des saptaparnas (6), dont les senteurs imitaient le parfum du mada, ses éléphants d'en verser de leurs tempes sept fois davantage. 23.

(1) Mot déjà entré dans les versions des poèmes indiens : *vachère, laitière,* ou, suivant les racines du nom substantif, *femme, qui garde les vaches.*

(2) « Mulieres, fruges custodientes,... » (*Tr. St.*)

(3) C'est Agastya, chez nous, l'étoile de Canope.

(4) « Serenum evasit mare post ortum Agastyæ fortissimi, e testa nati : post Raghuis ortum, cladem timens, contremuit hostium animus. » (*Tr. St.*)

(5) « Tauri gibberi,... Imitabantur robur ejus lepide ludens. » (*Ibidem.*)

(6) *Alstonia scholaris.*

Les premiers pas de l'automne, ayant rendu les fleuves guéables et séché la boue des chemins, l'excitaient à mettre en marche sa puissante armée (1). 24.

Le feu, au moment où le roi, dans une oblation parfaite, lui sacrifia une cavale suivant les rites (2), tournait sa flamme à droite et semblait ainsi lui offrir déjà la victoire comme par la main. 25.

Quand il eut assuré ses frontières et sa capitale, le monarque, entraîné par l'ambition de subjuguer toutes les régions du globe, prit avec lui une armée en six corps et se mit en campagne, suivi par le courant d'une puissante arrière-garde. 26.

A son départ, les épouses des citadins, femmes d'un âge vénérable, inondent Raghou avec des poignées de grains frits, comme Vishnou (3) le fut avec une pluie de lait soulevée par les flots, que remuait le Mandara au sein de l'océan lacté. 27.

Semblable au Dieu, qui règne sur la plage orientale du ciel, il dirigea d'abord sa marche à l'orient, et les ondulations de ses drapeaux, agités par le vent, semblaient menacer *de loin* ses ennemis. 28.

Les tourbillons de poussière, soulevée sous la roue des chars et le *pied des* éléphants *de guerre*, pareils à des

(1) « Autumnus,... ad expeditionem eum incitavit, *antequam vires ejus paratæ essent.* » (*Tr. St.*) Les mots, que nous avons soulignés dans cette version, ne sont pas dans le texte ; il dit simplement ici, mot à mot et dans l'ordre :

Amnes faciens vadosos viarumque exsiccans lutum,
Itineri impellebat illum exercitûs primò Autumnus.

(2) » In sacrificio, apud equorum lustrationem instituto,... » (*Tr. St.*)

(3) » Brahmanem, » dit M. Stenzler.

nuages, faisaient ressembler la *voûte du* ciel au sol de la terre et le sol de la terre à la *voûte du* ciel. 29.

En tête de son armée, marchait la splendeur ; puis, arrivait le bruit ; ensuite, venait la poussière ; enfin, suivaient les chars et le reste : l'armée s'avançait ainsi, comme en quatre divisions. 30.

Par sa puissance, il fit jaillir des ruisseaux sur le sable des plaines arides ; il rendit faciles à traverser les rivières navigables ; il ouvrit à la lumière les fourrés des bois. 31.

Traînant derrière lui sa grande armée, qui se dirigeait vers l'Océan oriental, on eût dit Bhagîratha, suivi par le Gange, tombé des cheveux nattés de Çiva (1). 32.

Son chemin était jalonné par des rois dépouillés de leurs fruits, déracinés, rompus en plusieurs morceaux : telle on reconnaît la route d'un éléphant à des arbres ainsi maltraités. 33.

Promenant de peuple en peuple ses courses victorieuses dans les régions de l'aurore, il arriva dans les pays voisins de la grande mer, que leurs bois de palmiers couvraient d'*un manteau* noir. 34.

Tandis que ce héros impétueux arrachait ce qui ne s'inclinait pas, les Souhmas de sauver leur vie, comme de la fureur d'un fleuve, en imitant la souplesse (2) des roseaux. 35.

Après qu'il eut abattu en courant les Vangas (3),

(1) Voyez ma traduction du Râmâyana, tome I, chapitre XLV.
(2) Littéralement : *vrittim*, « agendi ratio, » c'est-à-dire, *la manière*.
(3) Les peuples du Bengal.

qu'énorgueillissait leur habileté à construire des vaisseaux, il fonda les colonnes, monument de sa victoire, dans les îles formées par les bras du Gange. 36.

Prosternés jusqu'au nymphée de ses pieds, comme des tiges de riz arrachées et replantées, ces peuples enrichirent de biens le noble conquérant. 37.

Lorsqu'il eut fait traverser à ses armées le fleuve Kapiçâ sur des ponts formés d'éléphants attachés, il continua sa marche, ayant pour guides les Outkalains (1) et le front tourné vers le Kalinga (2). 38.

Il imposa au front du Mahéndra sa terrible énergie : tel un cornac abat son croc aigu sur le front d'un éléphant rétif. 39.

S'appuyant sur une armée de proboscidiens, le roi de Kalinga accueillit Raghou avec une grêle de projectiles : c'est ainsi que jadis la montagne reçut avec une averse de pierres Indra, qui s'efforçait de lui trancher les ailes.

Après qu'il ent supporté là cet ouragan de flèches en fer, décochées par les ennemis, le Dilîpide, comme s'il n'eût fait que s'y laver dans le bain de la bonne fortune, obtint l'honneur de la victoire. 40—41.

Là, quand ils se furent construit des buvettes aux toits faits avec la feuille des catechus, les guerriers s'abreuvèrent à la fois, et du rhum distillé des cocos, et de la gloire des emmemis. 42.

Le héros, qui savait allier la justice à la victoire, enleva ses richesses au roi du Mahéndra, tombé dans ses mains

(1) Habitants d'une contrée, qui fait partie de l'Orissa.
(2) Pays sur la côte de Coromandel, entre Cuttack et Madras.

et remis en liberté ; mais il ne toucha point à sa terre. 43.

De-là, par les rivages de la mer, enguirlandée d'arecs aux branches pleines de fruits, il continua sa ronte, n'ayant point à désirer la victoire (1), vers la plage, que parconrt l'étoile Agastya. 44.

Le parfum du mada embanmé des éléphants, que ses armées avaient laissé dans l'onde, en s'y baignant (2), rendit suspecte, pour ainsi dire, la fidélité de la Kâvairî à l'époux des rivières (3). 45.

Les troupes du conquérant, que sa route avait conduit en ces lieux, campèrent dans les plaines situées au pied du mont Malaya, sur les poivriers desquelles voltigent les pigeons verts. 46.

La poussière, qui s'éleva des fruits du cardamone, broyé sous les pieds des chevaux, s'attachait aux tempes des éléphants, que l'ivresse de rut embaumait d'une senteur égale. 47.

D'entre ceux mêmes, dont la fougue eût brisé leurs sangles, la bride, abandonnée sur le cou des éléphants, ne tomba jamais dans les chemins ombragés de santals, aux troncs desquels ont coutume de s'enrouler des serpents.

Dans la plage méridionale, le soleil est forcé d'amortir ses rayons ; mais, dans ces parages mêmes, les rois des Pândyas ne purent supporter la vigueur impétueuse de Raghou. 48—49.

(1) Le texte porte avec le participe futur : *anâçâsyadjayau yayaû*, c'est-à-dire, *non desiderandam habens victoriam, ivit.* Nous lisons dans la version latine : « Tum... profectus est ad plagam, ab Agastya occupatam, victoriam non desiderans. »

(2) Littéralement : *exercituum adulterinâ possessione.*

(3) « Rex.... Kâverim Oceano suspectam quasi reddidit. » (*Tr. St.*)

Eux alors, humblement prosternés, de lui abandonner ces trésors de perles, qu'ils avaient entassés comme leur gloire dans ces lieux, où la Tâmraparnî se joint à la grande mer. 50.

Sur ces rivages, il suça à son gré, comme les deux mamelles de cette plage, les monts Dardoura et Malaya, ombragés de santals. 51.

Ce monarque d'une irrésistible vaillance franchit le mont Sahya, que la mer abandonne au loin et qui semble aux yeux la croupe de la terre, dépouillée de sa tunique. 52.

Débordés entre eux, *les flots de* ses armées, ardentes à dompter les nations situées aux bornes du couchant, réunirent de nouveau, pour ainsi dire, la mer avec le Sahya, d'où l'avaient chassée les flèches de Râma. 53.

La poussière, soulevée par son armée, prit la place du *santal en* poudre sur les cheveux bouclés des épouses du Malaya, à qui la terreur de ses victoires fit déposer leurs parures. 54.

Le pollen des pandanes les plus odorantes, emporté au vent de la Mouralâ, vint faire naturellement (1) l'office du parfum en poudre sur les cuirasses de ses guerriers. 55.

Le bruit des cottes de mailles résonnantes sur les membres des chevaux en marche dominait le bruit des bois d'arecs secoués par le vent. 56.

Attachés aux troncs des dattiers sauvages, les éléphants voyaient les abeilles déserter les pounnâgas (2) et voltiger

(1) Littéralement : *ayatnas*, « nisu remoto. »
(2) *Rottleria tinctoria.*

autour de leurs tempes, embaumées d'une odeur suave par l'écoulement du mada. 57.

A Râma, qui l'en avait prié, l'Océan avait accordé un chemin au travers de ses flots : à Raghou, il vint payer le tribut en personne dans le costume emprunté du souverain des pays occidentaux. 58.

Là, du Trikoûta, où la dent de ses éléphants en rut laissait gravés les signes manifestes de sa puissance, il fit la colonne sublime de ses victoires. 59.

De là, pour subjuguer les Pârasikas, il s'avança par les voies de la terre-ferme, comme l'ascète s'achemine sur la science de la vérité pour dompter ces ennemis, qu'on appelle les organes des sens. 60.

Il ne put endurer que le nymphée du visage des Yavanaises fut illuminé par l'ivresse du vin, comme les nuages, qui se lèvent avant le temps sur l'horizon, ne souffrent pas le soleil naissant des lotus. 61.

La bataille, qui fut livrée par lui à ces peuples du couchant, riches en coursiers, était confuse, tumultueuse, au milieu d'une poussière, où c'était au bruit de l'arc seulement qu'on pouvait distinguer l'ennemi. 62.

Enlevées à coups de bhallas (1), leurs têtes barbues, dont il joncha la terre, semblaient des tas de miel, où s'était abattu le vol des abeilles. 63.

Les autres, jetant leurs casques, d'implorer merci ; car la soumission désarme la colère des grandes âmes. 64.

Ses guerriers alors de noyer dans le vin les fatigues de

(1) Flèches armées d'un fer en demi-lune.

la victoire, couchés sur des places environnées de raisins et jonchées des plus riches pelleteries. 65.

De là, Raghou se dirigea vers la plage de Kouvéra, près d'exterminer les peuples du nord avec ses flèches, comme le soleil tarit les eaux avec ses rayons. 66.

Après qu'ils eurent dissipé la fatigue du voyage par *des heures* d'inaction sur les rivages de l'Indus, les chevaux secouèrent des épaules les filaments du saffran attachés à leurs crinières. 67.

Ce fut alors dans les gynœcées des Huns, que les exploits de Raghou apprirent aux joues des femmes à pâlir *de terreur,* quand il eut fait éclater son héroïsme en terrassant leurs époux. 68.

Les Kambodjes n'eurent point la force de soutenir sa vigueur dans le combat; ils se courbèrent avec les akshodas (1), tiraillés çà et là par ses éléphants attachés à leurs troncs. 69.

De grands amas de richesses, dont la valeur était augmentée par des chevaux de nobles races, passèrent dans les trésors du roi de Koçala; magnifiques présents, dont l'accroissement perpétuel n'était pas son objet (2). 70.

De là, enrichi de coursiers, il gravit le mont, qui fut

(1) Arbre, dont la désignation ne semble pas encore nettement arrêtée.

(2) Parce qu'il n'avait pour but que la gloire et parce que sa munificence devait les distribuer en largesses : voyez les stances 86e et 87e.

M. Stenzler dit : « Illi ingentes divitiarum acervos cum equis nobilibus abundanter tanquam dona ad Kosalæ dominum attulerunt, superbiam suam reprimentes. » *Taiçâm,* « illorum, » qui représente les Kambodjes, est au génitif : ce n'est donc pas avec lui que peut s'accorder *çaçvanaut-saikâs*, qui est au nominatif, mais avec *upadâ*, « dona, » le nominatif de la phrase complétive : *dona in perpetuum non surgentia*...

père de Gaâurî, ajoutant, pour ainsi dire, à la hauteur des cîmes par les poussières de métaux soulevées sous les pieds de son armée. 71.

Après qu'il eut promené ses pas à la ronde, il vint raconter à ses égaux en courage qu'il avait vu au fond des cavernes les lions rester couchés sans crainte au bruit même de son armée (1). 72.

Il était servi, chemin faisant, par des vents, qui se changeaient en doux murmures dans les bouleaux, qui inspiraient des chants aux bambous, agités de leur souffle, et qui s'étaient imbibés de pluie fine dans *les chûtes de* la Gangâ. 73.

Ses armées se reposaient sous les ombrages des namérous, assises là sur des rochers, dont les muscs, en s'y couchant, avaient parfumé le sein. 74.

Les herbes, où se réflétait la clarté vacillante des chaînes, qui attachaient le cou des éléphants autour des pins aux longues feuilles (2), étaient comme des lampes sans huile, qui éclairaient dans la nuit le général des armées. 75.

Quand il avait quitté un campement, les sapins, dont la corde avait rongé l'écorce à la hauteur du cou, racontaient aux Kiratas quelle était la taille de ses éléphants.

Là, Raghou soutint contre les foules des montagnards un terrible combat, où le feu jaillissait du choc des flèches en fer, des javelots et des pierres. 76—77.

(1) « Narravit militibus leones in cavernis cubantes, pari robore præditos, vel exercitûs strepitu audito, sine ullo timore capite retro verso circumspicere. » *(Tr. St.)*

(2) *Sarala, « pinus longifolia. »*

Quand ses dards eurent fait cesser les fêtes des Outsavasankétas, il donna lieu aux Kinnaras de chanter les victoires obtenues à la force de ses deux bras. 78.

De leurs mains pleines de présents, ils apprirent mutuellement à connaître, le roi ce qu'était l'excellence du mont Himâlaya, et l'Himâlaya ce qu'était l'excellence du roi. 79.

Dès qu'il eut dressé là un monument inébranlable de sa gloire, il descendit, laissant la honte, pour ainsi dire, imposée au mont, qu'avait soulevé *Râvana*, le Poulastyade. 80.

Quand il eut traversé le fleuve Laâuhitya, le monarque des Prâgdjyotishas de trembler avec ses arbres d'aloës noir, qui faisaient l'office de poteaux pour attacher les éléphants *du héros ennemi*. 81.

Il ne soutint pas même la vue de la poussière soulevée dans la route de son char, comme une averse de pluie sans eau, dont le soleil était offusqué : à plus forte raison, n'osa-t-il affronter son armée (1) ! 82.

Le monarque des Kâmaroupas d'honorer ce héros, qui surpassait Indra même en courage, et de lui remettre ces éléphants aux tempes gercées, avec lesquels souvent il avait tourmenté les rois, ses voisins (2). 83.

Le souverain des Kâmaroupas de révérer l'ombre de ses pieds, comme il eût adoré la Divinité même du trône des rois, avec des offrandes de fleurs et de pierreries. 84.

(1) *Patâkinîm*, « exercitum. » — *Vexillum*, dit la version latine.

(2) Littéralement : *tourmenté les autres*.

Quand le vainqueur eut ainsi dompté les régions de la terre, il s'en revint, faisant reposer la poussière élevée par son char sur le diadème des rois *vaincus et* dépouillés de leur ombrelle. 85.

Il célébra le sacrifice viçvadjita (1), où toutes ses richesses furent données pour les honoraires de la cérémonie ; car les grandes âmes sont comme les nuages, elles ne ramassent qu'afin de répandre. 86.

A l'issue du sacrifice, le prince Ikshwâkide, approuvé de ses ministres, ayant soulagé par de riches présents les peines des blessés, permit aux kshatryas de revenir chacun dans sa ville, où cette absence prolongée avait allumé des regrets dans tous les gynœcées. 87.

Ceux-ci, dans la cérémonie des prosternements avant le départ, jaunirent les doigts des pieds du monarque universel avec le pollen et le miel *des fleurs,* qui stillait ou tombait de leurs têtes ; ces deux pieds, que sa faveur seule pouvait donner l'honneur de baiser et dont les lignes figuraient les marques augurales du drapeau, de la foudre et de l'ombrelle. 88.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

(1) C'est-à-dire, *où quod omnis superatus est orbis.*

Chant V.

LE PRINCE ADJA SE REND A L'ASSEMBLÉE POUR LE CHOIX D'UN ÉPOUX.

Un disciple de Varatantou, Kaâutsa, ses études terminées, ayant besoin d'argent pour en solder le prix à son maître, vint trouver ce monarque de la terre, qui avait entièrement vidé ses trésors dans le sacrifice viçvadjita. 1.

Ce prince, éclatant de gloire, hospitalier, d'une vertu inestimable, met l'arghya (1) dans un vase d'argile, faute

(1) « Ille, qui vasibus aureis destitutus in vase terreno sacrificium deposuerat,... » (*Tr. St.*)

de vaisselle d'or, et s'avance à la rencontre de cet hôte, resplendissant par la science des Védas. 2.

Après qu'il eut honoré suivant l'étiquette, lui, de qui les règles en étaient connues, l'anachorète opulent de pénitences, le monarque des hommes, qui marchait à la tête des gens riches d'honneur, éleva de loin ses mains réunies à la hauteur des tempes et, versé dans la connaissance des choses, il tint ce langage à l'hermite, qu'il avait honoré d'un siége : 3.

« O toi, de qui l'intelligence est fine comme la pointe de l'herbe kouça, puisse ton maître aller bien, ce guide des rishis, auteur des mantras (1); lui, de qui t'est venue la science tout entière, comme le monde tient son âme du soleil ! 4.

» Cette triple pénitence, soutenue conjointement et sans relâche par le corps, l'esprit même et la voix, ces mortifications fameuses du grand saint, causes de soucis pour le roi des Dieux, sont-elles troublées par des obstacles, qui en menacent l'existence ? 5.

» Ne souffrez-vous pas des vents ou des autres accidents pour les arbres de l'hermitage, dont les ombres dissipent la fatigue et que vous élevez sans aucune différence des enfants avec des soins, qui ont pour objet principal de leur donner des tuteurs (2) et de creuser à leurs pieds des bassins d'arrosement? 6.

» Voit-on les anachorètes ménager par bienveillance

(1) «... dux vatum consilia dantium,.. » (*Tr. St.*)

(2) *Banddha.* « Num eremi arboribus,... canalium ductione alioque cultu filiarum instar curari solitis,.... » (*Ibidem.*)

les fantaisies de la gazelle, quand elle se fait une litière du kouça même ramassé pour les cérémonies ; et, dans ses acconchements purs de tout péché, font-ils de leur sein une couche à sa naissante géniture, qui y tombe attachée encore du lien ombilical ? 7.

» Les eaux fortunées de vos tîrthas ont-elles des sextiers de glanures répandus sur le sable des rives ? ces eaux, avec lesqnelles on vaque au devoir des ablutions et qui fournissent des libations dans les offrandes aux mânes ! 8.

» Des paysans, *dont la brutalité semble* faite pour manger de la paille, viennent-ils ravager dans sa maturité le riz sans culture et ces autres fruits sauvages, dont vous soutenez la vie de vos corps et que vous partagez avec l'hôte, qui arrive chez vous au moment du repas ? 9.

» Veuille d'une âme sereine le grand anachorète, qui t'a donné la science d'une manière *si* complète, ajonter à ce bienfait sa permission de prendre une épouse (1) ! car voici le temps venu, où tu dois entrer dans le deuxième ordre, qui se prête à l'exercice de toutes les assistances. 10.

» Ta visite en ces lieux est pour moi un honneur ; mon âme cependant n'est pas satisfaite, elle brûle *encore* d'accomplir tes commandements... Est-ce de toi-même ou par

(1) « An tu a magno illo vate benevolo, postquam prorsus te instruxit, matrimonii veniam impetrasti ? » (*Tr. St.*) Voyez dans mon *Râmâyana* une note sur le mot *api* au commencement d'une phrase : l'adverbe me semble correspondre en pareil cas à l'interjection latine *utinam* et donner à l'ensemble d'une phrase le sens de l'optatif. C'est à cette règle, qui m'est toute personnelle, je l'avoue, que j'ai dû ici le sens de la stance quatrième : relisez donc avec le texte sous les yeux celle-ci et celle-là.

l'ordre de ton maître que tu es venu des bois me rendre un tel honneur? » 11.

Il dit : à ces nobles paroles du roi, le disciple de Varatantou lui répondit ces mots avec une faible espérance d'obtenir ce qui était l'objet de son voyage ; car le vase, où Raghou avait mis son arghya, donnait à penser qu'il ne possédait plus ses richesses : 12.

« Sache toutes les nouvelles, *que tu demandes*, sire, *en deux mots* (1) ! D'où viendrait le mal aux créatures, quand c'est toi, qui manies les rênes de l'empire ? Est-ce que les ténèbres peuvent dérober la vue des choses, quand le soleil échauffe l'univers *de ses rayons?* 13.

» Ton dévouement aux personnes, que tu dois soulager, est digne de ta race, auguste roi ; il t'élève par-dessus tes ancêtres : mais je crains de venir, en ma qualité de pauvre, implorer ta générosité, quand il n'est plus temps !

» Tu sembles tenir à la terre, Indra des hommes, par le corps seulement, depuis que tu as dépensé tes richesses pour le sacrifice : de même, il ne reste plus que le chaume à la tige du riz naturel, d'où les anachorètes ont enlevé la cime, quand elle est *comme* accouchée du fruit. 14—15.

» Ce n'est pas sans raison que tu te pares de ton indigence, unique souverain des hommes : en effet, l'astre aux rayons froids n'a pas tant de gloire dans son accroissement que dans son déclin, où il fait boire aux Dieux toutes les parts de son disque ! 16.

» N'ayant donc pas d'autre affaire maintenant, je vais tâcher d'obtenir ailleurs cette richesse, que le maître de-

(1) « Omnes nos salvos esse scito ;... » (*Tr. St.*)

mande. Adieu! car le tchâtaka même n'importune pas de ses cris le nuage d'automne, quand il a versé toute sa provision d'eau. » 17.

A ces mots, le roi des hommes de retenir le disciple du grand anachorète, qui voulait s'en aller : « Sage, lui demanda-t-il, quelle chose faut-il donner à ton maître? et quelle en serait la quantité? » 18.

Ensuite l'habile étudiant en théologie de faire ce récit au maître des ordres et des castes ; à ce potentat, libre de faste et d'orgueil ; à ce roi, qui avait célébré le sacrifice selon toutes les règles : 19.

« Après que j'eus acquis la science, j'invitai le grand anachorète à me dire quelle récompense il voulait pour l'instruction, qu'il m'avait donnée ; mais lui, il estima par-dessus tout le dévouement, que j'avais mis à le servir sans broncher depuis si longtemps. 20.

» Enfin, ma persistance allumant sa colère, il me dit, sans considérer l'exiguité de mon avoir : « Eh bien! apporte-moi quatorze fois dix millions d'or! c'est à ce prix, que je mets la science. » 21.

» S'il ne te reste plus que le titre de roi, — je le pense d'après ce vase, dont il est fait usage ici pour accueillir tes hôtes, — je ne puis t'importuner davantage, tant ce prix de la science est autre chose que minime! » 22.

C'est ainsi que ce brahme, le plus savant des hommes instruits dans les Védas, parla au monarque suzerain du monde ; et ce prince, beau comme l'astre des nuits, ce roi, de qui la vie des sens était soustraite au péché, lui répondit en ces termes : 23.

« On dira donc : « Un homme, qui sollicitait des biens

pour son maître spirituel et de qui le regard atteignait jusqu'à la rive ultérieure de la science, s'est éloigné de la face de Raghou, sans avoir obtenu ce qu'il désirait, et s'en est allé porter sa demande chez un autre *plus* riche (1) ! » *Ah!* puisse ce reproche inouï *jusqu'à ce jour* ne jamais tomber sur ma *tête!* 24.

» Veuille bien, comme un quatrième feu, habiter dans ma grande, dans mon illustre chapelle des feux, et souffre d'attendre, soit deux, soit trois jours, que je me sois efforcé d'accomplir tes vœux. » 25.

« Qu'il en soit donc ainsi ! » reprit, acceptant sa véridique promesse, cet illustre disciple, né dans la plus haute des castes. Ensuite, considérant que *ses conquêtes* avaient enlevé les richesses de la terre, Raghou eut envie d'attirer (2) chez lui celles de Kouvéra. 26.

Grâce à la puissance, que Vaçishtha lui avait conférée dans le sacre par les *plus grands* des mantras, il n'était rien, qui pût arrêter son char, comme celui du *Feu*, l'ami du vent, ni dans les montagnes, ni dans les cieux, ni dans les mers. 27.

Le soir venu, Raghou, qui voulait obtenir une prompte victoire sur le dispensateur des richesses (3), passa la

(1) « Absit ut novum hoc mihi nascatur opprobrium, Vedarum peritum, pro magistro suo argentum petentem, desiderio suo haud impetrato, Raghue relicto, abiisse ad alium virum munificum. » (*Tr. St.*) Cette version ne rend pas : ITI, *on dira.*

(2) C'est un des sens du mot *nishkratum*, mais le plus juste serait ici, nous l'avouons : *d'arracher les trésors de Kouvéra.* Nous avons un peu adouci l'expression à cause de la raison, qu'on va lire dans la note 1 de l'autre page.

(3) Littéralement : *le maître du Kailâsa.*

nuit, humble et recueilli, en l'honneur de *ce Dieu*, son voisin (1), dans son char au sein rempli d'armes préparées. 28.

Le matin, au moment qu'il tournait la tête vers le but de son voyage, les préposés aux bâtiments du trésor accoururent, saisis d'étonnement, lui annoncer qu'une pluie d'or venait de tomber du ciel dans la cour de sa trésorerie (2). 29.

Le souverain de la terre donna sur le champ à Kaâutsa tout cet amas d'or éclatant, qui avait devancé même sa visite à Kouvéra et qui semblait une cîme du Souměrou, abattue par un coup de tonnerre. 30.

Le peuple, qui habitait Ayodhyâ, eut donc à célébrer ces deux êtres : l'indigent, qui n'avait pas désiré plus qu'il ne devait à son maître, et le roi, qui avait donné à l'indigent plus que celui-ci n'avait désiré. 31.

Alors, sur le point de partir, Kaâutsa, dans la joie de son âme, toucha de sa main le monarque universel, qui, le buste incliné, offrait au grand anachorète ces richesses apportées sur le bât de cent cavales ou chameaux, et lui tint ce langage : 32.

« Si la terre enfante tout au gré d'un roi, qui marche ferme dans la vertu, qu'y-t-il en cela d'étonnant ? Mais ta puissance dépasse toute imagination, puisque tu peux

(1) *Vicini honorandi causâ.* M. Stenzler dit : « quem vicinum esse recordabatur. » Le texte est grammaticalement susceptible de l'un et de l'autre sens ; mais, si l'on n'admet pas que l'emploi de la prière ici précède celui de la force, l'intention du vertueux Raghou, malgré son motif de charité, n'est plus que l'acte *en puissance* d'un bandit ou d'un brigand.

(2) Textuellement : *Gazæ domûs in medio.*

traire à ta volonté les mamelles du ciel même ! 33.

» Il est donc inutile de souhaiter pour toi autre chose dans la jouissance, où tu es, de toutes les félicités, si ce n'est que tu obtiennes un fils, l'image de tes vertus, comme ton père obtint jadis un fils glorieux dans ta majesté ! » 34.

Quand l'homme né dans la première des castes eut répandu cette bénédiction sur le roi, il s'en alla retrouver la présence de son maître ; et bientôt le monarque obtint, grâce à lui, cet enfant promis, comme le monde des vivants obtient la lumière *des cieux* par le soleil. 35.

La reine mit donc au monde un jeune prince, semblable à Kârtikéya : c'était l'heure de Brahma (1) ; d'où ce *noble* père appela son fils Adja d'un nom, sous lequel Brahma lui-même est invoqué. 36.

Telle qu'était son éclatante beauté, telle qu'était même sa vigueur, telle qu'était sa grandeur innée, le jeune enfant ne différait pas de son père, comme une lampe allumée ne diffère pas de la lampe, *où elle a pris sa lumière*. 37.

Voulait-elle faire une visite à ce fortuné rejeton, qui eut bientôt puisé la science, suivant les règles, dans les instructions de ses maîtres, et qui était beau surtout de son adolescence nouvelle éclose, la Déesse de la fortune et de la beauté (2) en demandait la permission à son époux (3), comme une vierge sage la demande à son père. 38.

(1) L'heure appelée de Brahma était la dernière de la nuit.

(2) Le texte dit, sans périphrase : *Çrî*.

(3) « Felicitas, cum adire vellet eum,... parentis veniam petiit,... » (*Traduction Stenzler.*)

Par la suite des temps, Bhaudja, le roi des Krathakaiçikas, ayant le désir d'attirer ce jeune prince à l'assemblée *des rois*, où sa sœur Indoumatî devait elle-même se choisir un époux, envoya un digne messager au *noble* Raghou. 39.

Celui-ci, jugeant qu'on pouvait s'enorgueillir de cette alliance et que l'âge de son fils était propre à la cérémonie du mariage, le fit partir, accompagné d'une armée, pour l'opulente capitale, où demeurait le monarque du Vidarbha. 40.

Dans sa route et par les soins des villageois furent bâties pour lui des habitations autres que des huttes sauvages ; car c'étaient de grands palais avec des services préparés et des promenades semblables à des jardins royaux. 41.

Parvenu dans son voyage sur les rives de la Narmada, où des vents imprégnés de pluie fine secouaient les branches des naktamâlas (1), il y fit camper son armée, dont les drapeaux étaient blancs de poussière. 42.

Là, un éléphant sauvage, de qui les tempes gercées n'étaient plus alors souillées de son mada, lavé par les ondes, sortit tout à coup du fleuve, sur lequel des abeilles voltigeant indiquaient, avant son émersion, l'endroit, où il s'était plongé dans les eaux. 43.

Sa paire de blanches défenses, ébrechée sur les pierres, attestait par diverses lignes verticales aux teintes

(1) *Galedupa arborea.*

noires, quoique son bain les eût complètement nettoyées des parcelles de métaux, à quel travail de pionnier il s'était livré sur les plateaux du mont Rikshavat. 44.

Allongeant sa trompe et la contractant d'un mouvement facile, on le vit, rompant les grands flots et le front tourné vers le rivage, s'avancer avec fracas, comme la tempête, qui brise les barrières des eaux (1). 45.

Pareil à une montagne, il entraînait derrière soi les réseaux des vallisnéries, dont sa poitrine arrachait les pousses *entrelacées*; il chassait en avant la masse des eaux et forçait le cours du fleuve à sauter par-dessus les rivages (2). 46.

Aussitôt que cet éléphant solitaire vit les autres éléphants domestiques, les flots brillants du mada, que son immersion dans les eaux avait calmés un instant, de ruisseler comme un torrent sur les deux parois de ses joues. 47.

A peine ont-ils senti l'odeur intolérable de son mada aux effluves aussi pénétrants que le suc du saptatchhada (3), les plus grands éléphants de l'armée tournent soudain la tête vers la fuite, malgré tous les efforts violents des cornacs (4). 48.

(1) « Apparuit, ille, ripam petens, ac si clavos, ad quos alligatus esset, rumpere voluisset. » (*Tr. St.*)

(2) « Monti similis, retia palmitum plantarum aquaticarum pectore trahens, ipse aliquanto post in ripam exsiluit, ante eum fluvii undæ, quarum moles aquosa ab illo ejaculabatur. » (*Même traduction.*)

(3) Synonyme du *saptaparna*, c'est-à-dire, *l'Alstonia Scholaris*.

(4) Remarquant le silence des naturalistes sur la singulière propriété de

Il remplit en un moment l'armée de bruit et de confusion, de chars renversés, de roues brisées, de soldats troublés dans la défense des femmes; et les bêtes de somme courant, leurs attaches brisées, eurent bientôt vidé le camp. 49.

Le jeune prince, qui avait ouï dire au monarque, *son père:* « Il ne faut pas tuer un éléphant sauvage! » banda son arc légèrement, et, pour écarter l'assaut du monstre, lui envoya une flèche dans la bosse du front. 50.

Mais à peine eut-il été frappé, que soudain, à la vue des armées saisies d'étonnement, il quitta ses formes d'éléphant et prit un corps d'une beauté suave, qui marchait dans le ciel et se mouvait, environné d'une auréole de tremblante lumière. 51.

Ensuite, après qu'il eut inondé le royal jeune homme de fleurs, nées sur l'arbre Kalpa et qu'il fit tomber des cieux par sa puissance, il dit, éloquent et paré d'un collier d'étoiles (1), qui descendait jusqu'au niveau de sa poitrine et dont le radieux éclat de ses dents augmentait la splendeur : 52.

« J'ai revêtu le corps d'un éléphant sous la malédiction de Matanga, que m'attira mon orgueil: apprends

l'éléphant, qui au temps de son rut exsude une liqueur odorante, dont le parfum attire les abeilles, nous avons dit ci-dessus que peut-être la condition domestique enlevait à l'animal ce don merveilleux. Il s'en trouve même déjà modifié dans le climat natal, puisque les éléphants, qui supportent bien le mode de leurs compagnons domestiques, ne peuvent, comme on le voit ici, résister à celui de l'éléphant sauvage.

(1) «... Fulgentem coronam circum pectus suum dentium splendore augens, sic locutus est. » (*Tr. St.*)

que je suis Priyanvada, fils de Priyadarçana, le roi des Gandharvas. 53.

» Le grand anachorète, apaisé enfin par mes génuflexions, revint à la douceur : car l'eau ne devient chaude, que si elle est exposée au soleil ou au feu ; c'est la fraîcheur, qui est la qualité naturelle de l'eau (1). 54.

« Quand Adja, né un jour dans la race d'Ikshwâkou, aura percé d'une flèche la protubérance de ton front, me dit cet homme, qui avait thésaurisé la pénitence, tu rentreras alors dans toute l'excellence de tes formes. » 55.

» Jeune héros, après la vue de qui j'ai si long-temps soupiré, tu m'as délivré du sort, où m'avait enchaîné la malédiction ; si je ne puis te rendre un service en reconnaissance du tien, c'est en vain que j'ai recouvré mon état naturel. 56.

» Reçois, ami, reçois mon astra (2) gandharvique nommé le Stupéfiant; il faut un mantra différent, soit qu'on bande l'arc, soit qu'on le tire ; mais l'archer, qui en est armé, ne peut craindre aucun mal de l'ennemi, et la victoire est assurée dans sa main. 57.

» N'aies pas honte de ce que tu as tenté contre moi ! car, à l'instant même, où tu lançais ta flèche, ton cœur fut touché de compassion. Ainsi, quand je t'offre ce don, ne me fais pas subir l'âpreté d'un refus ! » 58.

(1) « Nam aqua non nisi ignis ardore adhibito fervida redditur ; gelu vero est conditio ejus naturalis. (*Même traduction.*)

(2) Voyez dans ma traduction du *Râmâyana* une petite dissertation sur l'*astra*, tome VIII, page 403 et tome IX, page 178.

« Qu'il en soit ainsi ! » répondit l'adolescent, habile à manier les astras ; et, le visage tourné au septentrion, après qu'il eut touché l'eau purifiante du fleuve enfant de la lune, ce jeune prince, la lune des hommes, reçut du Gandharva, affranchi de la malédiction, la formule de son astra (1). 59.

Dès qu'ils eurent ainsi lié entre eux, chemin faisant, cette amitié, venue d'une cause inopinée, mais que le Destin avait préparée, ils s'en allèrent, celui-ci vers les contrées du Tchaîtraratha, l'autre chez les Vidarbhains, pays délicieux pour l'aménité de son gouvernement. 60.

A peine eut-il arrêté sa marche dans le voisinage de la ville, aussitôt le roi des Krathakaîçikas, que son arrivée avait comblé d'une extrême joie, sortit au-devant de lui, comme l'*Océan* aux guirlandes de vagues se porte avec ses ondes renflées à la rencontre de la lune. 61.

Quand Bhaudja fit entrer son hôte dans sa capitale, il marchait avec humilité devant lui, et les foules rassemblées dans ce lieu s'imaginèrent, tant la dignité royale se faisait honneur de servir elle-même l'étranger (2), que l'arrivant, c'était le Vidarbhain ou que le maître du palais, c'était Ajda. 62.

De même que l'Amour habite l'âge, qui succède à

(1) *Astramantram*, expression nette, que nous sommes heureux de trouver ici : elle suffirait seule à prouver la justesse des observations, que nous avons présentées dans les deux notes rappelées immédiatement ci-dessus.

(2) « Felicitate præditus sic ei operam dedit, ut populus ibi congressus... » (*Traduction Stenzler.*)

l'enfance ; de même *le jeune* héritier de Raghou habita des palais charmants, neufs, où des aiguières pleines étaient disposées çà et là sur l'autel de la porte orientale, et que lui désignèrent, humblement inclinés, des hommes attachés au service du roi. 63.

Là, semblable à une amante, qu'intimide l'insomnie de son époux (1), le sommeil vint lentement fermer les paupières d'Adja, que tenait éveillé l'envie d'obtenir cette perle aimable des vierges, au swayanvara (2) de laquelle s'était rassemblé tout le monde des rois. 64.

Au point du jour, les fils des bardes, ses égaux d'âge aux nobles voix, de réveiller à leurs chants ce *royal* adolescent au réveil illustre (3) ; lui, sur les grasses épaules de qui avaient reposé les ornements de ses oreilles ; lui, de qui la couverture du lit avait essuyé le fard de ses membres élancés : 65.

« La nuit s'est écoulée, sors du lit, ô le mieux doué entre les êtres, qui ont reçu l'intelligence ! Le créateur n'a-t-il pas divisé en deux toute la charge du monde ? Ton père soutient sa part sans goûter le sommeil (4) ; ta

(1) « Ibi somnus, veluti amata, amantis desiderium cognoscere segnis, non nisi multa nocte appropinquavit oculis Ajæ,... » *(Tr. St.)*

(2) Cérémonie, où la jeune fille à marier choisit librement elle-même son époux.

(3) M. Stenzler dit : « *celebrato ingenio præditum* ; l'expression du texte comporte les deux sens.

(4) Ne dirait-on pas que Virgile avait emprunté à ces beaux vers son distique célèbre :

Nocte pluit totâ, redeunt spectacula mane :
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet ?

grandeur est *comme* le cheval de relai, qui doit bientôt la porter à son tour (1). 66.

» Telle qu'une femme abandonnée la nuit *par son amant*, Lakshmî, que tu ne regardes plus, enseveli dans le sommeil, perd l'amour, que tu lui avais inspiré, comme la lune, suspendue à l'horizon du ciel, perd maintenant la splendeur, émule de ton visage (2). 67.

» Que tes beaux yeux en s'ouvrant élèvent soudain ces deux choses en même temps à la ressemblance l'une de l'autre : ton œil, où se meut une étoile, qui n'est rien moins que sinistre, et un lotus blanc, dans le sein duquel se promène une abeille. 68.

» Le vent du matin ravit à son pédoncule la fleur languissante des arbres et se mêle avec les nymphées éclos aux rayons de l'aurore, comme s'il voulait se donner par les qualités d'autrui ce parfum du souffle, qui s'exhale de ta bouche. 69.

» Tombée, grâce au plus heureux destin, au sein doré du bouton des fleurs (3), la froide rosée, aussi blanche que les perles pures d'un collier, y brille telle, que, sur tes deux lèvres, un sourire folâtre, embelli par l'éclat de tes dents. 70.

» Tant que le soleil, foyer de la chaleur, ne s'est point

(1) « Cujus alteram partem pater tuus gestat insomnis, alteram portandi officium tuum est. » (*Tr. St.*)

(2) « Luna etiam, qua Lakshmi, obliviscens desiderium tui, somno oppressi, delectabatur, sicut mulier noctu a marito deserta, in cœli marginem vergens, amittit nitorem, ei similem, quo vultus tuus splendet. » (*Même traduction.*)

(3) Littéralement : *in arborum surculis.*

avancé pour le jour, c'est l'aurore, qui met en fuite les ténèbres : ainsi, jeune héros, tandis que tu marches vers le temps, où tu commanderas toi-même sur un champ de bataille, voyons-nous ton père exterminer de sa main les ennemis (1) ! 71.

» Secouant le sommeil sur l'un et l'autre côté, les éléphants se lèvent des litières et traînent leurs chaînes résonnantes : les trésors de leurs défenses, que l'aurore adolescente colore de sa rougeur, semblent des filons d'or entre les fentes d'une montagne. 72.

» Attachés sous de longs abris d'étoffe, les chevaux, nés dans le Vanâyou, ont secoué le sommeil et déjà leur bouche ternit de sa chaude haleine les quartiers de sel gemme, qu'on a mis devant eux pour lécher. 73.

» Fanées *sur l'autel*, les fleurs *de la veille* attendent que ta dévotion y vienne renouveler son offrande (2) ; la lumière autour des lampes n'y fait plus s'épanouir le halo de ses rayons, et ton perroquet renfermé dans sa cage, imitant notre voix, babille de son gentil parler afin de te réveiller. » 74.

C'est ainsi que les fils des poètes aux paroles étudiées chassaient le sommeil des yeux du prince, qui se jeta sans tarder hors de sa couche : tel, réveillé aux cris de joie perçants des phénicoptères, l'éléphant des Dieux,

(1) « Dum tu, fortissime, in primo pugnantium ordine incedis, num pater tuus ipse hostes destruit ? » (*Tr. St.*)

(2) Littéralement : *marcescentibus florum oblatio floribus pietatem in te relaxatam offendit.* M. Stenzler dit : « Florum fasciculi, tibi oblati, marcescentes relaxantur. »

Soupratîka, abandonne aussitôt le banc de sable du Gange, *où il a passé la nuit*. 75.

Quand il eut fait célébrer la cérémonie propre au matin, comme elle est indiquée par les Çâstras, le Raghouide aux charmants cils des yeux, revêtu de somptueux habits faits par d'habiles ouvriers, se rendit à l'assemblée des rois puissants, convoqués pour le swayanvara. 76.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

Chant VI.

DESCRIPTION DU SWAYANVARA.

Il vit sur des estrades, pleines de serviteurs, les rois du monde, où vivent les hommes. Ils étaient assis tous sur des trônes ; ils étaient revêtus d'habits ravissants, et *l'éventail* attirait *sur leurs visages* les jeux folâtres des vents, portés en des chars célestes (1). 1.

A l'aspect du jeune Kakoutsthide, pareil à l'Amour, quand Çiva, fléchi par les supplications de la Volupté, lui

(1) Conspexit ibi hominum regnatores,.... deorum, curribus cœlestibus vectorum, pulchritudinis æmulos.» (*Tr. St.*)

eut rendu son joli corps, l'âme des rois perdit l'espérance d'obtenir Indoumatî. 2.

Il monta par une voie artificielle de gradins sur un trône, que lui désigna le monarque des Vidarbhas : tel un faon de lion gravit par les ruptures des rochers sur le sein élevé d'une montagne. 3.

Quand il se fut installé sur le trône, étincelant de pierreries et couvert de tapis aux riches couleurs, il parut d'une beauté au plus haut point comparable à celle de Kârtikéya, quand il siége sur le dos *velouté* de son paon. 4.

D'un aspect peu facile à soutenir par la splendeur éminente de sa beauté, il brillait, se partageant lui-même en mille rayons, dans ces rangées de rois, comme l'éclair dans les files de nuages. 5.

Au milieu de ces potentats, qui, revêtus de somptueux et nobles costumes, siégeaient sur des trônes de grand prix, le fils de Raghou éblouissait de lumière, tel que l'arbre céleste Pâridjâta au milieu des Kalpas mêmes. 6.

Les multitudes d'yeux du peuple citadin, abandonnant tous les rois, de tomber à l'instant sur lui seul, comme un essaim d'abeilles, désertant les arbres en fleurs, s'abat sur un éléphant sauvage (1), dont la fièvre de rut inonde les tempes de mada. 7.

Enfin, dans cette assemblée de monarques, enfants du Soleil et de Lunus, que célébraient les poètes, versés dans la science des généalogies ; au milieu des vapeurs,

(1) Conférez ce mot avec la note ci-dessus, pages 242 et 248.

dont le plus suave aloës envoyait les nuages rouler autour des étendards ; 8.

Au son des conques, remplies de vent, et des instruments de musique, qui, versant de tous côtés leurs airs de fête jusqu'aux extrémités du ciel, faisaient danser les paons, hôtes des bocages, voisins de la ville ; 9.

Enfin, *dis-je*, la jeune princesse, qui devait choisir un époux, s'avança par le chemin des rois au milieu des trônes, vêtue de frais habits de noces et montée sur un char à quatre angles, attelé d'hommes, environné d'une brillante escorte. 10.

Les rois, demeurant assis de leurs corps seulement sur les trônes, coururent de leurs âmes vers ce chef-d'œuvre, que le *Dieu* créateur avait accompli dans une femme, but unique de cent yeux. 11.

Les souverains du monde laissèrent échapper différents gestes, avant-coureurs de leur passion et qui, pareils aux brillants bourgeons des arbres, manifestaient déjà leurs aspirations vers elle. 12.

L'un tenait enveloppée de ses deux mains une tige de lotus et s'amusait à faire pirouetter cette fleur, qui dessinait un cercle intérieur continu par la poussière de son pollen et fouettait les abeilles de ses pétales agités. 13.

Celui-là, relevant sa guirlande tombée de son épaule et qui s'était retenue à l'extrémité d'un bracelet émaillé de pierreries, la remettait coquettement au lieu convenable, en tournant de côté sa jolie figure. 14.

Un autre, faisant glisser un peu obliquement ses beaux yeux, frottait son escabelle d'or avec son pied, dont le

brillant des ongles jetait de travers un doux reflet sur l'extrémité de leurs doigts recourbés. 15.

Celui-ci, le bras gauche appuyé sur le milieu du trône, une épaule plus élevée que son niveau, le bas de l'échine embarrassé d'une guirlande rompue (1), semblait tout occupé de son entretien avec un ami. 16.

Là, un jeune *roi*, avec le bout de ses ongles habitués à pincer les charmes d'une amante (2), égratignait les feuilles d'un lotus, dont les blancs pétales ressemblaient aux dents, que découvre une coquette en ses *triomphantes* agaceries. 17.

De sa main, qui avait la rougeur du nymphée et qui figurait dans ses lignes un drapeau, tel autre jetait en l'air des dés et les pierreries de ses bagues y faisaient pointiller leurs étincelles. 18.

Celui-là, comme si le diadème s'était dérangé de sa place, quoiqu'il fût où il devait être, y portait l'une de ses mains, dont les rayons de ses diamants inondaient le creux des doigts (3). 19.

Or, la concierge du palais, qui avait une hardiesse virile, Sounandâ, qui savait la race et l'histoire de ces rois, mena d'abord la noble jeune fille devant le monarque du Magadha et lui dit : 20.

(1) « Alius,... dorso curvato serta sua dirumpens... » (*Tr. St.*)

(2) Littéralement : *unguibus notam amicæ clunium vicinitatem habentibus*. M. Stenzler dit : « Alius juvenis subpallidum ketakæ folium, quod ad puellam alliciendam in aure sua suspenderat, discerpebat unguibus, puellarum clunes demulcere adsuetis. »

(3) « Alius alteram manum, inter cujus digitos gemmæ splendebant... » (*Traduction Stenzler.*)

« Ce roi, secourable à ceux qui demandent sa protection, habite le Magadha ; son génie est profond ; il a conquis de la gloire en méritant l'amour de ses peuples : son nom est Parantapa (1), de qui les actes n'ont jamais démenti le nom. 21.

» Qu'il y ait par milliers, je ne le nie pas, d'autres rois sur la terre ; mais elle possède en lui seul un roi, qui peut, dit-on, les suppléer tous : ainsi, la nuit, quoique pleine d'étoiles, de constellations et de planètes, est éclairée seulement par la lune. 22.

» Ce *Dieu* illustre aux cent yeux, Indra, de qui le nom est invoqué sans cesse, *menacé par lui* dans une succession continuelle de sacrifices *en* fit long-temps *porter le deuil* à Çatchî, qui, ses boucles de cheveux pendantes le long de ses joues pâles, dépouilla sa tête des fleurs du mandâra (2). 23.

» Si tu désires que ce personnage éminent prenne ta main, donne la fête des yeux aux dames de la ville des fleurs, que ton entrée dans Pâtalipoutra va mettre aux fenêtres de tous les palais. » 24.

Elle dit ; et, glissant un coup d'œil sur le monarque, la svelte jeune fille, de qui la guirlande de madhoûkas entremêlée aux doûrvas s'était un peu dérangée, le rejeta, sans dire un seul mot, par un salut, où elle ne s'inclinait pas. 25.

(1) C'est-à-dire, *hostium vexator* et, plus littéralement, *qui hostem urit*.

(2) « Hic continuis sacrificiis peractis, perpetuo Indram invocando, per longum tempus Sachis cincinnos, in pallidas genas dependentes, floribus cœlestibus nudatos fecit. » (*Tr. St.*)

Ensuite, la femme, qui avait l'insigne du bambou pour commander aux portes, conduisit la fille du roi vers un autre souverain, comme une ligne d'ondes, soulevée par le vent, mène un flamingo *d'un lotus* vers un autre nymphée. 26.

« Voici le roi d'Anga, lui dit-elle ! Sa jeunesse, ravissante de beauté, inspire de l'amour aux femmes des Dieux mêmes ; ses éléphants sont dressés par des hommes, qui ont écrit sur l'art de les instruire ; et, quoiqu'il habite la terre, le royaume, dont il jouit, est un paradis. 27.

» Il rendit, *pour ainsi dire,* aux épouses des ennemis leurs colliers de perles sans le fil, en soutirant de leurs yeux les gouttes des larmes, qu'il attachait à leurs seins, comme les plus grosses des perles. 28.

» Ce couple *divin*, Lakshmî et Sarasvatî (1), à qui leur nature fait choisir des habitations différentes, n'ont plus qu'une seule demeure en lui : tu mérites, noble dame, par ta beauté et ta parole suave, d'y être admise en tiers avec elles. » 29.

Aussitôt, détournant ses yeux du roi d'Anga : « Viens ! » dit la royale jeune fille à sa paranymphe. Ce n'était pas qu'il ne fût digne d'amour ; ce n'était pas qu'elle ne sût bien regarder : mais différents goûts partagent le monde.

La femme préposée à la garde des portes montra donc à *la fière* Indoumatî un autre monarque invincible aux ennemis et d'une beauté supérieure : on eût dit la lune, qui vient de se lever. 30—31.

« Celui-ci est le roi d'Avanti aux longs bras, à la poi-

(1) La déesse de la beauté et celle de l'éloquence.

trine large, à la taille ronde et flexible : il resplendit à l'égal de l'astre aux rayons chauds, après que Viçvakarma eut remoulu soigneusement le soleil sur la révolution d'une roue à repasser. 32.

» Dans les expéditions de ce monarque tout-puissant, la poussière, soulevée par les chevaux de son avant-garde, éteignait les jets de lumière sur les pierreries de la tiare des *rois, ses* voisins. 33.

» Il habite non loin du Mâhakâla, où demeure le Dieu, qui ceint la lune pour diadème : aussi, dans la quinzaine obscure des mois, savoure-t-il avec ses femmes des soirées embellies par les clartés de la lune. 34.

» *Dis*, charmante fille (1) ! Ton cœur a-t-il envie de se promener, accompagné de ce jeune prince dans ses vastes jardins *aux branches* agitées par le vent des flots de la Siprâ (2) ? » 35.

Mais, telle qu'un étang de lotus ne donne pas son cœur au soleil, l'adolescente à peine éclose n'attacha point son âme en ce roi, qui pourtant jetait une vive lumière sur le nymphée de sa famille et qui séchait par son ardeur la boue de ses ennemis. 36.

Ensuite, ayant mis la princesse aux belles dents, ce gracieux ouvrage du Créateur, devant le souverain d'Anoûpa, comme un lotus devant un autre lotus, à qui elle ne cédait pas en qualités, Sounandâ lui tint de nouveau ce langage : 37.

« Jadis vécut un saint roi, nommé Kârtavîrya : il com-

(1) Littéralement : *femme aux cuisses rondes comme le bambou.*
(2) Rivière près d'Oujein.

battait avec mille bras ; il dressa en dix-huit îles ses colonnes triomphales et ne partagea avec nul autre le titre de roi. 38.

» C'est lui, ce guide sage, qui, se montrant l'arc en main à la face des sujets, prévenait l'offense dans le fond des âmes à l'instant même où naissait la pensée de mal faire. 39.

» Il retint dans ses prisons le souverain de Lankâ, par lequel Indra fut vaincu ; ce *Râvana*, dont il avait paralysé le bras sur son arc bandé et qui gémit tour à tour de ses dix bouches *dans les fers* jusqu'au moment où son vainqueur lui fit grâce. 40.

» Le prince, que voici, est né dans sa race : c'est Pratîpa, qui sait honorer les docteurs en Védas (1) et qui lava Çrî de ce reproche, que lui attira souvent la manière, dont elle distribue ses faveurs : « Elle est capricieuse de sa nature ! » 41.

» Secondé par le Feu, son allié dans la bataille, il fit que le tranchant acéré de la hache, qui avait exterminé les kshatryas, n'eut pas dans la main de Râma (2) plus de force qu'un pétale de lotus. 42.

» Sois une *seconde* Lakshmî sur le sein de ce *nouveau Vishnou* aux longs bras, si tu désires contempler aux fenêtres de son palais cette Raivâ, si charmante à voir par ses *humides* tresses d'ondes et par la ceinture, dont la colline Mâhishmatî lui serre *en quelque façon* les hanches.»

(1) Littéralement : *çâstra*, ouvrage sur la science sacrée en général, supposée être d'une origine céleste.

(2) C'est Râma le Djamadagnide. Voyez dans le Râmâyana, tome I, chapitre LXXVII, son merveilleux combat avec Râma le Daçarathide.

Mais elle ne mit pas volontiers son choix en ce maître de la terre, quoiqu'il fût d'un aspect aimable : tel un étang de lotus n'agrée point la lune au disqne plein, quand l'antomne a balayé l'obstacle des nuages. 43—44.

Ensuite, la gardienne du gynœcée fit remarquer à la jeune princesse le monarque dn Soûracéna, (1), de qui la gloire était chantée même dans l'autre monde, *le grand* Soûshéna, de qui la vertu était *comme* le flambeau de ses deux nobles races ; puis, elle dit : 45.

« Ce roi pieux est un rejeton de Nîpa : les qualités contraires l'nne à l'antre vivent en bon accord chez lui, comme les animaux déposent leurs antipathies naturelles, quand ils se rencontrent dans le paisible hermitage d'un saint *anachorète*. 46.

» La douceur aux yeux aimables réside en sa personne (2), telle qn'on la voit dans l'astre aux rayons froids ; mais il fait habiter son invincible énergie dans les cités ennemies, où les touffes des herbes croissent sur la cîme des palais. 47.

Dans la saison, où l'on prend le plaisir des bains, le santal, délavé sur le sein des femmes de son gynœcée, donne à la fille de Kalinda (3) jusqne sous les murs de

(1) La contrée autour de Mathourâ.

(2) Le texte dit : *âtmagaihan*, la maison de l'âme, c'est-à-dire, *le corps*. C'est un sens, qui m'est personnel, comme celui, que je donne à *kântis*, dont la racine est KAM, *aimer*, à la forme causale ; *kântis*, ce qui fait aimer, c'est-à-dire, la douceur aussi bien que la beauté. Voici comme traduit M. Stenzler : « In illius ædibus commoratur ipsius suavitas, veluti lunæ pulchritudo oculis blandiens ; sed in hostium habitationes, quarum tecta graminibus sunt vestita, irrumpit robur ejus invictum. »

(3) Nom poétique ou plutôt mythologique de la rivière Yamounâ.

Mathourâ même les apparences, qu'elle tire du mélange de ses ondes avec les flots de la Gangâ. 48.

» Quand il porte sur la région de sa poitrine un diamant lumineux, que laissa tomber sur la rive de l'Yamounâ, sa demeure, le serpent Kâliga dans l'effroi, que lui inspira soudain la vue de Garouda, il fait, pour ainsi dire, honte à Krishna lui-même paré de *son fameux diamant* Kaâustoubha. 49.

» Si ce jeune roi t'agrée pour ton époux, alors, fille charmante, que la Çrî de ta jeunesse aille savourer la volupté sur des lits de fleurs couverts de tendres surgeons dans le Vrindâvana, qui ne cède pas en délices au Paradis même ! 50.

» Là, prenant pour siége la surface des rochers, qu'arrosent les gouttes de la pluie et que parfument les benjoins, contemple sous les grottes charmantes du Govardhana la danse aimable des paons dans la saison des pluies. » 51.

Elle, qui gardait sa main pour un autre époux, la jeune fille au joli nombril, tel qu'un tourbillon d'eau, passa devant ce monarque comme les vagues d'un fleuve, qui se rend à la mer, coulent au long d'une montagne, qui vient faire obstacle à sa route. 52.

Elle s'approcha du souverain de Kalinga, accoutumé à détruire les armées de ses ennemis. Il avait nom Hémângada (1) et son bras était ceint d'un bracelet. La domestique dit alors ces mots à la jeune enfant, de qui la face rappelait celle de la lune à peine adolescente : 53.

(1) «... quæ prope Angadam, Kalingæ regem.... » (*Tr. St.*)

« La force de ce roi est égale à celle du mont Mahéndra; il règne sur le Mahéndra et sur la mer: dans ses marches, le grand mont chemine en qnelque sorte devant lui sous la forme empruntée des éléphants de son armée aux tempes ruisselantes de mada. 54.

» Ce prince aux bras charmants, le premier des hommes, qui savent manier l'arc, porte à ses deux bras ambidextres deux lignes, qu'y laissa imprimées le coup du nerf de son arc: elles sont comme les deux chemins, arrosés du collyre détrempé de larmes, qu'ont suivies en captives les Fortunes de ses ennemis! 55.

» Endormi an fond de sa demeure, c'est l'Océan voisin, dont les flots s'étalent en spectacle sous les fenêtres de son palais et dont la voix profonde a fait abandonner les instruments de musiqne employés à marquer les veilles de la nuit (1), c'est, *dis-je,* l'Océan seul, qui réveille ce monarque du sommeil. 56.

» Va te promener avec lui sur les rivages de cette mer, où tu entendras murmurer les bois de palmiers, où les vents essnieront ta sueur légère avec les fleurs du lavanga (2), que leur souffle apporte du milieu des îles (3). »

Mais, quoiqu'elle fût ainsi tentée par son guide, la jeune sœur du roi des Vidarbhains aux formes séduisantes se détourna du prince: telle, attirée de loin par la vertu d'un homme, la Fortune s'éloigne, écartée par l'influence de son mauvais Destin. 57—58.

(1) « Oceanus vicinus, gravi sono suo tympanum, quo horæ indicantur, antecellens,... » (*Même traduction.*)

(2) *Myristica caryophyllata.*

(3) «... ventis, qui ex aliis insulis,... » (*Tr. St.*)

Alors, s'étant approchée d'un souverain, qui régnait sur la ville appelée du nom des serpents et qui semblait un Dieu, la concierge du palais avertit en ces mots la vierge : « Tourne tes regards de ce côté, fille aux yeux de tchakora (1) ! » et lui tint ce discours : 59.

« Voici Pândja (2), qui porte suspendue à son épaule une guirlande flottante : le santal jaune a donné le fard étendu autour de ses membres ; il resplendit comme le roi des monts, vomissant l'eau de ses cataractes, quand le soleil naissant rougit ses plateaux. 60.

» C'est à lui que le *vénérable* Agastya fit l'honneur de s'enquérir avec bonté comment il se trouvait du bain, le jour que, revenant de la mer, dont il avait bu entièrement les eaux, l'anachorète, qui fixa les pieds du grand mont Vindhya sur la terre, avait rencontré ce *pieux monarque*, le corps tout mouillé du bain, où il s'était plongé à la suite d'un avabhrita pour le sacrifice du cheval. 61.

» Dans la crainte qu'il ne ravageât le Djanasthâna, jadis l'orgueilleux souverain de Lankâ ne partit à la conquête du monde, où règne Indra même, qu'après s'être assuré d'une alliance avec ce roi, qui avait obtenu de Çiva la rare faveur d'un astra. 62.

» Donne ta main suivant le rite à ce prince de la plus noble race, et, non moins imposante que la terre, partage le titre de son épouse (3) avec la plage méridionale, qui a pour ceinture les eaux d'une mer jonchée de pierreries.

(1) La bartavelle ou la perdrix grecque.

(2) « Hic Pânduum rex,... » (*Tr. St.*)

(3) « Tu, terræ instar gravis, regionis meridionalis, oceano gemmis repleto cinctæ, æmula evade. » (*Ibidem.*)

» Accorde-lui cette faveur qu'il te voie sans cesse te jouer dans les contrées du Malaya, où les feuilles de xanthocyme couvrent le sol de leurs tapis, où les branches des cardamomes embrassent les santals, où les tâmboûlavallîs (1) s'entortillent autour des catechus. 63—64.

» Les membres de cet auguste roi sont bleus-noir comme la fleur de l'indîvara ; le fard gorotchanâ est moins jaune que ton joli corps : unissez-vous donc, tels que la foudre et le nuage pour ajouter l'un par l'autre à la beauté de vos personnes ! » 65.

De même qu'un rayon de la reine des constellations ne peut ouvrir le sein d'un aravinda (2), dont le calice reste fermé jusqu'à l'heure, où il revoit l'astre flambeau du jour : de même la sœur du monarque des Vidarbhains ne donna pas entrée dans son âme à ce conseil de la paranymphe. 66.

Tout monarque, devant qui, telle que, dans la nuit, la flamme variable d'une lampe, avait passé *dédaigneuse* la vierge à la recherche d'un époux, tombait aussitôt dans une condition d'obscurcissement, comme le derrière d'un édifice de la rue royale (3). 67.

Tandis qu'elle s'approchait, le fils de Raghou se disait avec inquiétude : « Si elle n'allait pas me choisir ! » Mais

(1) Petite plante à la feuille piquante, qui sert avec d'autres ingrédients à composer le betel de l'Asiatique.

(2) Lotus de jour, comme le koumouda est un lotus de nuit. Les Dictionnaires ne marquent pas cette distinction, qui n'est pas sans importance.

(3) ATTA avec le T cérébral, « a room on the top of the house ; but it is also applicable to other structures, as the back of an edifice.... » (*Dictionnaire sanscrit-anglais de Wilson.*) — « Quemcumque regem puella,... præteriit, is ædificii in via regia instar in caliginem recessit. » (*Tr. St.*)

son bras autre que le gauche dissipa son doute par des battements sur l'armille, qui le tenait embrassé. 68.

Quand elle fut arrivée près du jeune homme si distingué dans toute sa personne, la vierge adolescente ne se détourna point de son approche : tel un essaim d'abeilles ne désire pas nn autre arbre s'il rencontre un manguier fleuri. 69.

A peine Sounandâ eut-elle vu Indoumatî arrêter sur lui tous les mouvements de son âme, que, versée dans la succession des races, elle se mit à lui tenir ce langage *plus* étendu *que pour les autres :* 70.

« Ikshwâkou eut un fils, la cîme des rois et qui portait réunis en lui tous les signes de la plus haute fortune : il s'appelait Kakoutstha ; et c'est de lui que les rois du Koçala supérieur, ces monarques aux sublimes désirs, tiennent le nom vanté de Kakoutsthides. 71.

» Étant monté sur le Mahéndra, qui semble un grand buffle, le jeu de ses flèches non moins rapide que celui du Dieu, qui manie l'arc Pinâka, sut forcer les femmes des Asouras à bannir le fard de leurs joues désolées (1).

» Aussi, revêtu même de sa forme la plus haute, Indra partagea-t-il avec lui son trône, où le bracelet de l'homme se frottait au bracelet du Dieu, qui s'était relâché dans ses mouvements pour exciter la marche de *son éléphant* Airâvata. 72—73.

» Dans la race de Kakoutstha naquit le roi Dilîpa, flambeau de sa famille : ce prince, de qui, certes ! grande fut la gloire, ne voulut point aller au-delà de son quatre-

(1) Littéralement : *de la place de leurs joues.*

vingt-dix-neuvième sacrifice pour calmer la jalousie du chef auguste des Dieux. 74.

» Tant qu'il gouverna la terre, le vent n'osa pas même soulever le voile des femmes abandonnées au sommeil sur le sentier des promenades (1) : qui donc eût osé en approcher sa main pour le dérober ? 75.

» Raghou, son fils, tient aujourd'hui le sceptre de l'empire : c'est lui, qui, instituteur du sacrifice viçvadjita, ne s'est réservé qu'un simple vase en argile du prodigieux amas de ses richesses, composées des rançons, que lui avaient payées les quatre parties du monde. 76.

» Sa gloire, inséparable de lui, a gravi les montagnes et franchi les mers ; elle est montée au ciel et descendue aux *enfers* habités par les serpents : nulle quantité finie ne peut en exprimer la grandeur. 77.

» Ce noble adolescent est Adja, né de lui, comme Djayanta est né du roi des cieux : il porte à l'égal de son père le fardeau pesant du monde, tel que le jeune veau attelé sous un même joug avec le taureau adulte. 78.

» Il est ton égal en race, en beauté, en fleur d'âge nouvelle éclose, en toutes vertus, dont sa modestie est la reine : donne-lui ta préférence ; que la pierrerie et l'or se marient *dans une bague.* » 79.

Elle dit ; et, quand Sounandâ eut cessé, la fille du

(1) « Illo terram moderante, ne ventus quidem turbabat fœminarum ebriarum in media horti via somno sopitarum vestes.... » (*Tr. St.*) Ebriarum n'est pas du texte. Nous sommes d'avis que la pensée intime du poète est plutôt celle-ci : Le roi savait tenir son peuple dans un tel ordre que les femmes ne craignaient pas de s'endormir au milieu des chemins, assurées qu'elles étaient d'y reposer à l'abri de toute insulte.

roi, dominant sa pudeur, accepta le jeune homme avec des yeux rayonnants d'amour et qui jetaient à l'entour de lui comme une guirlande de fleurs (1). 80.

Retenue par sa pudeur, la vierge aux cheveux bouclés ne put dire que les vœux de son cœur étaient liés en ce *beau* jeune homme ; mais, à travers tous les pores de son corps, la déclaration en sortit manifeste dans une horripilation de plaisir. 81.

D'abord qu'elle vit sa compagne tombée dans un tel état, la femme au bambou lui dit en forme de badinage : « Noble fille, passons ailleurs ! » Mais celle-ci de lui jeter un regard oblique de mécontentement. 82.

Sa nourrice aux cuisses émules du métacarpe lui fit *donc* attacher de ses mains sur l'endroit convenable au cou du Raghouide une guirlande, que dorait le santal en poudre et qui semblait un corps revêtu par son amour. 83.

A cette guirlande, tressée avec des fleurs de bon augure et tombant sur la région de sa large poitrine, l'auguste amant de penser que la jeune sœur du roi des Vidharbhains lui avait jeté autour du cou la chaîne de ses bras.

« Voici que le lotus de nuit se marie avec la lune dégagée de ses nuages ! Voici que la fille de Jahnou (2) se mêle avec un Océan, aussi noble qu'elle ! » Ces acclamations, qui n'étaient amères que pour l'oreille des rois, étaient poussées d'une voix unanime par tous les citadins, joyeux de voir s'unir un couple aux vertus égales. 84—85.

D'un côté se félicitait, remplie de joie, la cour du prince

(1) «... Filia regia,... quasi corona solemni, juvenem accepit. » (*Tr. St.*)

(2) C'est le Gange ou, pour mieux dire, la Gangâ.

favorisé ; de l'autre, s'indignait le cercle mécontent des monarques dédaignés : tel, au sein d'un lac, quand est venue l'aurore, on voit la forêt des lotus de jour s'épanouir et celle des lotus de nuit se fermer, atteinte par le sommeil. 86.

FIN DU SIXIÈME CHANT.

Chant VII.

ADJA ÉPOUSE INDOUMATI.

Ces choses faites, prenant avec lui sa sœur, qui s'était donné un époux assorti, comme une Dévasénâ incarnée, qui a fait choix d'un nouveau Kârtikéya, le souverain du Vidharbha ne pensa plus qu'à rentrer dans sa ville. 1.

Les rois eux-mêmes de retourner chacun dans le camp de son armée. La splendeur affaiblie comme celle des étoiles au matin, ils trahissent dans les formes du corps et dans les vêtements tout le dépit, qu'ils ressentent d'avoir échoué dans leurs vœux pour la sœur de Bhandja.

Comme le voisinage de Çatchî (1) en ces lieux protégeait le swayanvara contre ceux qui auraient pu y jeter du trouble, ces rois jaloux furent contraints d'étouffer en eux-mêmes le ressentiment, qu'avait excité cette préférence donnée au Kakoutshide. 2—3.

Celui-ci accompagné de sa fiancée, entra donc en paix dans la rue royale, jonchée à nouveau de fleurs et de grains frits, ombragée de drapeaux, qui abritaient de la chaleur, et toute ornée d'arcs de triomphe, resplendissants par de brillants arcs-en-ciel. 4.

Ensuite, dans les maisons aux fenêtres d'or, voici quelles furent les actions des femmes de la ville, abandonnant toute autre affaire et livrées toutes au plaisir de contempler Adja. 5.

La guirlande échappée de la ceinture, quelques-unes se précipitaient vers la rue pour voir, tenant d'une main leur abondante et longue chevelure, qu'elles ne savaient plus rattacher. 6.

Celle-ci retirait vîte son pied, dont l'extrémité s'appuyait sur *un genou de* sa parfumeuse, et, ne songeant plus à se donner une démarche coquette, elle courait à l'œil-de-bœuf, marquant jusque-là sa route avec le fard, qui stillait de son pied. 7.

Celle-là, qui avait illuminé de collyre son œil droit et qui n'avait pas encore touché à son œil gauche, s'approchait ainsi faite de sa fenêtre, sans quitter même son pinceau. 8.

Telle, qui, dans son élan, avait brisé le ruban, auquel

(1) L'épouse du roi des Dieux, Indra.

se liait son vêtement inférieur, ne se donnait pas le temps de le rattacher et, les yeux jetés dehors, elle restait au milieu de sa croisée, retenant sa jupe avec une main, dont les brillantes parures lui envoyaient des rayons jusqu'au fond du nombril. 9.

De telle, qui s'était levée en sursaut, la ceinture, à demi répandue à *terre* (1), glissait à chacun de ses pas mal mesurés et ne tenait déjà plus que par le bout du cordon, qui s'était pris à la racine de son pouce. 10.

On eût dit que les fenêtres étaient ornées de lotus, à voir s'épanouir d'une vive curiosité dans les embrâsures ces têtes de femmes, aux bouches toutes parfumées de liqueurs spiritueuses, aux yeux, qui semblaient voltiger comme des abeilles. 11.

Ces dames, qui buvaient du regard, *pour ainsi dire*, le fils de Raghou, n'étaient plus sensibles à nulle autre cause d'impression : l'œil en effet avait absorbé l'action des autres sens par toute la force de l'âme. 12.

« C'est avec raison, *disaient-elles*, que la sœur de Bhaudja, recherchée par des rois, qu'elle n'avait pas vus, a jugé bon de les rassembler dans un swayanvara ! Comment eût-elle pu autrement se donner un époux, qui fût égal à elle-même, comme Lakshmî a fait choix de Nârâyana ? 13.

» Si le maître des créatures n'avait pas dû marier l'un

(1) Voyez le Dictionnaire de Wilson au mot *âtchita*, « spread, diffused. » M. Stenzler dit : « cingulum ejus, dimidio gemmis distinctum,... »

à l'autre ces deux êtres d'une beauté si admirable, toute la peine, qu'il s'est donnée pour créer tant de charmes dans un couple, n'eût pas été à juste sens. 14.

« » Avant ce temps, ils étaient sans doute l'Amour et la Volupté : c'est pourquoi la gracieuse enfant a pu retrouver dans un millier (1) de rois ce *beau* portrait d'elle-même ; car l'âme se rappelle ceux, avec qui elle eut commerce dans une vie précédente ! » 15.

Au milieu de ces paroles douces à l'oreille, que les épouses des citadins lui envoyaient de leurs bouches, le royal jeune homme arriva au palais de son allié, tout resplendissant d'un appareil de fête. 16.

Là, pareil au feu, le prêtre honoré du souverain de Bhaudja offrit un holocauste au feu dans le beurre clarifié, accompagné des autres oblations : puis, ayant pris le feu à témoin du mariage, il unit la vierge à l'époux, qu'elle s'était choisi. 17.

Aussitôt que l'auguste adolescent eut pris dans sa main la main de l'épousée, il resplendit au plus haut degré, tel qu'un manguier, dont les jeunes pousses viennent se marier aux pousses nouvelles d'un açoka, son voisin. 18.

Une horripilation de joie hérissait le bras de l'amant, une sueur de plaisir humectait les doigts de l'amante : tant l'union de leurs mains partageait d'une manière égale entre eux les sympathies de l'amour. 19.

Leurs yeux glissaient vers l'angle extérieur et revenaient d'un mouvement égal au point, d'où il étaient

(1) Littéralement : *regum in millibus*.

partis (1) ; car, exprimant le désir, qui les attirait l'un vers l'autre, ils étreignaient la princesse des liens de la pudeur. 20.

En décrivant le pradakshina autour du lumineux Agni, ce beau couple resplendit comme la nuit et le jour, qui, attachés l'un à l'autre, circulent dans les régions voisines du Mérou. 21.

La pudique et charmante (2) princesse aux yeux de tchakora, pleins d'amour, jeta sur l'invitation du prêtre, semblable au *Dieu* créateur, une oblation de grains frits dans le feu consacré. 22.

Du brasier, il s'éleva tout à coup une fumée pure, qui sentait le grain frit, les bourgeons de l'acacia suma et le beurre clarifié ; puis, la flamme, se déroulant au long de ses joues, y fit un instant l'office de lotus mis en pendeloques au bout de ses oreilles. 23.

Le collyre se fondit sur la face de la vierge et troubla ses yeux ; ses boucles d'oreille en fleurs coupées des racines (3) se flétrirent, et, saisies par la fumée du sacrifice, les *charmantes* lignes de ses joues passèrent du rouge au pâle. 24.

Assis sur des trônes d'or, les deux conjoints sont honorés d'une aspersion de grains frits et mouillés, que

(1) *Kriyâ*, « beginning, undertaking. » M. Stenzler a traduit ainsi : « Amborum adspectus ultro citroque volantes, prope oculorum angulos directi, sed retracti simul ac in hac actione in se invicem inciderent, dulci pudoris freno coercebantur. »

(2) Littéralement : *clunium gravis pondere.*

(3) « ... semiusta granorum germina annulorum instar in aure ejus considebant, atque genæ ejus fuscabantur. » (*Tr. St.*)

viennent répandre tour-à-tour sur leurs têtes le roi, parent et allié, les maîtres de maison et les femmes en puissance de fils ou de mari. 25.

Quand le roi, flambeau de la dynastie des Bhaudjides, eut célébré de cette manière l'hymen de sa sœur, ce prince de la plus haute fortune donna ses ordres pour qu'on distribuât des présents honorifiques à chaque ministre des rois, *venus au swayanvara*. 26.

Reconnaissant eux-mêmes avec des présents menteurs cet honneur, qu'ils avaient reçu de lui, et pareils à de limpides lacs, qui recèlent des crocodiles, ceux-ci, cachant leur dépit sous des marques de joie, firent leurs adieux au roi Vidarbhain et partirent. 27.

L'assemblée des rois commença par assurer le succès de son dessein au moyen d'une alliance; et, se promettant d'épier le moment favorable pour enlever cette femme charmante, ils se mirent en embuscade sur le chemin du jeune époux. 28.

Aussitôt que le souverain des Krathakaîçikas eut terminé les noces de sa sœur, il remit dans les mains du Raghouide une dot conforme à son excellence et, lui ayant donné congé, il reconduisit Adja. 29.

Après qu'il eut marché trois jours sur la route avec ce *jeune* prince *déjà* fameux dans les trois mondes, le monarque de Koundina revint sur ses pas, comme la lune, parvenue à la fin de sa conjonction (1), s'éloigne de l'astre aux rayons chauds. 30.

(1) «... veluti luna sub Parvanis finem solem relinquit. » (*Ibidem.*)

Les rois conjurés, déjà tous irrités individuellement contre le souverain du Koçala, qui les avait dépouillés de leurs trésors, en supportèrent avec plus de peine que son fils eût obtenu cette perle des femmes. 31.

La troupe orgueilleuse de ces héros investit le chemin, par lequel Adja emmenait la jeune princesse de Bhaudja : tel, emportant sa Lakshmî sur les informations, qu'il avait recueillies de Bali, *Vishnou*, le Dieu aux trois pas, fut arrêté dans sa route par le *Démon*, ennemi d'Indra (1).

L'auguste adolescent confia la garde de son épouse au ministre de son père, accompagné d'un nombre assez fort de guerriers, et reçut lui-même l'armée de ces princes, comme l'Océan reçoit la Gangâ dans ses vagues renflées (2). 32—33.

Le fantassin de fondre alors sur le fantassin, le cavalier sur le cavalier, le char sur le char, l'éléphant sur l'éléphant ; la bataille *ne* fut *d'abord qu'*une série de combats singuliers entre les guerriers d'armes égales. 34.

Les sons bruyants des instruments de musique empêchaient d'ouïr les voix ; aussi, personne ne donnait-il à connaître sa race en la proclamant de sa bouche : seulement les archers s'envoyaient dire leur puissant nom l'un à l'autre par des flèches, où il était écrit. 35.

La poussière, que soulevait dans cette bataille le pied des chevaux, que rendait plus épaisse la roue des multi-

(1) «.... Superba regum caterva viam obsedit, ut Indræ inimicus Vishnuis habitationem, quæ splendorem a Bali datum accepit. » (*Tr. St.*)

(2) « Juvenis ille.... regum cohortem excepit, sicut Sonas fluvius tumidis undis fluvium cœlestem, Bhâgîrathîm. » (*Même traduction.*)

tudes de chars, qu'étendait la paume des mains, en se levant et s'abattant sur l'oreille des éléphants, offusqua le soleil par le voile, qu'elle jetait sur les yeux. 36.

Les drapeaux, taillés en forme de poissons, buvaient de leurs gueules fendues par la force du vent la profonde poussière des armées, comme de vrais poissons boivent les eaux troublées par la *chute des* pluies nouvelles. 37.

Au milieu de cette poussière intense, le char n'était discerné qu'au bruit de ses roues et l'éléphant qu'au son de ses clochettes agitées : le guerrier n'avait pour distinguer ses ennemis que le nom proclamé de leurs maîtres.

Cette nuit de poussière, qui s'étendait çà et là sur le champ de bataille, obstruant la voie des yeux, avait pour son lever d'aurore un fleuve de sang, vomi des blessures, que les traits avaient ouvertes dans le corps des hommes, des chevaux et des éléphants. 38—39.

Agitée par le vent, cette poussière, dont le sang avait coupé la racine sur le sol détrempé, semblait comme une fumée, qui a commencé par s'élever d'un feu, dont il ne reste plus que des charbons ardents. 40.

Revenus de l'étourdissement causé par un coup *de l'ennemi*, les guerriers, montés sur les chars, gourmandaient leurs cochers et, faisant tourner bride aux chevaux, ils couraient avec colère frapper ceux, qui les avaient blessés et dont ils reconnaissaient les drapeaux. 41.

Grâce à leur vitesse, les flèches des habiles archers, coupées au milieu du chemin par les flèches des ennemis, n'en touchaient pas moins le but de leur pointe adhérente à la moitié antérieure, *car ce* reste *de l'arme continuait à voler*. 42.

Dans le choc des éléphants, les têtes de leurs cavaliers, enlevées par les disques au tranchant aigu de rasoir, ne tombaient point aussitôt, prises qu'elles étaient soudain par les cheveux aux serres des vautours (1). 43.

Le guerrier, monté sur un cheval, ayant frappé d'un premier coup son ennemi, qui, penché sur les épaules de son coursier, n'était plus en état de riposter, n'envoyait point un second coup, mais attendait qu'il eût repris ses sens (2). 44.

Les éléphants, effrayés par les épées nues, que le soldat armé de cottes de mailles faisait tomber, au péril de sa vie, sur leurs grandes défenses, éteignaient le feu jaillissant du choc avec l'eau contenue dans leurs trompes. 45.

A voir, et ces têtes enlevées par les flèches, qui jonchaient la terre comme de fruits, et ces casques tombés, qui avaient l'air de riches coupes, et ce fleuve de sang, qui semblait de vin, on aurait dit que le champ de bataille était le cabaret de la mort. 46.

Le palais déchiré par les pointes du bracelet, un chakal, tout avide de chair, qu'il fût, rejetait de sa gueule et cédait au vautour (3) un morceau de bras, qu'ils tiraient chacun de son côté. 47.

De tel guerrier, à qui l'épée d'un ennemi avait enlevé

(1) Littéralement : *falconum extremi unguis acumine.*

(2) « Miles.... non ultro percutiebat, sed illum, cujus corpus in equi cervicem inclinatum pependit, respirare optabat. » (*Tr. St.*)

(3) Textuellement : *avibus.* M. Stenzler dit : « Brachii cujusdam partem, avibus ab utraque fine laceratam, lupus..., rejiciens illis reddidit. »

sa tête, *l'âme* montée soudain sur un char céleste, une nymphe divine assise à son côté gauche, *s'amusait à* voir son tronc danser au milieu du combat *sous la dent des carnassiers.* 48.

Là, deux héros, leurs cochers tués, se faisaient le cocher et le maître l'un de l'autre (1) ; ensuite, privés de leurs chevaux, ils combattaient avec de grandes massues ; enfin, celles-ci brisées dans leurs mains, ils tenaient encore ferme dans la mêlée, n'ayant d'armes que leurs bras. 49.

Ici, leurs âmes parties au même instant, deux guerriers, qui s'étaient donné la mort d'un coup mutuel, continuaient leur combat dans l'état même d'immortalité pour une Apsara, qu'ils se disputaient l'un à l'autre. 50.

Les deux armées alternativement subissaient une défaite ou gagnaient une victoire inconstante : de même, poussés devant et derrière par les vents, les ondes renflées de la grande mer vont et reviennent tour à tour. 51.

Voyant que l'ennemi avait rompu ses troupes, le vigoureux Adja se porta seul contre les armées de ses rivaux ; car le foin, d'où le vent a chassé la fumée, ne peut manquer de vomir le feu même. 52.

Monté dans son char, portant son carquois, vêtu de sa cuirasse, tenant son arc, l'air superbe, lui seul il arrêta cette foule de kshatryas, comme, à la fin d'un Kalpa (2),

(1) « Alii duo milites, quorum aurigæ necati erant, eodem tempore aurigæ atque pugnatores evadebant ;... » (*Tr. St.*)

(2) Age du monde : il y a ici une allusion à la fameuse incarnation cosmique de Vishnou en sanglier.

le grand sanglier contint les flots soulevés de la mer. 53.

On le voyait sur le champ de bataille approcher sa main droite si charmante vers la bouche de son carquois : une fois tirée jusqu'à l'oreille du héros, la corde de son arc semblait enfanter des flèches pour la mort de ses rivaux.

Il joncha la terre de têtes ennemies, tranchées du cou par ses bhallas. Les sourcils contractés, des rides fortement accusées sur le front, les lèvres colorées d'une vive rougeur et mordues par la colère, leurs bouches semblaient encore toutes pleines de paroles menaçantes (1). 54—55.

De tous leurs efforts, avec toutes les armes, qui brisent les cuirasses, avec toutes leurs divisions, des éléphants mis en tête (2), tous ces rois puissants de fondre à l'instant sur lui dans le combat. 56.

Enseveli sous une grêle de flèches ennemies, bientôt on ne put discerner son char qu'à l'extrémité seule de son drapeau : telle, plongée dans les brumes du matin, la première partie du jour n'est sensible que par un faible rayon du soleil. 57.

Ce noble adolescent, beau à l'égal du *jeune Dieu*, qui est armé de fleurs, le fils du monarque universel, comme pour mettre fin aux agitations d'un songe pénible (3), employa contre ces rois l'astra gandarvique assoupissant, qu'il avait reçu de Priyauvada. 58.

(1) « Sparsit ille terram hostium capitibus..... sagittarum ictu cervicibus detruncatis, sævumque vultum ostendentibus. » (*Tr. St.*)

(2) «... cunctis exercitûs agminibus, elephantis et reliquis,...» (*Même traduction.*)

(3) « Summi regis filius juvenis,... nequaquam quietis cupidus,... » (*Traduction Stenzler.*)

Soudain l'armée des rois ennemis, domptée par le sommeil, de rester, le corps appuyé sur la hampe des étendards, la visière (1) du casque reposant sur une épaule et la main paralysée dans son action de tirer l'arc. 59.

Alors ce héros sans égal, appliquant sa conque à ses lèvres, qui s'étaient imprégnées de parfum sur la bouche de sa bien-aimée, anima du souffle sa trompe; et, dans cette attitude, on aurait dit *aisément* qu'il buvait la gloire, conquise de ses mains et qui avait pris corps dans un breuvage. 60.

Revenus à l'appel de sa conque, dont ils avaient reconnu le son, ses guerriers le virent au milieu des ennemis plongés dans le sommeil (2), comme la lune, son portrait, quand elle brille au milieu des lotus, dont la nuit a fermé les corolles. 61.

Il écrivit ces lettres sur les drapeaux des rois avec la pointe des flèches, trempées dans le sang :

AUJOURD'HUI LE FILS DE RAGHOU VOUS A RAVI LA GLOIRE ;
MAIS, PAR COMPASSION, IL VOUS A LAISSÉ LA VIE.

L'un de ses bras appuyé sur l'extrémité de son arc, sa touffe de cheveux rompue en retirant son casque, le front emperlé par les gouttes de la sueur (3), il s'approcha de sa tremblante épouse et lui dit : 62-63.

« Vois de ce côté, je te le permets, Vidarbhaine, ces rois, qu'un enfant suffirait à désarmer. Voilà donc par

(1) « Illico... galearum retibus in humeros delapsis,... » (*Tr. St.*)
(2) « Devictos. » (*Même traduction.*)
(3) Textuellement : *guttis aquæ lassitudinis.*

quelle sorte de prouesse dans le combat, ils prétendent te ravir de mes mains (1) ! » 64.

Aussitôt, délivrée du trouble, qu'y avait répandu la crainte des ennemis, on vit resplendir le visage de la jeune épouse : tel un miroir, qui reprend sa clarté naturelle, quand on a essuyé la vapeur, dont une haleine avait terni la surface. 65.

Malgré toute sa joie, vaincue par la pudeur, ce ne fut pas de sa bouche qu'elle répondit à son époux, mais par la voix de ses compagnes : c'est ainsi que la terre, humectée par les gouttes de la pluie nouvelle, en remercie le troupeau des nuages par les cris de ses paons. 66.

Ensuite, quand il eut mis son pied gauche sur la tête de ces rois, le noble (2) prince emmena son auguste (3) épouse, qui, à lui voir les boucles des cheveux souillées avec la poussière des chevaux et du char, semblait une incarnation de sa Fortune, sortie victorieuse du combat.

Raghou, à qui la nouvelle de ces événements était déjà connue, félicita son fils, qui revenait vainqueur, uni avec une épouse digne de toutes louanges. Maintenant qu'il pouvait déposer sur Adja le fardeau de sa race, il désira entrer dans la voie de quiétude; car les enfants du soleil, une fois que leur fils est mis en état de porter la charge de la famille, ne restent plus dans leur maison *et s'en vont habiter les bois de l'anachorète*. 67—68.

(1) « Tali pugnæ molimine tu, quæ in meam potestatem venisti, ab istis expetiris ! » (*Traduction Stenzler.*)

(2-3) Textuellement : *à vilitate remotus non vilem adduxit.*

FIN DU SEPTIÈME CHANT.

Chant VIII.

LAMENTATIONS DU ROI ADJA.

Le monarque universel remit donc la terre, comme une seconde Indoumatî aux mains de son fils, qui déjà portait avec délices l'anneau fortuné d'un premier hymen. 1.

Adja reçut, non par soif de jouissance, mais, dit-il, par obéissance à la volonté de son père, ce diadème, qui s'offrait à lui de soi-même et que les rois s'efforcent de s'approprier souvent par les voies du crime. 2.

La terre, qui avait reçu elle-même la consécration avec lui dans les eaux bénies par Vaçishtha, proclamait en quelque sorte par la pureté de son haleine que ses vœux étaient comblés. 3.

La cérémonie du sacre faite par ce gourou, versé dans la connaissance de l'Atharva, rendit le jeune monarque invincible à ses ennemis ; car la science dans les saintes écritures et la force dans les armes sont égales, quand elles sont associées, à l'union du feu avec le vent. 4.

Ses peuples croyaient que le nouveau souverain était Raghou lui-même, revenu à la jeunesse : en effet, il n'avait pas obtenu seulement sa fortune, mais encore toutes ses vertus. 5.

Deux choses brillaient du plus vif éclat dans leur union avec un autre couple fortuné : c'étaient, par le fils, le riche empire du père et, par la modestie d'Adja, sa jeunesse fraîche éclose (1). 6.

Ce héros aux longs bras jouissait avec ménagement de la terre depuis peu inclinée devant lui, comme de l'épouse, dont naguère il avait reçu la main : « Qu'elle ne vienne pas trop vîte aux regrets ! » se disait-il. 7.

« J'ai même une place, moi, dans l'estime du monarque ! » pensait le dernier des sujets (2). En effet, il ne dédaignait personne : tel, dans les centaines de fleuves, qu'il reçoit, le réceptacle des eaux n'en méprise aucun. 8.

(1) « Duæ potissimum res cum duabus aliis rebus faustis conjunctæ eximie splendebant : prosperum regnum patrium cum Aja, ejusque recens juventus cum modestia. » *(Tr. St.)*

(2) Textuellement : *quilibet omnis inter subditos.*

Ni trop sévère, ni trop doux, il préférait un juste milieu, et, comme le vent à l'égard des arbres, il faisait plier les rois, sans les déraciner. 9.

Or, quand il vit son fils devenu célèbre au milieu des sujets par sa ressemblance avec lui-même, Raghou cessa d'attacher son cœur aux objets des sens, à des vertus, qu'attend une récompense périssable, à celles mêmes, dont le prix est le Swarga. 10.

Car, à la fin de leur vie, les rois nés dans la race du *grand* Dilîpa font asseoir un fils vertueux sur le trône, et, conduits par la dévotion, ils entrent dans la voie des ascètes, qui n'ont pour habit que l'écorce des arbres. 11.

Alors, inclinant sa tête resplendissante avec le diadème aux deux pieds de son père, qui tournait déjà le front vers l'hermitage des bois, le fils de Raghou supplia ce *pieux roi* de vouloir bien ne pas l'abandonner. 12.

Celui-ci, tendre père, satisfit à ce désir de son fils, la face baignée de larmes; mais, tel qu'un serpent ne se revêt plus de sa vieille peau, tel Raghou ne reprit jamais la pompe royale, dont il s'était dépouillé. 13.

Habitant une maison hors de la ville, il se livra aux pénitences, que s'impose le dernier des ordres : là, retirant en soi-même ses organes des sens, il était servi, comme si elle eût été sa bru, par la fortune elle-même, qui s'était faite la concubine de son fils (1). 14.

(1) « Colebatur ille a Felicitate, qua filius fruebatur, velut a nuru. » *Traduction Stenzler.*)

Cette auguste race, dont l'ancien roi s'était retiré dans la voie de quiétude, tandis que le nouveau monarque déployait sa jeune énergie, offrait à la vue une *parfaite* ressemblance avec les cieux, où la lune se cache, quand le soleil se montre. 15.

Portant les insignes de l'hermite et du roi, le Raghouide et son père semblaient aux yeux des peuples deux portions incarnées de ces deux vertus, qui ont comme attribut, celle-ci, la grandeur impériale; celle-là, l'absorption dans l'essence divine. 16.

Adja, pour atteindre jusqu'à la condition de l'invincible, fit choix de ministres habiles dans la science politique: Raghou s'associa de saints yaugis pour s'élever jusqu'à la région de l'impérissable. 17.

Le nouveau monarque prit le siége de la loi pour juger entre les sujets : d'un autre côté, l'ancien roi se fit un siége pur avec l'herbe kouça pour augmenter dans la solitude la puissance de sa contemplation. 18.

L'un courba sous le joug les rois ses voisins par le triomphe d'une force éminente; l'autre subjugua par la tactique de la méditation les cinq airs vitaux et les cinq organes des sens. 19.

Des entreprises, d'où ses ennemis espéraient des fruits, le prince, qui portait depuis peu la couronne, ne leur fit recueillir que des cendres : l'autre s'occupa de brûler continuellement ses œuvres sur le bûcher, qui est fait avec *le bois de* la science. 20.

Adja, quand il en eut senti les avantages, mit en jeu les six moyens politiques, dont le premier est de s'atta-

cher les hommes à prix d'argent (1) ; mais Raghou, qui regardait avec la même indifférence le tas d'or et la motte de terre, sut dompter même les trois qualités de nature (2). 21.

Constant dans ses actes, le nouveau monarque ne cessa point d'agir qu'il ne vît arrivée l'heure d'en moissonner le fruit ; l'ancien roi d'une âme ferme ne se relâcha point de pratiquer la contemplation qu'il ne fût parvenu à voir enfin l'âme universelle. 22.

Ainsi occupés, sans fermer l'œil, d'empêcher tout accès à leurs ennemis comme à leurs sens, ces deux êtres vigilants de recueillir un double succès : ici-bas, la grandeur, et, là-haut, la béatitude finale. 23.

Après qu'il eut passé un certain nombre d'années dans l'attente de l'Incréé (3), Raghou, parvenu à voir tout avec une égale indifférence, atteignit enfin, à la force de sa contemplation, l'Ame éternelle, qui habite au-delà des ténèbres. 24.

A la nouvelle que l'âme de son père s'était affranchie du corps, le jeune monarque, aidé par les ascètes, après qu'il eut versé des larmes un long temps, rendit, sans le

(1) « Ajas sex illas virtutes exercebat, pacificationem scilicet et reliquas ;... » (*Tr. St.*) Le texte dit : *panabandha* avec n cérébral dans la deuxième syllabe, c'est-à-dire, *le lien par gages* ou *pensions*. On fait sans doute allusion aux *oupâyas*, moyens politiques, au nombre de quatre, *ordinairement*, dit Wilson ; ce qui donne à supposer une autre manière de les compter.

(2) Voyez l'Amara-Kosha, tome I, p. 29, n° 10.

(3) « Raghus,... postquam aliquot annos, filio obsequens,... » dit M. Stenzler ; mais le texte sanscrit me semble dire toute autre chose : *adjaryapaikshayâ*, c'est-à-dire, *innati expectatione*.

ministère du feu, quoiqu'il en fût un des *fervents* adorateurs, les devoirs suprêmes à la dépouille paternelle. 25.

Versé dans les Traités des cérémonies en l'honneur des aïeux, s'il en fit les obsèques, ce fut par amour filial seulement ; car ceux, qui sortent du corps par cette voie, n'ont pas besoin des mets funéraires, que les fils offrent aux mânes de leurs pères. 26.

Il fit annoncer par des hommes instruits dans les meilleures choses qu'il ne fallait pas verser des larmes sur *la mort de* son père, à qui *le ciel* avait ouvert la plus sublime des routes ; et, quand son esprit se fut consolé, il prit un arc muni de sa corde et réduisit le monde à ne reconnaître que sa loi. 27.

En ce temps, on vit Indoumatî et la terre, qui se partageaient cet époux du plus haut courage, enfanter, par jalousie l'une de l'autre, celle-ci une infinité de pierreries, celle-là un fils, qui devint un héros. 28.

C'est lui, que les savants appellent Daçaratha, nom fameux dans les dix points de l'espace ; c'est lui-même, qui fut père de *Râma,* l'ennemi du monarque aux dix têtes ; et c'est encore lui, de qui la splendeur fut égale à celle de l'astre aux mille rayons. 29.

Après qu'il se fut acquitté de sa dette avec un tel fils, avec des sacrifices, avec la science des Védas, envers les mânes, envers les Dieux, envers les saints anachorètes, le prince fut aussi brillant que le soleil dégagé du cercle des nuages. 30.

Sa force lui servait à repousser des malheureux toute appréhension, et son vaste savoir à s'attirer le respect des savants ; car il mettait au service des autres non seulement ses richesses, mais encore l'excellence de ses qualités. 31.

Un jour, ce roi, si bien partagé en fils, *ce prince*, à l'œil toujours ouvert sur les sujets, se promenait avec la reine dans son bocage au pied de la ville, comme *Indra*, le dominateur des vents, se promène, accompagné de Çatchî, dans ses bosquets du Nandana. 32.

Or, Nârada, s'en allant jouer de son luth à la cour de Çiva, qui avait transporté sa résidence au *saint lieu de* Gaukarna, sur le bord de l'Océan méridional, passait alors dans le chemin par où le soleil revient du nord. 33.

Le vent impétueux de sa marche enleva, comme s'il eût envié ce parfum, la couronne posée au front de sa vîna et tressée avec les fleurs du ciel. 34.

Outragée par cette insolence du vent, on vit la cithare de l'anachorète verser elle-même des larmes, auxquelles un essaim d'abeilles, qui suivaient les fleurs célestes, donnait une ressemblance de collyre mêlé avec des pleurs.

La couronne immortelle, qui, par la riche abondance du miel et du parfum, surpassait tout ce que la saison des lianes a de plus suave, tomba dans un lieu charmant, sur les boutons de la gorge opulente de l'épouse royale. 35—36.

Troublée à la vue de cette couronne, qui resta à peine la durée d'un instant fixée à ses deux seins admirablement modelés, la bien-aimée du plus grand des hommes ferma les yeux comme un elair-de-lune, quand l'obscurité vient soudain lui dérober son astre. 37.

Son âme s'échappant du corps, elle tomba et fit tomber même son époux : est-ce que la goutte d'huile répandue n'entraîne pas à terre la flamme d'une lampe avec elle ? 38.

Aux cris pitoyables et confus, jetés par les suivants de

l'un et de l'autre époux, les oiseaux, nichés dans les forêts de lotus, répondirent effrayés, comme s'ils étaient saisis d'une égale douleur. 39.

L'éventail et les autres moyens eurent bientôt dissipé l'évanouissement du roi; mais la reine, elle ne reprit pas, *elle!* l'usage des sens; car l'emploi du remède ne produit son effet que s'il reste encore de la vie. 40.

L'époux, rempli du plus ardent amour, embrassa l'infortunée et l'approcha de son cœur, place accoutumée de cette femme charmante, dont l'état ressemblait par la fuite de son âme à celui d'un luth aux fibres détendues. 41.

Portant sur le sein son épouse affaissée aux couleurs effacées par la cessation de la vie, Adja paraissait alors tel que la lune au matin, quand le jour vient troubler ses marques, *où l'on voit dessinée une ébauche* du lièvre. 42.

Il perdit même sa fermeté naturelle et gémit en ces mots d'une voix, que ses larmes rendaient balbutiante; car, si le fer chauffé s'amollit, que ne dira-t-on pas des âmes? 43.

« Si des fleurs peuvent nous ôter la vie en touchant le corps seulement, dans quelle autre chose le Destin, s'il veut nous frapper, ne trouvera-t-il pas, hélas! une arme assez puissante? 44.

» Ou la mort se met à détruire une chose douce par une chose douce, et j'en ai vu naguère un exemple dans un lotus, qui périt, arrosé de neige; — ou, comme le donne à penser la ruine de mon bonheur, c'est contre moi que Brahma lui-même a forgé ce tonnerre *dans une fleur;* car, s'il n'a point renversé l'arbre, n'a-t-il point abattu cette liane, qui était venue s'unir à ses branches? 45—46.

» Jamais, quoique je t'aie long-temps offensé, tu ne m'as infligé ton mépris : pourquoi donc à cette heure, où je suis innocent, ne me crois-tu pas digne que tu m'adresses une parole ? 47.

» Je suis un perfide, on ne peut en douter ! Je me suis amusé, tu le sais, à feindre que je t'aimais, femme au candide sourire, puisque tu as fui de ce monde vers le ciel, sans me dire un *faible* adieu et pour une absence, qui n'aura point de retour ! 48.

» Tout à l'heure, mon âme infortunée avait suivi mon épouse : pourquoi donc mon âme est-elle revenue sans elle ? Cette immense douleur est sa faute : *eh bien !* c'est à elle de la supporter ! 49.

» On voit encore sur ton visage quelque rosée de la sueur, qu'y fit naître, *il n'y a qu'un instant*, la fatigue de la volupté ; et cependant ton âme est déjà descendue au tombeau : honte soit donc à cette fragilité des mortels !

» Jamais, de pensée même, je n'ai rien fait, qui te fût désagréable, pourquoi donc m'abandonnes-tu ? Je suis l'époux de la terre, mais c'est de nom seulement : tous les désirs, que me faisait sentir la nature, n'avaient-ils pas leur plaisir en toi ? 50—51.

» En agitant les touffes de tes cheveux bouclés, entremêlés de fleurs, embellis d'abeilles, ce vent fait croire à mon âme, femme charmante (1), que tu reviens à la vie.

» Daigne vite par ton réveil, ma bien-aimée, dissiper

(1) Littéralement : *femme aux cuisses de métacarpe*, c'est-à-dire, *lisses comme lui*, sans doute ; car il est assez difficile d'apercevoir quelque autre analogie entre ces deux choses.

le trouble de mon *cœur,* comme l'herbe de l'Himâlaya, par ses clartés dans la nuit, chasse les ténèbres amoncelées au fond des cavernes. 52—53.

» Ta bouche, sur laquelle tes cheveux bouclés voltigent au souffle du vent, je m'afflige de la voir ainsi muette de paroles : tel, dans la nuit, un *calice de* lotus endormi, autour duquel ont cessé jusqu'à son réveil les bourdonnements des abeilles. 54.

» La nuit revient *après le jour* s'unir avec Lunus, l'amante du flamingo revient *après la nuit* retrouver son amant ailé ; ils peuvent supporter ainsi des intervalles de séparation : mais tu me quittes pour une absence infinie, comment n'en serais-je pas au désespoir ? 55.

» Tes membres si doux, qui ne pouvaient souffrir de s'étendre même sur un lit de pousses nouvelles, comment vont-ils maintenant, dis, femme aux cuisses ravissantes, supporter la couche d'un bûcher ? 56.

» Cette tienne ceinture, la première confidente de nos voluptés ; elle, dont la mort de ta marche coquette a brisé la voix, ne semble-t-il pas que son chagrin l'ait jetée avec toi dans la tombe, où tu dors d'un sommeil, qui n'aura plus de réveil ? 57.

» Ta voix suave s'en est allée dans les kokilas, ta marche non-chalante d'ivresse dans les flamingos, tes yeux mouvants dans les gazelles, les grâces de tes mouvements dans les lianes, qui se balancent au souffle du vent. 58.

» En vérité, c'est à moi, que tu pensais au moment où tes désirs t'appelaient vers le ciel ; et cette pensée te fit partager tes qualités entre eux ; mais elles ne sont pas

capables de soulager mon cœur, que notre séparation a frappé d'un coup mortel. 59.

« N'est-ce point là ce manguier et ce priyangou, que tu voulais marier ? Il est mal-séant à toi de partir, sans que tu aies célébré la cérémonie de leur hymen ! 60.

» La fleur, que va produire cet açoka, fécondé (1) *au contact de ton pied,* comment la changerai-je, cette parure destinée à tes cheveux bouclés, en une guirlande offerte à tes mânes ! 61.

» Ta mort, femme charmante, est déplorée même de cet açoka, qui verse des fleurs en guise de larmes, se rappelant qu'il fut touché par ton pied au son gracieux de tes noûparas ; faveur, qu'un autre n'eût pas obtenue facilement. 62.

» Sans avoir fini cette guirlande, que nous nous amusions à tresser ensemble avec les fleurs à demi-recueillies des vakoulas (2), dont le parfum joue celui de ton haleine, pourquoi dors-tu déjà ce *sommeil,* femme au gosier de Kinnara ? 63.

(1) Voudrait-on bien nous permettre de reproduire ici pour explication quelques vers du troisième chant de notre PANTHÉON ?

« Heure, où périt l'Amour, interrompt un Génie,
Du souvenir des Dieux sois à jamais bannie !
Hélas ! on ne vit plus.........
Ni fleurir de plaisir l'açoka frémissant,
Qu'un pied de jeune fille électrise en passant :
Ni du blanc siricha les perles bocagères
Pendre en boucles d'oreille au cou blond des bergères :
Car le désir de plaire inventa les atours,
Et la coquetterie est la sœur des amours ! »

(2) *Mimusops elengi.*

» La société de tes amies ne partageait-elle pas tes plaisirs et tes peines ? Ton fils, que voici, ne ressemble-t-il pas d'heure en heure (1) davantage à Lunus ? Moi, n'avais-je point un seul amour ? Et, quoique tout fût ainsi, tu as d'une âme cruelle embrassé une telle résolution !

» *Le soleil de* mon bonheur est descendu au couchant, ma volupté s'est évanouie, mes chants ont cessé, la saison n'a plus de fêtes, la cause de mes parures n'existe plus et ma couche est toute vide aujourd'hui. 64—65.

» Épouse, *sage* conseillère, amie sympathique, disciple chérie dans l'enseignement des beaux-arts, dis, femme charmante, que ne m'a point ravi en toi la mort, détournant son visage de la compassion ? 66.

» Après que tu as savouré, femme aux yeux enivrants, ces douces liqueurs versées pour toi sur ma bouche, comment pourras-tu boire cette libation d'eau, gâtée par des larmes, qu'on offre aux Mânes de l'autre monde ? 67.

» Séparé de toi, ma prospérité dût-elle même subsister, ce qu'il faut priser maintenant le bonheur d'Adja, le voici : pour moi, que d'autres charmes ne pourront jamais séduire, désormais tous les plaisirs des sens habitent dans la tombe avec toi (2) ! » 68.

A ces gémissements, accompagnés de gestes lamentables (3), sur *la mort de* son épouse, le monarque du

(1) *Pratipad* ; la version latine paraît oublier ce mot : « Hicce filius noster, dit-elle, lunæ plenæ similis est. »

(2) « Etiamsi est mihi imperium, sine te Ajæ felicitas finita existimetur. » (*Traduction Stenzler.*)

(3) « Kosalæ rex, his verbis quceribundis lamentans de amata,... » (*Même traduction.*)

Koçala fit répandre aux arbres mêmes des torrents de larmes, qui ruisselaient des branches sous la forme de résine. 69.

Alors, ses gens retirent avec peine de son sein la femme charmante, qu'ils ornent de ses dernières parures et livrent au feu sur un bûcher d'aloës et de santal. 70.

« Dans son désespoir, oubliant qu'il était roi, *eût dit le monde*, il n'a point voulu survivre à sa femme ! » Ce fut la crainte de ce blâme et non l'amour de la vie, qui l'empêcha de jeter son corps dans le bûcher aux côtés de la reine *bien-aimée*. 71.

Après dix jours écoulés, ce roi sage fit célébrer dans ce même bocage sous les murs de sa capitale, avec la plus grande pompe, les cérémonies funèbres en l'honneur de son épouse, dont il ne restait plus que les vertus. 72.

Il rentra sans elle dans la ville et, d'un visage aussi pâle que la face de Lunus après le départ de la nuit, il contempla, sur les joues baignées de larmes des épouses du citadin, comme une dérivation de sa propre douleur.

A la suite de ces choses, le saint anachorète, consacré pour les sacrifices de son palais, ayant connu par la puissance de l'intuition au fond de l'hermitage, où il s'était retiré, que l'excès du chagrin avait énervé ses facultés, lui envoya des conseils par un disciple. 73—74.

« Quoiqu'il sache la cause de ton désespoir, le solitaire, *dit celui-ci*, retenu par le sacrifice, qu'il n'a pas encore achevé, n'a pu venir lui-même raffermir ta majesté dans son assiette naturelle, lui, de qui l'âme s'est rendue inébranlable. 75.

» Il a mis en moi sa parole, dont les mots, prince ver-

tueux, sont l'expression d'un léger avis : écoute-le, ô toi, de qui la force d'âme est célèbre, et daigne le déposer en ton cœur. 76.

» Car le maître voit du regard indéfectible, que lui a donné la science, ces trois choses dans les régions de l'âme incréée : le passé, le présent et l'avenir. 77.

» Jadis Indra (1), qu'avaient jeté dans l'inquiétude les terribles pénitences, auxquelles s'adonnait Trinavindou, envoya chez lui une femme des Dieux, Harinî, accoutumée à briser les méditations. 78.

» Irrité de l'obstacle, qui entravait sa contemplation, l'anachorète, de qui la colère faisait déborder les flots de la mort sur les rivages de sa quiétude, maudit la nymphe, qui déployait devant lui ses charmantes séductions, et s'écria : « Sois donc une simple mortelle ! » 79.

» Bienheureux, lui répondit-elle, je *n'ai fait qu'obéir au* maître, dont je suis la servante : pardonne-moi cette action malheureuse ! » Alors, il borna l'exil de la nymphe sur la terre au temps où elle y verrait des fleurs du ciel. 80.

» Elle naquit dans la race des Krathakaiçikas et longtemps après *ce jour* elle est devenue ton épouse : enfin, ayant eu le bonheur de voir tomber du ciel ce qui devait mettre fin à la malédiction, la mort a brisé sa chaîne. 81.

» Loin de toi donc cette pensée continuelle de sa mort ! Mourir est un malheur commun à tous ceux qui naissent. C'est à la terre, qu'il te faut songer ; car la terre est la véritable épouse des rois ! 82.

(1) « Olim Vishnus, timens Trinavinduem,... » (*Tr. St.*)

» Au temps de la prospérité, la sagesse de ton cœur s'est manifestée dans ta prudence à fuir le reproche d'être un homme enivré de ses grandeurs : aujourd'hui qu'est arrivée l'heure de l'adversité, fais éclater de nouveau la sagesse de ton âme par ta fermeté. 83.

» Comment peux-tu espérer d'obtenir avec des larmes une femme, que tu n'obtiendrais pas même, si elle s'était brûlée veuve sur ton bûcher ; car les mortels, qui se précipitent vers l'autre monde, y vont par des chemins différents, suivant les œuvres. 84.

» L'âme affranchie de la tristesse, honore ton épouse avec les présents des oblations funèbres aux Mânes : quand elle se prolonge à l'excès, la larme des parents, nous dit-on, est un feu pour le mort. 85.

» La mort est la condition naturelle des âmes ; la vie, disent les sages, est pour elles un état de maladie : si une créature subsiste avec le souffle, ne fût-ce qu'un seul instant, peut-on dire que ce lui soit un avantage (1)? 86.

» Pour l'homme d'un esprit faible, la mort d'un objet aimé, c'est la flèche, qui se plonge au fond du cœur ; mais, pour l'homme d'une intelligence ferme, c'est le dard, qu'on retire de la plaie, car il sait que la mort est la porte de la vie. 87.

» Puisque le corps et l'âme, suivant les Védas, ont de la répugnance à s'unir (2), quel chagrin, dis-moi, peut

(1) « Mors enim animis est naturalis conditio, vita vero non nisi earum immutatio dicitur a sapientibus : quare si vel temporis momentum homo spirans manserit, nonne hoc ei lucrum erit? » (*Tr. St.*)

(2) « Quoniam corpus et anima in Vedis etiam conjungi et separari dicuntur,... » (*Ibidem.*)

donc inspirer au sage une séparation du monde extérieur? 88.

» Ne te laisse pas tomber, ô le plus grand des sages, sous l'empire du chagrin, tel qu'un homme du vulgaire! Quelle sera la différence entre les arbres et les montagnes, si ces deux choses tremblent au souffle du vent?» 89.

« C'est vrai! » dit l'infortuné, acceptant la parole de son guide à l'esprit élevé; mais, n'ayant pu trouver où se loger dans son cœur, encombré de chagrins, elle revint, pour ainsi dire, avec l'hermite congédié vers le saint anachorète, qui l'avait envoyée. 90.

L'enfance de son fils obligea ce prince doux et véridique à rouler encore le cercle de huit années dans la contemplation des portraits ou des statues de son épouse et dans les charmantes illusions des songes, qui lui rendaient sa femme un instant. 91.

Le cœur fendu avec le pieu de la douleur, comme le sol d'un palais avec une pousse du figuier vénéneux, il eût, dans son impatience de se réunir à sa bien-aimée, imputé à la bonne fortune toute maladie, incurable aux médecins, qui serait venue mettre une fin à sa vie. 92.

Ensuite, après qu'il eut consacré, suivant les rites, dans la charge de veiller au salut des peuples son fils, entièrement instruit et portant la cotte de mailles, ce monarque, aspirant à s'affranchir lui-même de cette triste habitation dans un corps assiégé par toutes les infirmités, résolut de se vouer au jeûne absolu jusqu'à l'entière extinction de sa vie. 93.

Bientôt, abandonnant son corps sur le rivage, où la Sarayoû commence à mêler son onde avec les eaux de la

Gangâ, il parvint à l'honneur d'être compté au nombre des Immortels; et, réuni avec sa femme plus belle encore, qu'elle n'était sur la terre, il savoura le bonheur avec elle dans les maisons de plaisir, qui ornent l'enceinte du Nandana. 94.

FIN DU HUITIÈME CHANT.

Chant IX.

DESCRIPTION D'UNE CHASSE.

Aussitôt qu'il se fut assis immédiatement après son père sur le trône du Koçala supérieur, le héros Daçaratha, de qui la méditation avait déjà vaincu les sens, régna à la tête des rois les plus sages. 1.

Accoutumés au sceptre de sa famille, le globe du monde et sa métropole, qu'il gouvernait avec un droit consacré par les rites, s'adonnaient aux vertus de ce monarque, dont la force égalait celle du Dieu, qui fend les montagnes. 2.

Les savants disent que ce prince infatigable, issu des rois enfants de Manou, réunissait en lui seul un couple divin, Indra et Kouvéra (1), par son attention à verser dans le temps opportun sur des hommes capables les *fécondes* pluies de ses largesses (2). 3.

Sous le règne de ce fils d'Adja, qui avait la splendeur d'un Immortel et qui chérissait la quiétude, la terre abonda en fruits et jamais la maladie ne mit un pied dans son empire : combien moins une victoire gagnée par les ennemis ! 4.

Passé dans ses mains, le royaume d'une vigueur invincible rayonna de nouveau en toutes les prospérités, dont il avait joui sous Raghou, qui porta ses triomphes jusqu'aux dix bouts de l'espace, et, après lui, sous Adja. 5.

Par son égalité d'âme, par ses largesses, qu'il répandait en pluies d'or, par sa force à contenir les méchants, ce puissant monarque imitait Yama, le roi des Yakshas et le souverain des mers, comme il égalait en splendeur le Dieu, dont Arouna conduit le char (3). 6.

Ni le plaisir de la chasse, ni le jeu, ni les douces parures, aussi belles que la lune (4), ni une bien-aimée à la fraîche jeunesse ne pouvaient arrêter son ardeur à poursuivre la prospérité. 7.

(1) Mot à mot, en deux périphrases, *le meurtrier de Bala et le roi des richesses.*

(2) « Utrumque, et Balæ occisorem, et hunc principem, a Manue rege oriundum, quia opportuno tempore remunerabantur homines officium servantes, viri sapientes lassitudinis abactores appellabant. » (*Tr. St.*)

(3) « ... Rex Yamam, Kuveram atque Varunam æmulabatur, sed splendore suo solem, cum Aruna conjunctum. » (*Même traduction.*)

(4) « ... nec vinum, lunæ instar suave,... » (*Ibidem.*)

Jamais il ne lui échappait une parole basse, fût-ce dans le vin (1), ni une fausse dans ses propos de badinage : il était sincère même avec les ennemis et n'adressait que des paroles douces en réponse à des paroles amères (2). 8.

Ce fils de Raghou envoyait la lumière ou les ténèbres à tous les rois du monde ; car, s'il était un ami pour ceux, qui respectaient sa loi, il avait un cœur de fer vis-à-vis des récalcitrants. 9.

N'ayant que son char avec son arc et la corde, il subjugua la terre jusqu'à l'Océan, sa *flottante* ceinture : malgré les *vigoureux* éléphants, malgré les coursiers à l'ardente vitesse, l'armée *des ennemis* ne se rangeait devant lui que pour acclamer sa victoire (3). 10.

Les mers, bruyantes comme les nuages tonnants, se firent les tambours de la gloire pour ce héros d'une fortune égale à celle de Kouvéra et qui, son arc à la main, n'ayant que son char bardé de fer, avait soumis toute la terre. 11.

De même qu'Indra jadis avait coupé les ailes aux montagnes (4) avec le tranchant acéré de sa foudre : tel ce prince au visage de lotus frais éclos abattit les ailes de

(1) M. Stenzler dit : « Neque verbum humile, ne ad Indram principem quidem,... » Il nous semble qu'il se trompe : *vâsavaî* n'est point ici un seul mot, signifiant *le fils de Vasou*, Indra ; il doit y avoir là deux mots contractés : *vâ — âsavaî*, c'est-à-dire, *vel in vino.*

(2) « Nec verbum asperum, ne ad inimicos quidem, dicebatur ab illo, ira libero. » (*Tr. St.*)

(3) «... atque exercitus ejus, elephantos, equos celerrimos habens, non nisi victoriam illius renuntiabat. » (*Tr. St.*)

(4) « Indras fulmine acuto vincebat montium partes, sibi infestas ; ille vero.... » (*Même traduction.*)

ses ennemis avec son arc tonnant, qui répandait une averse de flèches. 12.

Les rois par centaines vinrent toucher le fard des ongles de ses pieds avec les rayons moins brillants des pierreries, qui resplendissaient à leurs diadèmes : tels, prosternés, les Vents adorent les pieds de Çatakratou au courage invincible. 13.

Faisant grâce aux épouses des rois, les cheveux défrisés et tenant de jeunes enfants, leurs fils, qui le saluaient à la manière de l'andjali, *révérence*, à laquelle des ministres exerçaient leurs petites mains, il revint des bords de la grande mer à sa capitale, qui n'était pas inférieure à la *divine* Alaka (1). 14.

Parvenu à faire de son trône le centre du globe et ne voyant pas s'élever une autre blanche ombrelle que la sienne, avait-il ouï dire ces mots : « La terre de tel roi n'a pas encore été conquise ! » aussitôt, sans paresse, le monarque d'une splendeur égale à celle de Lunus ou d'Agni *poussait là son char victorieux*. 15.

Ce prince, qui avait conquis les richesses du monde à la force de ses bras et qui, dans les sacrifices, déposait humblement son diadème, fit élever des colonnes de sacrifice toutes d'or, illuminant de leurs vives clartés les rives de la Tamasâ et de la Sarayoû. 16.

Portant le bâton *du religieux mendiant* et la peau d'antilope, les flancs ceints avec une guirlande d'herbes kouças, la bouche muette, la corne d'une gazelle embrassée dans sa main, on eût dit Çiva même, incarné au corps

(1) La ville capitale de Kouvéra, le Dieu des richesses.

de l'Adjide, sanctifié par les sacrifices et brillant, grâce à lui, d'une splendeur sans égale. 17.

Soigneux de célébrer les avabhritas, les sens domptés, digne enfin d'être accueilli dans l'assemblée des Immortels, il faisait courber seulement sa tête superbe au roi, qui le menaçait d'un orage (1). 18.

Dédaigant ce roi né dans la race de Kakoutstha et l'Être-existant-par-lui-même, son cher époux, quel autre monarque, attentif aux prières des indigents, eût mieux aimé caresser la Déesse, qu'on représente un lotus à la main (2) ? 19.

Combattant au front de la bataille, quand il se fut uni d'une alliance avec le roi des Dieux, il fit chanter la haute vigueur de son bras aux épouses des Immortels, dont ses flèches avaient dissipé la terreur. 20.

Plus d'une fois, son arc au poing, mais n'ayant que son char, ce héros impétueux, qui marchait devant le Dieu aux coursiers verts (3), abattit sur le champ de bataille, avec le sang des mauvais Génies, les tourbillons de poussière, qui montaient vers l'astre du jour. 21.

De même que les rivières des montagnes se marient

(1) Textuellement : *au nuage ennemi de Namoutchi.* M. Stenzler dit : « Ille pluentem Namuchis hostem caput elatum inclinare fecit. » Nous avons considéré *namutchaisari,* « l'ennemi de Namoutchi, » comme synonyme de *Namutchisoûdana,* « le meurtrier de Namoutchi, » c'est-à-dire, Indra, et nous prenons ce dernier mot lui-même dans le sens métaphorique de roi, si ordinaire, qu'on le trouve, pour ainsi dire, à chaque pas.

(2) C'est Lakshmî, l'épouse de Vishnou, non seulement la Déesse de l'abondance et de la beauté, mais encore la Fortune du Panthéon Indien.

(3) Indra.

avec l'Océan ; de même les filles des princes, qui régnaient sur le Magadha, le Koçala et le Kaikaya, instruites à révérer leur époux comme un Dieu, furent données en mariage à ce roi, qui savait planter ses flèches au corps des ennemis. 22.

Environné de ces trois bien-aimées, il resplendissait tel, que si, habile à secourir ceux qui font la guerre à ses ennemis, le Dieu aux coursiers verts était descendu lui-même sur la terre pour dompter les créatures. 23.

Ensuite arriva le printemps couronné de fleurs nouvelles, comme s'il voulait rendre hommage au monarque universel, admirable en son courage et qui soutenait un fardeau égal à celui, que porte Yama, Kouvéra, la Déité, qui règne sur les eaux, et le Dieu, qui tient la foudre. 24.

Arouna fit tourner bride au char, quand son maître voulut passer dans la région habitée par Kouvéra ; et le soleil, abandonnant le mont Malaya de nettoyer le front des jours en arrêtant les neiges du matin. 25.

D'abord apparurent les fleurs ; ensuite, naquirent les nouvelles feuilles; après elles, vinrent le murmure des abeilles et le chant des kokilas : c'est ainsi que le printemps versa l'un après l'autre ses dons, quand il fut descendu vers la contrée, où l'ombre des arbres noircit le sol des bois. 26.

La richesse de la saison, qui suit le départ des frimas, avait déposé dans les branches des kinçoukas une multitude de boutons, qui brillaient comme les blessures, dont le corps d'un amant est tatoué par les ongles d'une amante, à qui l'ivresse fit oublier sa pudeur. 27.

Le soleil avait diminué la rigueur du froid ; mais il

n'avait pas encore assez de force pour faire tomber les ceintures, qui dérobaient aux yeux les hanches des femmes (1), ni l'empêcher d'être piquant à des lèvres, où les morsures d'un amant avaient laissé de vives blessures. 28.

Avec leurs jeunes boutons, avec leurs pousses nouvelles, qui se balançaient au vent du Malaya, comme s'ils étudiaient les gestes d'une pantomime, les branches du manguier enivraient l'âme de ceux mêmes, qui ont mis sous leurs pieds l'amour et la haine. 29.

Les oiseaux aquatiques et les abeilles volaient sur le lac butiner les moissons de lotus pleines de miel : ainsi, les indigents ont recours aux richesses d'un monarque, amassées au profit des gens de bien par la science d'un bon gouvernement (2). 30.

Non-seulement la fleur nouvelle, que la saison avait déjà fait naître sur les branches de l'açoka, excitait le cœur à aimer ; mais le frais bourgeon de la jeune pousse entrelacé aux oreilles d'une femme jetait ses amoureux en pleine ivresse. 31.

Les barleries, si renommées pour donner la provision de miel aux abeilles, soulevaient dans leurs rameaux le murmure des essaims et leurs feuilles nouvelles semblaient de récents tilakas, que le printemps avait peints sur le front des Flores bocagères. 32.

(1) Textuellement : *zona clunes mulierum invisibiles factas habens.* M. Stenzler dit au contraire : « Frigus, quod latera cingulo vacua facit. » On quitte la ceinture au temps chaud, on la reprend dans la froide saison.

(2) « Ut petentes adibant regis felicitatem, rectitudinis virtutibus acquisitam, cujus fructus est proborum benevolentia ; sic.... » (*Tr. St.*)

Ses fleurs jeunes écloses faisaient assiéger le vakoula (1) par de longues files d'abeilles, avides de miel, qu'attirait leur bonne odeur, semblable à celle du rhum, quand on le respire sur la bouche d'une jolie femme (2). 33.

Les essaims d'abeilles suivaient la poussière, que le vent des bocages emportait des styles de la fleur : tel que si l'Amour, son arc à la main, déployait son drapeau, ou comme si c'était du santal en poudre enlevé de son visage à la Flore de la saison. 34.

Les femmes buvaient en compagnie de leur époux un vin ami de l'amour, réparateur des fatigues de la volupté, vainqueur du lotus dans son exquise odeur et qui savait tresser la chaîne des ravissantes coquetteries. 35.

Avec leurs nymphées épanouis, avec leurs oiseaux altérés aux ramages d'ivresse amoureuse, les étangs des maisons brillaient tels que des femmes aux yeux embellis par le sourire, aux ceintures lâches, aux clochettes gazouillantes. 36.

Blessé par le printemps, l'époux de la nuit (3), dont le visage pâle resplendit au lever de l'astre aux rayons froids, inclinait à se dessécher, comme la jolie femme, qui n'arrive pas au bonheur du tête-à-tête, objet de ses désirs. 37.

(1) *Mimusops elengi.*

(2) « Flores, liquore e mulierum oribus nutriti,... » (*Tr. St.*)

(3) C'est, à notre avis, le lotus blanc, appelé d'un autre nom poétique *râtrihâsa*, c'est-à-dire, *la fleur, qui sourit dans la nuit.* Voici la version de M. Stenzler : « Nox, vere decrescens, quia pulchræ vesperæ luna orta pallidæ reddebantur, tenuis evasit, feminæ instar, quæ voluptatis congressus cum marito non particeps facta est. »

Dissipant les fatigues, que fit naître la passion de la volupté, les rayons de la lune aux clartés sereines par la fuite des frimas donnaient une vigueur nouvelle au Dieu, qui porte l'arc de fleurs et le drapeau invincible du poisson. 38.

Les jeunes filles cueillaient, pour la tresser avec les boucles de leurs cheveux, cette fleur suave par l'or de ses pétales, (1), qui resplendissante à l'égal du feu sur l'autel, était comme la parure d'or, que ceint la Flore elle-même des forêts. 39.

Distingué par de ravissantes abeilles, tombant sur des rangées de fleurs comme des gouttes de collyre, *l'arbre* tilaka faisait au front des bois l'effet charmant du tilaka *symbolique* au front d'une jolie dame. 40.

Gentille amante de l'arbre, *qu'elle embrasse;* la mallikâ (2) nouvelle enivrait l'âme par son brillant sourire, composé de fleurs, éclos sur des lèvres de bourgeons et parfumé de l'odeur *en quelque sorte* du vin (3). 41.

Les robes, dont le rouge eût fait envie à l'aurore, les épis d'orge remis à leur place autour des oreilles, les chants du kokila : toutes ces puissances de l'amour ne permettaient plus aux folâtres amants un autre penchant que vers les femmes. 42.

Ses pétales couverts de limpides étincelles et s'offrant d'elle-même à l'hymen des essaims d'abeilles, la perle, qui naît sur les branches du tilaka, se montrait

(1) « Florem foliis filamentoque tenerum.... » *Tr. St.*
(2) Le jasmin d'Arabie ou *jasminum zambac.*
(3) «... pollinis odorem spargente.... » (*Tr. St.*)

d'une beauté égale aux perles d'nn réseau fait pour tenir les cheveux rassemblés. 43.

D'abord, on entendait sous les ombrages des bois fleuris, embaumés d'une suave odeur, le kokila jeter dans l'air une voix brève, entrecoupée comme les paroles d'une femme, défaillante de volupté. 44.

Ensuite, la liane des bocages, imitant avec ses fleurs la blancheur aimable des dents, murmurait par le bourdonnement des abeilles un chant délicieux à l'oreille et ses rameaux agités par le vent semblaient des mains, qui battent la cadence. 45.

Prenant part aux jeux des nouvelles escarpolettes, la fête de la saison, une épouse dans son envie d'embrasser le cou de son époux laissait, bien qu'adroite, se relâcher la liane de son bras, qui tenait mal saisie la corde, où le siége était suspendu. 46.

« Mettez de côté l'orgueil ! Hélas ! c'est assez de guerre ! Une fois passé, le bel âge ne revient plus (1) ! » Ainsi disait le kokila : aussi les dames s'amusaient-elles à profiter de ces conseils donnés par l'oiseau. 47.

Après qu'il eut savouré à son aise en compagnie de femmes enjouées la fête de la saison, le monarque, semblable à l'Amour et pareil au Printemps riche de miel (2), s'en alla goûter le plaisir de la chasse. 48.

Cet exercice fait acquérir de l'adresse en vous appre-

(1) Si les mots sanscrits, dont la version figure dans ces deux lignes, sont une onomatopée plus ou moins fidèlement imitée du chant naturel au kokila, c'est pour le chant, sinon pour le genre, un oiseau bien différent de notre *cuculus*.

(2) « Rex....Vishnui, Veri et Kâmadevæ similis. » (*Tr. St.*)

nant à toucher un but, qui change de place; il enseigne à distinguer la crainte et la colère dans les mouvements *des animaux;* il fortifie l'âme en l'accoutumant à surmonter la fatigue : le Kakoutsthide partit donc, approuvé de ses ministres. 49.

Vêtu d'un habit capable de résister aux courses dans les bois de la bête fauve, un grand arc suspendu à son cou, ce soleil des hommes couvrit le ciel comme d'un voile par les tourbillons de poussière soulevée sous les pieds de ses chevaux. 50.

Les cheveux ceints avec une branche des bois, son corps défendu sous une armure couleur de la feuille des arbres, ses pendeloques vacillantes à chaque bond de son coursier, il jetait une vive lumière dans ces lieux fréquentés des gazelles. 51.

Les Divinités des bois, prenant pour corps les lianes enlacées autour des arbres et mettant la vision de leurs yeux dans les essaims des abeilles, admiraient, foulant sa route, ce monarque aux beaux yeux, de qui le gouvernement sage faisait le bonheur du Koçala. 52.

Il entra dans le bois, d'où s'étaient éloignés l'incendie et les parias; dans ces lieux, dont s'étaient emparés d'abord les chevaux de chasse et les meutes de chiens; dans cette forêt, qui présentait aux coursiers un terrain solide et qui, renfermant des bassins d'eau (1), était couverte de volatiles, de gayals et d'antilopes. 53.

(1) « Sylvam,... incendio et latronibus vacuam,... fossis instructam,... » *Traduction Stenzler.*)

Excitant par son bruit la colère des lions, cet homme, le plus grand des hommes, saisit d'une âme intrépide son arc bandé, pareil à l'arme du roi du ciel, *arc invincible*, dont la corde est l'éclair à la couleur d'or bruni.

Bientôt, marchant à la suite d'une fière gazelle au pelage noir, s'offrit à ses regards un troupeau d'antilopes, qui, la bouche pleine de poas, s'avançait, gêné à chaque pas dans ses mouvements par de jeunes faons, insatiables de téter le sein des mères. 54—55.

Atteinte par le roi, monté sur un coursier rapide et la main déjà portée à l'orifice du carquois, où il prenait une flèche, la bande rompit ses rangs et le bois devint tout noir de leurs yeux troublés, comme une onde bleuit sous les multitudes des pétales de ses lotus, agités par le vent. 56.

A peine l'archer d'une puissance égale à celle de Hari eut-il vu l'épouse du chef, qu'il avait choisi pour but, se placer de manière à couvrir le corps de son époux, que soudain, la pitié versant par l'amour la douceur dans son âme, il ramena la flèche, qu'il avait déjà tirée jusqu'à son oreille. 57.

Voulait-il envoyer son trait sur d'autres gazelles, son poing, qu'il avait conduit à la naissance de l'oreille, s'ouvrait *tout à coup sans frapper;* car leurs yeux tremblants à l'excès par l'épouvante rappelaient à son esprit les mouvements agaçants des yeux d'une orgueilleuse amante. 58.

Ici, il suivait à la piste un troupeau de sangliers, sortis du milieu de la vase hors d'un froid marécage; chemin facile à distinguer par les morceaux de jeunes

pousses à demi-rougées des moustas (1) et les grands vestiges de leurs pieds humides. 59.

Hérissant leurs soies, les sangliers voulaient s'élancer afin de repousser l'*intrépide chasseur*, qui, le haut de son corps un peu incliné en dehors de son cheval, les frappait de ses flèches, car ils ne s'apercevaient pas sur le coup que son dard les avait cloués à l'arbre même, où s'appuyait leur croupe (2). 60.

Là, déchirant un buffle sauvage au moment, où l'animal déchaînait sa fougue contre lui, le trait décoché se plongeait dans la cavité de l'œil et, traversant *la cervelle*, abattait d'abord sa victime et tombait ensuite, une goutte de sang n'ayant pas même taché son extrémité empennée. 61.

Le plus souvent, dérobant leur corne avec un dard aigu en fer à cheval, il rendait aux rhinocéros le poids de leurs têtes moins lourd à soutenir : car, *ici-bas*, préposé au maintien de la modestie, s'il ne permettait point au superbe d'élever trop haut son orgueil, du moins n'abrégeait-il pas sa vie ! 62.

Opposant un front sans peur aux tigres, qui s'élançaient des cavernes, comme des cîmes de pentaphèques tomenteuses, que le vent a brisées avec leurs pousses nouvelles, le roi, dans un clin d'œil, grâce à l'adresse de sa main, qu'un art supérieur avait rendu légère, faisait du monstre un carquois, en lui remplissant de flèches toutes les ouvertures de la tête. 63.

(1) *Cyperus rotundus.*
(2) « Neque semet ipsos sagittis, crura transfodientibus,... » (*Tr. St.*)

Terrible comme un ouragan, le bruit du nerf de son arc jetait le trouble au milieu des broussailles, où se tenaient couchés les lions, qu'il vouait à la mort. Ce qu'il poursuivait en cet animal d'une exécration implacable, n'était-ce pas son titre de monarque, sanctionné chez les quadrupèdes par son immense vigueur ? 64.

Après qu'il eut immolé ces bêtes, qui font une guerre acharnée à la race des éléphants et qui portent *comme* une perle fixée à la pointe de leurs ongles recourbés, il estima qu'il avait suffisamment payé de ses flèches ce qu'il devait aux éléphants pour les services, qu'il recevait d'eux à la guerre. 65.

Ailleurs, poussant son cheval autour des bœufs grognants, sur la croupe desquels tombait une pluie de ses bhallas dardés avec adresse (1), le royal chasseur de s'éloigner, leur donnant la paix, aussitôt qu'il les avait dépouillés, comme les rois, de leur éventail blanc et de leur chasse-mouche (2). 66.

Un paon venait-il à voler près de son coursier, il ne prenait jamais pour but de ses traits le volatile à queue resplendissante ; car aussitôt sa pensée revenait vers sa bien-aimée à l'opulente chevelure, toute remplie de

(1) Littéralement : *tirés jusqu'à l'oreille;* mais il fallait ici éclaircir un peu le texte. On se rappelle que le *bhalla* est une flèche armée d'un fer en demi-lune, comme il le faut pour enlever d'un coup merveilleux sa longue queue à la croupe de la bête, sans lui faire d'autre mal.

(2) C'est-à-dire, *de leur queue.* Elle sert dans l'Inde à faire ces insignes de la royauté. M. Stenzler dit : « Alicubi equo contra tauros directo, sagittasque ad aurem usque adductas effundens, illosque regum instar cito dispellens, albis flabellis contentus redditus est. »

fleurs variées et dont le ruban s'échappa *tant de fois* dans les jeux de volupté! 67.

Imprégné de rosées fraîches, le vent des bois, qui avait brisé les enveloppes des bourgeons, essuyait en passant le réseau de sueur, que ce rude amusement déployait sur le visage du *noble veneur*. 68.

C'est ainsi que la chasse, comme une jolie maîtresse, enchaînait ce monarque, de qui la passion augmentait à mesure qu'il en goûtait le plaisir et qui, oubliant ses autres affaires, ne songeait plus à l'empire, dont il avait déposé le fardeau sur les épaules de ses ministres. 69.

Un jour, qu'il avait perdu son escorte, le roi passa la nuit, à la clarté des grandes herbes, qui éclairaient comme des lampes, sur un lit, qu'il se composa lui-même de fleurs charmantes et de pousses nouvelles. 70.

Au matin, le prince, accoutumé *dans son palais* à sortir du sommeil aux sons perçants des patahas, au bruit de la paume des mains frappée sur l'oreille des troupeaux d'éléphants, se réjouit d'entendre *au milieu des bois* les doux compliments de ses bardes chantés par les gazouillements des oiseaux (1). 71.

Il prit quelquefois le chemin des gazelles et, sans que ses officiers l'eussent aperçu dans la forêt, il arriva sur son cheval, que la fatigue arrosait d'écume, près de la rivière Tamasâ, où se baignent des ascètes. 72.

Là, il entendit clairement sortir des eaux un bruit aigu,

(1) « Mane elephantorum aurium ictibus, arguti tympani instar sonantibus, e somno excitatus, delectabatur, audiens ibi dulces avium sonos, quasi panegyristarum cantus. » (*Tr. St.*)

causé par le remplissement d'une cruche ; mais, s'imaginant que c'était le barrit d'un éléphant, il envoya une flèche tomber à l'endroit juste du son. 73.

C'était une faute : ce que Daçaratha fit est défendu aux rois (1) ; mais la science elle-même ne peut empêcher l'homme, que la passion aveugle, d'aventurer son pied, où n'existe aucune route. 74.

« Hélas ! mon père ! » s'écria-t-on. L'âme troublée à cette plainte, il en chercha la cause cachée au milieu des bambous et vit percé de sa flèche auprès d'une cruche le fils d'un anachorète. A cette vue, le regret de replonger pour ainsi dire le dard au cœur du monarque. 75.

Descendu de son coursier, le cavalier d'une race illustre demande au jeune homme, le corps affaissé sur la cruche d'eau, quelle est sa famille ; et celui-ci de raconter avec des paroles aux syllabes chancelantes qu'il est fils d'un pénitent, mais que son père n'est pas un brahme.

Sollicité par lui, il rapporta, sans retirer la flèche, l'infortuné sous les yeux de ses parents, la vue éteinte *par la vieillesse ;* et, leur avouant son action, il dit comment, à son insu, le dard avait rencontré leur fils unique. 76—77.

Le couple malheureux gémit long-temps : « Que le meurtrier, dit le vieil aveugle, retire la flèche, que sa main a plongée dans la poitrine de mon enfant ! » Cela fait, le jeune homme exhala son dernier soupir et le solitaire, baignant ses mains avec l'eau de ses yeux, fulmina sur le monarque cette imprécation : 78.

« A la fin de sa carrière, ta majesté mourra elle-même,

(1) Voyez le chant v, distique 50ᵉ.

comme moi, du chagrin causé par l'infortune de ton fils! » A ces mots, le roi, qui avait le premier fait à l'autre une blessure, de répondre au solitaire, pareil au serpent, qui mord de sa dent vénimeuse le pied, dont il a été *rudement* foulé d'abord : 79.

« Ta miséricorde, — car je n'avais pu voir ce visage de ton fils briller dans sa beauté de lotus, — se laisse deviner sous la malédiction même, que ta sainteté vient de lancer contre moi. C'est ainsi que la flamme allumée par le bois féconde, quoiqu'elle le brûle, le sein à défricher de la terre et lui fait produire les germes des semences (1). 80.

» Après un tel événement, j'étais indigne de pitié : quel service désires-tu de ce coupable, qui *n'*avait *pas* mérité de toi *autre chose que* la mort (2)? » A ces mots du monarque, l'anachorète, qui avait résolu de suivre avec sa femme leur fils expiré, demanda qu'on lui apportât du bois avec du feu. 81.

Le roi, que son escorte avait rejoint, accomplit aussitôt la parole de l'hermite et s'en revint, sa constance brisée par son péché. Tel que l'Océan porte le feu sous-marin, qui vomit des flammes au travers de ses flots; tel Daçaratha portait flamboyante cette malédiction, qui avait pris pied dans son être et qui devait lui causer la mort. 82.

(1) « Benigne has diras mihi imprecaris, quoniam non conspexi filii os, loti instar splendens : ignis, ligno accensus, urens etiam, tellurem arandam seminis surculorum genitricem reddit. » (*Tr. St.*)

(2) « Hæc cum acciderint, quidnam faciam tibi ego, misericordia destitutus, qui mortem a te merui? » (*Même traduction.*)

FIN DU NEUVIÈME CHANT.

Chant X.

DESCENTE DE RAMA SUR LA TERRE.

Ce prince, qui, semblable au resplendissant Indra, jouissait d'immenses richesses et gouvernait *toute* la terre, vit s'écouler à peu près une myriade d'automnes. 1.

Et cependant il n'avait pas encore obtenu ce qui rend libre de la dette envers les ancêtres, cette lumière, qu'on appelle un fils et qui dissipe aussitôt son lever les ténèbres du chagrin. 2.

Espérant un fils avec confiance (1), le monarque attendit long-temps, comme la mer, qui, avant le barattement de ses ondes, n'avait pas encore manifesté la naissance de ses pierreries. 3.

Rishyaçringa et les autres saints prêtres, qui désiraient un fils pour ce roi vainqueur de soi-même, commencèrent le sacrifice, qui devait lui mériter ce bonheur. 4.

Dans cette conjoncture, les Dieux, que tourmentait le petit-fils de Poulastya, vinrent implorer Vishnou, comme des voyageurs, que dévore un soleil ardent, se réfugient sous l'ombrage d'un arbre. 5.

A peine ceux-ci arrivés au bord de la mer, Adipoûrousha (2) se réveille, car l'empressement de l'accueil est dans une affaire la marque d'un prochain succès. 6.

Les habitants des cieux le virent assis sur le corps du serpent, dont il a fait son trône : sa divine personne était illuminée par les diamants, qui rayonnaient sur les chaperons du reptile. 7.

Ses pieds étaient jetés dans le giron de Lakshmî, qui avait pour siége un lotus et qui, portant une ceinture de lin relâchée (3), tenait ouvertes ses mains de frais bourgeons. 8.

Il ressemblait par ses yeux aux nélumbos épanouis ; il était vêtu d'une robe couleur du soleil à son lever ; il

(1) « Progenie ejus caussam aliquam exspectante, rex diu manebat velut oceanus,... » (*Tr. St.*)

(2) C'est-à-dire, *le premier mâle*, un des cent noms de Vishnou.

(3) « ... Lakshmis, loto insidentis, quæ cingulum suum panno serico texerat,... » (*Tr. St.*)

était beau à voir, comme un jour d'automne au commencement *de sa carrière.* 9.

Il portait au milieu de sa vaste poitrine, où son çrîvatsa en était imprégné de lumière, l'essence même des eaux, ce diamant appelé Kâaustoubha, qui servait à Lakshmî de miroir, où elle étudiait ses mines *ineffables.*

Ornés de célestes parures, ses bras, qui avaient la fraîcheur du nouveau bourgeon, le révélaient au milieu de la mer, comme un second arbre-au-corail (1) *des bosquets du Nandana.* 10—11.

Ses flèches, qui avaient su faire ôter le fard de la joie sur les lignes des joues aux épouses des Asouras; ses flèches, douées elles-mêmes d'une âme, poussaient à l'envi des acclamations de victoire! 12.

Près de lui se tenait d'un air modeste et figurant l'andjali, Garouda, *son aigle,* qui avait déposé là sa haine contre Çaisha (2) et qui portait les cicatrices de la foudre.

Comme Bhrigou et les autres saints Maharshis lui demandaient s'il avait joui d'un tranquille sommeil, le Dieu laissa tomber sur eux la faveur de ses yeux purifiants, où la fin du sommeil de contemplation avait répandu la sérénité. 13—14.

Ensuite, prosternés devant celui, de qui le bras avait terrassé les ennemis des Souras, les Dieux célèbrent à l'envi cet être, à qui la louange appartient et qui n'est perceptible, ni à la parole, ni à la pensée: 15.

« Adoration à toi d'abord, le créateur de tout: à toi

(1) Le *pâridjâta,* un des cinq arbres célestes du Paradis.
(2) Serpent à mille têtes, le dais et le trône de Vishnou.

ensuite, le conservateur de tout : à toi encore, le destructeur *et le transformateur* de tout ! à toi, esprit *ineffable*, qui opères avec trois énergies ! 16.

» Comme la pluie du ciel, qui s'imprègne de toutes les saveurs, quoiqu'elle n'ait qu'un seul goût : ainsi, bien que tu sois immuable, tu habites par tes qualités dans tous les points de l'espace. 17.

» Infini, tu es le monde fini : il n'est rien, dont tu aies besoin, et tout ce que l'on désire vient de toi ; invaincu, tu es le victorieux par excellence ; invisible, tu es la cause de toutes les choses visibles. 18.

» Tu es un et néanmoins tu es mêlé à toutes les conditions, parce que tu es leur cause : ta multiplicité, enseigne-t-on, est celle du cristal, quand il s'est marié aux couleurs. 19.

» Chacun te possède en son cœur, et tu es éloigné ; tu n'as point de concupiscence, et tu mortifies ta chair ; tu es miséricordieux, et cependant inaccessible aux passions : on sait que tu es antique, mais sans jamais subir la vieillesse. 20.

» Tu connais tout et tu es inconnu ; tu es la cause de tous les êtres, et tu es l'être-existant-par-soi-même ; tu es le maître de tout, et tu n'as point de maître ; tu es un, et tu fais partie de toutes les formes. 21.

» On te nomme le Dieu célébré par les sept hymnes ; le Dieu, qui dort sur l'eau des sept mers ; celui, de qui les sept flammes sont la bouche (1) ; le Dieu, unique soutien des sept mondes. 22.

(1) *Saptârchis*, « sept-flammes, » est le nom d'Agni : le sens intime est

» Tu es la science, qui a pour but les quatre choses désirables (1) ; c'est dans toi que réside le temps, composé des quatre âges ; tu es le monde divisé en quatre ordres : tout est sorti de tes quatre bouches. 23.

» C'est toi, que, pour s'affranchir, les yangis recherchent d'une âme subjuguée par l'exercice, toi, qui habites le cœur et qui as pour corps la lumière. 24.

» Qui est capable de raconter ce qui est de ton essence, ô toi, qui n'es pas né et qui prends naissance ; toi, qui dors à la fois et qui veilles ; toi, qui, dans ta *sainte* apathie, extermines cependant les ennemis ? 25.

» Tu peux en même temps goûter les plaisirs des cinq organes des sens et pratiquer une austère pénitence ; tu peux en même temps défendre les créatures et les regarder avec indifférence. 26.

» Les chemins, que suivent ceux dont le but est de parvenir à la béatitude, sont partagés en beaucoup de rameaux ; mais ils se réunissent tous en toi, comme les branches de la Gangâ vont toutes aboutir à la mer. 27.

» Tu es la voie de ces hommes affranchis des passions, qui ont déposé toutes leurs pensées en toi, qui te confient leurs œuvres et qui se dirigent par toi vers cette *félicité*, d'où l'on ne rentre plus *dans la roue des révolutions*. 28.

» La terre et les cieux, qui l'environnent, c'est là, de ta grandeur, ce qui est exposé aux yeux ; mais aucune limite ne peut la circonscrire ! Quel langage tenir sur toi,

donc plutôt celui-ci : *Agni est la bouche* ; mais il fallait rendre ici la quadruple répétition.

(1) La vertu, l'amour, la richesse et la béatitude finale.

absolue perfection, en s'appuyant même sur les raisonnements des plus saintes autorités ? 29.

» Il suffit à l'homme qu'il se souvienne de toi pour que tu le purifies à l'instant : ce fait ne dit-il pas quelles récompenses doivent recueillir toutes les autres façons d'être en toi? 30.

» De même que les pierreries l'emportent sur l'Océan et la lumière sur le soleil ; de même es-tu par tes actions de beaucoup supérieur à tes louanges. 31.

» Il n'existe rien à obtenir, que tu n'aies obtenu, la seule cause, qui te fait opérer tes naissances, c'est ta bienveillance pour le monde. 32.

» Si la voix se taît, quand elle a célébré ta grandeur, c'est par lassitude ou faiblesse (1), non qu'elle soit arrivée au nombre fixe de tes qualités. » 33.

C'était dans ce langage, simple énoncé de choses existantes, mais non louange de l'Être assis au plus haut des cieux, que les Dieux cherchaient à gagner la faveur de l'Immortel, qui naît d'un regard abaissé vers la terre (2). 34.

Les Souras, auxquels Vishnou témoigna sa bienveillance, en s'enquérant de leur santé, lui dirent que l'océan du Rakshasa débordé sur ses rivages les menaçait d'une entière destruction. 35.

Alors d'une voix, qui dominait le bruit de la mer, le bienheureux articula des mots, que répétèrent les cavernes des montagnes, situées auprès des bords. 36.

(1) La version latine oublie ces deux mots.
(2) *Adhaukshadja*, un des noms donnés à Vishnou.

Prononcée du lieu de ses bénédictions, la parole de l'antique barde était *comme la prière* sanctifiée et d'une pureté accomplie (1). 37.

Elle sortit, versée tout entière par la bouche du Seigneur et brillante du vif éclat de ses dents : tel un *éternel* clair-de-lune illumine la Gangâ, qui, ruisselant de ses pieds, roûle sur la voûte des cieux. 38.

» Je sais, *leur dit-il,* que le Rakshasa foule à ses pieds votre puissance et votre majesté, comme le principe d'obscurité infecte chez les hommes la première et la deuxième qualité (2). 39.

» De même que le péché, involontairement commis, déchire le cœur d'un homme vertueux ; de même, je ne l'ignore pas, ce Démon tourmente les trois mondes. 40.

» Le Dieu, qui tient la foudre, n'a pas besoin de me solliciter pour ces choses ; car ici mon affaire et la sienne ne font qu'une : tel c'est de lui-même que le vent prend la peine de conduire le char du feu. 41.

» Cette dixième tête, que le tranchant de son propre glaive épargna sur ses épaules (3), le Rakshasa vient me l'offrir, tant mieux ! comme un but pour mon disque acéré. 42.

» Si j'ai supporté jusqu'ici l'extrême insolence de ce

(1) «Vox illa, ab antiqui vatis illius loquendi organis elata, omni perfectione prædita, erat ac si exitum jam habuisset. » (*Tr. St.*)

(2) Le principe de l'existence et celui de la passion. Le premier éclaire ; il est cause de la vérité ; le deuxième occasionne la convoitise : le troisième, celui de l'obscurité, est la cause de l'erreur et de l'illusion.

(3) Jadis Râvana, touché par les prières de Çiva, s'était coupé lui-même neuf de ses têtes.

(*Note du commentateur Mallinâtha, citée par M. Stenzler.*)

cruel ennemi, comme le santal endure celle du serpent, c'est par égard seulement pour la grâce éminente, qu'il a reçue de Brahma. 43.

» En effet, ce Démon sollicita le Créateur, à qui ses mortifications avaient plu, de lui accorder l'immortalité contre les coups de tout être divin ; mais il n'a point daigné faire quelque attention aux dangers, qui pourraient le menacer du côté de l'espèce humaine. 44.

» Je vais donc naître fils du roi Daçaratha, et mes flèches aiguës feront de la tête du monstre une gerbe de lotus de champs de bataille, propre à *vous* être offerte en oblation. 45.

» Avant qu'il soit long-temps, vous pourrez de nouveau goûter aux saintes portions, que les sacrificateurs vous consacrent suivant les rites et que ne viendront plus souiller ces Esprits noctivagues, artisans de maléfices.

» Que les âmes vertueuses, portées dans les routes du vent sur les chars célestes, mais toutes livrées maintenant au soin d'échapper à ce noir Démon (1), secouent désormais la crainte de voir *fondre sur elles* son char Poushpaka ! 46—47.

» Vous délierez la tresse du veuvage sur la tête des femmes du Swarga enlevées captives ; car, enchaîné dans cette malédiction, le Poulastyade ravisseur ne les saisira plus aux cheveux pour les souiller d'une violence ! » 48.

Quand il eut fait pleuvoir l'ambroisie de ces paroles sur les moissons des Immortels, desséchées par les ardeurs

(1) « Animæ piæ, in curribus cælestibus evehentes in deorum via, nubibus sese obtegere cupientes.... » (*Tr. St.*)

intolérables de leur ennemi, le nuage de Krishna (1) disparut. 49.

Tels que les arbres suivent le vent par les fleurs, tel Indra et les autres Dieux par groupes vont sur les pas de Vishnou, qui se hâtait vers l'accomplissement de son dessein. 50.

Ensuite et sur la fin du sacrifice, que le monarque des hommes célébrait pour obtenir ce qui était l'objet de son désir, il s'éleva du feu, à la stupéfaction des prêtres, un fantôme, qui tenait au milieu de ses bras une oblation de lait, contenu dans un vase d'or. Il semblait accablé de son fardeau, car Adipoûrousha lui-même s'était infusé dans le breuvage. 51—52.

De même que Vishnou avait reçu le *diamant*, essence des eaux, manifesté par l'Océan : de même le monarque reçut-il ce divin breuvage, que lui offrait cet esprit céleste. 53.

Ainsi voulut naître de lui cet être, en qui les trois mondes avaient pris naissance ; éloquent témoignage que les vertus de ce roi n'eussent pas été faciles à trouver dans un autre. 54.

Il partagea entre ses trois épouses le germe de Vishnou, voilé sous ce nom d'oblation, comme le soleil partage sa chaleur nouvelle entre le ciel et la terre. 55.

Le roi d'en gratifier d'abord sa chère Kâauçalya ; ensuite, la princesse née dans la race de Kaikaya ; puis,

(1) Krishnamaigha, *Krishnæ nubes* : le mot *krishna* veût aussi dire *noir*. Il y a donc ici un jeu de mots et une allusion à la célèbre incarnation de Vishnou en Krishna.

il exprima le désir qu'elles fissent elles-mêmes à Soumitrâ une part égale à chacune des leurs (1). 56.

Les deux reines, connaissant la pensée du monarque à la grande science, donnèrent chacune un tiers de sa part à Soumitrâ ; et la potion fut ainsi divisée en trois parts égales (2). 57.

Celle-ci était vouée d'une même affection aux deux reines, ses compagnes, comme une abeille ne préfère pas l'un à l'autre deux filets du mada, ruisselant sur les tempes d'un éléphant. 58.

Elles portèrent donc en elles-mêmes, pour le salut des créatures, les embryons formés des portions du grand Dieu partagé : ainsi, les tiges du soleil, qu'on appelle ses rayons, portent les fœtus aqueux des nuages. 59.

Après qu'elles eurent conçu dans le même temps, la pâleur affaiblit un peu l'éclat, dont elles brillaient : tels sont les germes d'une féconde moisson, quand ils

(1) *Sambhâvitâm*, « equal or adequate to, » (*Dict. de Wilson*). Ainsi le tout fut divisé en six parties : deux tiers pour chacune des trois épouses. « Dilecta ei erat Kausalya, amata quoque uxor e Kakayæ familia orta : ideo rex Sumitram ab utraque honoratam videre optabat. » (*Tr. St.*)

(2) « Utraque uxor, cognoscentes optatum mariti sui, regis prudentis, illi dimidiarum suarum potus partium dimidium dederunt. » (*Même traduction.*) Nous en faisons nos excuses à M. Stenzler, mais il nous semble que sa version n'a pas saisi très-exactement le sens du texte sanscrit. De la manière qu'il établit ce partage, Soumitrâ aurait eu deux quarts ou la moitié du tout, chacune de ses deux compagnes restant avec une moitié de l'autre moitié. Râma n'eût donc plus été pour une moitié de Vishnou dans l'incarnation divine ; mais, comme Lakshmana et chacun de ses deux frères, pour un quart seulement. Ce n'est pas la tradition du Râmâyana, ch. xv, çlokas 20, 21 et 22 ; mais il semble, d'après celle du Raghou-vança, les trois parts étant égales, que la supériorité de Râma vienne, ou de son aînesse, ou de la priorité donnée à sa mère dans le partage.

tiennent cachés encore les commencements du fruit. 60.

Elles se virent elles-mêmes dans leurs songes gardées par des nains, le corps tout armé de massues, de tchakras, d'arcs, d'épées et de conques. 61.

Elles rêvaient qu'elles étaient portées sur les ailes de Garonda, entraînant les nuages par l'impétnosité de son vol et déployant au milieu des cieux les réseaux lumineux de ses ailes d'or ; 62.

Qu'elles recevaient les hommages de Lakshmî, tenant à la main son lotus en guise d'éventail et portant suspendu au milieu de sa gorge le riche dépôt du Kâaustoubha ;

Qu'au sortir des ablutions dans le Gange du ciel, les sept Rishis-brahmes leur faisaient une cour, exaltant le nom du Brahma suprême. 63—64.

Quand il eut ouï ses femmes lui raconter de tels songes, le roi charmé s'estima plus haut par sa dignité que l'auteur même du monde. 65.

Tel que la lune habite à la fois plusieurs bassins d'eau limpide, où se réfléchit son image ; ainsi le Dieu un, s'étant partagé *multiplement*, habitait en même temps le sein des trois nobles femmes (1). 66.

Aussitôt que fut arrivé le jour de l'accouchement, la principale et vertueuse épouse du roi mit au monde un fils, de qui la splendeur dissipait les ténèbres, comme l'herbe imprégnée de lumière chasse les ombres de la nuit (2). 67.

(1) « Habitabat in illarum uteris deus unicus, multifariam divisus, veluti una in aqua limpida. » (*Tr. St.*)

(2) « Sicut herba noctu splendoris particeps fit. » (*Même traduction.*)

Engagé par les formes suaves de cet enfant, son père voulut qu'il fût appelé Râma d'un nom, qui présageait la félicité du monde. 68.

La lumière des lampes, qui éclairaient le gynœcée, fut, pour ainsi dire, effacée par ce flambeau d'une splendeur incomparable, allumé dans la race des Raghouides. 69.

Sa mère, le ventre affaissé, brillait de son *petit* Râma, couché dans son lit, comme la Gangâ, diminuée par l'automne et couvrant ses bancs de sable sous des corbeilles de lotus. 70.

De Kêkéyî il naquit un fils, appelé Bharâta, prince d'une nature excellente, qui fut l'ornement de sa mère : telle la courtoisie rehausse la fortune (1). 71.

Soumitrâ donna le jour à deux jumeaux, Lakshmana et Çatroughna : de même la science bien dirigée enfante la prudence et la modestie. 72.

Tout le monde fut alors sans péché, tout le monde fit alors éclater ses vertus : il semblait que le ciel eût suivi le plus grand des hommes (2), descendu sur la terre. 73.

A la naissance de ce Dieu en quatre formes, les plages, dont Râvana tenait les rois dans la crainte, furent alors comme rafraîchies par des vents au souffle sans poussière. 74.

Tourmentés jusque-là par les Rakshasas, le feu, en se dégageant de la fumée, le soleil, en revenant à la sérénité, semblaient dire que leurs chagrins étaient dissipés.

Dans ce moment la Fortune des Rakshasas arrosa la

(1) « Ut modestia prosperitatem. » (*Ibidem.*

(2) Littéralement : *des mâles.*

terre avec les gouttes de ses larmes sous les apparences de perles tombées des tiares du monarque aux dix têtes. 75—76.

Les instruments de musique, par lesquels cet heureux père devait proclamer la naissance de ses fils, reçurent des cieux le premier signal, donné par les tambours des Dieux. 77.

Une pluie de fleurs, tombée de l'arbre du ciel sur la cîme de son palais, fut comme la première de ces guirlandes, que la coutume suspend aux portes des maisons en réjouissance d'un évènement heureux. 78.

Ces royaux enfants, consacrés avec les cérémonies d'usage et tétant le sein d'une nourrice, grandirent avec le bonheur du père; bonheur, qui n'était, pour ainsi dire, que leur frère aîné. 79.

De même que la splendeur innée des feux est augmentée par l'infusion du beurre clarifié; ainsi, leur modestie naturelle s'accrut par les soins d'une bonne éducation. 80.

Sans être jamais l'un pour l'autre un obstacle, ils jetaient ensemble une vive lumière sur la race immaculée de Raghou, comme les quatre saisons éclairent à la fois les jardins fortunés des Dieux (1). 81.

Mais, quoique liés par un sentiment égal de fraternité, une amitié *plus étroite* les séparait en deux couples, unissant Çatroughna à Bharata autant que Lakshmana était uni à Râma. 82.

L'unité, qui présidait à chacun de ces deux couples,

(1) Textuellement : *la forêt des Dieux*.

ne fut jamais rompue : il en était d'eux comme du vent et du feu, comme de la lune et de l'Océan. 83.

La splendeur et l'affabilité de ces *jeunes* princes enlevaient les âmes de leurs sujets : tels, au terme d'un été, les jours voilés de sombres nuages. 84.

La géniture du grand monarque, divisée en ces quatre personnes, resplendissait, comme si le juste, l'utile, l'amour et le salut fussent venus du ciel ici-bas s'incarner dans quatre corps. 85.

Tendres fils, leurs vertus faisaient la joie de leur père : ainsi les quatre Océans réjouissent de leurs pierreries le souverain des quatre plages du monde. 86.

De même que l'éléphant du ciel avec ses quatre défenses, qui brisent le tranchant des épées dans la main des Asouras ; de même que la science politique avec ses quatre moyens, dont la réussite des affaires vient toujours démontrer la convenance (1) ; de même que Vishnou avec ses quatre bras longs d'un youga : ainsi brillait le monarque des rois de la terre avec ces quatre portions de lui-même ! 87.

(1) « Veluti probitas suis agendi rationibus, quorum adhibitio propositi adeptione indicatur. » (*Tr. St.*)

FIN DU DIXIÈME CHANT.

Chant XI.

RAMA LE DJAMADAGNIDE VAINCU PAR RAMA LE DAÇARATHIDE.

Un jour Viçvamitra, dont les Démons empêchaient le sacrifice, vint chez le monarque de la terre et lui demanda, pour les chasser, le jeune Râma, qui portait encore les cheveux taillés à la manière de l'enfant kshatrya ; mais, dans les héros, on ne regarde point à l'âge. 1.

Le roi donc lui permit d'emmener avec Lakshmana ce fils obtenu *des cieux* avec peine, aux côtés duquel marchait déjà une renommée *prématurément* acquise (1) ; car

(1) Rex, sapientes colens, Râmam, etsi morbo afflictum, una cum Lakshmana vati tradidit. » (*Tr. St.*)

un fils de Raghou ne repousse jamais la requête des suppliants; vinssent-ils lui demander sa vie! 2.

Le prince commandait encore de parer les rues de la ville pour la sortie de ses deux fils, que des nuages, amis des vents, avaient déjà rempli son ordre, en versant une pluie, qui, au lieu d'eau, était de fleurs. 3.

Empressés d'obéir à sa parole, les jeunes guerriers se précipitent aux pieds de leur père; et les larmes du monarque tombent goutte à goutte sur les enfants inclinés, près de s'en aller dans un pays étranger. 4.

Le saint anachorète voulait emmener Râma, accompagné de Lakshmana seulement : aussi le roi donna-t-il aux héroïques adolescents, non pas une armée, mais sa bénédiction, qui d'ailleurs était suffisante pour assurer leur défense. 5.

Ces jeunes archers, leurs touffes de cheveux quelque peu mouillés par l'onde née dans les yeux de leur père, suivent le solitaire au milieu des arcs de triomphe (1), que les citadins leur élèvent en des yeux *tout grands ouverts*. 6.

Après qu'ils ont touché les pieds de leurs mères *et des* épouses du roi, ils entrent dans le chemin du resplendissant anachorète, où ils brillent comme *les deux constellations* Madhou et Mâdhavat, parvenues suivant leur désir (2) à marcher dans la route du soleil. 7.

Bien qu'elle se balançât à la manière de l'enfance, la

(1) Littéralement : *de rue.*

(2) « Veluti Madhus et Mâdhâvas menses, solis itinere coacti appropinquantes. » (*Tr. St.*)

marche de ces jeunes princes aux bras aussi mobiles que l'onde n'en resplendissait pas moins comme aux jours, où viennent les nuages, deux rivières (1), dont les noms sont l'expression de leurs mouvements. 8.

Grâce à deux charmes, la Force et la Sur-force, que leur avait enseignés l'anachorète, chemin faisant, ils n'étaient aucunement fatigués, comme s'ils eussent marché côte à côte de leur mère sur le pavé de pierreries, où leurs pieds étaient accoutumés. 9.

Habitués à voyager sur des chars, le Raghouide et son frère ne faisaient pas ce voyage à pied, mais encore assis dans un char, ce leur semblait-il : tant ils étaient amusés par les histoires des vieux âges, que racontait le saint ami de leur père, familier avec la connaissance des siècles écoulés. 10.

Ils trouvaient des serviteurs empressés dans les lacs par la saveur des eaux, dans les oiseaux par des gazouillements suaves à l'oreille, dans les vents par la poussière embaumée des fleurs, dans les nuages par des ombres délicieuses. 11.

Les eaux brillantes de lotus, les arbres, dont les ombres dissipent la fatigue, causaient moins de plaisir aux pénitents des bois, que la vue charmante de ces deux enfants. 12.

(1) Le poète joint ici deux synonymes : UDDHYA, *rivière*, c'est-à-dire, « ce qui a ses eaux gonflées ; » et BHIDYA, *rivière*, c'est-à-dire, « ce qui brise les rivages. » On ne peut traduire ces jeux d'esprit dans une langue, qui, loin d'être aussi riche en synonymes, ne possède qu'un seul mot pour dire une *rivière*.

Image du Dieu, que brûla un regard de Çiva, mais image de l'Amour par ses formes suaves, non par ses actes, le Daçarathide entra, son arc à la main, dans la forêt de pénitence. 13.

Arrivés dans cette route infestée par la fille de Soukétou sous le poids d'une malédiction, que leur fit connaître le Kouçikide (1), chacun d'eux appuie sur la terre, comme en se jouant, l'extrémité entaillée de son arc et le munit de la corde. 14.

Au son des nerfs vibrants apparut alors, telle qu'un nuage sombre, épais, couleur de la nuit profonde, Tâdaka, portant à ses oreilles deux crânes d'homme en pendeloques. 15.

Vêtue de haillons empruntés aux morts, ceinte d'entrailles humaines, qui pendaient au bas de sa croupe, secouant les arbres de la route dans sa vitesse impétueuse, elle fondit sur l'aîné des Raghouides avec un bruit épouvantable, comme un ouragan, qui s'est élevé d'un cimetière. A la vue de cette furie, qui tenait dressé en l'air un de ses grands avant-bras, l'enfant héroïque fit partir une flèche et sa pitié avec elle pour la mort d'une femme. 16—17.

Le trou, que le *dard empenné* de Râma ouvrit dans la poitrine de Tâdaka, impénétrable comme le roc, devint la porte même par où se rua la mort des Rakshasas, qui jusqu'alors était restée en dehors de ces lieux. 18.

La furie tomba, le cœur percé du trait; et sa chûte ne

(1) Viçvamitra, issu de Kouçika.

fit pas trembler seulement le sol de sa forêt, mais elle ébranla même la fortune de Râvana, solidement assise sur la défaite des trois mondes. 19.

Blessé dans le sein par la flèche de Râma, invincible comme un trait de l'Amour, le Démon noctivague, arrosé d'un sang fétide en guise de santal à l'odeur suave, partit aussitôt pour l'empire du monarque des âmes. 20.

Charmé de cet exploit, l'anachorète donne au meurtrier de Tâdaka le trait avec le mantra exterminateur des Rakshasas : ainsi, le Souryakânta, ce diamant *ami du soleil,* reçut de l'astre père du jour une splendeur, qui peut incendier le bois. 21.

Ensuite de ces choses, il arriva au lieu purifiant, où fut l'hermitage de l'ineffable Nain, dont l'anachorète, *son guide,* lui raconta les aventures ; et le cœur de Râma se gonfla de fierté, quoiqu'il n'eut pas gardé le souvenir de ses actions dans une vie précédente (1). 22.

L'hermite enfin toucha le seuil du bois, théâtre de ses pénitences, où la troupe de ses disciples lui avait préparé un accueil de fête ; où les antilopes, levant la tête, se tenaient, les yeux fixés sur lui ; où les arbres mêmes joignaient leurs jeunes rameaux en guise de mains unies pour saluer. 23.

Là, armés de flèches, après qu'il eut célébré les cérémonies préparatoires, les deux héros Daçarathides se disposent à protéger contre les obstacles le sacrifice du solitaire : tels, armés de rayons, le soleil et la lune, se

(1) Voyez le Râmayana, tome I, chapitre XXXII.

levant tour à tour, défendent le monde contre les obscures ténèbres. 24.

Bientôt, voyant leur autel souillé par des gouttes de sang, larges comme les fleurs du bandhoudjîva, la peur saisit les sacrificateurs, qui désertent l'œuvre sainte et laissent tomber les cuillers en bois de vikankata.

Soudain, levant sa tête et prenant une flèche à la bouche de son carquois, le frère aîné de Lakshmana vit dans les airs toute l'armée des Rakshasas, dont les vautours agitaient les enseignes par le vent de leurs ailes. 25—26.

Aussitôt, il choisit pour le but de ses dards les deux chefs de l'armée ennemie des sacrifices, et non pas d'autres : en effet, est-ce que Garouda, capable de surmonter les grands boas par sa vigueur, s'en va chercher une lutte avec des amphisbènes ? 27.

Versé dans la science des astras, il encoche à son arc le trait consacré à la divinité du Vent ; et cette arme d'une vîtesse épouvantable frappa le fils de Tâdaka, qu'il abattit comme une feuille morte, quoique son poids fût celui d'une montagne. 28.

Un autre Démon, nommé Soubâhou, se glissait *insaisissable* çà et là par la vertu de sa magie, l'adroit archer le coupa en morceaux avec des flèches au tranchant de rasoir, et jeta les tronçons hors de l'hermitage pour le festin des oiseaux. 29.

Quand les brahmes officiants eurent complimenté les jeunes guerriers de cette valeur, qui avait repoussé d'eux les obstacles au sacrifice, ils accomplirent suivant l'ordre

toutes les cérémonies du chef de race à la voix enchaînée par la dévotion. 30.

Purifié dans le bain de l'avabhritha, le saint hermite donna sa bénédiction aux deux frères ; et, tandis que l'empressement de leur tête à s'incliner devant lui agitait leurs cheveux taillés en ailes de corbeaux, il mit sur eux sa main, dont la paume était enveloppée (1) de poas cynosuroïdes. 31.

Or, le roi de Mithila, ayant mis fin aux préparatifs d'un sacrifice, invita le sage anachorète *à venir en célébrer la cérémonie;* et celui-ci, allant à Mithila, y conduisit les deux Raghonides, attirés par la curiosité d'y voir l'arc fameux, dont ils avaient ouï parler. 32.

Le soir venu et sa route finie pour ce jour, la caravane fit halte sous les arbres fortunés de cet hermitage, où l'épouse d'un solitaire aux longues pénitences devint un instant la femme du roi des Dieux (2). 33.

Métamorphosée en rocher, si alors elle put de nouveau revêtir ses jolies formes, ne fût-ce pas une faveur, qu'elle dut sans doute à la poussière des pieds de Râma, qui la purgea de son péché ? 34.

A la nouvelle que l'hermite approchait, escorté de ces deux Raghouides, Djanaka, le roi des peuples, se porta respectueusement à sa rencontre, comme s'il recevait le Devoir incarné, accompagné de l'Utile et de l'Amour. 35.

Les habitants de la métropole du Vidéha, qui dévo-

(1) « Vates.... utrumque fratrem.... tetigit manu, cujus palma sacro gramine fissa erat. » (*Tr. St.*)

(2) Voyez le Râmâyana, tome I, chapitre XLIX.

raient du regard ces deux frères, comme s'ils étaient les deux étoiles de l'astérisme Pounarvasou descendues *avec la forme humaine* du ciel sur la terre, *en eurent les yeux éblouis au point* de penser en eux-mêmes que leurs cils étaient tombés des paupières (1). 36.

Quand la cérémonie du sacrifice, enrichi d'une victime liée au poteau, fut arrivée à sa fin, l'honneur de la race des Kouçikides, habile à discerner ce qui était opportun, dit au roi de Mithila : « Râma est curieux de voir ton arc. » 37.

Le prince alors, considérant *d'une* part les membres si délicatement gracieux de cet enfant né dans une illustre famille et songeant de l'autre combien son arc était difficile à courber, eut regret de la condition, qu'il avait mise pour la main de sa fille. 38.

« Excellence, dit-il, une chose impossible même aux grands éléphants des plus fortes races, je ne puis la proposer ici aux efforts d'un jeune faon, dont la tentative nécessairement échouera. 39.

» En effet, mon père, cet arc a fait rougir une foule de rois, vigoureux archers, qui, secouant leurs bras, dont la corde avait déchiré la dure peau, sont partis, en disant : « A un autre, l'honneur (2) ! » 40.

(1) « Videhæ urbis civium, juvenes, Punarvasui sideri, de cœlo in terram aggresso, similes, oculis haurientium animus ciliis connivere etiam fraudem putabat. » (*Tr. St.*) Où les Dictionnaires manquent, le sens de part et d'autre est nécessairement quelque peu arbitraire. Nous voyons dans *vantchandn* un génitif pluriel, *palpebrarum*, dont nous tirons la racine de VANTCH, *aller* et *venir*.

(2) Textuellement : *dhik*, exclamation de mépris, haine, horreur ou dégoût.

Le saint hermite lui répondit : « Qu'on voie ce qu'il est d'après sa force (1) ! c'est assez de paroles ! Sa vigueur va se révéler dans l'arc de ta majesté, comme celle du tonnerre en frappant une montagne ! » 41.

A des paroles aussi justes, le Mithilain crut à la vigueur du Raghouide, quoiqu'il portât les cheveux à la manière des enfants kshatryas : ainsi, croit-on, la puissance de brûler, qui est le propre du feu, se trouve même dans un luciole. 42.

Le roi donc ordonne à ses domestiques par compagnies de voiturer ici l'arc gigantesque : de même l'Immortel aux mille yeux commande aux nuages d'apporter au monde son arc resplendissant. 43.

A peine eut-il vu cette arme semblable au monarque endormi des serpents, Râma d'empoigner l'arc épouvantable, avec lequel Çiva (2) jadis envoya son trait à la poursuite de la gazelle, qui s'enfuyait du sacrifice. 44.

En présence de l'assemblée, qui le regardait avec des yeux immobiles d'étonnement, il tendit la corde et, sans plus d'efforts qu'il n'en faut à Kâma pour bander son joli petit arc de fleurs, il banda cette arme, quoiqu'elle eût toute la force d'une montagne. 45.

L'arc se rompit même par l'excès de tension avec un bruit effrayant de tonnerre, qui vint frapper le Djamadagnide à la colère implacable et lui cria, pour ainsi dire : « Le kshatrya s'est relevé (3) ! » 46.

(1) « Cui respondit vates : » Hic quid valeat, audi ! — Attamen mittamus sermones. » (*Tr. St.*)

(2) Textuellement : *Le* Dieu, *qui a pour enseigne un taureau.*

(3) « Ille.... kshatriyorum tribum impigram esse indicavit. » (*Tr. St.*)

Reconnaissant que cette vigueur déployée sur l'arc de Çiva méritait bien le prix de la force, le roi Mithilain annonce au jeune Raghouide qu'il possède une fille, de qui la naissance est un prodige (1) et qui est belle comme Lakshmî. 47.

Aussitôt, fidèle à sa promesse, en la présence du resplendissant ascète et comme s'il avait en lui Agni même pour témoin, le monarque fiance au noble adolescent sa fille d'une naissance merveilleuse (2). 48.

Le prince à l'éclatante splendeur envoya son archibrahme en grand honneur auprès de lui porter ces paroles au souverain de Koçala : « Accepte ma fille pour épouse de ton fils et que, *par ce mariage*, la race de Némi devienne ta servante ! » 49.

Précisément à l'instant même où arriva le brahme, chargé de cet heureux message, Daçaratha cherchait une bru égale à son fils ; car les désirs des hommes vertueux participent de cette qualité propre à l'arbre Kalpa : le fruit à peine noué parvient aussitôt à la maturité. 50.

Dès qu'il eut ouï ces paroles, que l'ambassadeur, né dans la plus haute des castes, lui transmit avec les formes employées du respect, le monarque ami d'Indra, le roi vainqueur des sens partit, accompagné d'une armée, dont la poussière dérobait les rayons du soleil. 51.

Il s'approcha de Mithila, qu'il investit, et, serrant étroitement de ses armées les arbres des bosquets suburbains, la ville supporta ce siége d'amitié, comme la femme souffre une longue étreinte de son amant. 52.

(1—2) Textuellement : *in vulvâ non natam.*

S'étant abouchés ensemble, snivant l'étiquette observée, les deux rois, tels qu'Indra et Varouna, firent célébrer avec une pompe digne de leur puissance les cérémonies du mariage des jennes princes et des belles altesses.

Le rejeton de Raghou épousa la divine princesse; Lakshmana fnt marié avec Ourmilâ, sa cadette ; et leurs frères puinés à l'éminente vigueur avec les deux filles à la taille charmante de Kouçadhwadja. 52—54.

Devenus les maris de ces jeunes épouses, les trois fils unis au quatrième resplendirent comme les quatre oupâyas (1) incarnés du monarque, leur père, toujours accompagné du succès. 55.

Ces filles de rois par ces fils de rois et ceux-ci par elles s'étaient donné le mutuel complément de toutes leurs perfections : cette association de maris et d'épouses fut, *comme en grammaire*, l'union du mot brut avec le suffixe.

Après qu'il eut marié ses quatre fils, le sage Daçaratha, joyeux de ce quadruple hymen (2), revint à sa capitale, et le roi de Mithila, qui l'avait accompagné trois nuits dans son voyage, prit enfin congé de lui. 56—57.

Un jour, chemin faisant, les vents, devenus contraires et seconant les arbres comme des étendards, fatiguaient son armée, tels que débordé le courant des fleuves tourmente les champs inondés. 58.

Aussitôt après, on vit se dessiner autour du soleil un

(1) Voyez la note première, page 257. Ces quatre moyens sont énumérés dans le texte : voie de conciliation, emploi des préseuls, division semée parmi les ennemis, recours à la force.

(2) *Aivamâttaratis*, groupe de mots oublié dans la version latine.

cercle de halo épouvantable : ainsi le corps du serpent, tué par Garouda, se replie *en expirant* autour de son diamant tombé. 59.

On ne pouvait discerner les plages du ciel, semblables à des femmes (1), les cheveux grisonnants par les ailes déployées des faucons et les robes mouillées de sang par les nuages du crépuscule. 60.

Les chakals accouraient dans la région, où se couche l'astre du jour, et, glapissant avec des cris épouvantables, ils semblaient appeler Râma le Djamadagnide, accoutumé à faire des libations aux Mânes avec le sang des kshatryas. 61.

Ayant vu le souffle du vent et les autres choses passer *du favorable* au sinistre, Daçaratha, versé dans les affaires et voulant détourner ce présage, consulta son directeur spirituel : « L'issue n'a rien de funeste ; » *répondit celui-ci* ; et le monarque de la terre bannit ses alarmes. 62.

Soudain apparut une montagne de lumière, qui s'éleva en face de l'armée.... Enfin les guerriers, s'étant essuyé les yeux, en vinrent à distinguer là des formes humaines. 63.

Cet homme portait le cordon brahmique, symbole de sa branche paternelle, avec un arc puissant, marque de sa ligne maternelle : on eût dit l'astre aux rayons chauds marié avec l'astre aux rayons froids ou l'arbre santal embrassé d'un serpent. 64.

C'était celui, qui, obéissant à la voix d'un père, l'âme

(1) Nous rejetons dans le silence un mot essentiel ici, mais que repoussent également le goût et la décence : *menstruantes*, dit le texte, *veluti feminæ*.

endurcie par la colère et brisant les bornes du juste, avait coupé la tête de sa tremblante mère et vaincu ensuite la terre, après qu'il eut d'abord vaincu la pitié. 65.

Un rosaire de vingt-et-un grains, suspendu en girandole à son oreille droite, jetait sur lui sa vive lumière : il semblait porter en cela un calcul de rappel arrêté d'avance pour vingt-et-une morts, qu'il se proposait de frapper sur des kshatryas. 66.

Le prince, de qui les fils n'étaient encore que des adolescents, tomba dans le désespoir, quand il vint à comparer sa faiblesse avec la force du Bhrigonide, qui, dans sa fureur allumée par la mort de son père, avait juré d'exterminer la race des kskatryas. 67.

Ce nom de Râma, que portaient également son fils et son implacable ennemi, lui était en même temps aimable et odieux, comme le mot *ratnadjatâ*, qui est à la fois le nom d'un collier de perles et d'un serpent (1). 68.

Sans regarder même le roi, qui s'écriait : « Un arghya ! vite un arghya ! » le Djamadagnide tourna du côté, où était le frère aîné de Bharata, ses yeux aux regards pleins de fureur, où brûlait tout le feu de sa colère pour l'incendie des kshatryas. 69.

Le Raghouide avec une âme sans peur de s'avancer à la tête des siens ; mais l'autre, qui tenait son arc empoigné, et, brûlant de combattre, faisait déjà couler une flèche dans l'intervalle de ses doigts, lui jeta ces paroles : 70.

« Je haïssais les fils du kshatrya à cause de l'injure,

(1) « Velati nomen, a gemma ortum, coronam significans idemque serpentem. » (*Tr. St.*)

qu'ils m'ont faite ; néanmoins leur sang, que j'ai versé tant de fois, avait enfin assoupi ma colère ; elle s'est réveillée au bruit de ta vigueur, comme le coup de bâton réveille un serpent, qui dort. 71.

» Tu as rompu l'arc du roi Mithilain, que d'autres monarques avant toi n'avaient pu même bander : à ce bruit, j'ai pensé que ta main avait brisé la gloire de ma force.

» Autrefois, quand il était prononcé dans le monde, c'était moi seul, que désignait ce nom de Râma : aujourd'hui, que l'état des choses est renversé et que tu aspires à t'élever, ce nom ne m'apporte plus que de la confusion. 72—73.

» Il est deux ennemis, que j'estime également coupables envers moi, armé d'une flèche, dont la pointe ne s'émousserait pas même contre les flancs d'une montagne : Haïhaya, qui déroba le veau de la vache, et toi, qui, tâches de m'enlever ma gloire. 74.

» Quoiqu'elle ait donné la mort à tant de kshatryas, je n'ai plus aucun plaisir en ma force, parce qu'elle ne t'a pas encore vaincu : la seule grandeur, qui mérite qu'on la prise, n'est-ce pas celle du feu ? car il peut brûler au sein même de la mer comme dans une meule d'herbes sèches. 75.

» Si tu as rompu l'arc de Çiva, sache-le, c'est parce que la vigueur de Vishnou lui avait enlevé sa force : ne suffit-il pas d'un vent léger pour jeter bas un arbre du rivage, quand le courant du fleuve a fouillé sous les racines ? 76.

» Prends cet arc à moi, bande-le avec sa corde et tire avec elle une flèche ! Que ce soit là notre seul combat :

je me déclare vaincu, si la vigueur de ton bras en est capable. 77.

» Mais si la force manque à tes doigts, rendus calleux sous la réaction du nerf, alors menacé par le tranchant de ma hache au brillant éclat, en vain demanderas-tu grâce, les mains jointes : qu'on lui ôte la vie (1) ! » 78.

Quand le Bhrigouide épouvantable à voir eut achevé de parler, le Raghouide, ses lèvres émues d'un sourire, alla, *sans mot dire,* empoigner l'arc : n'était-ce pas une digne réponse? 79.

Dès qu'il eut à sa main cette arme, qui fut la sienne dans une naissance précédente, il parut aux yeux d'une beauté incomparable : ainsi, fût-il nu, le nuage nouveau a des charmes, combien plus si l'arc du roi des Dieux lui fait une parure ! 80.

Le vigoureux adolescent de lever cet arc, dont il appuya l'une des extrémités sur la terre : *à ce début*, l'ennemi des rois perdit son éclat, comme un feu, dont il ne reste plus que la fumée. 81.

L'armée contemplait ces deux rivaux, qui se tenaient affrontés, l'un augmenté de splendeur, l'autre affaibli dans la sienne : tels, à la fin du jour, le soleil et la lune dans une pléoménie. 82.

Regardant, et le Bhrigouide, qui sentait sa vigueur défaillir en lui-même, et son trait encoché, qui n'était jamais vain, le Raghouide, sa compassion réveillant sa

(1) *Badhyatâm*, mot, qui n'est pas rendu dans la version latine : « Frustra securitatem petens junges manus, quarum digiti nervi ictibus occaluerunt. »

douceur, lui dit, semblable au Dieu de la guerre : 83.

« Je pense : « C'est un brahme ! » et ce mot empêche que je ne combatte sans miséricorde, bien que tu m'aies attaqué. Que veux-tu que je détruise ? Dis ! Est-ce ton chemin vers l'Être absolu ? Ou seulement ta route au Swarga, que tu as gagné par tes sacrifices ? » 84.

« Ne sais-je pas en vérité, lui répondit le saint anachorète, que tu es l'antique Pourousha ? Car, si j'ai soulevé ta colère, c'était pour satisfaire mon désir de contempler cette force de Vishnou, que tu portes encore descendu même sur la terre. 85.

» Ce revirement de la victoire, après que j'ai réduit en cendres les ennemis de mon père et que j'ai fait de la terre avec l'Océan une offrande à ses mânes, est une chose, dont je puis encore me glorifier, puisque cette défaite m'est infligée par toi, l'*Être* assis au plus haut des cieux ! 86.

» Épargne, ô le plus grand des sages, épargne cette voie, mon désir, vers le bain suprême de la pureté absolue : détruis, *si tu veux*, ma route au Swarga ; j'en souffrirai moins, car je désire peu les voluptés. » 87.

« Soit ! » répartit le Raghouide ; et, tournant sa face vers l'orient, il envoya sa flèche. Elle resta comme un obstacle insurmontable, qui ferma l'accès du paradis au Bhrigouide, malgré toutes ses bonnes œuvres. 88.

Le *jeune prince* toucha les pieds de cet homme riche en pénitences : « Pardonne-moi ! » lui dit-il. Car les forts, une fois qu'ils ont vaincu les ennemis par la force, ne peuvent que trouver de la gloire à s'humilier. 89.

L'anachorète dit alors : « Maintenant que j'ai secoué

la qualité de passion, inhérente à la naissance de ma mère, et que je suis parvenu à m'asseoir dans cette quiétude, héritage du sang paternel, le châtiment, que tu m'as infligé, devient une faveur, dont le fruit n'est point à dédaigner. 90.

» Adieu ! je m'en retourne; puisses-tu ne trouver aucun obstacle dans ta mission pour le bien des Immortels ! » Quand il eut parlé ainsi aux deux frères, Râma et Lakshmana, le saint anachorète disparut. 91.

Râma vainqueur fut embrassé par son père, qui s'imaginait dans sa tendresse le recevoir naissant pour une seconde fois : après un moment d'inquiétude (1) pour lui, il savourait maintenant la joie *de sa délivrance :* tel un arbre, qui a traversé l'incendie spontané d'un bois aride et qui sent tomber la pluie. 92.

A la suite de quelques nuits passées dans sa route, au milieu de laquelle on avait disposé pour lui de charmantes habitations, le monarque, semblable à Çiva, fit sa rentrée dans la ville d'Ayodhyâ, dont les yeux des femmes curieuses de voir la princesse de Mithila changeaient, *pour ainsi dire,* les fenêtres en des buissons de lotus. 93.

(1) Textuellement : *de chagrin.*

FIN DU ONZIÈME CHANT.

Chant XII.

MORT DE RAVANA.

Arrivé à la fin de sa carrière, après qu'il eut goûté à tous les plaisirs des sens, il vit s'approcher le moment où il aurait cessé de vivre : telle expire au matin la clarté d'une lampe. 1.

La vieillesse sous les apparences de ses cheveux blancs se glissa vers le bout de son oreille et lui souffla ces mots, comme par la crainte de Kêkéyî : « Remets ton diadème à Râma ! » 2.

Celui-ci était cher aux habitants de la cité ; aussi la nouvelle de sa prochaine élévation apporta la joie à chacun d'eux en particulier, comme *l'ouverture* d'un canal réjouit tous les arbres d'un jardin public. 3.

Mais, cruelle en sa résolution, Kêkéyî infecta les apprêts du sacre avec des larmes brûlantes de chagrin, qu'elle fit répandre aux yeux du monarque. 4.

Dans le temps que son époux cherchait à calmer sa colère, elle réclama deux grâces, dont elle avait reçu la promesse de lui : telle, si la terre vomissait deux serpents de ses cavernes au moment qu'Indra l'arrose de sa pluie. 5.

Par l'une, elle envoyait en exil Râma pendant quatorze années ; par l'autre, elle donnait à son fils ce diadème, dont le seul fruit devait être son veuvage. 6.

Râma, qui tout à l'heure avait reçu avec des larmes *l'empire de* la terre, que lui donnait son père, accepta, le moment d'après, cet ordre avec joie : « Va-t-en au milieu des bois ! » 7.

Les citadins virent avec étonnement que son visage n'avait pas changé de couleur, soit qu'il revêtit l'habit de soie des souverains ou qu'il portât le vêtement d'écorce des anachorètes. 8.

Râma, sans chercher à détourner son père de la vérité, s'en alla donc, accompagné de son épouse et de son frère, dans la forêt Dandaka en même temps, qu'il entra dans le cœur de tout homme vertueux. 9.

Accablé par cette cruelle séparation, le roi se souvint alors de la malédiction, que lui avait jadis attirée son action imprudente, et pensa que l'abandon volontaire de

son corps était le moyen d'en obtenir la purification. 10.

Ce royaume, dont le monarque était descendu au tombeau et dont le prince héréditaire vivait dans l'exil, devint une proie de chair abandonnée aux ennemis, habiles à découvrir ses côtés faibles. 11.

Bharata dans ce temps habitait chez le père (1) de sa mère. Le peuple, n'ayant plus de maître, envoya pour le ramener de nobles personnes, qui devaient cacher leurs larmes à ses yeux. 12.

A peine arrivé, le fils de Kêkéyî, apprenant de quelle manière était mort son père, détourna sa tête, non seulement de sa mère, mais de la couronne elle-même. 13.

Accompagné d'une armée, il suivit le chemin de Râma et, baigné de larmes, il contempla ces arbres, sous lesquels, disaient les habitants des hermitages, il avait séjourné avec le Soumitride. 14.

Il désirait, lui ayant raconté que leur père était monté au Swarga, le ramener des bois du Tchitrakoûta, où il vivait, par les séductions de la dignité royale, dont les félicités ne sont point à dédaigner. 15.

Car il eût pensé commettre la faute du cadet, qui se marie avant son aîné, s'il eût fait de la terre son domaine avant que Râma n'eût épousé lui-même la royauté. 16.

Il ne peut l'écarter de la soumission à la volonté de son père, assis maintenant parmi les habitants du ciel; mais du moins le supplia-t-il ensuite de lui accorder ses deux sandales pour qu'il en fît comme les divinités protectrices de l'empire. 17.

(1) Le texte porte : BANDHOU, *un parent*.

« Soit ! » lui répondit son frère ; et, congédié par lui, il ne rentra pas dans la capitale ; mais il vint se fixer à Nandigrâma, possédant l'autorité suprême au seul titre de dépôt. 18.

Inébranlablement dévoué à son frère aîné et détournant ses lèvres de la coupe de l'ambition (1), il célébrait ainsi comme un sacrifice expiatoire, qui devait effacer le péché de sa mère. 19.

Râma, *les sens* domptés, vivait d'aliments sauvages avec son épouse et son frère puîné au milieu des bois, où, quoique si jeune, il pratiquait déjà le vœu de la pénitence, auquel les rejetons d'Ikshwâkou ne s'astreignent que dans leur veillesse. 20.

Un jour il s'approcha d'un arbre, qui versait une ombre immobile à cause de son ampleur, et s'endormit un peu de fatigue en quelque sorte dans le giron de Sîtâ. 21.

Un oiseau, — c'était une corneille, — vint alors déchirer à coups de griffes les deux seins de la *noble femme*, comme s'il était jaloux des signes, qu'y avaient imprimés les baisers de son époux. 22.

Réveillé par sa belle épouse, Râma en colère décoche le trait d'Isha et se délivre de l'oiseau en lui infligeant la perte d'un œil. 23.

Ensuite, inquiet du voisinage, qui pouvait ramener Bharata dans ces lieux, il s'éloigna du mont Tchitrakoûta, pays, qu'embellissent d'amoureux kokilas. 24.

Il se dirigea vers la région du midi, habitant chez les familles hospitalières des saints anachorètes, comme le

(1) Littéralement : *de la soif de l'empire*.

soleil habitait alors dans les constellations, qui versent la pluie. 25.

Accompagnant ses pas, la fille du roi Vidéhain, telle en était la splendeur! semblait la royauté même, entraînée par ses vertus, et que *l'ambitieuse* Kêkéyî n'avait pu arrêter. 26.

Partout, dans les bois, le fard, présent d'Anousoûyâ, dont elle avait parfumé ses membres, faisait déserter les fleurs aux abeilles par son odeur suave. 27.

Un Rakshasa, couleur du jaune passant au noir comme un nuage du crépuscule, — il se nommait Virâdha, — vint couper le chemin de Râma : tel Râhou se met en obstacle à l'astre des nuits dans sa route. 28.

Ce fléau du monde osa ravir la Mithilienne entre les deux frères, comme la sécheresse dérobe la pluie entre les mois de Nabhas (1) et de Nabhasya (2). 29.

Les deux Kakoutsthides, l'ayant tué, enfouirent son corps dans la terre, avant que son odeur impure ne vînt empester l'air de ces lieux. 30.

Ensuite, d'après le conseil d'Agastya, Râma se tint, conservant sa constance, dans le pays de Pantchavatî, comme le mont Vindhya dans son état naturel. 31.

Là, malade d'amour, la sœur puînée de Râvana vint trouver le Raghouide : tel un serpent, que tourmentent les feux de l'été, se réfugie sous l'arbre du Malaya (3). 32.

Et, lui exposant sa naissance, elle s'offrit comme

(1) Juillet-août.
(2) Août-septembre.
(3) C'est-à-dire, le santal.

épouse au *royal anachorète*, en présence même de Sità ; car l'amour des femmes, quand il est porté au comble, ne sait plus distinguer les moments. 33.

« Je suis marié, ma jeune enfant, répondit à la femme, qui cherchait un mari, le kshatrya aux épaules de taureau ; offre donc ton amour à mon frère puiné. » 34.

Mais de l'aîné, qu'elle avait sollicité d'abord, passant au cadet, elle n'eût pas lieu d'être plus satisfaite (1), et de nouveau elle retourna supplier Râma, comme une rivière, qui va battre alternativement l'un ou l'autre de ses rivages. 35.

Ce *manége* fit rire un moment la Mithilienne et son rire excita la fureur de la belle *aventurière :* ainsi, dans une anse à l'abri du vent, le lever de la lune force la mer d'inonder son rivage. 36.

« Tu recevras à l'instant même le prix de cette risée ! Regarde-moi bien ! Ce que tu viens faire, c'est, comme on dit, la gazelle, qui dédaigne le tigre. » 37.

Quand elle eut jeté ces mots à la Mithilienne, qui se réfugiait d'épouvante au sein de son époux, elle reprit sa forme naturelle, aussi horrible que son nom de Çoûrpanakhâ (2). 38.

Lakshmana, qui d'abord l'avait ouï parler avec la douce voix du kokila et qui l'entendait maintenant glapir avec les sons rauques du chakal, pensa au même instant : « Voici qu'elle a changé de forme ! » 39.

(1) « Illa, antequam ad majorem sese converteret, ab eo quoque non accepta, iterum... » (*Tr. St.*)

(2) C'est-à-dire, *celle, qui a des ongles aussi grands et larges qu'un van.*

Aussitôt entré, le glaive à sa main, dans la hutte de feuillage, il infligea à l'épouvantable furie une double mutilation. 40.

Alors, planant au sein des airs, elle menaça les deux Raghouides avec son doigt, qui, ressemblant au croc du cornac, était armé d'un ongle recourbé et portait les nœuds de ses articulations raboteux comme ceux du bambou. 41.

Arrivée bientôt dans le Djanasthâna, elle dénonce à Khara et ses compagnons l'insulte, cruel début de Râma, et cette nouvelle injure faite aux Rakshasas. 42.

Il ne fut pas heureux pour ces Naïrritas de trop écouter ses plaintes et de s'en venir affronter le Raghouide pour venger les membres coupés de son visage ! 43.

A la vue de ces orgueilleux Démons, qui accouraient, les armes hautes, Râma de mettre ses espérances de victoire dans son arc et Sità dans les mains de Lakshmana.

Le Daçarathide était seul, les Rakshasas étaient par milliers ; mais, quelque fût leur nombre, ils voyaient autant de Râma sur le champ de bataille. 44—45.

Pas plus qu'il n'eût toléré dans ses actions un péché, le Kakoutsthide aux mœurs pures ne toléra que cette armée impie eût un général nommé le Péché (1). 46.

Il accueillit ce Démon à coups de flèches, et Khara, et

(1) *Doûshana.* Nous avons traduit même ce nom pour conserver ici le jeu de mots, bien qu'il soit d'une afféterie, nous l'avouons, puérile ; mais ces petites choses ne servent pas moins que de plus grandes à caractériser le goût d'une époque. M. Stenzler dit : « Kakutsthides, probe agens, Dûshanum, e scelestorum caterva missum, haud toleravit, veluti suum ipsius vitium. »

Triçiras avec lui : ses dards sortirent de son arc l'un après l'autre ; et cependant on eût dit qu'ils s'étaient rués tous à la fois (1). 47.

Ses flèches aiguës, en traversant le corps de ces trois Démons, n'avaient perdu rien de la pureté, qu'elles avaient auparavant ; car elles ne buvaient que la vie et laissaient tout le sang pour boire aux oiseaux. 48.

Dans cette grande armée de Rakshasas, qu'avaient mise en pièces les projectiles du Raghouide, on ne vit bientôt plus que des troncs *mutilés* se tenir encore debout. 49.

Fatiguée d'assaillir en vain ce Râma, qui répandait sur elle une averse de flèches, l'armée de ces ennemis des Dieux s'endormit du sommeil sans réveil sous l'ombre des vautours. 50.

Çoûrpanakhâ seule, échappée à la mort, vola porter à Râvana cette funeste nouvelle des Rakshasas immolés par les flèches du Raghouide. 51.

Le frère puiné du Dieu, qui préside aux richesses, regarda l'outrage fait à sa sœur et la mort donnée à ses familiers comme le pied même de Râma posé à la fois sur ses dix têtes. 52.

Un Rakshasa, métamorphosé en gazelle, aida ce Démon à tromper les deux Raghouides ; et Sitâ fut enlevée par lui, sans que les efforts du monarque des oiseaux eussent mis obstacle à son rapt plus d'un instant. 53.

Les deux frères à la recherche de cette noble femme virent le vautour, ses deux ailes arrachées et qui, vomis-

(1) « Illum, Kharam atque Trisirasem deinceps excepit sagittis, quæ vero quasi uno eodemque tempore ab arcu ejus evolabant. » (*Tr. St.*,

sant la vie à plein gosier, payait ainsi la dette de son amitié avec Daçaratha. 54.

Djatayou leur annonça d'une voix *mourante* que Râvana lui-même avait enlevé Sîtâ; et, laissant à ses blessures le soin de leur dire son opiniâtre combat, il rendit le dernier soupir. 55.

Les deux Raghouides, au cœur de qui un tel spectacle avait renouvelé ce chagrin, dont la mort de leur père l'avait naguère affligé, s'acquittèrent envers l'oiseau des suprêmes devoirs, qui viennent après la consommation du bûcher, avec le même soin, qu'ils auraient pu mettre aux funérailles mêmes d'un père. 56.

Suivant les conseils de Kabandha, que la mort avait libéré de sa malédiction, une communauté d'infortune serra les nœuds de l'amitié entre le monarque des singes et Râma. 57.

Le vaillant Raghouide arracha la vie à Bâli et fit asseoir Sougrîva dans son trône long-temps désiré: telle une seconde racine vient suppléer à l'absence de la première.

Au commandement du maître, les singes de s'en aller çà et là, comme les désirs de l'infortuné Raghouide, s'enquérir partout de la noble Vidéhaine. 58—59.

Ils obtiennent de ses nouvelles par le vautour Sampâti, qui vient s'offrir à leurs yeux; et le fils du Vent traverse la mer aussi facilement qu'un sage affranchi des passions traverse le monde. 60.

Il vit dans Lankâ celle, qu'il cherchait, environnée de Rakshasis, comme une plante salutaire au milieu des herbes vénimeuses. 61.

Le singe de présenter à la Djanakide une bague, qu'il avait reçue de son époux en signe de crédit; elle de l'accueillir avec des larmes de bonheur, dont elle fit aller, pour ainsi dire, les froides gouttes au-devant de cet anneau. 62.

La douleur de Sitâ calmée par les nouvelles de son époux, Hanoûmat, fier de son triomphe sur le *prince héréditaire* Aksha, mit le feu dans la ville, après qu'il eut subi un instant les risées de Lankâ. 63.

L'habile *singe de retour* mit sous les yeux de Râma une pierrerie, signe de crédit en échange du sien et qui était comme le cœur de Sitâ, venant s'offrir de lui-même, revêtu de ce corps, à la vue de son époux. 64.

Râma, fermant les yeux, déposa le diamant contre son cœur et s'imagina par le seul contact goûter le bonheur des embrassements de son épouse, moins le plaisir de lui toucher le sein. 65.

A peine eut-il appris ces nouvelles, que, dans son impatience de rejoindre sa bien-aimée, il regarda comme le faible intervalle d'un fossé cette grande mer, qui était la ceinture de Lankâ. 66.

Il partit pour l'extermination de ses ennemis, suivi par des armées simiennes, qui non seulement couraient sur le dos *fatigué* de la terre, mais qui volaient encore dans le sein encombré des airs. 67.

Vibhîshana vint le trouver dans son camp sur le rivage de l'Océan, comme s'il était poussé vers lui par la Fortune des Rakshasas, qui, dans un instant d'amour, lui en avait inspiré la *salutaire* pensée. 68.

Râmâ promit de lui conférer l'empire des Noctivagues; car les bonnes directions une fois commencées, ne manquent pas à donner leur fruit dans la saison. 69.

Il fit jeter par les singes à travers les ondes salées un pont semblable au *serpent* Çaisha, qui sort du fond des enfers et vient servir de couche à Vishnou, quand il veut goûter le sommeil. 70.

Une fois qu'il eut traversé l'Océan au moyen de cette route, il fit investir Lankâ par des singes au poil blond, qui formaient en quelque sorte un second mur d'or à l'entour. 71.

Là, fut engagée une affreuse bataille de Rakshasas et de quadrumanes, où les cris de victoire du Kakoutsthide et du Poulastyade s'en allaient dispersés à tous les points de l'espace. 72.

On frappait sur les massues à coups d'arbres, on broyait les maillets d'armes à coups de roches, on écrasait les éléphants avec des montagnes, et les ongles faisaient des blessures plus cruelles que les flèches. 73.

Un jour, le spectacle de Râma, la tête coupée, avait brisé l'âme de Sîtâ : « Ce n'est qu'une illusion de la magie! » lui dit Tridjatâ, et ce mot la rendit à la vie. 74.

« Mon seigneur vit! » s'écria-t-elle; et ce lui fut chose facile que de rejeter sa douleur. Avant et quand elle croyait sa mort véritable : « Et moi, je vis encore! » avait-elle dit, pleine de confusion. 75.

Accourant à tire d'ailes, Garouda vint briser le nœud, dont les avait liés un trait de Méghanâda, et cette douleur des héros Daçarathides n'avait duré qu'un instant, comme s'ils eussent été le jouet d'un songe. 76.

Ensuite le rejeton de Poulastya fendit avec sa lance de fer la poitrine de Lakshmana ; et, quoique ce coup ne l'eût pas frappé lui-même, le chagrin n'en fit pas moins au cœur de Râma une aussi déchirante blessure. 77.

Un simple, qu'apporta le Maroutide, guérit la plaie béante ; et le héros se remit à pratiquer avec ses flèches l'enseignement des plaintes et des sanglots pour les épouses de Lankâ. 78.

Tel que la saison d'automne ravit l'un et l'autre au nuage ; de même il ne laissa rien subsister, ni de la voix tonnante de Méghanâda, ni de son arc, qui ressemblait à l'arc d'Indra. 79.

Koumbhakarna, de qui le roi des singes avait déchiré la face, comme Lakshmana celle de sa cruelle sœur, vint, tel qu'une montagne, dont le ciseau mit à vif l'arsenic rouge, s'offrir aux coups de l'aîné des Raghouides. 80.

« C'est inutilement et mal à propos, que Râvana fit réveiller ta grandeur, qui aime tant à dormir ! » Et, parlant de cette manière elles-mêmes, pour ainsi dire (1), les flèches de Râma plongèrent ce noctivague dans le sommeil éternel. 81.

D'autres Rakshasas tombaient dans les griffes des singes (2), comme la poussière soulevée dans cette lutte tombait dans les fleuves de leur sang. 82.

Enfin, pour combattre de nouveau, le rejeton de Pou-

(1) « Male tu, somni amans, a fratre intempestive expergefactus es! » « Ita cogitantis quasi Ramæ sagittis in diuturnum somnum inductus est. » (*Traduction Stenzler.*)

(2) « Alii etiam Rakshasi in simiorum gladia incidebant,... » (*Même trad.*)

lastya sortit de son palais : « Aujourd'hui, ou Râvana, ou Râma, disait-il, aura quitté le monde ! » Telle était sa résolution. 83.

Indra, voyant Râma simplement à pied et le roi de Lankâ monté dans un char de guerre, envoya au Daçarathide son propre char attelé de ses coursiers verts. 84.

S'appuyant sur le bras du cocher de l'*auguste* Immortel, Râma de monter dans ce triomphant véhicule, habitué à voir l'étoffe de son drapeau flotter au vent soulevé par les flots de la Gangâ céleste. 85.

Mâthali fit revêtir au guerrier la cuirasse du grand Indra lui-même, où, rendues aussi faibles que les pétales du lotus, venaient expirer les flèches de tous les ennemis des Dieux. 86.

Ce combat, où Râma et Râvana trouvaient enfin l'occasion de se voir tête à tête et de mesurer leur vaillance, comblait en quelque sorte leur vœu mutuel. 87.

Le Poulastyade n'était plus, comme avant, *assisté d'une armée*, mais seul ; et néanmoins, par le grand nombre de ses jambes, de ses bras et de ses têtes, il semblait compter là pour auxiliaire toute la race de sa mère. 88.

C'était un ennemi, que Râma ne pouvait dédaigner, car il avait soutenu dans les airs le mont Kaïlâsa, il avait pu vaincre les gardiens du monde, il avait honoré Çiva même, en lui faisant une oblation avec *neuf de* ses *dix* têtes. 89.

Au comble de la colère, Râvana de lui plonger une flèche dans le bras autre que le gauche, là, où les palpitations du muscle annonçaient une réunion prochaine avec sa bien-aimée. 90.

Râma *de son côté* lance un trait, qui fend le cœur de Râvana et pénètre ensuite dans le sein de la terre, comme s'il voulait porter cette agréable nouvelle aux serpents. 91.

La victoire alternative augmentait la colère de ces deux rivaux, qui frappaient la voix par la voix et la flèche par la flèche : ainsi deux conteurs s'animent l'un par le succès de l'autre. 92.

La force tour à tour victorieuse et vaincue rendait commune entre eux la palme de la victoire, comme un champ, que se disputent deux éléphants, ivres de rut. 93.

D'ici et delà, les averses de flèches ne laissaient pas arriver la pluie de fleurs, que semaient sur l'un ou sur l'autre les Démons ou les Dieux, charmés de leur vitesse à répondre au coup par la riposte. 94.

Le Rakshasa de lancer contre son ennemi une massue couverte de pointes en fer, comme la cîme de l'arbre Çâlmali, enlevée à l'empire de la Mort (1). 95.

Mais avec des flèches, armées d'un fer en demi-lune, le Raghouide, avant qu'elle n'atteignît son char, coupa l'arme de son rival et l'espérance des Rakshasas avec elle aussi facilement qu'un bananier. 96.

Incomparable archer, il encocha pour lui à son arc le trait infaillible de Brahma : c'était le simple, qui devait retirer la flèche, qu'avait plongée dans son cœur le chagrin de sa bien-aimée. 97.

On la vit au milieu du ciel partager sa pointe lumi-

(1) «.... clavam, dentibus ferreis instructam, raptam veluti Yamæ clavam e Koûtasâlmale arbore factam. » (*Tr. St.*)

neuse en dix traits (1), comme un grand naja, dont le corps est surmonté par le disque épouvantable de son chaperon. 98.

Ce dard, appuyé d'une *puissante* formule, abattit dans la moitié d'un clin d'œil (2) le faisceau des têtes de Râvana, sans qu'il eût senti même la douleur de ses blessures. 99.

De même qu'au milieu des eaux on voit le mouvement des ondes trancher les images réfléchies du soleil enfant; telle, sur le corps du Rakshasa tout près de tomber, apparut aux yeux cette décollation successive de ses dix têtes (3).

Les Dieux avaient bien vu crouler tous les chefs du monstre, et cependant leur âme ne pouvait encore se rassurer, dans la crainte que ses têtes ne vînssent à se réunir de nouveau sur les dix cous. 100—101.

Ensuite, versée par les Dieux mêmes, il plut du firmament sur le front du vainqueur de Râvana, qui allait bientôt ceindre la couronne, une pluie de fleurs, que suivaient les essaims des abeilles du ciel, abandonnant, les ailes chargées de mada, les tempes gercées des éléphants divins, montés par les gardiens du monde. 102.

Le cocher d'Indra fit ses adieux au Raghouide, qui, les affaires des Immortels une fois terminées, avait débandé son arc à l'instant : Mâthali ramena donc au ciel le char attelé de mille coursiers verts et son étendard à la hampe

(1) « Illud in aere in centum partes divisum videbatur... » (*Tr. St.*)

(2) «... uno temporis momento.... » (*Ibidem.*)

(3) « Velut in aqua recentis solis imago, undis divisa, sic in cadente Rakshasi corpore splendebat cervicum decisarum series. » (*Même traduction.*)

toute hérissée de traits, signés du nom de Râvana. 103.

Le chef des Raghouides, ayant recouvré son épouse justifiée par le feu, donna le trône de son rival à Vibhîshana, son fidèle ami; puis, il reprit le chemin de sa capitale, suivi par lui, accompagné par le fils du soleil avec le Soumitride, et monté sur la perle des chars, conquise par la vigueur de son bras. 104.

FIN DU DOUZIÈME CHANT.

Chant XIII.

LE RETOUR DU BANNI.

Porté sur le char Poushpaka vers la métropole de cet élément, qui répond à la qualité du son (1), Vishnou, versé dans la science des qualités, Vishnou, sous le nom de Râma, quand il vit cette mer, le trésor des pierreries, tint ce langage à son épouse en particulier : 1.

« Vidéhaine, vois cet écumeux réceptacle des eaux, que j'ai coupé avec un pont depuis le Malaya, comme la

(1) Circonlocution particulière au génie de l'Inde pour dire *la terre*.

brillante voie *lactée* coupe un ciel d'automne sans nuage, qui se pare de ses charmantes étoiles. 2.

» Kapila ravit et mena dans les enfers le cheval, qu'un de nos ancêtres voulait immoler en açva-médha : ses fils, nos ayeux, déchirant la terre afin de le trouver, ont augmenté le bassin des mers. 3.

» C'est de l'Océan, que les rayons du soleil conçoivent l'embryon *des nuages ;* c'est de lui, que les biens de la terre obtiennent leur développement : il nourrit le feu, qui brûle dans le foyer des eaux (1), et c'est de lui, qu'est née la lumière, qui fait la joie du monde. 4.

» Il se revêt de toutes les conditions, il s'étend par sa grandeur jusqu'aux dix points de l'espace : sa forme, comme celle de Vishnou, est inexprimable, soit par le nombre, soit par la qualité. 5.

» C'est sur la mer, que Vishnou, ayant retiré les mondes en lui-même, dort un sommeil de contemplation au milieu de ses louanges, que le premier Créateur entonne, assis sur le nymphée, qui pousse de son nombril. 6.

» C'est dans la mer secourable, que vinrent se réfugier par centaines les montagnes, auxquelles Indra avait tranché les ailes et ravi les parfums : tels en proie à leurs ennemis, des rois volent s'abriter sous le trône d'un suzerain à l'arc victorieux (2). 7.

» Quand le premier né des mâles eut accompli son

(1) Textuellement : *qui fait de l'eau son bois.*

(2) Dharma, *bow* (Dictionnaire de Wilson). « Ad hunc tanquam protectorem confugiunt centeni montes, superbia privati per Indram latera eorum findentem, veluti reges periculo imminente ab hostibus confugiunt ad regem medium, honestate distinctum. » *(Tr, St.)*

œuvre de tirer le globe hors des enfers, l'onde transparente de la mer, augmentée par le déluge, fut un moment la seule parure, que vêtit la face de la terre. 8.

» La mer, qui sait d'elle-même prêter ses lèvres de vagues aux fleuves, naturellement hardis à présenter la bouche ; la mer, qui a des manières d'épouse, que nulle autre ne partage avec elle, boit les fleuves et se fait boire aux fleuves. 9.

» Voici des baleines, qui, s'ingurgitant l'eau, vomie par la bouche des rivières avec les poissons, qui nagent dedans, ferment leur gueule béante et vomissent par les ouvertures de leurs têtes deux fleuves, dont le cours monte dans les airs. 10.

» Vois ces écumes de la mer, divisées en deux par ces crocodiles, aussi grands que des éléphants et qui s'élancent brusquement hors des flots : le mouvement de leurs joues ne donne-t-il point à ces fragments d'écumes une ressemblance passagère avec des chasses-mouche, qu'on agiterait à l'entour des oreilles ? 11.

» Voilà des serpents, qui viennent respirer le vent du rivage : leur meuglement se confond avec le mugissement des grands flots (1) ; mais leur corps s'en distingue au diamant, qui brille à leur chaperon et dont l'incarnat redouble au contact des rayons du soleil. 12.

» Cette foule de coquillages, que la vitesse des flots rapides a jetés çà et là sur les *écueils roses*, il semble qu'elle renonce avec peine à la *douce* torture de pendre

(1) « Serpentes, qui emergunt ad ventum a littore flantem hauriendum, ab undis volutis haud dignoscendi, distinguntur... » (*Tr. St.*)

accrochée en l'air par la bouche à ces branches de corail, émules de tes lèvres ! 13.

» A peine ce nuage s'était avancé pour boire les eaux, qu'il a été roulé par l'impétuosité d'un tourbillon : ne dirait-on pas en vérité que la mer est barattée une seconde fois par une montagne ? 14.

» De loin, ce bassin des ondes salées ressemble à un tchakra de fer et son mince rivage, que noircissent les bois de xanthocymes et de palmiers, apparaît comme une ligne de rouille, qui fait tache sur le tranchant (1). 15.

» Le vent du rivage, femme aux grands yeux, orne ta bouche avec le pollen des pandanes les plus odorantes, comme s'il savait que, brûlant de soif pour tes lèvres de vimbas, je ne puis céder le temps au soin de les parer. 16.

» Nous voici déjà parvenus, grâce à la vitesse du char, sur les rives de la mer aux guirlandes de catechus non indigentes de fruits, aux sables enrichis de perles, disséminées par les coquilles brisées. 17.

» Laisse maintenant, femme aux cuisses charmantes, laisse, dame aux yeux de gazelle, tomber ta vue sur le chemin, qui nous reste à parcourir : ne semble-t-il pas que la terre avec ses bois sorte de la mer, dont la rive ultérieure se montre à l'horizon lointain ? 18.

» Vois le char ! Il s'avance avec les mêmes allures, que vont les pensées de mon âme, tantôt dans la voie des

(1) « Oceani salsi æneæ rotæ similis, littus tenue, tamâlarum et tâlium sylvarum seriebus nigrum, e longinquo apparet, veluti æruginis linea in rotæ acie. » (*Même traduction.*)

Dieux, tantôt dans la route des nuages, tantôt par le chemin des oiseaux. 19.

» Ce vent du ciel, que l'éléphant de Çatakratou a parfumé de son mada et dont le Gange céleste a rafraîchi le souffle entre ses ondes battues, essuie les gouttes de sueur, que la jeunesse du jour a fait poindre sur ton visage. 20.

» Ce nuage, que touche ta main curieuse, femme trop vive ; ce nuage, autour duquel, en s'échappant, l'éclair dessine un bracelet ; ta main, appuyée sur la fenêtre du char, le revêt d'une seconde parure (1). 21.

» Sachant que le Djanasthâna est affranchi de ses dangers, voici que les anachorètes aux habits d'écorce se remettent à construire des huttes nouvelles de feuillage et s'en reviennent habiter, chacun à son ancienne place, dans les cercles trop long-temps désertés de leurs ermitages.

» Là, c'est l'endroit, où je vis, occupé de ta recherche, un de tes noûpouras tombé et que le chagrin de n'être plus uni avec ce lotus de ton pied avait plongé, semblait-il, dans un morne silence. 22—23.

» Ces lianes, qui ne pouvaient parler, mais qui avaient pitié de ma peine, m'indiquaient avec leurs branches aux bourgeons arrachés (2) le chemin, par lequel, femme craintive, t'avait emmenée le Rakshasa. 24.

(1) Hæc nubes, coruscante fulmine quasi armilla ornata, a te, iracunda, per jocum tacta manu fenestræ innixa, alterum quasi ornamentum tibi præbet. » (*Tr. St.*)

(2) *Rami gemmis destituti*, que nous préférons dans la revision à *rami*

» Dans mon ignorance de ta route, les gazelles, ne songeant plus à tondre les pointes des poas et tenant levées les rangées de leurs cils, me renseignaient par des regards jetés vers la plage méridionale. 25.

» Voici qu'apparaît devant nous la cîme du mont Mâlyavat, qui semble raser le ciel : les nuages versaient la pluie nouvelle sur lui dans le même temps que je versais moi-même des larmes sur ma séparation d'avec toi. 26.

» C'est là que je trouvais insupportables sans toi, et les cris délicieux des paons, et les chevelures à demi-poussées des cadambas, et les senteurs des viviers battus par les gouttes de la pluie. 27.

» Ces lieux rappelant à mon souvenir que je t'y voyais naguère t'amuser à te cacher pour me causer un instant d'inquiétude, je ne pouvais plus supporter d'y entendre même les rugissements des nuages, répétés par les échos des cavernes. 28.

» C'est là que, dans la saison, où la terre, humectée par la pluie, sympathisait à mes larmes (1), je me consumais à la vue des nouvelles pousses, dont les boutons frais éclos semblaient rivaliser avec tes yeux, qu'avait brunis la fumée du mariage. 29.

» Descendue loin d'ici, ce n'est pas sans une grande

surculis inversis, « des branches aux ramilles inclinées *ou plutôt* bouleversées, » comme nous avions mis d'abord.

(1) « Ubi torquebat me oculorum tuorum, ignis matrimonialis fumo nigrorum, pulchritudo, quam, dum terra, imbre rigata, vapore tegebatur, calicibus apertis imitabantur fungi. » (*Tr. St.*)

peine que la vue boit, pour ainsi dire, ces eaux du lac Pampa, où l'on peut néanmoins entrevoir des grues, qui se meuvent au milieu des ondes, cachées sous les bois circonvoisins des vânîras (1). 30.

» Là, vivant loin de toi, chère amie, je voyais avec envie ces couples de phénicoptères, que le sort n'avait pas séparés et qui s'offraient l'un à l'autre des corolles de lotus. 31.

» Ici, croyant que tu m'étais rendue, j'allais embrasser, quand Lakshmana me retint, en versant des larmes, cette branche de l'açoka du rivage, dont le bouquet de fleurs s'arrondissait comme le sein d'une femme. 32.

» Ces files de grues, qui, à peine ouï sur les rives de la Godavarî le son des clochettes d'or suspendues dans les intervalles du char, s'envolent au milieu des airs, n'ont pris, dirait-on, cet essor, que pour venir te saluer. 33.

» Mon âme est réjouie par l'aspect de cette Pantchavatî, que je n'avais pas vue depuis long-temps avec ses gazelles, qui dressent vers nous leurs têtes, avec ses jeunes manguiers, que tes mains ont fait croître, en leur prodiguant tes cruches d'eau, malgré la délicatesse de ta jolie taille. 34.

» Là, à mon retour de la chasse sur les bords de la Godavarî, la brise de ses flots dissipait ma fatigue : *combien de fois*, il m'en souvient, dans un lieu secret, n'ai-je pas dormi sous des berceaux de rotangs, le front appuyé sur ton sein ! 35.

» Voici l'enceinte de l'habitation sur la terre de cet

(1) *Calamus rotang.*

anachorète, qui purifiait les eaux troubles en s'y lavant et qui, dans le seul instant d'un clin d'œil, fit tomber Nahousha de la place d'Indra même. 36.

» Ce conservateur des trois feux sacrés à la gloire éminente fait monter le sommet de cette colonne de fumée dans la route du char ; et son odeur seule de beurre clarifié donne plus de légèreté à mon âme, (1) affranchie des passions. 37.

» Voici le tîrtha, où l'anachorète Çâtakarna aimait à se baigner ; on nomme ce réservoir les Cinq-Apsaras : encadré dans le cercle des bois, il ressemble de loin au disque de la lune, quand on la voit environnée des nuages. 38.

» Jadis la profonde méditation de cet hermite, qui vivait dans la société des gazelles et n'avait comme elles pour aliment que des pointes de poas, avait inspiré de l'inquiétude au puissant Indra, qui sut le prendre au filet des artifices de cinq jeunes Apsaras. 39.

» Cette symphonie, qui monte dans les cieux et fait résonner les échos dans les galeries supérieures du char Poushpaka, c'est le concert des tambourins mêlés aux chansons dans les palais invisibles, habités par le saint anachorète. 40.

» Placé au milieu de quatre bûchers allumés, le front dévoré par le feu du soleil, voici un autre ascète, qui mortifie sa chair : on l'appelle Soutîskhna ; c'est un homme dompté quant aux œuvres. 41.

(1) « Voluptatem percipit animus meus, cupiditatis expers, dum odoratur..., » (*Tr. St.*)

» Sa pénitence fit peur au monarque du ciel ; mais les femmes des Dieux ne furent pas capables de l'émouvoir, en déployant tous leurs manéges de coquetterie, lui montrant à demi leur ceinture adroitement et laissant tomber sur lui des regards amorcés d'un sourire. 42.

» Celui-là, qui tient par vœu ses deux bras levés en l'air, avance de loin vers nous son bras autre que le gauche : ce bras, dont la main est accoutumée à gratter doucement les gazelles, à tondre les pointes de l'herbe kouça, et qui est entourée d'un rosaire en guise de bracelet. 43.

» Celui-ci, qui, retenu par son vœu de silence absolu, répondit à mon salut avec un faible mouvement de sa tête, replace à l'instant ses yeux ouverts dans la flamme de l'astre aux mille splendeurs maintenant que le soleil n'est plus éclipsé par le char. 44.

» Cette forêt de pénitence est l'azyle pur et tutélaire, où vécut un hermite, soigneux de tenir le feu sacré perpétuellement allumé. Çarabhanga, — il se nommait ainsi, — après qu'il en eut nourri long-temps la flamme avec le bois, lui offrit en sacrifice son propre corps purifié par la formule des prières. 45.

» Maintenant c'est à ces arbres, dont les fruits sont délicieux au plus haut point et dont les ombrages dissipent les fatigues de la route, qu'il a confié, comme à des fils vertueux, le soin de s'acquitter pour lui des politesses à l'égard de ses hôtes. 46.

» Voici le Tchitrakoûta, femme aux membres onduleux, qui vient enchaîner mes regards : orgueilleuse mon-

tagne (1), sur le bout de sa corne ce nuage attache comme un rempart de boue, et cette caverne lui fait comme une bouche, qui vomit des sons par la voix des cataractes !

» Voilà ce fleuve du Gange, qui semble par sa distance éloignée enfermer entre des rives étroites un cours immobile : roulant au pied de la montagne ses limpides ondes, ne dirait-on pas un collier de perles, noué au cou de la terre ? 47—48.

» Ici croît, sur la pente du mont, un grand tamâla, dans les branches duquel je cueille cette jeune pousse aux boutons embaumés pour t'en faire une girandole, qui brille sur tes joues aussi pâles qu'un épi d'orge. 49.

» Maintenant voici la forêt, théâtre des mortifications d'Atri ; ce bois, où se manifeste son incomparable puissance, où le fruit s'attache à l'arbre avant de s'annoncer par la fleur, où circulent des animaux privés sans craindre l'oppression *du plus fort*. 50.

» C'est là qu'Anasoûyâ, pour les ablutions de ces hommes, qui thésaurizent la pénitence, fit arriver la Gangâ, qui forme une guirlande sur la tête de Tryambaka et dans laquelle de leurs saintes mains les Maharshis vont cueillir des lotus d'or. 51.

Ces arbres d'anachorètes habitués à se plonger dans la méditation à ciel découvert, ces arbres, dont le cercle embrasse le sanctuaire consacré aux sacrifices (2), ne

(1) Iste Chitrakûtas mons,... animum meum capit, superbo tauro similis, qui... » (*Tr. St.*)

(2) « Hæ etiam vatum, id sellis sacris meditantium, arbores simili modo

semble-t-il pas que l'immobile tranquillité de cet azyle les ait eux-mêmes transportés jusque dans le sein de l'absorption en Dieu ? 52.

» Là, s'élève devant nous le célèbre figuier Çyâma, qui fit naître un jour ton envie : à ses fruits entrevus dans ses feuilles, on dirait une montagne d'émeraudes (1), où sont mêlés des rubis. 53.

» Ici, *la campagne* ressemble à un collier de perles, que varient les saphyrs imprégnés de lumière ; là, elle est comme une guirlande de lotus blancs, parmi lesquels sont tressés des nymphées rouges. 54.

» D'un côté, c'est une file de canards, mêlée à des *phénicoptères,* oiseaux amis du lac Mânasa ; d'un autre, c'est une portion de terre, qui semble jonchée avec les feuilles sombres de l'aloës noir entresemées de santal jaune. 55.

» Ici, des ténèbres diversifient les clartés de la lune en se fondant avec les ombres ; ailleurs, ce sont les blanches lignes des nuages d'automne, à travers les ouvertures desquels on peut entrevoir les profondeurs du ciel. 56.

» Plus loin, vois, femme charmante, la Gangâ, dont les flots de l'Yamounâ ont brisé le cours : ne dirait-on pas le corps même de Çiva, les membres saupoudrés avec la cendre et parés avec le serpent noir ? 57.

» Certes ! une fois qu'ils ont lavé leurs âmes pures au confluent de ces deux épouses de l'Océan, ceux, qui aban-

aræ medium occupantes, ventis quiescentibus immotæ, meditationi vacare videntur. » (*Tr. St.*)

(1) Exactement : *de pierres précieuses d'émeraudes.*

donnent leur dépouille mortelle, n'ont plus à craindre jamais de rentrer dans un corps, n'eussent-ils même aucune science de la vraie nature des choses (1). 58.

» Voilà maintenant la ville du monarque des Nishâdas; c'est là que m'ayant vu déposer le diadème de ma tête et lier nos cheveux à la manière des anachorètes, Soumantra disait en pleurant : « Ah! Kêkéyî, voici comblés tes désirs! » 59.

» Ce fleuve, dont le pollen des lotus parfume le sein des épouses de l'Yaksha et dont la source, ont dit ceux qui parlent avec science, est dans le lac de Brahma, comme celle de l'intelligence humaine est dans l'âme universelle; 60.

» Ce fleuve, qui, entre des rives plantées de colonnes victimaires, fait couler sous les murs d'Ayodhyâ, ma capitale, ses limpides eaux, à la pureté desquelles ajoutent les Ikshwâkides, quand ils se plongent dans ses ondes au

(1) C'est-à-dire, de ce principe métaphysique, exprimé en ces vers de notre PANTHÉON, chant IV :

Naître et mourir, vains mots! Sous notre œil délirant,
Comme un rêve imposteur roule un monde apparent.
La terre est un fantôme, et les cieux un mensonge;
La matière et l'esprit sont les enfants d'un songe.
Il n'est rien que Dieu seul! la folle illusion
De nos sens a dit : *Sois!* à la création.
Il est tout; tout est Dieu : mais l'âme répartie
N'est pas au sein du tout plus que dans la partie.
Eux et vous, vous et moi, ce n'est pas trois ou deux;
Ils sont moi, je suis vous, ils sont vous, je suis eux :
Vous et moi, dogme saint! c'est l'unité suprême :
Eux et vous, n'êtes qu'un, et cet un, c'est Dieu même!

sortir de l'avabritha, qui vient après le sacrifice du cheval (1); 61.

» Ce fleuve, que mon âme honore comme la nourrice commune des Koçalains du nord (2), que font grandir ses abondantes eaux et qui trouvent leur plaisir accoutumé dans ses îles ; 62.

» C'est la Sarayoû, qui m'accueille, à mon retour de l'exil, avec ses mains de vagues, pleines de brises rafraîchissantes : telle ma mère, à la fin d'une absence, recevait l'auguste roi, mon père (3). 63.

» Bharata, auquel Hanoûmat a porté la nouvelle de mon arrivée, s'avance au-devant de nous à la tête d'une armée : je le conjecture, en voyant là-bas s'élever de la terre ce nuage de poussière mor-dorée comme le crépuscule au temps, où il s'éteint (4). 64.

» Certainement, ce vertueux prince vient me remettre fidèlement la couronne, à moi, qui ai bien gardé ma promesse : ainsi, tu me fus rendue par Lakshmana, sous la garde de qui je t'avais placée, à mon retour du combat, où j'avais tué Khara et ses compagnons. 65.

» *Oui!* Bharata, vêtu d'écorce et portant un arghya dans ses mains, s'avance à ma rencontre avec les

(1) « Ikshvâkuidis, post sacrificia equina abluendi causa, in illas immergentibus. » (*Tr. St.*)

(2) « Quem animus meus colit, tanquam communem matrem Kosalæ septentrionalis regum,... » (*Même traduction.*)

(3) « Hæc Sarayus, matris meæ instar, a rege illo honorando separata, me procul commorantem amplectitur quasi undarum brachiis, frigidos ventos ferentibus. (*Ibidem.*)

(4) « Quia pulvis terrenus, tincti diluculi instar fuscus,... » (*Ibidem.*)

vieillards, ses ministres : il fait marcher devant lui son directeur spirituel et l'armée vient après, suivant ses pas.

» C'est lui-même, qui, sans jouir de cet empire, que mon père avait remis dans ses mains, et, par égard pour moi, s'abstenant, quoique jeune, d'une couronne tombée dans son sein, put observer avec elle autant d'années, *que dura mon exil,* un vœu aussi difficile à tenir que le tranchant d'un glaive (1). » 66—67.

Quand il eut dit ces mots, le char, qui, par sa nature divine, connaissait la pensée du héros Daçarathide, descendit spontanément des routes de la lumière aux yeux étonnés des peuples, qui avaient suivi Bharata. 68.

Râma, que précédait Vibhîshana, lui montrant le chemin; Râma, donnant sa main au monarque des singes, versé dans les règles de la politesse, descendit aussitôt de ce véhicule par l'escalier, dont les marches étaient faites de crystal et dont la dernière effleurait la surface de la terre. 69.

Il s'inclina humblement devant le gourou de la race des Ikshwâkides : puis, quand il eut reçu la corbeille hospitalière, il serra, baigné de larmes, Bharata, son frère, dans ses bras et lui baisa même ce front, qui, par dévouement pour lui, s'était dérobé aux honneurs d'une grande inauguration sur le trône de ses ayeux. 70.

Laissant tomber sur eux des regards affectueux et s'enquérant d'une voix aux syllabes douces s'ils étaient

(1) *Vratamâsidhâram.* « Qui, *dit M. Stenzler,* dignitate a patre data... haud fruitus,.. cum illa durum abstinentiæ votum exsolvit. »

bien portants (1), il accueillit l'un après l'autre avec déférence chacun des vieux ministres aux chevelures emmêlées comme les rameaux du figuier vénéneux, aux barbes très-allongées, qui changeaient tout l'aspect de leur visage. 71.

« Voici le souverain des singes, qui fut sur le Rishyamoûkha mon compagnon d'infortune ! Voici le monarque issu de Poulastya, toujours au premier rang dans les combats ! » A ces mots, par lesquels ce noble fils de Raghou témoignait de sa considération pour eux, Bharata de quitter le Soumitride, *qu'il s'en allait embrasser*, et de s'incliner devant les deux rois. 72.

Ensuite, il vint à Lakshmana, lui fit lever sa tête, qui s'était courbée, l'étreignit fortement et se causa, pour ainsi dire, une souffrance à lui-même (2) par ce rude contact de sa poitrine appuyée contre cet autre sein, hérissé des cicatrices, dont l'avaient couturé les flèches du *terrible* Indradjit. 73.

Alors, obéissant à la voix de Râma, les généraux des armées quadrumanes se revêtent de corps humains et montent sur les plus grands des éléphants, où, portés qu'ils étaient sur des colosses versant le mada par beau-

(1) « Recepitque consiliarios senes, quorum ora, ficuum instar ramis tectarum, longis barbis deformia erant, atque qui blandis oculis eum salutabant, dulcique voce de salute ejus percontabantur. » (*Tr. St.*)

(2) « Dolorem faciens quasi pectori illius suo pectore, quod vulneribus, in pugna cum Indrajite acceptis occalluerat. » (*Ibidem.*) Il faut, suivant nous, construire *asya* « de lui, » non avec *bhoudjamadhyam*, pour lequel on doit sous-entendre *âtmanas*, mais avec *oura:sthalaina*.

coup de ruisseaux, ils pensaient goûter encore le plaisir de grimper sur les montagnes. 74.

Invité par le noble Daçarathide, le monarque des noctivagues monta lui-même avec ses compagnons sur des chars, dans les diverses pièces desquels brillait un art tel, qu'ils n'étaient point balancés par ceux du Rakshasa, quoique la science de la magie en eût dirigé la construction. 75.

Puis, le chef des Raghonides prit de nouveau place avec ses frères puînés sur le char au mouvement spontané, au drapeau, qui se jouait *dans les airs* : ainsi le roi des étoiles se montre, accompagné de Boudha et de Vrihaspati, sur le troupeau nocturne des nuages, où frémissent les éclairs. 76.

Ici, Bharata de saluer la fille du roi Mithilain, cette femme pleine de constance (1), que son époux avait arrachée à l'oppression du Rakshasa aux dix têtes, comme le seigneur des mondes arrache la terre au déluge, comme la retraite des pluies arrache aux nuées épaisses la splendeur de la lune. 77.

Aussitôt que cette jolie couple des pieds de la Mithilaine, qui, ferme dans sa fidélité conjugale, avait dédaigné les soins du monarque de Lankâ, et cette vertueuse tête du Kêkéyide, qui, à l'imitation de son frère aîné, portait encore ses cheveux liés à la manière des anachorètes, vinrent à se rencontrer, elles exercèrent l'une sur l'autre une puissance mutuelle de purification. 78.

(1) « *Lætam*, » dit M. Stenzler.

Quand, précédé par son peuple, le noble Kakoutsthide, enrayant la vitesse du char Poushpaka, eut marché un demi kroça (1), il fit halte dans le magnifique parc d'Ayodhyâ, où Çatroughna avait déjà fait préparer des alais. 79.

(1) Mesure de distance contenant 4,000 coudées.

FIN DU TREIZIÈME CHANT.

Chant XIV.

RÉPUDIATION DE SITA.

Les Daçarathides *bannis* virent leurs deux mères tombées également au milieu d'une condition lamentable depuis la mort de leur époux, comme deux lianes, une fois sapé l'arbre, qu'elles tenaient embrassé entre elles. 1.

Ces deux héros d'un brillant courage, sous lequel avaient succombé les ennemis, s'inclinèrent devant chacune de ces deux femmes tour à tour ; elles, qui n'avaient pas de leurs enfants une vue claire et nette, aveuglées

qu'elles étaient par des larmes; mais qui les reconnaissaient au plaisir, que donne l'attouchement d'un fils. 2.

La froide larme née de la joie coupait sur leur joue la chaude larme venue du chagrin: tel un courant, qui descend du mont Himâlaya fend les eaux du Gange et de la Sarayoû, échauffées par les feux de l'été. 3.

Venaient-elles à toucher sur le corps de leurs fils ces voies encore humides, pour ainsi dire, que s'étaient creusées les flèches des Naîrritas, elles détestaient ce titre de mère d'un héros, auquel aspirent cependant toutes les femmes de l'ordre militaire. 4.

Quand la bru de Kâauçalyâ rendit ses devoirs aux deux royales veuves de son beau-père, admis dans les *palais du* Swarga, c'est ainsi qu'elle déclara son nom pour obéir aux lois de la révérence : « Je suis l'infortunée Sitâ, qui ai porté malheur à mon époux. » 5.

— « Lève-toi, ma fille ! car c'est, grâce à ta conduite pure, que ton époux et son frère puiné ont échappé à ces grands dangers ; » répondirent aimablement les deux reines à cette femme, si digne de choses aimables (1); et d'ailleurs c'était une vérité, 6.

Ensuite les vieux ministres d'achever avec l'onde apportée des saints tîrthas en des urnes d'or le sacre, commencé avec les eaux de la joie, tombées des yeux de ces deux nobles mères. 7.

Les eaux, que les chefs des Rakshasas et des singes étaient allés puiser dans les fleuves, dans les lacs et dans

(1) « Ita illæ haud falso alloquebantur eam, marito dignam, atque ipsum ejus maritum. » (*Tr. St.*)

les mers, de ruisseler sur le front du victorieux, comme les eaux, qui ont leur source dans les nuages, tombent sur le front du mont Vindhya. 8.

Sa beauté, déjà si admirable, quand il portait simplement l'habit du pénitent, s'éleva jusqu'à tel point, une fois revêtu des habits somptueux du roi des rois, qu'elle en devint, *pour ainsi dire, comme* une faute de tautologie. 9.

Accompagné des armées, où marchaient pêle-mêle des singes, des Rakshasas, de nobles personnages, environné des citadins, que les sons des instruments de musique enivraient de joie, il entra, passant dessous les arcs de triomphe dans la métropole des rois, ses aïeux, où, de toutes les maisons, pleuvaient sur lui des poignées de grains frits. 10.

Lakshmana et son jeune frère agitaient doucement le chasse-mouche et l'éventail sur le char, où il était assis ; Bharata lui-même tenait l'ombrelle déployée *sur sa tête* : c'était comme une auguste incarnation des quatre oupâyas (1). 11.

Divisée par le vent, la colonne de fumée, sortie des palais, où brûlaient de suaves aloës, semblait aux yeux une tresse de veuve, que le prince exilé avait déliée de ses mains à son retour des bois sur le cou de la grande cité. 12.

Quand, portée dans une litière et vêtue de somptueux habits, faits des mains de ses belles-mères, passait l'épouse du héros des Raghouides, les femmes d'Ayodhyâ

(1) Voyez plus haut dans les notes, pages 357 et 313.

s'inclinaient, formant avec leurs mains jointes des andjalis, que l'on distinguait à toutes les fenêtres des palais. 13.

Ointe du fard, que lui avait donné Anousoûyâ et qui l'environnait d'un nimbe de tremblante lumière, Sîtâ brillait telle que si Râma, son époux, l'eût fait entrer dans le feu une seconde fois pour la montrer à sa ville et dire : « Voyez comme elle est pure ! » 14.

Aussitôt que le Raghouide, trésor d'amitié, eut distribué à ses amis des palais avec un brillant service, ce héros, baigné de larmes, entra dans le riche palais de son père, dont il ne restait plus que les images. 15.

« Ma mère, dit-il, joignant les mains pour ôter sa confusion à la mère de Bharata, si notre père n'a point failli à la vérité, dont la récompense est le Swarga, c'est une bonne action, qui est comptée parmi les tiennes. » 16.

On le vit honorer Sougrîva, Vibhîshana et les autres chefs avec des ouvrages d'art si merveilleux, que leur âme en était ravie jusqu'à l'admiration, eux, qui cependant n'avaient besoin que d'une pensée pour obtenir en toute chose la perfection. 17.

Il combla de ses hommages les anachorètes du ciel, qui étaient venus le complimenter *de sa victoire;* il écouta de leurs bouches l'origine et toute l'histoire de l'ennemi, qu'il avait terrassé : c'était une adroite manière de vanter son héroïsme devant lui-même (1). 18.

Le Raghouide, aussitôt après le départ de ces riches

(1) « Ab his recitatum audiebat hostis occisi originem et vitam, qui ipsius robori majorem etiam tribuebant gravitatem. » (*Tr. St.*)

en pénitences, donna congé aux rois des singes et des Rakshasas, que Sitâ de ses mains elles-mêmes avait comblé des plus magnifiques présents, et qui ne s'étaient point aperçus dans les plaisirs qu'une demi-lune se fût déjà toute écoulée. 19.

Il renvoya au service de l'Immortel, qui règne sur le mont Kaîlâsa son char Poushpaka, cette fleur du ciel, qu'il avait arrachée avec la vie à l'ennemi des Dieux et qu'il pouvait rappeler aisément d'une seule pensée, *quand il en aurait besoin.* 20.

Après que Râma eut accompli de cette manière le temps de son habitation dans les bois, pour obéir à la volonté de son pére, et qu'il eut pris en main les rênes de l'empire, on le vit observer à l'égard de ses frères puînés une règle de conduite toujours la même, comme s'ils eussent été l'Honnête, l'Utile et le Doux. 21.

Sa tendresse *égale* n'établit dans son respect aucune distinction vis-à-vis de toutes ses mères : tel *Kârttikèya*, le général des armées du ciel, tétait indistinctement de ses six bouches les seins des six Pléiades. 22.

Par lui, qui fermait son cœur à l'avarice, la terre acquit des richesses : par lui, qui frappait de mort la crainte des obstacles, elle mena ses travaux à terme ; en lui, qui était un guide sûr, elle eut un père ; en lui, qui écartait les chagrins, elle eut un fils. 23.

A des temps réglés, quand il avait jugé les affaires des citadins, Râma se délassait dans les embrassements de sa noble Vidéhaine, telle que si, brûlant de s'unir avec lui, c'était Çrî même, qui se fût revêtue de son joli corps. 24.

Maintenant qu'ils pouvaient savourer la volupté au

gré de leurs désirs en des palais embellis de peintures, la pensée des maux, qu'ils avaient soufferts dans la forêt Dandaka se tournait pour eux en plaisir. 25.

Enfin, le visage pâle comme la plante çara (1), les yeux nageant au milieu d'un liquide extrêmement onctueux, Sîtâ, portant la joie au cœur de son époux, lui annonça autrement que par des paroles son état de grossesse. 26.

Il fit asseoir dans son anka (2) cette femme charmante, l'ensemble de ses membres amaigris, le bouton des seins changé de couleur; et l'époux charmé s'enquit de sa pudibonde épouse quel était son désir. 27.

Elle témoigna l'envie de revenir dans les bois de pénitence sur les rives de la Bhâgîrathî, où abondent les poas cynosuroïdes, où les filles des anachorètes sont liées d'une étroite amitié, où les carnassiers mangent eux-mêmes les oblations de riz naturel. 28.

Lui ayant promis ce qu'elle souhaitait, Râma voulut contempler aussi l'heureuse Ayodhyâ et monta, accompagné de ses officiers sur la plate-forme de son palais, qui rasait les nuages. 29.

A la vue des riches boutiques étalées dans la rue royale, des vaisseaux, qui arrivaient dans le port de la Sarayoû, des citadins en liesse, qui peuplaient tous les

(1) *Saccharum sara.* C'est la traduction adoptée par M. Stenzler; mais peut-être aurais-je mieux aimé celle-ci : *pâle* ou *blanche comme la crème*, car c'est encore un des sens du mot *çara*.

(2) C'est-à-dire, sur sa cuisse et depuis la hanche jusqu'à l'aisselle.

jardins publics aux alentours de la cité, il se réjouit *dans son âme*. 30.

Alors ce prince à la conduite pure, aux bras longs comme le souverain des serpents, aux victoires, qui avaient subjugué la fortune des ennemis; alors ce monarque des êtres à la voix articulée fit cette demande à Bhadra, son émissaire particulier : « Que dit la ville sur ma conduite ? » 31.

Interrogé avec insistance : « Roi des enfants de Manou, les habitants louent, répondit celui-ci, tout ce que tu as fait, excepté que tu aies repris la reine après un long séjour dans le palais du Rakshasa. » 32.

De même que le fer chaud est battu par le marteau de la forge : ainsi l'époux de la Vidéhaine sentit marteler son cœur par ce lourd soupçon, qui répugnait à sa gloire et s'attaquait à son épouse. 33.

« Dédaignerai-je ces propos, que la censure vomit sur moi ? Ou dois-je abandonner mon épouse, bien qu'elle soit innocente ? » Dans son agitation pour se fixer à l'un de ces partis, son esprit allait et venait avec la mobilité d'une escarpolette. 34.

Enfin, arrêtant sa résolution, il opta pour l'abandon même de Sîtâ, puisqu'il n'avait pas un autre moyen d'essuyer ce blâme; car aux yeux des hommes, qui thésaurisent la gloire, la renommée vaut mieux que la vie : à plus forte raison vaut-elle mieux qu'un plaisir des sens ! 35.

La splendeur effacée, il manda ses frères puinés, qui vinrent, la joie éteinte par le changement, qu'ils remarquaient en lui ; et Râma, leur ayant exposé la rumeur, qui

était montée à ses oreilles, ajouta ces paroles : 36.

« Voyez quelle tache est venue de moi sur la race des saints rois, enfants du soleil, que j'ai ternie, malgré la pureté de mes bonnes mœurs, comme le vent *humide*, sorti d'un nuage, ternit la face d'un miroir. 37.

» Ce blâme sans précédent jusqu'ici (1), qui s'étend de plus en plus entre les citoyens, comme une goute d'huile sur les vagues des eaux, je ne puis le supporter, comme un superbe éléphant ne peut souffrir de rester attaché à l'immobile poteau. 38.

» Pour échapper à la censure, dont les conséquences éclateraient dans un prochain avenir, j'abandonne sans égard la fille du roi Vidéhain, tel que jadis, à la voix de mon père, j'ai renoncé à la *terre*, enclose dans le cercle des mers. 39.

» Elle est pure ! je le sais ; mais il y a dans le blâme du monde une grande puissance, à mon avis ; car les êtres vivants font passer pour une tache sur la terre l'ombre même de la lune immaculée. 40.

» Mes travaux, où la mort du Rakshasa mit une fin, n'en auront pas été moins utiles, puisqu'ils ont délivré

(1) « Hujusmodi reprehensionem, quæ inter cives multifariam divisa est, velut olei gutta in aquæ undis, ego ferre haud possum, ut elephantus palum, ad quem alligatus est. » (*Tr. St.*) Cette version met de côté un mot important et difficile au premier coup-d'œil : *tatpoûrvam*. Il est nécessaire de citer le texte de l'original : *saudhoum na tatpoûrvam* ; car le sens est donné là d'une manière, que j'appelle, s'il est permis, l'interposition immédiate. *Na*, influant par double réflexion, non-seulement sur l'infinitif, mais encore sur l'adjectif, c'est comme s'il y avait : *na saudhoum na tatpoûrvam* ; le mot *saudhoum* écrit avec D aspiré cérébral. Les exemples d'un tel idiotisme sont très-nombreux dans le Râmâyana.

l'univers de sa tyrannie : est-ce l'appétit du sang, qui fait mordre au serpent irrité l'homme, qui l'a foulé de son pied? 41.

» Ainsi, la pitié, dont votre âme est imbue, ne doit pas vous porter à contrarier cet abandon, si vos altesses ont le désir que je supporte long-temps une vie, impossible désormais, à moins que je n'en retire le trait du blâme! » 42.

Quand le monarque eut dit ces mots, aucun de ses frères ne fut capable, ni d'empêcher, ni d'approuver cette détermination rigoureuse, excessive, à l'égard de la fille du roi Djanaka. 43.

Le frère aîné de Lakshmana, le héros, de qui la gloire est chantée dans les trois mondes, jetant un regard à Lakshmana, lui dit : « Mon ami! » et le roi aux paroles opportunes tint ce langage en particulier au prince fidèle observateur de ses ordres : 44.

« Ta belle-sœur, mon épouse, en me déclarant sa grossesse (1), m'a témoigné l'envie de faire une visite aux forêts de pénitences : monte dans un char, conduis-la sous ce prétexte dans le pays de Valmîki (2) et abandonne-la *au milieu de cette région.* » 45.

Lakshmana savait que Râma le Djamadaguide, à la première injonction de l'anachorète, son père, avait traité sa mère elle-même comme une ennemie : aussi reçut-il avec soumission le commandement de son frère aîné;

(1) « Hæc fratris tui uxor, quæ desiderium suum mihi indicavit, in sylvas sacras redire cupit. » (*Tr. St.*)

(2) L'auteur même du Râmâyana.

car nous devons obéir, sans hésiter, à l'ordre de ceux, qui ont sur nous le titre de gourou. 46.

Il fit monter dans un char la fille du roi Vidéhain, joyeuse de ces paroles conformes à son désir, et partit, Soumantra, *le cocher*, tenant les rênes des coursiers intrépides, attelés au timon. 47.

Transportée en des pays charmants, Sîtâ de se réjouir : « Mon époux, disait-elle, me donne bien du plaisir ! » Elle ne s'était pas encore aperçue qu'il avait cessé d'être à son égard un arbre du ciel et qu'il était devenu pour elle un arbre des enfers (1). 48.

Cet accablant malheur, dont elle était menacée et que Lakshmana lui avait caché dans sa route, fut révélé à Sîtâ par le tremblement de son œil droit, qui avait perdu sans retour la vue de son époux. 49.

Son visage de lotus se flétrit soudain par le trouble, que fit naître en elle ce funeste présage : « Heureux puisse être le roi avec son frère puîné ! » s'écria-t-elle dans l'intérieur de son âme. 50.

Le fils de Soumitrâ, qui devait abandonner la vertueuse dame aux confins des bois, suivant l'ordre de son frère aîné, se vit comme empêché de l'exécuter par la fille de Djahnou (2), qui se tenait devant lui, élevant ses mains de vagues. 51.

Il fit descendre sur le rivage l'épouse de son frère,

(1) Littéralement : *l'arbre, qui a des épées en guise de feuilles.* C'est ainsi que le Râmâyana dépeint l'arbre infernal, appelé Çâlmali. Voyez plus haut page 334, verset 95.

(2) C'est-à-dire, le Gange ou plutôt la Gangâ.

tandis que le cocher retenait les coursiers du char; puis, il traversa le Gange au moyen d'une barque, amenée par un Nishâda: ainsi l'homme, voué à la vérité, passe *de l'engagement* à l'accomplissement de sa promesse. 52.

Là, retenant ses larmes dans son gosier, raffermissant avec peine sa voix et tel qu'un nuage funeste, d'où s'échappe une averse de pierres, il annonça l'ordre, qu'il avait reçu du souverain de la terre. 53.

Atteinte par le souffle de cette calomnie, comme une fleur de sa parure abattue par le vent (1), Sità du même coup tomba, ainsi qu'une liane, sur le sein de la terre, d'où elle avait emprunté son corps. 54.

« Est-il possible qu'un époux d'une si noble conduite et qui est né dans la race d'Ikshwâkou veuille t'abandonner sans raison ! ». Ainsi pensa la terre et, dans son doute, elle ne lui donna pas sur le champ une entrée dans son sein maternel. 55.

Sità perdit le sentiment et d'abord elle ne connut pas sa douleur; mais, à la fin, recouvrant les sens, elle en fut déchirée; et la connaissance, que lui rendirent les soins du Soumitride, fut plus cruelle que n'était l'évanouissement. 56.

La noble femme ne jeta pas un mot de blâme sur l'époux, qui la dédaignait malgré son innocence; mais, en proie à son opiniâtre douleur, elle s'accusait elle-même comme si elle eût été coupable. 57.

(1) « Subito Sita, plantæ similis, terrore quasi vento concusso, ornamentis quasi floribus delapsis, concidit in terram, a qua corpus suum acceperat. » (*Traductioni Stenzler.*)

Le frère puîné de Râma se mit à consoler cette vertueuse princesse, lui indiqua le chemin, qui menait à l'habitation de Valmîki, et, s'étant incliné : « Reine, pardonne-moi, lui dit-il, ce qu'il y a de cruel dans cet ordre de ton époux, car je lui dois l'obéissance. » 58.

Mais Sîtâ, l'ayant fait relever, lui tint ce langage : « Je suis contente de toi, mon ami ; jouis d'une longue vie, puisque tu es soumis de cette manière à ton frère aîné comme Indra l'est à Vishnou (1). 59.

« Rapporte ces mots à toute la gent (2) de mes belles-mères, en suivant l'ordre des rangs : « Je vous envoie mes révérences ; je porte dans mon sein un être né de la semence de votre fils ; songez-y dans vos âmes. » 60.

» Il te faut parler de cette manière à *ton* roi en mon propre nom : « Après que le feu a témoigné de ma pureté en ta présence, tu m'as abandonnée sur les propos du monde, auxquels tu prêtes l'oreille ; est-ce là une chose, qui soit digne d'une race illustre comme est la tienne ?

» Cependant tu es un homme d'un jugement supérieur : il faut donc penser que ta conduite à mon égard n'a pas été libre : ce coup de tonnerre écrasant est sans doute la conséquence des péchés, dont je fus coupable dans une vie précédente. 61—62.

» Jadis tu as repoussé la royauté, qui venait s'offrir à

(1) Le texte dit au contraire : *comme Vishnou est dépendant d'Indra.* Ne serait-ce point là une faute de copiste ?

(2) L'expression est sans doute un peu vieille ; mais, comme elle rend le texte mot à mot, c'est peut-être un motif pour lui mériter de l'indulgence. — Scarron a dit en parlant des pages : *la gent à grègues retroussées.*

toi, et tu as préféré partir avec moi pour les forêts : aujourd'hui que tu es revenu t'asseoir à ses côtés, c'est elle-même, qui, dans son jaloux ressentiment, ne peut souffrir que j'habite avec toi dans ton palais (1). 63.

» Moi, que la faveur de ta majesté avait rendue la protectrice des femmes anachorètes, de qui les époux étaient en butte aux violences des noctivagues *Démons*, comment irai-je mendier la protection d'une autre femme, quand le diadème brille à ton front ? 64.

» Ferais-je cas de cette misérable vie, que me rend inutile mon éternelle séparation d'avec toi, si le devoir de conserver ton fruit, déposé dans mon sein, ne me défendait la mort ? 65.

» Mais, une fois que je l'aurai mis au monde, je veux m'efforcer, les yeux levés au ciel et mon regard fixé dans le soleil, de supporter une telle pénitence, que j'obtienne dans une autre vie *le bonheur* d'être encore ton épouse, sans crainte alors d'une séparation. 66.

» La protection des ordres et des classes est le devoir, que Manou impose à tout roi des hommes : aussi, quoique tu m'aies bannie de cette manière, le regard, dont il te faut envelopper tous les anachorètes, devra-t-il s'étendre également sur moi ! » 67.

« Oui ! » répondit à sa plainte le frère puîné de Râma, qui *s'éloigna et* disparut bientôt à sa vue. Alors, dans

(1) « Olim Lakshmim tibi adstantem repudians, mecum in sylvam profectus es : ab irata illa ego, locum illius adepta, in ædibus tuis habitans, haud tolerata sum. » (*Tr. St.*) Comparez à ce verset le quatre-vingt-sixième du même chant.

son trouble et sous le poids de cette accablante infortune, son gosier pour la seconde fois donna un libre passage à des gémissements pareils aux cris de la pygargue. 68.

Les paons quittaient leurs danses, les arbres se dépouillaient de fleurs, les gazelles rejetaient leur bouchée de poas : il y avait une immense désolation par toute cette forêt plongée dans un état de souffrance égal au désespoir de la *triste abandonnée*. 69.

Le poète, qui, un jour, avait trouvé le *rythme du* çloka dans *le cri spontané de* sa douleur à la vue d'un oiseau tué par un chasseur, *l'ermite Valmiki* s'en allait alors chercher du bois et des poas cynosuroïdes, quand il entendit ses pleurs et qu'il arriva guidé par eux jusqu'à l'*épouse désolée*. 70.

Elle essuya ses larmes, qui offusquaient ses yeux ; elle mit fin à ses gémissements et le salua. Le solitaire, voyant les signes de sa grossesse, lui donna une bénédiction, qui procure un bon fils, et lui dit : 71.

« Je sais par ma puissance d'intuition qu'une vaine crainte du blâme a poussé ton époux à t'abandonner. Mais rassure-toi, Vidéhaine ! Tu es arrivée ici dans la maison d'un père, située au milieu de cette région (1). 72.

» La conduite sans motif et cruelle envers toi du frère aîné de Bharata excite mon indignation contre lui, quoiqu'il aime la modestie, qu'il soit fidèle à ses promesses et qu'il ait exstirpé l'ennemi des trois mondes. 73.

» Ton beau-père, l'égal de Lunus pour la gloire, fut

(1) « Quare ne sollicita sis, pervenies, o Videhæ proles, ad patris ædes, in regione vicina sitas. » *(Tr. St.)*

mon ami ; ton père éloigne des gens de bien le malheur de renaître ; toi, tu es à la tête de ces femmes, pour qui leur époux est un Dieu : est-il rien en toi, qui ne doive te concilier mon intérêt ? 74.

» Habite sans crainte cette forêt de pénitence, où les animaux s'apprivoisent dans la compagnie des anachorètes : là, un jour, après ton accouchement pur de péché, auront lieu pour ton enfant les cérémonies, qui se composent des rites observés pour les nouveaux-nés. 75.

» Quand tu auras plongé ton corps dans les eaux de la Tamasâ, qui efface les péchés et dont les bords ne manquent pas de solitaires, qui habitent non loin de ses rivages, le calme renaîtra dans ton âme, en t'occupant à semer dans le sein de ses îles des oblations pour le bien des créatures. 76.

» Les jeunes filles des anachorètes viendront t'apporter, ou le fruit et la fleur de la saison, ou la racine née sans culture, qu'il faut pour l'offrande ; et leurs nobles paroles sauront te consoler de cette récente calomnie. 77.

» Et t'amusant à faire croître les jeunes arbres de l'ermitage, en les arrosant avec des cruches d'eau mesurées selon tes forces, il te semblera goûter, avant même de l'avoir mis au monde, le bonheur de voir ton nouveau-né déjà boire à ton sein. » 78.

Sitâ de remercier mainte fois l'anachorète de cette faveur ; et Valmîki, l'âme imbue de pitié, ayant pris l'infortunée, la mena sur le soir à son hermitage, peuplé d'animaux privés et dont les gazelles habitaient jusque sur les flancs des autels. 79.

Il confia la reine exténuée de chagrin à des pénitentes joyeuses de son arrivée : telle, dans une néoménie, l'astre aux rayons froids donne aux herbes le dernier seizième de sa lumière (1), quand les Mânes ont bu les quinze autres portions de sa *radieuse* ambroisie. 80.

A la fin du jour, aussitôt les prières finies, ces femmes lui donnèrent à habiter une case de feuillage, où l'huile d'ingoudî (2) brûlait dans une lampe, où le sol était jonché pour couche d'une peau de gazelle purifiée. 81.

Dans cette demeure, comblée d'hommages par ses hôtes suivant l'étiquette, dévote observatrice des oblations et revêtue d'un habillement d'écorce, elle soutenait son corps avec des aliments sauvages dans le seul but de propager la race de son époux. 82.

« Plaise à Dieu que mon frère en soit maintenant à ses regrets ! » se disait le meurtrier du Rakshasa Indradjit, quand il vint, brûlant de ce désir, annoncer au monarque l'exécution de ses ordres et la plainte de Sîtâ. 83.

La face de Râma fut aussitôt baignée de larmes, comme la lune du mois Sahasya (3), quand elle verse la neige ; car, s'il avait rejeté de sa maison la fille du roi Vidéhain par la crainte des médisances, il n'avait pu la bannir de son cœur. 84.

Mais, enchaînant lui-même son chagrin, veillant d'un

(1) Vyâsa dit, suivant le commentateur Mallinâtha : *Âmâyân tcha sadâ sauma aushadhîs pratipadyatai* ; c'est-à-dire : « quovis novilunii die luna herbas ingreditur. » (*Note empruntée à M. Stenzler.*)

(2) Le nom d'une plante, appelée vulgairement *Ingha*.

(3) Décembre-Janvier.

œil attentif sur les ordres et les castes, il gouverna ce riche empire en monarque sage, partageant avec ses frères toutes les jouissances de sa dignité. 85.

Maintenant que le roi des hommes, par la crainte des mauvais discours, avait abandonné sa vertueuse et fidèle épouse, la royauté habitait dans son anka (1) sans y rencontrer le plaisir ; mais du moins y brillait-elle comme affranchie d'une rivale ! 86.

Ce qui aida un peu la Djanakide à supporter l'intolérable chagrin de son abandon, ce fut la nouvelle arrivée dans la région de son oreille que l'ennemi victorieux du monarque aux dix têtes, ayant rejeté Sîtâ, n'avait pas épousé une autre femme et que, livré à la célébration des sacrifices, il n'avait pas d'autre plaisir que la contemplation de ses images. 87.

(1) Voyez encore une fois la note 2, page 360.

FIN DU QUATORZIÈME CHANT.

Chant XV.

L'ASCENSION DE RAMA AU SWARGA.

Le renvoi de Sîtâ consommé, le souverain de la terre jouissait du globe entier, qui a pour ceinture l'Océan. 1.

Amenés par le besoin d'un secours, les anachorètes, qui habitaient sur les bords de l'Yamounâ et dont le ténébreux Lavana détruisait les sacrifices, vinrent implorer ce monarque secourable. 2.

Ils avaient jeté les yeux sur le Raghouide et n'avaient pas voulu combattre le Démon avec leur propre énergie ;

car ceux qui, faute de protecteur, se font une arme de la malédiction, perdent le fruit de leur pénitence. 3.

Le Kakoutsthide promit à ces anachorètes de porter remède à leur obstacle : la naissance de Vishnou sur la terre n'ayant pas d'autre but que de sauver le devoir. 4.

Eux alors de lui enseigner le moyen de tuer cet ennemi des Dieux : « Sa lance à la main, il est invincible ; il faut donc l'attaquer, lui dirent-ils, quand il n'a point sa lance. » 5.

Râma de confier à Çatroughna le soin de protéger les hermites, comme pour lui donner une occasion de justifier son nom par la mort de l'ennemi (1). 6.

En effet, quelqu'il soit, un enfant de Raghou est un dompteur d'ennemis : fut-il seul, un Raghouide suffit pour tuer n'importe quel ennemi, comme l'exception détruit la règle. 7.

Muni des bénédictions, que son frère aîné répandit sur lui, intrépide et monté sur un char, le Daçarathide se mit en route, contemplant les régions de forêts embaumées et fleuries. 8.

Conformément aux injonctions de Râma, un corps d'armée, suivant sa marche pour concourir au succès, était avec lui ce qu'est la préposition ADHI jointe au verbe radical I pour former le mot ADHYAYANA, *lecture ;* sens, *qui vient de leur union et qui n'existe plus, si l'un des composants est séparé de l'autre.* (2). 9.

(1) Le mot *çatroughna* veut dire : *hostis* ou *hostium occisor.*

(2) « Exercitus, qui Ramæ jussu eum sequebatur, ad negotium ejus peragendum easdem partes agebat, quas in verbo *legere* (*adhyayana*) præpositio *adhi*, ad radicis sensum efficiendum. » (*Tr. St.*)

Parcourant un chemin, où il avait pour guides les anachorètes, ce héros invincible resplendissait, environné par les guerriers habiles à combattre sur des chars, comme le soleil entouré des nains Bâlakhilyas (1). 10.

Sa route dans cette marche voulut qu'il passât une nuit au milieu de la forêt, où Valmiki pratiquait la pénitence et où le bruit des chars faisait alors dresser la tête aux gazelles. 11.

L'anachorète d'honorer le jeune prince aux coursiers fatigués avec les plus magnifiques présents, que fit naître aussitôt la puissance acquise par ses macérations. 12.

Il arriva que dans cette nuit même sa belle-sœur enceinte donna le jour à deux jumeaux : telle une terre féconde enfante le trésor et l'armée (2). 13.

Le fils de Soumitrâ, joyeux d'apprendre que deux enfants étaient nés à son frère, dit adieu, les mains jointes, au saint hermite et partit au matin dans son char attelé. 14.

Il arriva près de Madhoûpaghna, où il se rencontra avec le fils de Koumbhînasî (3), qui revenait du bois, emmenant pour tribut un grand nombre d'animaux. 15.

Le teint noir comme la fumée, l'odeur puante de graisse, les cheveux rouges à l'instar de la flamme, il s'avançait tel que le feu d'un bûcher, escorté par des tourmes de Rakshasas carnassiers. 16.

(1) Personnages divins, grands comme le pouce, au nombre de 60,000 et produits tous d'un seul cheveu de Brahma : ils figurent parmi les suivants du soleil. Ne seraient-ce pas les molécules symbolisées de sa lumière ?

(2) «..., velùti terra duo exercitus. » (*Tr. St.*)

(3) C'est-à-dire, *la femme au nez semblable à celui d'un éléphant*; c'était la mère de Lavana.

Lavana, au moment de cette rencontre, n'avait point sa lance ; et tout à coup Çatroughna (1) de le cerner ; car la victoire tend les bras au guerrier, qui a su prendre l'ennemi par son côté faible. 17.

« La bonne aventure ! C'est Brahma, qui t'envoie sans doute, pour me servir de proie, comme s'il avait eu peur, en voyant que mon ventre n'avait pas aujourd'hui une ration très-suffisante ! » 18.

Après qu'il eut jeté cette parole menaçante au Soumitride, le Démon, brûlant de le tuer, arracha un grand arbre sans plus de peine que l'épi d'un graminée. 19.

Le coup part ; mais l'autre avec ses flèches aiguës de couper l'arbre dans le trajet au point que son corps n'en fut pas même atteint d'un fragment aussi mince que le pollen d'une fleur. 20.

Son arbre mis en pièces, le Rakshasa de lui jeter un vaste rocher, qui était comme le poing même de la mort, détaché du corps. 21.

Aussitôt Çatroughna d'encocher le trait d'Indra, et le roc soudain frappé est broyé en de minimes parcelles, plus menues que le sable même. 22.

Le noctivague *Démon* lève son bras et fond sur lui : telle une montagne, que surmonte un seul palmier et que le vent eût emportée d'un souffle prodigieux. 23.

Mais son ennemi lui fendit le cœur avec le trait de Krishna ; et la chûte du Rakshasa, qui fit trembler la terre, mit fin au tremblement des pieux anachorètes. 24.

Des nuées d'oiseaux s'abattirent du ciel sur le Démon

(1) Littéralement : *le frère puîné de Lakshmana.*

immolé, tandis que des pluies célestes de fleurs tombaient sur le front de son ennemi. 25.

Le *vaillant* Daçarathide, après qu'il eut tué Lavana, commença dès-lors à s'estimer comme le frère germain du héros à la grande vigueur, que la mort du *noctivague* Indradjit avait illustré d'une gloire éclatante. 26.

Dans le même temps que les anachorètes au comble de leurs vœux célébraient sa victoire, on voyait sa tête resplendir, élevée par l'héroïsme, inclinée par la modestie. 27.

« Que Valmîki ne perde plus désormais les travaux de sa pénitence ! » dit-il à son retour, quand il repassa dans l'hermitage, où déjà les gazelles écoutaient immobiles chanter les fils de la noble Mithilaine (1). 28.

Ce prince aux passions domptées, en qui tous les habitants de la cité contemplaient avec une haute vénération le vainqueur de Lavana, fit sa rentrée dans Ayodhyâ, toute brillante de la pompe, dont elle avait décoré ses grandes rues *et* ses places publiques. 29.

Il vit au milieu de la salle du trône, environné de courtisans, son frère aîné, devenu, par l'abandon de Sîtâ, l'époux sans partage de la terre (2). Il s'inclina et Râma

(1) Ainsi l'expédition avait duré plusieurs années, si l'on n'aime mieux, soit admettre le surnaturel, soit traduire comme il suit : « où *bientôt* les gazelles *devaient* écouter immobiles chanter les fils de la noble Mithilaine. »

Nous avons fait une transposition logique des versets, dont l'ordre textuel semble, à notre avis, dérangé jusqu'à la confusion. Voici les numéros de rang, qu'ils portent dans les manuscrits originaux de l'édition imprimée : 37, 38, 39, 40, 41, 31, 32, 33, 34, 35, 28, 29, 30 et 36.

(2) « Conspexit ille.... Râmam, qui post Sîtæ relictionem solius terræ dominus erat. » (*Tr. St.*)

de le complimenter sur la mort de Lavana, comme jadis Indra, joyeux de la mort de Kâlanémi, en félicita Vishnou. 30—31.

Interrogé par lui, Çatroughna répondit que les choses allaient bien partout ; mais, d'après l'ordre du plus grand des poètes, il ne dit rien des fils, qui étaient nés au roi ; car Valmîki voulait rendre ces enfants à leur père dans un temps opportun. 32.

L'ami du *roi* Daçaratha et le conseiller du *roi* Djanaka, *Valmîki*, suivant les rites, avait consacré avec amitié les deux jumeaux de la sage Mithilaine. 33.

Comme on avait essuyé sur eux les eaux de l'amnios avec du poa cynosuroïde et du poil coupé sur un animal domestique, le poète-hermite, leur donnant ces noms, les appela Kouça et Lava. 34.

Ils étaient à peine sortis de l'enfance que déjà, leur ayant fait lire le Véda et les six Angas, Valmîki leur enseignait à déclamer son poème ; ce qui est la première excursion des poètes. 35.

L'histoire de Râma, chantée par ses enfants d'une voix harmonieuse devant leur mère, lui rendait un peu moins amer le chagrin de vivre séparée de son époux. 36.

Les trois autres frères, enfants de Raghou et resplendissants comme les trois feux sacrés, eurent également chacun deux fils de leurs épouses, qui pouvaient justement se qualifier d'être femmes ayant un époux, car ils ne vécurent jamais séparés d'elles. 37.

Çatroughna au brillant courage, aux formes suaves, au cœur détaché des richesses, fonda la ville de Mathourâ près des rives de l'Yamounâ ; 38.

Cette ville, dans laquelle il fit couler, pour ainsi dire,

le bonheur du Swarga et qu'il donna pour habiter à des citoyens, dont les prospérités brillaient sous les influences d'une sage politique. 39.

Là, du palais, qu'il habitait, ses yeux aimaient à contempler cette rivière de l'Yamounâ, émaillée de flamingos, et qui semblait une housse aux compartiments d'or, jetée sur le dos de la terre (1). 40.

Çatroughna, zélé pour le bien de son frère aîné, donna à ses deux fils d'une vaste science, Çatroughâtini et Soubâhou, les deux villes de Mathourâ et de Vidiça. 41.

Un jour, certain brahme de la campagne apporta, couché dans son sein comme dans un lit *funèbre*, son fils, qui n'avait pu atteindre même à l'adolescence, et vint se lamenter à la porte de *Râma*, le monarque de la terre : 42.

« O terre, disait-il, que tu es à plaindre, toi, qui, tombée par succession du roi Daçaratha entre les mains de Râma, es passée d'un malheur dans une plus grande infortune ! » 43.

Quand il eut appris la cause de sa douleur, le Raghouide, protecteur du monde, en rougit de honte ; car la mort avant l'âge n'avait pas encore touché *du pied* l'empire d'Ikshwâkou. 44.

« Aie un peu de patience ! » dit-il, ranimant le courage du brahmane affligé ; et son désir de vaincre la Mort lui remit en mémoire le char de Kouvéra. 45.

Le fils de Raghou partait, muni de ses armes et monté

(1) « Ibi.... Yamunam..... adspiciens, veluti terræ comam, ornatu aureo decoratam, lætabatur. » (*Tr. St.*)

sur le char, quand la voix d'un être invisible articula ces mots devant lui : 46.

« Il existe au milieu de tes peuples, sire, un écart de la règle : recherche-le donc, redresse-le, et tu verras accompli ce que tu désires. » 47.

A ces mots pleins d'autorité, Râma de voler dans les plages du ciel à la recherche de cette violation des *lois, qui régissent les* castes ; et telle était sa vitesse que le drapeau du char Poushpaka semblait immobile dans cette course aérienne. 48.

Ensuite, le Kakoutsthide vit un certain homme, qui se macérait, suspendu à la branche d'un arbre, sa tête en bas et ses yeux tout rouges de fumée. 49.

Le roi demande à ce buveur de fumée quel est et son nom et sa race : « Je m'appelle Çambouka, répondit l'homme avec sincérité ; je suis un çoudra (1) et mon but est d'arriver au pays des Dieux. » 50.

Râma le justicier mit l'épée à la main, résolu de trancher la tête à ce pénitent, qui avait jeté le péché au milieu des créatures par des austérités, à la pratique desquelles sa caste n'avait aucun droit. 51.

Il enleva soudain à la tige du cou ce chef, où les étincelles de la flamme avaient rasé la barbe : tel est un lotus, dont la corolle (2) fut brûlée par les frimas de l'hiver. 52.

Le çoûdra obtint de passer dans la voie des bons, parce

(1) Homme de la quatrième caste : née des pieds de Brahma, elle n'a pas même droit à lire les Védas.

(2) Littéralement : *filaments de lotus.*

que le roi avait tiré lui-même le châtiment de sa faute ; mais non à cause de sa pénitence, quelque rigoureuse quelle fût, car elle sortait du chemin tracé pour sa caste. 53.

Le chef des Raghouides eut *alors* une entrevue avec Agastya à la grande splendeur, qui se montra soi-même à lui dans sa route, comme la lune, qui fait sa visite à la saison de l'automne. 54.

L'anachorète, enfant d'une aiguière (1), lui donna une parure, céleste présent, qu'il avait reçu pour la rançon de l'Océan, dont il avait bu les ondes. 55.

Râma ceignit de ce bracelet son *vaillant* bras, qui n'était plus occupé à ceindre le cou de sa Mithilienne, et reprit le chemin de sa ville ; mais le fils mort du brahme était déjà revenu à la vie. 56.

Réuni avec son fils, le prêtre effaça par des éloges le blâme, qu'il avait jeté d'abord sur l'homme, qui pouvait arracher même sa victime à la Mort. 57.

Tels que les nuages arrosent les moissons de leurs ondes : ainsi les rois des hommes, des Rakshasas et des singes inondèrent de présents ce monarque pieux, qui avait mis en liberté un cheval pour la célébration d'un açva-médha. 58.

Invités au sacrifice, les grands Rishis vinrent chez lui de tous les points du ciel, abandonnant, non-seulement les régions de la terre, mais encore les pays faits de la lumière. 59.

(1) Agastya, fils de la nymphe Ourvaçî eut deux pères, Mitra et Varouna ; il est de courte statute et naquit dans une cruche.

Ayodhyâ aux quatre portes à l'image de quatre bouches resplendissait par tous ces patriarches, logés dans son voisinage, comme le corps de Brahma au premier instant que le monde créé fut sorti de ses mains. 60.

L'abandon même de la Vidéhaine fut une chose, dont elle put se glorifier ; car la seule épouse, qu'eut jamais son époux retiré dans le sanctuaire de son palais (1), ce fut la statue de Sîtâ coulée en or. 61.

Enfin, riche d'une pompe supérieure à tous les apprêts, commandés par les rites, fut célébré l'*auguste* sacrifice, dont les gardiens furent ces Rakshasas, accoutumés naguère à jeter le trouble dans les cérémonies. 62.

A la voix de leur maître, les deux fils de la noble Mithilaine, Kouça et Lava, s'en allaient alors chanter çà et là ce Râmâyana, inspiré sans travail au fils de Pratchétas (2). 63.

L'auteur était Valmîki ; le sujet du poème, c'était la vie de Râma ; les deux chantres possédaient une voix de Kinnaras : que leur eut-il manqué pour enlever toutes les âmes des auditeurs ? 64.

Accompagné de ses frères puînés, Râma vit, Râma entendit avec ravissement la suavité des formes et du chant de ces jeunes ménestrels, dont les connaisseurs lui avaient déjà vanté les qualités. 65.

(1) Textuellement : *dans le Prâgvança*, chambre en face de celle où les oblations sont mises en réserve (elle est allouée au sacrificateur, à sa famille et aux assistants).

(2) Le père du poète Valmiki.

Suspendue par ses oreilles à leur chant, l'assemblée, mouillant de larmes ses visages, apparaissait comme un bois aux feuilles ruisselantes de frimas dans un matin, où le vent n'a point de souffle. 66.

Leur voyant une ressemblance telle avec Râma, qu'ils ne différaient que par les vêtements et l'âge, le peuple restait là sans remuer les yeux. 67.

Mais ce qui fit l'admiration de la foule, ce fut moins leur habileté que leur indifférence à tous les présents, dont Râma les comblait par amitié. 68.

« Quel maître vous apprit à chanter et quel poète est l'auteur de cette épopée ? » A cette question faite par le roi même, ils répondent : « C'est Valmiki ! » 69.

Ensuite, accompagné de son frère puiné, Râma vint trouver le fils de Pratchétas et, lui dévouant son corps, offrit l'empire au solitaire (1). 70.

Le poète saint apprit au roi que les enfants de la Mithilaine étaient ses fils ; et, sensible aux malheurs de Sîtâ, il exprima le désir qu'il reprît son épouse. 71.

« Mon père, *dit Râma*, le feu a témoigné devant nous que ta bru était pure ; mais les gens de ce pays ne croient pas en elle à cause de la méchanceté du Rakshasa. 72.

» Que la Mithilaine fasse naître la foi en sa bonne conduite passée, et je consens à recevoir, selon tes ordres, celle, qui est la mère de mes fils ! » 73.

A cette promesse, l'anachorète fit amener de son ermitage la Djanakide par ses disciples, comme il faisait venir *du ciel* sa perfection par les pénitences. 74.

(1) Suivant M. Stenzler ; mais le sens est plus exactement celui-ci : *Et, cum assentiisset, suimet ipsius corpus imperium esse nuntiavit.*

Un autre jour, le Kakontsthide, ayant convoqué les habitants de la ville, fit donc inviter le poëte à l'accomplissement de ce qui fut convenu entre eux. 75.

Le solitaire, accompagné de Sîtâ et de ses deux fils, s'approcha de Râma tel qu'il se fût approché du soleil radieux avec le Rig-Véda même, enrichi de ses accents toniques. 76.

Quand on vit paraître la Djanakide, enveloppée d'un vêtement rouge, les yeux fixés sur ses pieds, le corps dans un calme parfait, ce que chacun en conclut, ce fut : « Elle est pure ! » 77.

Retirant leurs yeux du chemin de ses regards, tous les citoyens se tenaient, la tête baissée, comme des épis de riz inclinés sous le poids des grains. 78.

L'anachorète, assis sur un siége élevé : « Fais, ma fille, que le monde, lui dit-il à la vue de son époux (1), ne puisse conserver aucun doute sur ta vie passée. » 79.

Ensuite, après qu'elle eut lavé sa bouche avec l'eau pure, que lui offrit un disciple de Valmîkî, Sîtâ de prononcer ces paroles de vérité : 80.

« Comme il est vrai que je n'ai jamais commis d'offense à l'égard de mon époux, ni en action, ni en parole, ni même en pensée : ainsi daigne, ô terre, ô Déesse, me recevoir dans ton sein ! » 81.

A peine la vertueuse épouse eut-elle articulé ces mots, que la terre se fendit tout-à-coup et qu'il en sortit un globe de splendeur, telle que la flamme d'un éclair. 82.

(1) « Vates in sella considens sic eam allocutus est : « In mariti tui conspectu, ô filia..... » (*Tr. St.*)

Là, apparut aux yeux de tous la terre elle-même, ceignant ses flancs avec la mer en *humide* ceinture et assise dans un trône, élevé sur le chaperon d'un serpent naja. 83.

Elle fit monter dans son giron Sîtâ, de qui les regards s'attachaient à son époux, et, malgré les cris de Râma : « Ne t'en vas pas ! Ne t'en vas pas ! » elle se plongea avec elle dans les enfers. 84.

Le saint anachorète, considérant la puissance du Destin, appaisa le courroux du Raghouide, qui, l'arc en main, voulait reprendre son épouse à la terre. 85.

Râma, le sacrifice terminé, congédia les anachorètes et ses amis, après les avoir comblés d'honneurs, et reporta sur les fils de Sîtâ l'amour, qu'il avait eu pour elle. 86.

Suivant les conseils d'Youdhâdjit, le prince, à qui ses fils étaient rendus, investit Bharata d'une grande puissance et lui donna *toute* la contrée, qui tire son nom de l'Indus. 87.

Ce fut alors que celui-ci, ayant complétement vaincu les Gandharvas dans une bataille, les contraignit à quitter les armes et leur fit prendre à la place des instruments de musique. 88.

Puis, quand il eut fait sacrer deux fils, dignes du sacre, Taksha et Poushpaka comme rois en deux villes capitales, appelées de leur nom, il revint à la cour de Râma.

Le chef des Raghouides l'ayant commandé, Lakshmana lui-même fit monter sur les trônes du Kârâpatha ses deux fils Angada et Tchandrakétou. 89—90.

Après que ces rois des hommes eurent ainsi procédé

à l'inauguration de leurs fils, arriva le temps pour eux de vaquer aux funérailles de leurs mères, qui s'en étaient allées chacune à son tour dans le monde de son époux. 91.

Un jour, la Mort sous l'habit d'anachorète vint trouver l'aîné des Raghouides et lui dit : « Abandonne-*moi* quiconque nous verra causer dans cet entretien caché. » 92.

« Soit ! » répondit le monarque ; et, se montrant à lui sans déguisement : « L'Être suprême ordonne, repritelle, que tu ailles habiter le ciel ! » 93.

Lakshmana, qui se tenait à la porte, enfreignit la défense, bien qu'il sût leur convention ; mais *l'anachorète* Dourvâsas, qui voulait obtenir la vue de Râma, vainquit sa résistance par la crainte d'une malédiction. 94.

Le Soumitride, versé dans la science de l'absorption en Dieu, se rendit sur le rivage de la Sarayoû et là, abandonnant son corps, il sauva la vérité de la parole, qu'avait engagée son frère aîné. 95.

Après que cette quatrième portion de lui-même s'en fut retournée au ciel avant lui, Râma n'eut point sur la terre une aussi ferme assiette, comme la vertu *dans le deuxième âge du monde,* où elle se tient sur trois pieds (1) seulement. 96.

Il établit dans Kouçavatî son fils Kouça, l'aiguillon, qui forçait l'ennemi, tel qu'un éléphant, à marcher dans sa voie ; son autre fils Lava, de qui les sages paroles

(1) Le symbolisme indien typifie la vertu dans les quatre âges du monde sous la forme d'une vache, l'animal sacré, qui se tient sur quatre pieds dans l'âge d'or, sur trois dans celui d'argent, sur deux en l'âge de cuivre et sur un seul dans l'âge de fer.



tiraient les gouttes des larmes aux *yeux des* gens de bien, reçut pour son apanage la ville de Çarâvatî. 97.

A la suite de ces choses, le monarque à l'âme constante prit sa route avec ses deux frères puinés (1) vers le ciel, devancé par le feu et suivi par Ayodhyâ, moins ses maisons, dans un élan de piété conjugale. 98.

La reconnaissance fit courir, et les Rakshasas, et les singes, dans son chemin, que les créatures mouillaient de larmes, aussi grosses que les boutons de fleurs des kadambas. 99.

Monté sur un char des Dieux, mais sensible aux peines de ses adorateurs, il fit de la Sarayoû une échelle pour conduire au Swarga ceux qui venaient sur la trace de ses pas. 100.

Telle était la presse des fidèles, qui accouraient s'y plonger, que la ressemblance de ce lieu avec un abreuvoir de taureaux et de vaches fit donner à ce tîrtha purifiant le nom de Gopratara, célèbre sur la terre. 101.

Quand les portions divines, corps émanés de sa substance, furent rentrées en lui-même (2), le Seigneur fonda un autre Swarga pour les habitants d'Ayodhyâ, qui étaient devenus Dieux. 102.

Après qu'il eut ainsi mis fin aux affaires des Immortels, qui avaient eu pour objet la décollation du Rakshasa aux dix têtes; après qu'il eut établi sur la montagne du

(1) « Sursum evectus est,... una cum fratre minore,... » (*Tr. St.*)

(2) « Dominus ille, cum deorum portiones suam quæque formam rursus induissent, civium caussa qui immortales facti erant, alterum cœlum condidit. » (*Même traduction.*)

septentrion (1) et sur la montagne du midi (2) le monarque de Lankà et le fils du Vent, comme deux colonnes de gloire, Vishnou rentra dans son corps, qui est le domicile de tous les mondes. 103.

(1) Le mont Himâlaya.
(2) Le mont Trikoûta.

FIN DU QUINZIÈME CHANT.

Chant XVI.

KOUÇA ÉPOUSE KOUMOUDVATI.

La perle sans égale de l'empire fut adjugée par les sept autres héroïques enfants de Raghou à Kouça, leur aîné, pour ses vertus et son droit de primogéniture : car l'union fraternelle était chez eux un héritage de famille. 1.

Contents de s'élever par des travaux non stériles, dont les principaux étaient des éléphants domptés, de *nouveaux* ponts *jetés*, l'agriculture et le commerce (1) *développés*,

(1) « Quæstu, » suivant M. Stenzler. Le Dictionnaire de Wilson dit au mot *vartâ* : « agriculture or trade, the proper occupation of the Vaisya. »

ils n'empiétèrent jamais sur les bornes, qui fixaient leurs mutuels domaines, comme les mers ne franchissent pas leurs rivages. 2.

La race de ces rois, qui ne cessaient pas *un instant* d'exercer la munificence, étendait, ainsi partagée en huit branches, son origine des portions du Dieu aux quatre bras, tels que les huit éléphants du ciel procèdent de *l'éléphant* Sâmayauni. 3.

Un jour, *dans sa ville de Kouçavatî,* au milieu de la nuit, sa lampe étant immobile et ses officiers endormis, Kouça se réveilla et vit dans sa chambre à coucher une femme, qu'il n'avait jamais vue et de qui le vêtement était celui d'une épouse éloignée de son époux. 4.

Elle réunit ses deux mains en coupe à ses tempes, commença par le saluer avec une exclamation de victoire et resta debout en présence du monarque, aimé de ses parents, victorieux de ses ennemis, qui partageait avec les bons la richesse de la terre (1) et brillait d'une splendeur égale à celle du roi des Immortels. 5.

Étonné que la porte fût encore fermée de ses verroux, le petit-fils du *roi* Daçaratha, quittant à moitié sa couche par le haut du corps, dit à cette femme venue dans sa chambre, comme une ombre sur la surface d'un miroir :

« Toi, que voici entrée au milieu de mon appartement, fermé néanmoins de ses barrières ; toi, qui cependant ne montres pas à mes yeux les signes d'une puissance acquise par l'absorption en Dieu, car tu portes les appa-

(1) « Accedens ad eum, ut vir probus felicitate regia fruentem,... » (*Traduction Stenzler.*)

rences des êtres accablés de tristesse, comme un champ de lotus, qu'aurait fané le malheur d'une gelée blanche; 6—7.

» Qui es-tu, belle dame? De qui es-tu l'épouse? Quelle raison te conduit chez moi? Réponds! Mais pense que l'âme des Raghouides, maîtres de leurs sens, n'est pas habituée à tourner ses yeux vers l'épouse d'autrui. » 8.

Elle de lui répondre: « Sache-le, sire; je suis la Déesse tutélaire de cette ville admirable, mais aujourd'hui veuve de son maître, dont les citoyens ont joui de la présence de ton père, les yeux toujours fixés dans sa contrée (1). 9.

» Moi, qui surpassais en splendeur Alakâ même et de qui un gouvernement habile changeait tous les jours en fêtes, je suis tombée dans une condition lamentable depuis que toute la puissance est réunie dans tes mains; et tu es un fils du soleil! 10.

» Avec ses maisons détruites, avec les pavillons pour coucher de ses plate-formes écroulés par centaines, ma ville sans la présence de mon seigneur ressemble à une fin de jour, quand le soleil est plongé derrière le couchant et que la fougue du vent a déchiré les nuages. 11.

» La rue royale, qui, durant les nuits, était la route battue des femmes courant d'un pied aux noûpouras mélodieux et brillants vers quelque rendez-vous amoureux, n'est plus foulé maintenant que par des chakals glapis-

(1) La version littérale est plutôt celle ci: *Quem allocuta est ea: « Non humilis illius urbis, cujus patre tuo suam regionem sublatis oculis intuente ducebantur cives, nunc rege orbam, scias, rex, me deam tutelarem esse. »*

sants, de qui la gueule ardente comme un tison y cherche un lambeau de chair à dévorer. 12.

» Cette eau de *mes* grands viviers, qui, battue par les mains des jolies femmes, imitait sous leurs doigts le son profond des tambours, semble jeter une plainte aujourd'hui qu'elle est frappée à coups de corne par des buffles sauvages. 13.

» Avec un reste de queue échappé à l'incendie de leurs bosquets, les paons d'agrément, que le perchoir cassé de la volière condamne à coucher sur les arbres (1) et que l'exil de nos tymballes a dégoûtés de leurs danses, retombent dans la condition farouche de paons des bois. 14.

» Sur les marches de mes escaliers, où des femmes charmantes jetaient gaiement leurs pieds teints de fard, c'est maintenant le pied des tigres qui se pose, taché du sang des gazelles, qu'ils viennent d'égorger. 15.

» Les bosses du front déchirées à coups d'ongles acérés comme l'aiguillon du cornac, les éléphants peints, descendus au milieu des bosquets de lotus, y rencontrent des combats avec des lions furieux au moment, où la trompe des éléphantes offre des morceaux de fibres à leur bouche même. 16.

» Sur les colonnes, qui portent des statues de femmes, où le gris *de la poussière* est venu remplacer la couleur effacée, des rubans de peaux, abandonnées par les najas,

(1) « Pavones, qui oblectationis caussa alebantur et in arboribus dormire solebant fractis plantis, quæ sedes eorum erant,... » (*Tr. St.*

leurs hôtes, y forment à leurs seins comme une tunique pectorale. 17.

» Les rayons de la lune, tout doués qu'ils sont de la pureté, qu'on admire dans un fil de perles, ne brillent plus sur les palais, dont l'intervalle du temps écoulé a noirci les plâtres, où croissent çà et là des touffes de graminées. 18.

» Les singes des bois, comme des Poulindas (1), ravagent les branches de mes jardins publics, où de folâtres jeunes filles venaient jadis cueillir des fleurs, en courbant les rameaux avec ménagement. 19.

» Les œils-de-bœuf, obstrués par les multitudes de fils tissés par les araignées, refusent tout passage à la fumée : la nuit, on n'en voit pas sortir la clarté d'une lampe ; le jour, une femme n'y vient plus montrer sa tête. 20.

» Je souffre maintenant de voir la Sarayoû aux huttes de roseaux abandonnées sur les rives, aux îles privées de la cérémonie des offrandes en l'honneur des créatures, aux ondes, qui n'obtiennent plus de se mêler avec la poudre embaumée des baigneurs. 21.

» Ainsi veuille, désertant cette habitation, revenir chez moi, la ville capitale de tes ayeux, comme ton père, quittant son corps fait d'organes humains, s'en est allé reprendre sa forme de Paramâtman *ou d'âme universelle.* » 22.

« Soit ! » répondit, accueillant sa demande, le chef joyeux des Raghouides ; et *la Déesse de* la ville, ayant

(1) Synonyme de *mlétcha*, le *barbaros* des Indiens.

manifesté sa bienveillance par l'expression de son visage, s'évanouit, rappelé au corps, où elle était liée. 23.

Le matin venu, le monarque dans l'assemblée de raconter aux brahmanes ce prodige arrivé la nuit : et, son récit terminé, ceux-ci de le féliciter, comme si la métropole de sa race était venue en personne le choisir ellemême pour époux. 24.

Après qu'il eut donné aux doctes brahmes Kouçavatî en toute propriété, il partit, le front tourné vers Ayodhyâ, un jour favorable au voyage, accompagné de son gynœcée et suivi de ses armées, telles que les troupeaux des nuages courent sur les pas du vent. 25.

Dans cette marche, où les chars figuraient les splendides palais, où les drapeaux imitaient les jardins aux cîmes fleuries, où les grands éléphants simulaient des montagnes artificielles de plaisir, qui s'en iraient à la suite d'une cité mobile, son armée semblait aux yeux toute une ville capitale ambulante. 26.

Ces flots d'armées, que ramenaient sur la terre de leur ancienne habitation celui qui seul voyait *déployée sur sa tête* la circonférence de l'ombrelle sans tache, étaient comme la mer, dont la lune à son lever ramène le flux au rivage *abandonné*. 27.

Telle que si elle n'avait pas eu la force de supporter l'accablante oppression des armées du roi dans sa marche, il semblait que la terre eût emprunté un déguisement à la poussière elle-même pour voler se réfugier dans le second empire de Vishnou (1). 28.

(1) C'est-à-dire, le ciel : son premier ou plutôt le précédent fut la terre

En quelque lieu qu'on vît l'armée, soit l'arrière-garde, qui se préparait à marcher, soit l'avant-garde, qui s'avançait en bon ordre sur la route, cette partie seule donnait à penser qu'elle était la totalité. 29.

Arrosée par l'eau du mada, qui ruisselait aux joues des éléphants, et battue par le sabot des coursiers, la poussière, dans la route du monarque, passait à l'état de boue et la boue elle-même revenait à l'état de poussière. 30.

Continuant son voyage sur les flancs des monts Vindhyas et divisée en beaucoup de rameaux, l'armée bruyante comme les flots de la Raivâ, réveillait la voix des échos dans la bouche des cavernes. 31.

Le roi, empourprant ses roues avec les métaux, que broyait son char, et mêlant au bruit de sa marche le son des instruments de musique, traversa le mont Vindhya, en s'amusant à regarder les présents, que lui apportaient les Poulindas. 32.

A la descente de cette chaîne dans la plaine, où, ménageant la peine de ses *officiers* (2), les cygnes, parcourant les airs, agitaient leurs ailes sur sa tête en guise d'éventail et de chasse-mouche, il franchit au moyen d'un pont formé par des éléphants attachés l'un à l'autre ce fleuve du Gange, dont les ondes fuyaient là d'une course rétrograde. 33.

Il honora les eaux de la Bhâgirathî, fendues par ses navires, en reconnaissance de ce qu'elle avait jadis fait

dans son incarnation en Râma. M. Stenzler a dit : « Terra, sub pulveris specie, iterum ascendit quasi in æthera, Vishnuis sedem. »

(2) Textuellement : *nisu remotos*

obtenir le séjour des Immortels à ses ancêtres au temps où leurs corps, brûlés par Kapila dans sa colère, n'étaient plus qu'un reste de cendres. 34.

Ainsi, après quelques jours de marche, Kouça enfin s'approcha de la Sarayoû, sur les rivages de laquelle s'offrirent par centaines à sa vue les colonnes victimaires, dressées en face des autels, où les Raghouides célébraient jadis leurs sacrifices. 35.

Parfumé dans les branches des arbres en fleurs, baigné dans les ondes fraîches de la Sarayoû, le vent des bosquets de la capitale, où régnèrent ses ayeux, vint lui-même au-devant du monarque et de son armée fatiguée. 36.

Ensuite, le roi puissant, l'ami des citoyens, le drapeau de sa race, le héros, qui plongeait sa flèche au corps de l'ennemi, fit camper ses armées aux drapeaux onduleux dans le voisinage de la grande cité. 37.

Alors, sur les ordres du souverain et grâces aux trésors amassés pour ces travaux, les foules des ouvriers se mettent à renouveler toute la ville et à la rendre ce qu'elle fut autrefois, comme les nuages renouvellent avec des arrosements de pluie la terre consumée par les feux de l'été. 38.

Enfin Kouça fit célébrer avec des offrandes de victimes par des brahmanes, instruits dans la science d'inaugurer les maisons et préparés à la cérémonie par le jeûne, la consécration (1) de cette métropole aux palais remplis des plus illustres images. 39.

(1) « Deinde Raghuidarum heros per viros ædes struendi gnaros, postquam

Il entra dans la demeure affectée au roi comme un amant dans le cœur de son amante, et gratifia des autres palais de cette ville le monde de ses officiers en donnant à chacun suivant sa dignité. 40.

Les marchandises étalées dans ses boutiques, les chevaux rassemblés dans ses écuries, les éléphants attachés à des rangs de poteaux dans ses étables donnaient à cette belle cité la splendeur *opulente* d'nne femme, qui a des joyaux attachés sur tons ses membres.

Restaurée dans son ancienne beauté, cette ville des Raghouides, où résidait maintenant le fils de Sîtâ, ne lui laissait rien à envier, soit au monarque du ciel, soit au souverain même d'Alakâ. 41—42.

Or, l'été vint comme pour conseiller aux belles jeunes femmes de se vêtir avec la tunique pectorale brodée de pierreries, le collier de perles tombant sur deux seins d'une éclatante blancheur et la robe si fine, qu'elle peut être enlevée d'un soupir. 43.

Le flambeau de la lumière s'étant rapproché au retour de son excursion dans les pays signalés par l'étoile Agastya, la plage septentrionale versa un fleuve de neige du mont Himâlaya, comme une pluie de froides larmes, que fait répandre la joie. 44.

La carrière du jour démesurément augmentée, celle de la nuit extrêmement diminuée, on aurait dit un époux et

jejunaverant, pecoribus mactatis, urbis, eximiorum imaginum habitationis, adorationem peragendam curavit. » (*Tr. St.*)

sa femme, qu'une brouille a séparés et que le repentir pousse au raccommodement (1). 45.

De jour en jour, l'eau des étangs domestiques laissait à nu les marches inférieures de leurs escaliers, encombrés de vallisnéries ; et le nymphée, montrant davantage sa tige *auparavant submergée*, ressemblait à la femme, qui ne cache point ses charmes les plus secrets (2). 46.

Dans les forêts de jasmins d'Arabie, qui fleurissent le soir et dont les boutons éclos versaient alors uue senteur exquise, l'abeille noire posait tour à tour le pied en bourdonnant sur chaque et chaque fleur, comme si elle en eût supputé le compte. 47.

La fleur de çirisha (3), échappée à l'oreille d'une amante, ne tombait pas à terre soudain ; car des blessures, encore saignantes et remplies de sueur, retenaient la branche fortement collée sur la joue marquée par les ongles *d'un amant*. 48.

Les gens riches passaient le temps de l'ardente chaleur en des maisons stillantes d'eau, couchés sur des lits de marbre, autour desquels une machine versait des courants de fraîcheurs et dont la surface était lavée par des eaux de santal. 49.

L'Amour, qui avait perdu sa vigueur depuis que le printemps s'était enfui, recouvrait de nouvelles forces

(1) « Diei æstus valde auctus erat, atque nox admodum tenuis. Ambo erant sicut uxor et maritus, qui post rixam separati pœnitentia uruntur. » (*Même traduction.*)

(2) Textuellement : *veluti mulier detegens suarum par clunium.*

(3) Voyez la note première, page 263.

dans les cheveux des femmes, qui tombaient détachés, humides au sortir du bain, embaumés de parfums et parés de mallikas aux fleurs du soir. 50.

Un peu couleur rougeâtre passant au jaune là, où s'étaient rassemblés des grains de poussière, une grande pousse de l'arjouna ressemblait au nerf brisé d'un arc, comme si dans sa colère Çiva, non satisfait de consumer le corps, avait rompu la corde même de l'Amour. 51.

Toutes les fautes étaient lavées sur le peuple des amants par la saison de l'été, qui mariait les nouvelles bignones et le çîdhou (1) vieux avec les fleurs écloses des manguiers aux ravissantes odeurs. 52.

Ce temps arrivé, deux choses étaient aimées des hommes par-dessus tout : le monarque et la lune, montés plus haut que le point où ils se lèvent (2), car le culte des rayons de l'une et des pieds de l'autre pouvaient sauver des ardeurs *du jour et des infortunes de la vie*. 53.

Or, le prince eut envie de se divertir, accompagné de ses femmes, dans les eaux amies de l'été, que promène la Sarayoû aux flots couronnés par les fleurs des branches, qui pendent sur le rivage, aux vagues sillonnées par des flamingos, ivres d'amour, avides de fendre les ondes. 54.

Après qu'on eut construit des palais sur le terre-plein de ses bords et qu'on eut enlevé ses crocodiles dans les filets des pêcheurs, le souverain, qui avait la puissance

(1) « Rum, distilled from molasses. » (*Dict. de Wilson.*)

(2) « Ortus ille rex, » dit la version latine, mais le texte porte : *na udayastha.*

de Vishnou, vint s'y baigner d'une manière convenable à sa grandeur et à sa dignité. 55.

Ses femmes effarouchaient les cygnes de la rivière, en descendant les marches de l'escalier du rivage, par le son des bracelets, qu'elles entrechoquaient l'une contre l'autre, par le tintement des noûpouras, qu'elles agitaient à leurs pieds. 56.

Le prince voyant avec quelle ardeur s'y plongeaient ses concubines, toutes livrées au jeu de s'envoyer de l'eau à l'envi l'une de l'autre, monta sur une barque et dit ces mots à une Kiratî, placée à ses côtés pour tenir l'éventail et le chasse-mouche : 57.

« Vois cette nappe de la Sarayoû, essuyant les couleurs sur les membres des femmes de mon sérail, qui s'y plongent par centaines : elle ressemble à ce crépuscule, qui se lève au milieu des nuages ; elle a comme lui plus d'une teinte. 58.

» Ce collyre, enlevé sur les paupières des belles de mon gynœcée par les eaux, que remue cette barque, est restitué à leurs yeux par ces mêmes ondes, qui remettent sur leurs cils ce brillant du fard de l'amour. 59.

» Ces femmes, que le poids de leurs croupes et de leurs seins rendait comme incapables de se porter elles-mêmes, les voici, qui, les bracelets autour de leurs bras plongés dans les eaux, nagent, sous l'empire de la passion, à qui d'elles se donnera le plus de peine. 60.

» Ces pendeloques en fleurs de çirîsha (1), que fait tomber des oreilles leur badinage au milieu des eaux,

(1) *Acacia sirisa.*

trompent, agitées sur les vagues de cette rivière, les poissons, que le désir conduit à la recherche des vallisnéries. 61.

» Rivales des perles mêmes, les gouttes d'eau, qui roulent sur la gorge de ces femmes ardentes à battre les ondes, semblent à mes yeux leur collier de perles, qui s'est rompu sur leur sein, où l'on ne sait plus distinguer les unes des autres. 62.

» On dit, allant chercher des similitudes pour les membres et les formes des belles : « Un nombril aux lignes courbes a le charme d'un tourbillon, les sourcils sont des ondes, les deux seins d'une amante sont un couple de flamingos ; » mais, sans courir loin, on trouve ici joints les objets, *qui sont les deux termes* de ces comparaisons. 63.

» L'eau, qu'elles font parler en cadence comme un tambourin, accompagné de leurs chansons, auxquelles se mêlent sur la scène du rivage les aimables cris des paons, la queue en éventail, récrée délicieusement les oreilles. 64.

» Sur les hanches des femmes aux vêtements collés contre les membres, les joyaux des ceintures semblent observer eux-mêmes le vœu du silence maintenant que les routes, où se meuvent leurs fils, sont remplies d'eau, comme des étoiles entre lesquelles s'infiltrent les rayons de la lune.

» Voici de jeunes femmes, qui font jaillir l'eau battue avec la paume des mains, tandis que leurs compagnes les inondent hardiment au visage et que leurs cheveux aux boucles défrisées vomissent des ruisseaux, que rougit la poudre de santal. 65—66.

» Les cheveux détachés, le fard tombé, les réseaux de perles disjoints, en ce désordre même, causé par leurs

jeux folâtres au milieu de eaux, la parure de tête de ces jolies femmes ne cesse point de ravir l'âme. » 67.

Mettant pied à terre de sa barque, comme d'un char céleste, le monarque au tremblant collier de perles se mit à jouer avec elles au sein des ondes : ainsi, les épaules couvertes de lotus arrachés, un roi sauvage des éléphants s'ébat avec ses nobles compagnes. 68.

Ces femmes reluisaient de la plus vive lumière dans la compagnie du splendide monarque : en effet, la perle, fût-elle seule, charme les yeux ; combien plus, quand on la marie au saphyr d'un si brillant éclat ! 69.

Les dames aux grands yeux de l'arroser avec des eaux colorées, qu'elles jetaient sur lui en badinant avec des siphons d'or ; et Kouça, ainsi bariolé, se montrait aux yeux comme le roi des montagnes, où ruissellent des ondes teintes par les métaux. 70.

C'est de cette manière qu'il se plongeait, accompagné des femmes de son gynœcée, dans les eaux de la noble rivière, imitant les jeux d'Indra, quand il s'amuse, environné des Apsaras, dans les ondes de la Gangâ céleste.

Cependant la parure, gage de victoire, que l'anachorète, enfant d'une aiguière, avait donnée à Râma et que celui-ci avait transmise à Kouça avec un royaume, venait de tomber dans l'eau et le roi, distrait par le jeu, ne s'était point aperçu de sa chute. 71—72.

Après que le monarque se fut baigné tant qu'il y trouva du plaisir, à peine rentré avec ses femmes dans le palais construit sur le rivage et quand il eut quitté l'attirail (1)

(1) « Vestibus nondum indutis. » (*Tr. St.*)

de ses habits somptueux, il vit que son bras était dépouillé du céleste bracelet. 73.

Ce prince d'une âme constante ne put néanmoins en supporter la perte, non par l'amour des richesses, car il n'estimait pas les joyaux plus que des fleurs ; mais parce qu'il avait reçu jadis ce présent de son père et que la fortune de la victoire était assurée à ce talisman. 74.

Il commanda aussitôt que tous les pêcheurs, à qui le fond et le cours de cette rivière étaient bien connus (1), se missent à chercher sa parure ; mais ceux-ci, ayant fouillé la Sarayoû avec des peines stériles, s'en vinrent lui dire, le visage fané comme des lotus flétris : 75.

« Nous avons travaillé de tous nos efforts, sire ; mais on n'a pu retrouver le magnifique bracelet tombé dans l'eau : c'est que le serpent Koumouda, qui habite le fond de cette rivière, l'a sans doute avalé dans son avidité. » 76.

Soudain, il tendit la corde de son arc ; il choisit pour la mort du serpent le trait de Garouda ; et, son arc au poing, ses yeux rouges de colère, il s'en vint d'un pied hâté (2) sur le rivage. 77.

Sa flèche à peine encochée, le fleuve, dans son effroi, agitant ses mains de vagues et battant ses rives, se mit à pousser des meuglements épouvantables, comme un éléphant des bois tombé dans une fosse. 78.

Tout-à-coup, de cette rivière aux crocodiles réveillés s'élança le roi des serpents, se couvrant d'une jeune

(1) «... Piscatores, in fluvio lavantes,... » (*Même traduction.*)
(2) « Fortis. » (*Ibidem.*)

fille : tel jadis le royal arbre des Dieux sortit derrière Lakshmî de l'Océan baraté. 79.

Aussitôt que le monarque des hommes le vit s'approcher, avançant la main pour lui rendre son bijou, il retira de son arc le trait de Garouda ; car les gens de bien n'ont jamais une colère sans frein devant un ennemi, qui baisse humblement sa tête. 80.

Koumouda, qui n'ignorait pas la force de l'astra Garoudique, salua, inclinant ce front, que son orgueil portait si haut, le fils du monarque des trois mondes, ce Kouça au front inauguré, que sa puissance rendait la verge des ennemis, et lui tint ce langage : 81.

« Je sais que sous le nom de fils tu es un autre corps de Vishnou, qui s'est fait homme pour conduire à sa fin une importante affaire : comment pourrais-je donc mettre un obstacle à ta constance, puisque tu dois être l'objet de ma vénération ? 82.

» Tandis que cette jeune fille suivait des yeux sa balle jetée en l'air d'un coup de paume, elle reçut dans ses mains à son extrême étonnement ce triomphal joyau, le croyant une étoile, qui tombait rapidement des cieux. 83.

» Qu'il aille donc se marier de nouveau à ton bras vigoureux, marqué des lignes de cicatrices, qu'y imprima la corde vibrante de ton arc ; ce bras, qui descend, *pour ainsi dire*, à ton genou et qui semble une massue pour la défense de la terre. 84.

» Daigne agréer comme épouse ma jeune sœur, cette vierge appelée Koumoudvatî, qui par un long culte rendu à tes pieds, seigneur, lavera enfin l'offense, que j'ai commise envers toi. » 85.

A ces mots du serpent : « On peut se glorifier d'être le pareut de ta majesté, » lui répondit le maître de la terre, quand il eut reçu de lui son joyau ; et sur le champ Koumouda, accepté pour allié (1), de célébrer suivant les rites cet hymen de la jeune fille avec le prince, chéri de la fortune et l'ornement de sa race. 86.

Aussitôt que le monarque de la terre eut touché pour le mariage devant le feu resplendissant la main de cette vierge au poignet ceint d'un bracelet en laine, signe d'heureux augure, le son des instruments de la musique divine remplit jusqu'aux extrémités des plages célestes ; ensuite, des nuages merveilleux répandirent une pluie de fleurs aux senteurs les plus exquises. 87.

Ainsi, quand le serpent et Kouça se furent donnés comme parents, celui-ci le cinquième fils de Takshaka, celui-là ce *glorieux* fils de Sîtâ et du souverain des trois mondes, l'un cessa de redouter Garouda, que la mort de son père avait rendu l'ennemi des serpents ; et l'autre, cher aux peuples des villes, gouverna la terre affranchie du poison des reptiles. 88.

(1) *Samaitabandhous*, oublié dans la version latine.

FIN DU SEIZIÈME CHANT.

Chant XVII.

LES VERTUS DU ROI ATITHI.

Le Kakoutsthide engendra au sein de Koumoudvatî un fils, nommé Atithi, comme la dernière veille de la nuit enfante la sérénité dans l'âme. 1.

Chéri de son père, ce jeune prince d'une incomparable splendeur fut la purification de ses deux familles paternelle et maternelle : ainsi le soleil répand la pureté dans ses deux routes du septentrion et du midi. 2.

Son père, le plus sage des hommes, lui fit recevoir

d'abord la substance de ce qui forme les sciences de sa caste ; ensuite, la main des jeunes princesses, filles des rois. 3.

Le héros, le sage, le noble Kouça crut que son moi s'était fait double, quand il se vit reproduit tout entier dans ce noble, ce sage, cet héroïque fils. 4.

Entré dans une alliance digne de sa famille avec le roi des Dieux, il tua le Démon Dourdjaya et fut tué par lui dans une bataille. 5.

Koumoudvatî, la sœur de Koumouda, le roi des serpents, suivit son mari *dans la tombe*, comme le clair-de-lune (1) suit la lune, amie des lotus koumoudas. 6.

De ces deux époux, l'un partagea le trône du ciel avec le roi des Dieux ; l'autre devint elle-même la compagne de Çatchî et reçut *d'elle* une part de *l'arbre divin* Pâridjâta. 7.

Les vieillards, ses ministres, n'oubliant pas les derniers ordres du roi, quand il partit pour les combats, élevèrent son fils à la tête de l'empire. 8.

Eux alors de commander aux ouvriers de bâtir pour le sacre du nouveau roi un palais neuf, appuyé sur quatre colonnes, avec un autel sur une haute base au milieu. 9.

Là, s'approchèrent du prince assis dans un siége fortuné les huit membres intégrants de l'empire (2) avec les ondes apportées des tîrthas sacrés en des urnes d'or. 10.

Le roulement des tambours, le son mélodieux et profond des instruments de musique donnaient à présager

(1) *Clair-de-lune* étant féminin dans le sanscrit et *lune* masculin, la comparaison est mieux établie et les termes n'en sont pas, comme ici, renversés.

(2) *Prakritayas.* — « Consiliarii. » (*Tr. St.*)

pour lui sous d'heureux auspices une descendance impérissable. 11.

Il fit célébrer les cérémonies de la nîrâdjanâ par les soins des vieillards, ses parents, avec de riches vêtements neufs, avec l'écorce du figuier sacré, avec des épis d'orge, avec les feuilles du panicum dactylon. 12.

D'abord les brahmes de s'avancer, le pourohita à leur tête, pour sacrer ce prince victorieux avec des hymnes de triomphe. 13.

La sainte effusion du sacre, qui tombait à grands flots bruyamment sur sa tête, ressemblait au fleuve du Gange se précipitant sur la tête de Çiva (1). 14.

Dans ce moment, où les poètes officiels chantaient ses louanges, il apparaissait comme un nuage majestueux, salué par des tchâtakas. 15.

De même que l'arrosement d'une pluie augmente l'éclat du feu des éclairs ; de même les eaux, sanctifiées par de solennelles prières, ajoutaient à la splendeur du monarque assis dans l'attente des urnes à verser. 16.

A la fin du sacre, il distribua entre les chefs de maisons des trois premiers ordres une telle abondance de richesses, qu'ils purent s'acquitter eux-mêmes des sacrifices en les payant avec des honoraires convenables. 17.

Les bénédictions, qu'ils répandirent sur lui d'une âme reconnaissante, furent dépassées de bien loin par les fruits nés sur l'arbre de ses œuvres. 18.

Il prescrivit de mettre en liberté ceux qui étaient dans les fers, de respecter la vie des condamnés à mort, de

(1) Textuellement : *de l'ennemi de Tripoura.*

retirer le fardeau à la bête de somme et de laisser à son veau tout le lait de la vache. 19.

A son ordre, les oiseaux d'agrément (1), perroquets ou autres, qui étaient renfermés dans ses cages, reçurent la clé des champs et purent s'envoler où les poussait leur fantaisie. 20.

Ensuite, pour qu'on le revêtit du costume impérial, il prit place dans un trône pur, fait avec la dent *blanche* des éléphants, couvert d'un magnifique tapis et dressé au milieu de l'enceinte même. 21.

Alors, tenant les différentes espèces de parure et quand ils eurent lavé d'eau leurs mains, des serviteurs habiles dans l'art de parer s'avancèrent vers le jeune roi, de qui les boucles de cheveux étaient collées avec des parfums.

Ils tressèrent dans sa chevelure des guirlandes de fleurs; ils y nouèrent des fils de perles; il ornèrent sa tête d'un rubis, autour duquel s'irradiait un cercle de lumière. 22—23.

Après qu'ils eurent achevé d'oindre le corps d'un santal, embaumé d'une senteur de musc, ils dessinèrent au milieu du front le trait symbolique avec l'onguent de rautchana (2). 24.

Une fois embelli de ses parures, orné de ses guirlandes, vêtu de sa robe, où des cygnes étaient brodés, il resplendit au plus haut point de l'admiration, ce nou-

(1) « Psittaci etiam reliquæque aves domitæ,... » (*Tr. St.*) Il est à noter qu'on retrouve cette coutume dans le sacre de nos anciens rois.

(2) *Rautchana* ou *gaurautchana*. Voyez la note 2, page 121. M. Stenzler dit : « rochanæ pigmento corpus pingebant. »

vel époux marié à cette épouse, qui était la dignité royale. 25.

Quand il contempla dans un miroir fait d'or la splendeur de ses vêtements somptueux, il paraissait éblouissant de lumière : tel, sur le Mérou, au lever du soleil, reluit Kalpa, l'arbre *des Dieux*. 26.

Accompagné de ses acolytes, qui portaient d'une main ferme les insignes de la royauté (1), il se rendit, les yeux levés (2), au conseil de ses ministres, qui ne le cédait point à l'assemblée des Immortels. 27.

Là, sous un *riche* dais, il s'assit lui-même sur le trône de son père, où les rois de la terre frottaient à l'escabelle de ses pieds les joyaux de leurs diadèmes. 28.

Dès qu'il eut mis le pied sur le seuil de cette grande et fortunée maison, elle resplendit comme le sein de Vishnou, quand il suspend le diamant Kâaustoubha au milieu de sa poitrine, marquée d'un çrivatsa. 29.

De l'héréditariat présomptif, arrivé à l'empire suprême, il en brilla davantage ; tel que la lune de croissant, qu'elle était, parvenue à son disque plein. 30.

Ses domestiques regardaient comme la confiance incarnée ce prince, de qui la parole était précédée toujours d'un sourire et qui témoignait l'affection par la sérénité de son visage. 31.

Lui, à qui souriait la fortune du roi des Dieux et qui s'avançait, monté sur un éléphant aussi vigoureux

(1) L'éventail, le chasse-mouche et l'ombrelle.
(2) «Comitibus.... clamore eum salutantibus,... » (*Tr. St.*)

qu'Aîrâvata, il fit un ciel de son Ayodhyâ, dont les drapeaux ressemblaient à l'arbre Kalpa. 32.

Sur le front de lui seul était levée l'ombrelle, dont la splendeur sans tache dissipait le chagrin, que la mort du roi, son père, avait jeté dans le monde entier. 33.

La flamme du feu ne vient qu'après la fumée; le lever du soleil précède l'effusion de ses rayons; mais lui, surpassant les évolutions de ces deux lumières, il se révélait d'un seul coup avec toutes ses qualités. 34.

Les épouses des citoyens le suivaient de leurs yeux pleins d'une amitié pure, comme les nuits d'automne suivent avec leurs yeux d'étoiles sereines l'astre, qui resplendit au pôle. 35.

Les Dieux mêmes d'Ayodhyâ, honorés dans ses temples célèbres, favorisaient le jeune roi, bien digne de cette faveur, et s'approchaient de lui, en s'incorporant à leurs images. 36.

L'eau, dont le sacre avait inondé l'autel, n'était pas encore séchée, que déjà son héroïsme invincible était parvenu jusqu'aux extrémités des rivages *de la mer*. 37.

Quelle était la chose possible, que n'auraient pu accomplir ces deux puissances réunies : les flèches du *monarque*, habile archer, et les magiques formules de Vaçishtha, le gourou *de sa famille*? 38.

Accompagné d'hommes fermes dans la justice, il était sans cesse occupé à considérer lui-même sans paresse les titres des parties contestantes, entre lesquelles existait une difficulté à résoudre. 39.

Ensuite, il faisait part à ses officiers des fruits presque venus à maturité *sous le soleil* de son examen; mais il ne

les communiquait jamais sans commencer par leur témoigner pour eux-mêmes de la satisfaction. 40.

Déjà enrichis par le père, ses peuples devinrent beaucoup plus riches par le fils : tels, augmentés par les pluies de Nabhas (1), les fleuves atteignent une plus forte crue dans le mois de Nabhasya (2). 41.

Ce qu'il avait dit n'était jamais une parole vaine, il ne reprenait pas ce qu'il avait donné ; il manquait à son vœu dans un point seulement : c'est qu'il relevait le trône de l'ennemi, après l'avoir culbuté (3). 42.

La jeunesse, la beauté, la puissance, chacun de ces trois dons à part est une cause d'orgueil ; et cependant, réunis tous les trois en lui, son âme n'en était pas enivrée. 43.

Ainsi, l'amour des sujets pour lui s'accroissant de jour en jour, il était déjà inébranlable, quoique nouveau sur le trône, comme un arbre, qui a jeté de profondes racines. 44.

Un roi n'a pas toujours des ennemis, ils sont extérieurs, ils sont éloignés : aussi, avant *de faire la guerre à ceux-là*, avait-il déjà subjugué dans son âme six ennemis internes et continuels (4). 45.

Malgré sa nature inconstante, la Fortune, semblable à une raie d'or sur la pierre de touche, ne s'en allait pas de ce prince, qui tournait sans cesse le visage vers la bienveillance. 46.

(1-2) Voyez, page 325, les notes 1 et 2.

(3) Textuellement : *radices hostis avulsos iterum plantabat.*

(4) L'amour, la colère et le reste, dit le commentateur Mallinâtha.

La politique seule, c'est de la timidité ; n'employer que la force, c'est agir comme les bêtes de proie ; aussi, cherchait-il un succès par la réunion de ces deux moyens.

De même que rien n'échappe à la vue d'un soleil sans nuage ; de même il n'était rien sur le globe de la terre, qui pût se dérober aux yeux de ce roi, qui envoyait partout ses agents secrets, tels que des rayons de sa lumière. 47—48.

Sans détourner la tête par indécision, il faisait, dans les différentes portions du jour et de la nuit, ce que les lois faites pour les rois commandent aux maîtres de la terre. 49.

Chaque jour, il tenait un conseil avec ses ministres, et, quoique les portes n'en fussent pas même gardées (1), jamais la délibération ne sortit au-dehors. 50.

Dormit-il même dans les heures accordées au sommeil, il ne cessait pas de veiller par ses émissaires lancés au milieu de ses ennemis et dont l'un ne connaissait pas l'autre. 51.

Il avait d'imprenables citadelles, bien que nulle forteresse des ennemis ne pût résister à son attaque : mais ce n'est pas la crainte, qui force un lion, vainqueur des éléphants, à faire son gîte dans les cavernes des montagnes. 52.

(1) « .... deliberationes, quæ, quanquam tam sæpe habitæ, non innotescebant, quia januæ clausæ tenebantur. » (*Tr. St.*) Le texte porte : *guptadwârau na sûtchyatai*. Voyez, page 362, la note sur l'interposition immédiate. Il n'est pas étonnant qu'on ne sache rien d'un conseil, dont les portes sont bien gardées : le merveilleux, c'est que, les portes restant ouvertes, rien du conseil ne transpire au-dehors.

Ses entreprises les plus grandes, où ne devait apparaître aucune faute et que devait couronner le succès, mûrissaient en secret, semblables au riz dans son épi. 53.

Jamais, dans la prospérité même, il ne s'engageait dans une affaire, où manquait une route : tels, dans son flux, les eaux salées de la mer passent dans la bouche des fleuves. 54.

Capable d'étouffer l'amour dès l'abord par l'indifférence, qu'il tenait de sa nature, pour les voluptés du monde, il ne se permettait pas même ce qu'il aurait pu racheter (1). 55.

La voie de ce monarque vertueux et puissant ne tendait que vers des choses possibles : ainsi, quoiqu'il ait le vent pour son allié, l'incendie de la forêt ne va point s'attaquer à l'eau (2). 56.

Il ne sacrifiait pas le juste à l'utile et à l'agréable, ni ces deux au premier, ni l'utile à l'agréable, ni l'agréable à l'utile ; mais il se montrait égal entre les trois. 57.

Dénués de force, les amis ne peuvent nous servir ; sont-ils puissants, ils peuvent nuire : en conséquence, il n'accordait aux siens qu'une autorité moyenne. 58.

Quand il avait bien pesé le fort et le faible de l'ennemi et de lui-même, soit pour les armes, soit pour les autres choses, si l'avantage était de son côté, il s'avançait résolument contre lui : se trouvait-il dans une autre condition, il se tenait en repos. 59.

(1) « Quanquam civium alienationem subito removere valuisset, hanc nunqoam ita in iis excitabat, ut eam prohibere opus fuisset. » (*Tr. St.*)

(2) « Non nisi eos impugnabat, quibus par erat. » (*Même traduction.*)

« Avec de l'or, on peut secourir l'infortune ! » Et, ce disant à soi-même, il amassait des richesses. En effet, c'est la nuée enceinte d'eau, que sollicitent les tchâtakas.

Dérobant aux ennemis leurs moyens, il s'efforçait d'augmenter les siens ; il cachait son côté vulnérable et fondait sur les ennemis par leur côté faible. 60—61.

L'armée de ce roi (1), que son père avait sans cesse augmentée, propre aux combats, habile à manier les armes, n'était pas même distinguée de son corps. 62.

L'ennemi ne pouvait le dépouiller de sa triple force (2), comme on ne peut ravir le diamant à la tête du serpent ; mais lui, il dérobait à l'ennemi sa vigueur aussi facilement que l'aimant attire le fer. 63.

Les caravanes voyagaient sécurément à leur gré sur les fleuves comme sur des viviers, dans les bois comme en des bosquets, à travers les montagnes comme au sein de leurs propres maisons. 64.

Protecteur de la pénitence contre les *Démons*, *ses* perturbateurs, et des richesses contre les *mains des* voleurs, chacune des castes en particulier et chacun des ordres lui abandonnaient en récompense la sixième partie de leurs biens. 65.

La terre, qui enfantait les diamants par ses mines, les moissons par ses champs, les éléphants par ses bois, lui montrait ainsi qu'elle avait une âme en sympathie avec son gouvernement. 66.

(1) Textuellement : *dandavat*, le *sképtouchos* des poètes grecs.
(2) Le roi, son ministre et son énergie.

Égalant par son héroïsme le Dieu aux six têtes (1), il savait ce qu'il fallait employer des six forces ou des six qualités pour mener des entreprises à leur but. 67.

Et, pratiquant de cette manière les quatre sortes de la politique royale, il en savoura le fruit sans trouver nul obstacle dans aucune chose, à commencer par les sacrifices (2). 68.

Il savait l'art de combattre avec les armes de la ruse, mais il aimait à suivre des voies honnêtes dans la guerre : aussi la Fortune de la victoire, qui recherche les héros, tenait-elle avec ce prince la conduite *gracieuse* d'une amante, fidèle à son rendez-vous. 69.

Mais il était rare qu'il eût une guerre à soutenir contre des ennemis, parce qu'il avait abattu leur puissance, comme un gandhadwipa (3) ne trouve plus à combattre un autre éléphant, dont il a brisé l'orgueil. 70.

La lune, parvenue à son plein, décroît ; il en est ainsi de la mer : comme elles, il avait sa croissance ; mais il ne déclinait pas comme elles. 71.

Les hommes vertueux dans une extrême indigence s'en allaient *toujours* de leur visite à ce puissant monarque, tels que les nuages de leur voyage à la mer, en état d'exercer eux-mêmes la munificence vis-à-vis du pauvre.

Il ne faisait rien, qui ne méritât d'être loué : cependant, lui adressait-on quelque louange, il rougissait de

(1) Kartikéya, le Dieu de la guerre.

(2) « Percipiebat illius fructum, qui a nemine familiarium irritus reddebatur. » (*Tr. St.*)

(3) « An elephant of the best class, supposed to emit a particular smell at all times. » (*Dict. de Wilson.*)

confusion; et sa renommée s'augmentait ainsi de la haine, qu'il avait pour le flatteur. 72—73.

Terrassant le péché par sa vue, dissipant les ténèbres par le se ns de la vérité, il maintenait ses peuples en liberté *des Esprits nocturnes* (1), comme un soleil toujours levé. 74.

Les rayons de la lune n'entrent pas dans un lotus aravinda (2), ni ceux du soleil dans un lotus koumouda; mais ce vertueux roi exerçait même sur un ennemi l'influence de ses vertus. 75.

Sa conduite avait-elle pour but de tromper l'ennemi (3), l'intention justifiait cet acte en lui-même; car, s'il désirait vaincre, ce n'était que pour *avoir les moyens de* célébrer un açva-médha. 76.

S'élevant ainsi par sa puissance dans une route, où les Çâstras étaient ses guides, il devint le roi des rois, comme Vishnou (4) est le Dieu des Dieux. 77.

On l'appelait, — et les ressemblances autorisaient les noms, — le cinquième des gardiens du monde, le sixième des grands éléments, le huitième des monts capitaux. 78.

L'ombrelle jetée loin d'eux, les rois de la terre mettaient sur leur tête son ordre consigné par écrit : tel font les Dieux pour celui de Çatakratou. 79.

(1) C'est le sens implicite; — voyez le *Zend-Avesta*, — mais le sens littéral est : *en pleine liberté d'eux-mêmes.* M. Stenzler dit : « ut sol ortus, homines suæ voluntati subjiciebat. »

(2) Voyez la note 2, p. 238, et relisez le versel 66e de cette même page.

(3) « Quanquam omne ejus studium intentum erat ad hostes suos vexandos.... (*Tr. St.*)

(4) « Ut Indras deus est deorum. » *Même traduction.*

A la fin d'un grand sacrifice, il gratifiait les prêtres officiants de tels honoraires, que son nom et celui de *Kouvéra, le* Dieu, qui préside aux richesses, étaient pris indifféremment l'un pour l'autre. 80.

Indra versait la pluie *en son temps*, Yama réprimait la violence dans la marche des maladies ; le roi des mers n'avait que des routes sans danger pour ceux, de qui le métier est de naviguer sur les ondes ; considérant ce qu'il avait déjà fait (1), Kouvéra s'en croyait obligé d'ajouter un nouveau surcroît aux richesses ; et les gardiens du monde observaient de tels procédés, qu'ils semblaient eux-mêmes courbés sous le sceptre du *monarque invincible*. 81.

(1) « Kouveras, reges priores respiciens, postea etiam thesaurum adaugebat. (*Tr. St.*)

FIN DU DIX-SEPTIÈME CHANT.

Chant XVIII.

ÉNUMÉRATION DES SUCCESSEURS DU ROI ATITHI.

Le prince, de qui la main écartait les ennemis, engendra au sein de la fille du roi des Nishadhains un fils, qui fut doué d'une force égale à celle du Nishadha, le roi des monts (1), et qui porta lui-même ce nom de Nishadha. 1.

Après qu'il eut joui long-temps à son gré du son et

(1) « Ille.... genuit puerum, robore suo ac Nishadha serpente quidem inferiorem. » (*Tr. St.*)

des autres sensations, Atithi donna le titre de monarque à son fils et monta au ciel, conquis par des œuvres non moins pures qu'un lotus blanc. 2.

Le petit-fils de Kouça aux yeux de lotus, à l'âme aussi profonde que l'Océan, aux bras longs comme les barrières d'une ville, le plus grand héros du monde, fut ainsi le maître de la terre jointe aux mers et sur laquelle ne s'élevait pas une autre ombrelle que la sienne. 3.

Celui-ci mort, le sceptre de sa race passa aux mains de son fils, appelé Nala, d'une splendeur égale au feu, d'un visage pareil au nymphée, d'une force, qui broyait les armées des ennemis, comme un éléphant écrase un champ de roseaux. 4.

Ce roi, de qui la gloire était chantée par les habitants du ciel, obtint la naissance d'un fils, à qui son corps azuré comme la voûte des cieux fit donner le nom de *Ciel ou* Nabhas, prince, qui ne fut pas moins cher aux peuples que le mois de Nabhas même. 5.

Quand le monarque, assis à la cîme du devoir, eut déposé entre les mains de ce nouveau maître le royaume des Koçalains du nord, il suivit les conseils de la vieillesse et passa le reste de sa vie dans la compagnie des bêtes pour mériter de ne plus renaître dans les chaînes du corps. 6.

De lui, naquit Poundarîka, aussi invincible aux rois que *l'éléphant du ciel* Poundarîka est insurmontable aux éléphants *de la terre*. A la mort de son père, celui-ci hérita de l'ombrelle blanche (1), comme Lakshmî elle-

(1) *Poundarîka.*

même fut le partage de l'Immortel aux yeux de poundarika (1). 7.

Une fois que ce prince d'une éminente patience et muni d'un arc infaillible eut transmis la terre à son fils Kshémadhanvan, doué lui-même de patience et capable d'assurer la félicité des peuples, il s'en alla dans les forêts cultiver la pénitence. 8.

Ce dernier eut un fils, pareil aux Dieux et qui marchait dans les combats à la tête des armées : aussi la renommée éleva-t-elle jusque dans les cieux son *grand* nom, formé par deux membres : *Dieu* au premier, *armée* dans le second, *ou Dêvânika*. 9.

De même que le père avait un vrai fils dans ce fils dévoué à mériter son amour ; de même le fils avait un vrai père en ce père d'une tendresse sans égale. 10.

Recommandable par des sacrifices et trésor unique de vertus, le premier de ces deux, après qu'il eut remis sur les épaules de son fils égal à lui-même ce quaternion des castes, dont il avait long-temps soutenu le fardeau, s'en alla dans le monde, qui est la récompense attribuée aux sacrifices. 11.

Le sage fils du roi mort ne fut pas moins aimé de ses ennemis que de ses amis pour l'aménité de ses paroles ; en effet, un seul mot dit avec douceur peut rassurer même (2) et prendre les gazelles. 12.

(1) Espèce de lotus. M. Stenzler dit : « Ille regibus invictus, veluti Pundarikas elephanti, filium genuit Pundarikam ad quem, patre mortuo, velut ad Vishnuem, accessit Lakshmis. » Cette version ne rend pas le groupe de mots : *âhritapundarikâ*.

(2) « Vel cervos timidos capere valet. » (*Tr. St.*)

Il se nommait Ahînagou aux bras d'une force non méprisable; il gouverna le globe entier et, quoique jeune, détournant sa tête des hommes vicieux, il fut exempt des vices, qui engendrent les maux. 13.

Aussitôt après son père, il fut l'habile souverain des quatre points de l'espace, comme si le premier mâle entre les mâles se fût incarné en lui sur la terre, qu'il gouverna, sachant distinguer ce qu'exigeaient les circonstances, avec les quatre moyens politiques employés d'une main ferme. 14.

Quand ce vainqueur des ennemis fut entré dans le chemin de l'autre monde, la Fortune rendit hommage à son fils Pâriyâtra, qui surpassait le mont Pâriyâtra lui-même par la hauteur de sa tête levée. 15.

Celui-ci eut pour fils Çilas au noble caractère, à la poitrine aussi large qu'une pierre à broyer les condiments. Çilas, quoiqu'il eût vaincu de ses flèches les bataillons des ennemis, rougissait d'entendre le récit de ses louanges.

Après que ce magnanime souverain eut nommé son jeune fils, doué lui-même de magnanimité, roi de la jeunesse, Çilas de s'abandonner tout entier aux plaisirs; car la vie des rois, encombrée d'affaires, y trouve souvent un obstacle pour les voluptés. 16—17.

Il n'était pas rassasié des sensualités, qui enchaînent les désirs, quand sa vieillesse, inutilement jalouse, puisqu'elle n'était plus capable de savourer les voluptés dans les bras des femmes agaçantes, enleva ce roi au milieu de toutes les jouissances, qu'il avait encore à goûter (1). 18.

(1) « Hunc,... ob pulchritudinem suam imprimis ad puellarum oblectationem aptum, cepit senectus,... » (*Tr. St.*)

Ounnâbha était son fils; Ounnâbha, qui ne dut pas ce nom mal assorti au creux bien profond de son ombilic. Semblable au Dieu, qui fait pousser *au commencement des choses* un lotus de son nombril (1), celui-ci fut l'ombilic du globe entier des rois. 19.

Son fils, nommé Vadjranâbha, qui joignait à la majesté du Dieu armé de la foudre une voix de tonnerre dans les combats, lui succéda immédiatement sur le trône de la terre, qui se fait une parure avec ses mines de diamants. 20.

Après qu'il fut monté au ciel conquis par ses bonnes œuvres, son fils Çankhana, qui arrachait sans pitié les racines des ennemis, reçut les hommages de la terre, bornée par les mers, qui vint lui offrir des présents de pierreries tirées de ses mines. 21.

Ce roi mort, un prince beau comme les Açwins et d'une splendeur égale à celle du Dieu aux coursiers verts s'assit au trône paternel; ceux qui savent les histoires du passé disent qu'il s'appelait Dhyoushitâçwa et qu'il mena ses chevaux et ses guerriers camper sur les rivages, limites *de la terre*. 22.

Par ce maître de l'univers, qui avait su gagner la faveur de Çiva, fut engendré Viçvasaha, l'ami du globe entier, prince capable de protéger toute la terre : c'était encore le père, mais dans le corps du fils (2). 23.

(1) C'est-à-dire, Vishnou. On sait de quelle manière dans la cosmogonie indienne s'opère la création ou plutôt la reproduction du monde.

(2) « Hic, postquam Sivam placidum reddiderat, genuit Visvasaham, terræ dominum, qui ipse omnibus amicus, filii speciem gerens, universam terram protegere valebat. » (*Tr. St.*)

Un fils, nommé Hiranyanâbha, portion de Vishnou même, étant né à celui-ci, versé dans la science politique, sa puissance fut absolument irrésistible aux ennemis, comme les arbres ne peuvent résister à celle du feu, secondé par le vent. 24.

Quand cette naissance eut dégagé le *noble* père de sa dette vis-à-vis de ses ancêtres, lui, ambitieux d'obtenir, au terme de sa carrière, les félicités, qui n'ont pas de fin, il nomma roi ce prince, de qui les bras descendaient, *pour ainsi dire,* jusqu'aux genoux et couronna dignement (1) sa vie en revêtant l'habit des anachorètes. 25.

Ce nouveau roi des Koçalains du nord, honneur de la race du soleil et *pieux* observateur des sacrifices, eut un fils légitime, nommé Kâauçalya, le plaisir des yeux, comme un autre Lunus. 26.

Ayant investi de sa dignité Brahmishtha, son fils, instruit dans les saintes écritures, ce prince, de qui la gloire était déjà montée dans les palais de Brahma, se mit enfin dans la voie, qui mène l'ascète jusqu'à l'absorption en Brahma lui-même. 27.

Tel qu'un bouquet de fleurs, attaché sur la tête de sa race, le nouveau roi des peuples, qui revivait lui-même dans un noble fils, gouverna sagement la terre, placée à l'abri des maux dans l'anka de sa loi ; et, pendant un long règne, ses peuples heureux ne versaient de leurs yeux troublés que des larmes de joie. 28.

Son fils aux yeux charmants comme les pétales du lotus, aux formes élevées jusqu'à la ressemblance avec le

(1) Valeur implicite du mot *kriti* avec a dit voyelle à la première syllabe.

Dieu, qui porte le roi des oiseaux *pour insigne* dans *le champ* de son drapeau ; Poutra, son fils, digne de lui succéder par sa piété filiale, le fit monter *dans l'opinion* au plus haut rang des pères bien partagés en fils. 29.

Ce dernier, qui fut l'ami de Maghavat, obtint par ce Dieu, le propagateur des races, un fils pour continuer la sienne ; il se baigna en trois lacs sacrés, il retira ses désirs des objets sensuels et passa dans la condition des grands Dieux. 30.

L'épouse du nouveau roi mit au monde en la pleine-lune du mois Poushya un fils appelé de ce nom, qui surpassait l'éclat de la topaze : pendant son règne, les peuples jouirent d'une entière félicité, comme s'il eût été un second mois Poushya d'une continuelle durée. 31.

Ce monarque à la sainte ambition, redoutant le malheur de renaître, confia la terre à son fils et se confia lui-même à l'anachorète Djaïmini : guidé par ce vertueux yogî, il parvint à l'absorption en Dieu et s'affranchit de la chaîne des renaissances. 32.

Après lui, son fils Dhrouvasandhi, semblable à l'étoile polaire, fut le maître du globe ; prince excellent, inébranlable dans la vérité, sous lequel, réduits à l'impuissance, les ennemis ne rompirent jamais le solide nœud de la paix. 33.

Le fils de celui-ci, nommé Soudarçana, d'un aspect aussi aimable que la lune à son premier croissant, n'était encore qu'un très-jeune enfant, lorsque le monarque, son père, aux grands yeux de gazelle, trouva la mort dans le plaisir d'une chasse sous les griffes d'un lion. 34.

Lui monté au Swarga, le collége des ministres, voyant

les citoyens consternés de rester sans maître, firent sacrer, d'un consentement unanime et suivant les rites, ce jeune enfant, le seul fil, auquel tint sa famille, souverain d'Ayodhyâ. 35.

Réduite à ce monarque en bas âge, la maison de Raghou était semblable à un ciel dans sa nouvelle lune, à une forêt habitée par un seul lion enfant, à un lac, où végète un lotus unique et non encore éclos. 36.

La cérémonie du couronnement fit penser au monde qu'il deviendrait un jour égal même à son père ; en effet, le nuage, avant que le souffle du vent ne vienne l'étendre à toutes les plages du ciel, ne se montre pas d'abord plus grand que le petit d'un éléphant. 37.

Les habitants de la cité contemplaient avec le même respect, qu'ils eussent regardé son père, à cause de la souveraineté, dont il était revêtu, ce monarque à peine âgé de six ans, qu'on promenait dans la rue royale costumé en roi, monté sur un éléphant et soutenu par la main du conducteur. 38.

Il ne suffisait pas, je l'avoue (1), à remplir de sa personne tout le trône de son père : mais la splendeur, jaune comme l'or, dont il était environné, l'occupait tout entier de son ampleur. 39.

Les rois de la terre vinrent saluer de leurs magnifiques diadèmes ses deux pieds, teints avec une riche laque ; pieds d'enfant, qui pendaient un peu en bas du trône sans atteindre à toucher son marche-pied d'or. 40.

L'éclat d'une pierrerie fait dire, non sans raison, mal-

(1) *Kâman.*

gré son petit volume, que c'est une émeraude : ainsi, tout enfant qu'il fût, le nom de roi ne lui était pas attribué moins convenablement. 41.

Le jugement, tombé de sa bouche, près de laquelle s'agitait le chasse-mouche avec les deux ailes de corbeau (1) vacillantes sur les joues, ne bronchait pas même sur le rivage des quatre mers. 42.

Portant au milieu du front, où resplendissait une bandelette tissue d'or entièrement, le symbole du tilaka peint, ce prince au riant visage força les épouses des ennemis à faire leur jolie figure veuve de cet ornement. 43.

D'une extrême délicatesse comme la fleur de çirîsha, il avait de la peine à supporter le poids seul de sa parure ; mais sa dignité lui donnait la force de soutenir le fardeau même de la terre, quelque lourd qu'il soit à porter. 44.

Il s'était assimilé déjà par le commerce des vieillards savants toutes les maximes de la science politique, avant qu'il n'eût même entièrement appris l'écriture, en copiant les caractères de l'alphabet sur la terre, où ils étaient figurés (2). 45.

La royauté, qui n'avait pas encore dans son cœur une place suffisante, attendait qu'il fût parvenu à l'âge adulte et, comme si elle en eût rougi, elle empruntait à l'ombre de son parasol un déguisement pour l'embrasser (3). 46.

(1) Trois ou cinq touffes de cheveux, laissés de chaque côté pour un homme de la caste militaire dans la cérémonie de la tonsure.

(2) « Antequam integrum alphabetum didicisset, cujus singulæ litteræ in humo scriptæ erant,... » (*Tr. St.*)

(3) « Lakshmis, quæ nondum habitationem in pectore ejus invenerat,

Quoique son bras n'eût pas atteint à la mesure d'un youga, que la corde d'un arc n'y eût pas imprimé de cicatrice et que sa main n'eût jamais touché la garde d'une épée, la terre n'en trouvait pas moins une protection dans son bras. 47.

Non seulement les membres de son corps prirent de l'accroissement avec le progrès du temps, mais les vertus naturelles à sa noble race et chères au monde entier, faibles dans leur principe, obtinrent de *riches* développements. 48.

De la même manière qu'il avait reçu les sujets de son père, il reçut, sans donner aucune peine à ses maîtres et comme s'il ne faisait que se rappeler des connaissances acquises dans une vie précédente, les trois sciences, racines des trois choses, où aspire le cœur humain, *l'amour, les richesses et la vertu.* 49.

Quand il se tenait, ayant rassemblé ses membres suivant les règles (1), son genou gauche en avant, sa tête à demi droite, la partie supérieure de son corps un peu saillante et son arc encoché de sa flèche, tirée jusqu'à l'oreille, il resplendissait alors dans ces leçons (2), où il apprenait à décocher le trait habilement. 50.

Enfin, il parvint à la jeunesse, pays, où commencent les jeux folâtres ; la jeunesse, cette parure naturelle ;

adultam ejus ætatem exspectans, præ pudore non nisi sub umbellæ umbra latens eum amplectebatur. » (*Même traduction.*)

(1) « Cum armis instrueretur, splendebat ille superiorem corporis partem leniter protendens, cirro in capitis vertice erecto, pedi sinistro innixus, arcumque sagitta instructum ad aurem usque tendens. » (*Ibidem.*)

(2) *Astrai viniyamânas.*

cette expansion en tous les membres d'une activité, qui n'est point due à l'art; ce *banquet*, où l'on se met à boire par les yeux le vin des femmes; cet arbre, où naît la fleur de l'amour; *en un mot*, cette pousse nouvelle pour attacher les désirs *comme un bouquet*. 51.

Amenées par ses ministres, ambitieux de propager sa noble (1) race, les filles des rois bien supérieures en beauté à tout ce qu'en avaient pu représenter leurs images, apportées par des ambassadeurs, vinrent partager la couche de ce jeune prince avec les seules épouses, qu'il avait eues jusqu'à ce temps, la terre et la royauté. 52.

(1) Textuellement : *pure*.

FIN DU DIX-HUITIÈME CHANT.

Chant XIX et dernier.

LES AMOURS D'AGNIVARNA.

Ce rejeton de Raghou, qui avait subjugué ses passions et qui n'était pas le dernier des hommes versés dans la sainte écriture, ayant fait sacrer à sa place Agnivarna, son fils, éclatant comme le feu, se retira sur la fin de sa carrière dans la forêt Naîmisha. 1.

Là, oubliant les viviers domestiques dans l'eau des tîrthas, sa couche moëlleuse sur la terre jonchée d'herbes kouças, et l'habitation des palais dans une hutte de

feuillage, il se macérait dans la pénitence sans aucun but de rémunération. 2.

Le travail de gouverner l'empire obtenu ne devait pas coûter de peine au fils ; car, les ennemis étant domptés par le bras de son père, il en avait reçu la terre, non comme une conquête, *où il restait* à faire, mais comme *un domaine*, où il n'y avait plus qu'à jouir. 3.

L'impudique nouveau roi exerça lui-même la charge accoutumée de sa race quelques années ; puis, il en abandonna le soin à ses ministres et soumit sa jeunesse fraîche éclose à l'empire des femmes. 4.

Dans les palais tout résonnants de tambourins, où ce voluptueux avait pour compagnie des femmes luxurieuses, une plus grande abondance succédait à l'abondance passée, et la fête du lendemain surpassait la fête de la veille. 5.

Incapable de supporter même que l'intervalle d'une seule minute fût vide d'une volupté, il s'amusait jour et nuit, renfermé dans son intérieur, sans tourner les yeux vers ses peuples, qui désiraient *obtenir un instant sa présence*. 6.

Si quelquefois les sujets, uniquement par considération pour ses ministres, étaient gratifiés de cette vue, ce n'était jamais que celle de son pied seulement, qu'il tenait en suspens à l'ouverture d'un œil-de-bœuf. 7.

Alors ses domestiques, inclinés avec respect, de révérer ce pied brillant du fard, qui teignait ses ongles charmants eux-mêmes ; ce pied, qui surpassait dans sa ressemblance avec lui un lotus, effleuré des rayons du soleil nouveau-né. 8.

Il avait des étangs pleins de lotus, que ses folâtres concubines faisaient trembler des palpitations de leurs seins tenus haut par la jeunesse : des cachettes pour la volupté s'y dérobaient *sous les fleurs;* c'était là qu'il se plongeait tout brûlant d'amour au milieu des ondes. 9.

Là, ses femmes excitaient encore plus ses désirs avec des visages rendus aux beautés de la nature, avec des yeux, où l'eau stillante avait emporté le collyre, avec des lèvres, où le fard essuyé par l'onde cédait sa place à la couleur d'œillet naturelle. 10.

Accompagné de ses amantes, il portait ses pas vers des lieux disposés avec art pour des buvettes, attirantes par l'odeur exquise des liqueurs aimées de l'odorat : tel, accompagné de ses épouses, un superbe éléphant se dirige vers un champ de lotus épanouis. 11.

Donné par lui en secret, ses femmes prenaient avidement le rhum, qui plonge dans une profonde ivresse ; et lui de vider la coupe offerte de leurs mains avec la soif de l'arbre vakoula. 12.

Deux choses accoutumées à reposer sur le sein ne laissaient pas un moment le sien vide : c'étaient une lyre aux sons enchanteurs et une belle à la voix douce, aux yeux charmants. 13.

Frappant le tambourin de ses mains, agitant ses guirlandes et ses bracelets, musicien habile, ravissant l'âme, il faisait rougir les danseuses, qui oubliaient entièrement leur pantomime sous les yeux mêmes de leurs maîtres. 14.

La danse aimable expirée, il mangeait de baisers leur visage, où la sueur de la fatigue avait brisé le tilaka ;

et, soufflant sur leur bouche le vent amoureux de ses lèvres, il imitait dans cette *joyeuse* vie le roi des Dieux et le souverain d'Alakâ. 15.

Quand son désir le portait vers de nouveaux objets de plaisir, ses femmes, devinant qu'il arrangeait en cachette l'occasion d'un tête-à-tête, venaient *en riant* le surprendre au milieu d'une volupté, dont l'envie n'était encore qu'à demi-satisfaite. 16.

Plus d'une fois, ayant trompé ses amantes, il fut lié en punition avec leurs ceintures, menacé avec le bout d'un doigt, joli comme un bourgeon, et châtié d'un regard avec le froncement des sourcils. 17.

La nuit, s'il demeurait couché dans une heure favorable aux amours le dos tourné à sa compagne, il entendait, et l'introductrice avec lui, son amante, qui, d'une voix timide, se plaignait de sa négligence (1). 18.

Son désir passait-il des embrassements de ses épouses à quelques danseuses du plus haut prix, le fard, enlevé de celles-là et coulant encore de ses doigts, restait peint d'une légère teinte sur les membres de celles-ci (2). 19.

Excitées par un violent amour et par la jalousie, que leur inspirait une rivale, orgueilleuse des faveurs du souverain, les reines, étouffant la colère, trouvaient dans le prétexte de la cérémonie d'une fête l'occasion de com-

(1) « Ille in noctibus voluptati opportunis, nuntiis scientibus, pone amicam considens, ejus, destitutionem timentis, vocem audiebat queribundam. » (*Tr. St.*)

(2) « Post congressum cum uxoribus cupidus factus saltatricum ægre reperiendarum, corpus earum magno labore pingere incepit, penicillo præ sudore e manibus labente. » (*Même traduction.*)

bler elles-mêmes les vœux du monarque de la terre. 20.

Venait-il au matin, le visage brillant des jouissances *de sa nuit*, il voyait ses *autres* femmes irritées de sa perfidie : lui alors, joignant ses mains, il cherchait à les apaiser ; mais sa faiblesse dans l'amour les mécontentait de nouveau. 21.

Laissait-il échapper le nom d'une rivale dans un rêve, les autres lui en faisaient des reproches sans mot dire, en mouillant le bord de la couverture avec des gouttes de larmes, en brisant de dépit leurs bracelets à force de se tourner dans la couche. 22.

Il s'en allait par des chemins, où des confidentes lui indiquaient sa route, vers des berceaux de lianes ; et là, tremblant au plus haut point sous la crainte de son gynœcée, il savourait la volupté sur des lits préparés de fleurs dans les bras d'une jolie servante. 23.

Lui arrivait-il de se tromper sur un nom : « Que n'ai-je aussi le sort de l'amante préférée, lui disaient alors ses femmes, de qui tu viens de me donner le nom ; car mon âme est, hélas ! consumée par le désir ! » 24.

Quand ce prince luxurieux était levé, sa couche, jaune de santal, rouge de laque, remplie de ceintures brisées et de bouquets déliés, révélait toute la fougue de ses voluptés. 25.

C'était lui-même, qui peignait de fard les pieds de ses épouses ; mais il ne mettait pas dans son travail une grande attention ; car ses yeux étaient séduits par leurs belles croupes, leurs pieds charmants, ou *ce que laissaient entrevoir* les ceintures lâches et les robes mal attachées. 26.

Partout aussi les désirs du roi voluptueux rencontraient

des obstacles : au baiser, dans une bouche, qui se détournait ; à délier une ceinture, dans les mains, qui s'y opposaient ; mais ce manége (1) des épouses n'était que du bois jeté dans le feu de l'amour. 27.

Tandis que ses femmes contemplaient sur elles-mêmes dans un miroir les traces, qui restaient de la volupté, lui se tenant par derrière et le badinage en avant (2), son image au charmant sourire les forçait à fermer les yeux de pudeur. 28.

Quand il se levait de sa couche, ses amantes, jetant à l'entour de son cou le doux lien de leurs bras et déposant la plante de leurs pieds sur la pointe de ses pieds, lui demandaient au départ de la nuit un baiser d'adieu.

Jeune, ses vêtements royaux, dont la magnificence, éclipsant la splendeur même de Çakra, était réfléchie à ses yeux dans la surface d'un miroir, ne lui donnaient pas autant de plaisir que la vue des tatouages, dont *les ivresses de* la volupté avaient décoré sa personne (3). 29.—30.

Exténué de force, s'en allait-il de leurs côtés, sous prétexte qu'une affaire le demandait pour un ami, ses maîtresses, le prenant aux cheveux, s'opposaient à son départ : « Ah ! traître, s'écriaient-elles, nous l'avons su promptement ; ta fuite n'est qu'une ruse ! » 31.

(1) Textuellement : *ratan*, « jeu, » *lusum*. M. Stenzler dit : « Ita in omni cum mulieribus voluptate, quæ ejus amorem incendebat, desiderium ejus frustrabatur. »

(2) « Per jocum a tergo adveniens ad feminas,... » (*Tr. St.*)

(3) « Non æque delectabatur, ac quando insignem suum cultum voluptarium adspiciebat. » (*Tr. St.*)

Harassées par les fatigues d'une volupté sans pitié, ses épouses, nouant leurs bras autour de son cou, s'endormaient sur sa vaste poitrine, où leurs seins potelés effaçaient l'onguent de santal. 32.

Allait-il en secret la nuit à quelque rendez-vous, ses femmes, qui en étaient informées par des émissaires aux aguets, se présentaient devant lui, et, le ramenant : « Pourquoi, libertin, disaient-elles, te caches-tu dans les ténèbres afin de nous tromper ? » 33.

Ne trouvait-il plus de plaisir à palper ses épouses resplendissantes comme la reine des constellations ; alors il se transformait à la ressemblance d'un champ de lotus koumoudas, veillant toute la nuit et dormant le jour. 34.

Les joueuses d'instruments aux lèvres déchirées avec le chalumeau, comme des morsures de dents, aux cuisses écorchées par le pied de la vina (1), comme par des coups d'ongles, enflammaient ses désirs avec les obliques regards, que tiraient de leurs yeux l'une et l'autre souffrance. 35.

Proposait-il à ses femmes de jouer une comédie, c'était lui-même, qui leur enseignait en particulier comment il fallait entrer dans un rôle avec l'âme, la parole et les mouvements du corps : il soutenait, en présence de ses amis, une lutte avec les histrions les plus habiles de la scène dramatique. 36.

Les membres teints avec le pollen des cadambas, les fleurs des arjonnas et des corayas suspendues en guirlandes à ses épaules, il égarait dans la saison des pluies

(1) Luth indien.

ses promenades sur des montagnes artificielles, hantées de paons, ivres d'amour. 37.

Il ne se hâtait pas d'apaiser ses femmes, quand elles détournaient la tête après le combat *de volupté;* mais il attendait que le bruit des nuages les fît se retourner tremblantes et venir se réfugier dans ses bras. 38.

Il passait les nuits du mois Kârtika (1) en des palais *aux plates-formes* surmontées de tendelets; et là il savourait en compagnie de femmes gracieuses les clartés pures de la lune sans nuage, qui dissipent les fatigues de la volupté. 39.

Il promenait ses yeux par les ouvertures des fenêtres de son palais sur la Sarayoû, qui, une ceinture de cygnes autour de ses flancs, découvrait son île de sable comme la circonférence d'une *belle* croupe et semblait imiter les bien-aimées du roi dans leurs badinages. 40.

Ses femmes à la taille charmante le ravissaient d'un côté avec leurs ceintures d'or, lumineuses, gazouillantes, embaumées par les vapeurs d'encens et d'aloës; *de l'autre*, avec leurs habits d'hiver, que son désir le poussait continuellement à délier et rattacher. 41.

Dans le sein le plus profond d'un palais à l'abri du vent, où la vue ne rencontrait que des lampes à la flamme immobile, c'était alors que les froides nuits, si propres à tous les exercices de la volupté, devenaient les témoins de ses prouesses. 42.

Dès qu'elles voyaient le vent du midi apporter les fleurs et les pousses nouvelles sur le manguier, ses femmes, qui

(1) Octobre-novembre.

supportaient avec peine une vie séparée de lui, s'étudiaient, étouffant leurs querelles, à regagner ses bonnes grâces. 43.

Alors, quand il se balançait dans une escarpolette, mise en jeu par les gens du service, il faisait asseoir les femmes reconciliées avec lui sur sa cuisse ; et, quittant soudain la corde, feignant la crainte, jetant leurs bras autour de son cou, celles-ci de le serrer dans une étreinte passionnée. 44.

Au temps chaud, ses amantes le servaient dans le costume propre à la saison, portant de belles parures tissues de perles, des ceintures de pierreries, qui pendaient au bas des hanches, et le santal répandu sur les deux seins. 45.

A peine avait-il bu la spiritueuse liqueur, composée des fruits cassés du manguier, mêlés aux fleurs rouges de la bignonne odorante, son amour, languissant depuis la fuite du printemps, reprenait aussitôt une nouvelle jeunesse. 46.

Savourant les plaisirs des sens et détournant sa tête de toutes les autres affaires, le prince, attelé au char de l'Amour, passait ainsi toutes les saisons, distinguées chacune par ses caractères particuliers. 47.

Quelque négligent qu'il fût, les rois étrangers n'avaient pu envahir ses états à cause de sa puissance ; mais une maladie, qui avait pour mère son intempérance de voluptés, le minait, comme la malédiction de *l'hermite* Daksha consume l'astre des nuits. 48.

Indocile aux médecins, il ne se refusa jamais la chose, dont il eut envie, quoiqu'il en connût bien le danger ; car, si un objet délicieux attire la convoitise d'un organe des

sens, on ne peut l'arracher de là, sans qu'il en coûte de la peine. 49.

Amaigri par une pulmonie, le visage pâle, la voix faible, la marche soutenue sur un appui, la plus grande partie de ses parures abandonnée, sa condition offrait une complète ressemblance avec l'état d'un homme consumé d'amour. 50.

Le roi se mourant de cette maladie, sa race devenait comme un ciel, où la lune est diminuée jusqu'au dernier seizième de son diamètre, comme un vivier, réduit à sa vase dans la saison chaude, et comme le flambeau d'une lampe, où brille une clarté mourante. 51.

Au peuple, agité par la crainte qu'il n'encourût le péché *de mourir sans laisser de postérité mâle*, ses ministres, cachant sa maladie, répondaient continuellement : « Oui ! sa majesté va célébrer ces jours-ci un sacrifice pour obtenir un fils. » 52.

Car, bien qu'il eût plus d'une femme, il n'avait pas encore vu naître un fils pour acquitter sa dette envers ses ayeux (1). Mais, tel que la flamme d'une lampe ne résiste pas au vent : ainsi, ne put-il surmonter sa maladie, qui surpassait tous les efforts des médecins. 53.

Sous le prétexte d'un sacrifice pour obtenir sa guérison, les ministres se réunirent dans les bocages du palais avec l'archi-brahme, versé dans les rites des cérémonies suprêmes, et là, sur un bûcher préparé, ils déposèrent le *corps du* monarque expiré. 54.

(1) C'est le sens de l'idée comprise dans le mot du texte : *purânim*.

Bientôt les principaux citoyens, convoqués en assemblées, décernèrent l'honneur de porter le sceptre impérial à une épouse légitime d'Agnivarna, qui montrait les signes heureux d'une grossesse incontestable. 55.

Son enfant, qu'avaient échauffé d'abord les brûlantes larmes tirées des yeux par le chagrin d'un si grand malheur, tombé sur le puissant monarque, fut ensuite refroidi par les fraîches ondes, que versa la bouche des urnes d'or, suivant les rites du sacre usités dans cette *auguste* famille. 56.

Tant que la reine avait porté son fruit dans ses entrailles pour la félicité des peuples, qui attendaient avec impatience le moment de ses couches, elle avait semblé faite à l'image de la terre, qui tient cachées dans son sein les semences des fruits; et, trônant sur un siége d'or, obéie partout, environnée par ses ministres, vieillards de nobles familles, elle gouverna toujours avec sagesse l'empire de son époux. 57.

FIN DU DIX-NEUVIÈME ET DERNIER CHANT.

LE MÉGHA-DOUTA.

LE MÉGHA-DOUTA [1],

ÉLÉGIE.

Certain Yaksha, sur lequel sa négligence dans ses fonctions attira de son maître une malédiction accablante, parce qu'elle condamnait ce *malheureux* à vivre toute une année dépouillé de sa grandeur et séparé de sa bien-aimée, avait mis son habitation dans les hermitages de la montagne, où vécut Râma, au milieu de ces ondes, que la Djanakide, son épouse, avait purifiées, en s'y baignant. 1.

Après que cet amant exilé de son amante eut traîné sur

(1) C'est-à-dire, *le nuage messager.*

le Tchitrakoûta quelques mois, les deux bras dépouillés de ses bracelets abandonnés, il vit au premier jour d'Ashâtha (1) le sommet embrassé par un nuage, imitant la forme d'un éléphant, qui se joue, le front baissé, à donner contre un obstacle. 2.

Il resta immobile un instant devant ce générateur de la fécondité des pandanes les plus odorantes, et, comprimant ses larmes en lui-même, le suivant du roi des rois tomba dans la rêverie. La vue d'un nuage peut changer les dispositions d'un homme au sein de la joie : combien plus, quand c'est un amant, qui vit retenu loin de la bouche (2), où ses baisers aspirent. 3.

La nuée s'étant approchée davantage, le banni, qui désirait soutenir la vie de sa bien-aimée avec des nouvelles portées de sa santé, eut l'idée de les envoyer par elle ; et, lui offrant un arghya, composé des fleurs du coraya, les premières nées de la saison, il adressa au nuage un bonjour, devant lequel ce demi-Dieu charmé fit marcher une expression d'amitié. 4.

— Y a-t-il aucun rapport, dira-t-on, entre un message transmissible à des êtres, qui ont une âme avec de subtils organes des sens, et le nuage, qui est un simple composé de vent, d'eau, de lumière et de vapeurs? *Non,* sans doute ; mais, emporté par un violent désir, il adressa la demande sans faire ces réflexions ; car un homme, que tourmente l'amour, se plaint naturellement à des choses insensibles comme à des êtres, qui ont des sens! 5. —

(1) Juin-juillet.
(2) Textuellement : *du cou.*

« Tu es né d'une famille célèbre dans le monde, je le sais, *dit le Génie ;* ta race est issue des ailes, que Maghavat trancha aux montagnes ; tu es son premier ministre et tu peux changer de forme à ta volonté : c'est donc à toi, que j'envoie ma supplique, moi, que la tyrannie du sort a rejeté loin de mon épouse. Serait-ce une vaine prière ? *Non!* car il vaut mieux, pour obtenir l'objet de son désir, le demander à un sujet de haute condition qu'à un être de bas étage ! 6.

» Nuage, tu es le refuge des infortunés : porte donc ces nouvelles de moi à mon épouse, dont m'a séparé la colère du Dieu, qui préside aux richesses ! Il te faut diriger ta course vers le pays, qu'habitent les princes des Yakshas, vers cette *magnifique* Alakâ, dont les bocages suburbains et les *riches* palais sont lavés par les rayons de la lune, diadème *éclatant* sur la tête de Çiva. 7.

» Leurs cheveux noués à la manière des veuves, les épouses des maris en voyage vont donc enfin te contempler et respirer avec *une pleine* confiance maintenant, que te voilà monté dans les routes du vent ! Qui pourrait en effet devant ton approche ne pas tourner les yeux de sa pensée vers le toit, où son épouse gémit de son absence ? Qu'il n'y ait donc plus d'amant, si ce n'est moi seul, séparé de l'être, auquel tient son bonheur ! 8.

Comme il te pousse doucement, doucement, ce vent favorable ! Avec quelle mélodieuse voix chante ce tchâtaka de bon augure, avide de boire l'eau, *que ton sein va lui verser !* Déjà, tressant leur guirlande, les grues viennent t'escorter au milieu du ciel, nuage ravissant aux yeux, amas de vertus pour la fécondation des semences ! 9.

29

» *Frère*, que rien n'arrête en sa course, tu verras ta belle-sœur (1), épouse fidèle et pure, toute livrée sans aucun doute au soin de supputer les jours. Cependant la constance des femmes est quelque chose de semblable à des fleurs : un cœur, qui s'épanouit sous les yeux de son époux, se ferme aussitôt par l'absence. 10.

» Au bruit de ta foudre, qui va charmer leurs oreilles et qui peut couvrir le sol de la terre avec les ombrelles du champignon, les oiseaux, qui aspirent aux rives du lac Mânasa, les phénicoptères, se chargeant des fibres du lotus et des morceaux de ses pousses nouvelles, provision du voyage, vont faire compagnie à ton altesse au milieu des airs jusqu'au mont Kaîlâsa. 11.

» Embrasse ce mont à la cîme élevée, dont le chef des Raghouides a marqué les déclivités avec les traces de ses pas, vénérables aux mortels ; dis adieu à cette montagne, ta chère amie, à qui, dans ta réunion avec elle, ton excellence témoigne à chaque instant son amour, en l'arrosant des larmes chaudes, nées d'une longue séparation. 12.

» Maintenant, *cher* nuage, apprends de ma bouche l'itinéraire exact de ton voyage ; ensuite, tu écouteras ma commission, qu'il te faut boire d'une oreille attentive. Quand tu seras bien fatigué, repose ton pied sur les montagnes, que tu vas rencontrer : diminué par les pluies, renouvelle ta charge avec l'eau des fleuves, *montée en vapeurs* légères. 13.

» C'est peut-être la cîme d'une montagne, que le vent

(1) Une de ces expressions familières à l'auteur ; parenté de politesse, dont les poèmes précédents nous ont offert déjà plus d'un exemple.

apporte là sur nous ! » diront avec épouvante les épouses naïves des Siddhas, levant en l'air une tête effrayée à la vue de ton élévation. De ce lieu, quand tu auras mouillé leurs voiles, envole-toi dans les cieux, t'allongeant comme une trompe, dont la grosseur fasse honte à celle des éléphants, *qui portent la voûte* du ciel. 14.

» Du haut de cette colline, vis-à-vis de toi, Indra étale un fragment admirable de son arc : telle une mine, qui répand sa lumière de pierreries. Ton corps azuré en recevra une merveilleuse beauté, comme celui de Vishnou sous l'habit d'un pâtre (1), derrière lequel un paon déploie toute la splendeur de sa queue. 15.

« C'est de toi, que dépendent les fruits de la culture ! » s'écrieront les épouses des villageois, te buvant de leurs yeux, où brille la tendresse, mais inhabiles au jeu coquet des sourcils. Monte de-là, sans tarder, vers Mâla (2), dont les blessures du soc parfument les guérets, et fléchis ta course légère un peu au couchant, un peu même au septentrion. 16.

» Si les fatigues du voyage t'accablent, le mont à la cime revêtue de manguiers (3), où tes pluies auront pu éteindre le supplice des forêts, t'offrira dans ta route le

(1) C'est-à-dire, Vishnou dans son incarnation en Krishna.

(2) Les seules traces modernes, que l'on peut trouver de celle ville, sont dans un lieu appelé *Malda*, un peu au nord de Rultanpour. Dans la carte de Ptolémée est une ville sous le nom de *Malata*, située dans une position analogue par rapport aux monts Vindhyas.

(3) C'est la traduction du mot *Amrakoûta*, montagne située dans la péninsule indienne aux environs des sources de la Narmada. Elle porte aujourd'hui le nom d'*Amercuntuc*.

siège de son front secourable : car le sujet de bas étage, en reconnaissance d'un bienfait précédent, ne détourne point sa tête de l'ami, qui implore son aide; combien plus un être aussi élevé que l'Amrakoûta ! 17.

» Une fois que tu seras monté, pareil à la queue reluisante d'une veuve, sur le sommet de la montagne aux flancs cachés par ses bois de manguiers, éclatants de fruits mûrs; elle soudain, bleuissante au milieu, comme le mamelon de la terre, et blanchissante en tout le reste du corps, ne va-t-elle pas s'offrir aux yeux dans un aspect de ressemblance avec un couple d'amants immortels? 18.

» Après un moment de repos dans ces ombrages hantés par les épouses des singes, ayant mesuré la route ultérieure d'une course, que l'effusion de tes ondes aura faite plus légère, tu verras la Raivâ (1), dont les eaux se brisent au pied du Vindhya sur d'âpres rochers, qui rendent son lit semblable au corps d'un éléphant, sur lequel s'éparpillent maints ruisseaux de mada, ou tel qu'un adorateur de Vishnou, les membres teints de ses marques symboliques. 19.

» Ta pluie versée, quand tu auras, nuage, renouvelé ton eau dans son fleuve, obstrué par les multitudes de ses jambosiers et parfumé du suc embaumé des éléphants de ses forêts, marche en avant; mais le souffle du vent ne pourra soutenir ton outre pleine; car tout vide est léger, tandis que la plénitude acquiert de la pesanteur. 20.

» Aussitôt qu'ils auront vu le long des rivages les étamines à demi poussées répandre sur les cadambas une

(1) Un des noms de la Narmada, qui sort de la montagne Amrakoûta.

teinte de vert jaunissant et les premiers boutons se manifester sur les branches des bananiers; aussitôt qu'ils auront flairé dans leurs forêts incendiées les douces senteurs de la terre, les tchâtakas viendront enseigner le chemin à ton fécond arrosoir. 21.

» Les Siddhas, voyant ces volatiles s'apprêter à saisir dans leur chûte les gouttes de ta pluie et jugeant par la supputation *des jours* que les grues ont formé déjà leurs escadrons en lignes, vont s'approcher de toi au temps du tonnerre et vont te rendre hommage; car ils devront à la peur de jeter une épouse bien-aimée dans leur sein avec des embrassements pleins de trouble. 22.

» Ami, je prévois que, malgré ton désir de courir au plus vîte me rendre ce bon office, chaque montagne, parfumée de kakoubhas (1), saura bien te dérober un peu de tes instants. Et comment ton altesse pourrait-elle hâter le pas, quand elle verra les paons venir au-devant d'elle avec des yeux humides et te saluer avec leurs cris délicieux ? 23.

» Les Daçârnas (2), de qui les villages voient leurs tchâtyas (3) remplis de passereaux, qui viennent y com-

(1) *Pentaptère Arjourna.*

(2) Les Daçârnas correspondent, suivant l'opinion de Wilford, à *la Dosarène* de Ptolémée. Dans la mappe-monde de celui-ci, on trouve encore un *Dosara* et *Dosaronis fluvius* ; dans la liste des noms de rivières extraits des Pouranas, on lit celui d'une rivière *Dosarna*, qui sort du mont Tchitrakoûta.

(3) Certains arbres jouissent d'une vénération particulière chez les Indiens. Dans la plupart des villages, il y en a au moins un, qui est regardé comme sacré, entretenu, arrosé avec soin, honoré même avec des offrandes et des libations.

mencer leurs nids; ces Daçarnas, de qui les haies vives des jardins brillent du pâle éclat de leurs innombrables pandanes odorantes; eux, de qui les forêts de jambosiers bleuissent maintenant par la maturité des fruits, ils reçevront bientôt les flamingos pour hôtes durant quelques jours. 24.

» Marche droit à la capitale, célèbre sous le nom de Vidiça (1) et hâte-toi de savourer tout le plaisir d'être en ces *belles* contrées. Là, descendu au bord de ses rives, tu boiras, au bruit heureux de ta foudre, l'eau jointe à la douceur, que la Vaitravatî (2) roule dans ses vagues mobiles : tel on boit *de ses baisers* un visage agaçant par l'ondulation des sourcils. 25.

» Là, assieds-toi pour te reposer un instant sur la montagne appelée Nîtchaîs, *dont la cime va paraître aux yeux* comme une *tête*, les cheveux hérissés, par les cadambas aux fleurs droites, que ton humide contact aura fait naître; le Nitchaîs, dont les grottes des rochers trahissent les amours libertins de la jeunesse, qui habite la cité, par une exhalation de ces parfums, dont les courtisanes embaument leurs voluptés. 26.

» Delassé, continue ton voyage, arrosant le long de la Naganadî (3) les boutons nouveau-nés des jasmins auriculés dans les jardins, qui bordent ses rives; et mets le

(1) Sans doute, la moderne *Bhilsa* dans la province de Malwa.

(2) La Betwa d'aujourd'hui. Elle sort du Vindhya, coule nord-est l'espace de 345 milles et se jette dans la Jumna, ancienne Yamounâ, au-dessous de Calpi.

(3) Rivière à l'ouest de Betwa et nommée aujourd'hui la *Parbatti*, d'après l'opinion de Wilson.

comble à tes bienfaits, en versant ton ombre un instant sur la face des bouquetières aux lotus des oreilles fatigués par la peine d'avoir en trop long-temps à essuyer la sueur *de l'été* sur les joues de leurs visages. 27.

» Puisque la route de ton pèlerinage suit une ligne courbe vers le septentrion, ne détourne pas ton visage de l'amour des plate-formes, qui surmontent les palais d'Oudjdjayinî (1); car si tu n'avais le plaisir de voir les yeux aux angles mobiles de ses femmes (2), que le ruban de tes éclairs épouvantera de sa lumière, tu serais mal récompensé de ta peine. 28.

» La Nirvindhyâ (3) rappelle dans l'agitation de ses ondes ce qu'il y a de charmant aux ceintures des femmes, aux files d'oiseaux, au bruit du tonnerre; ses tourbillons offrent l'image d'un *joli* nombril, et sa marche a *quelque chose* d'un chancellement gracieux: laisse-toi tomber dans ta route au milieu de ses eaux; car la confusion d'une femme devant celui qu'elle aime est *souvent* son premier mot d'amour. 29.

» Une fois ce fleuve traversé, tu vois une rivière (4), dont les eaux indigentes ressemblent à la queue d'une veuve; sa splendeur pâlit sous les feuilles mortes, tombées des arbres, enfants du rivage. Elle te manifeste par l'état, où l'a réduite ton funeste abandon, le bonheur,

(1) La moderne *Oujein*, qui fut, pense-t-on, la résidence de Kâlidâsa et la ville capitale de son illustre patron.

(2) Littéralement : *des épouses de ses habitants.*

(3) Rivière, dont le docte Wilson n'a pu trouver le nom sur les cartes.

(4) Peut-être, dit le même, celle qui est appelée maintenant la *Sâgurmutti.*

qu'elle ressent de ta vue. Il te faut donc mettre en jeu les moyens, qui peuvent écarter sa maigreur. 30.

» Arrivé au pays d'Oujein, fameux par l'histoire du roi Oudayana (1) et renommé pour le grand nombre de ses hommes savants, dirige-toi vers cette ville, dont j'ai déjà parlé (2), qui porte aussi le nom de Viçala, jouit d'une immense prospérité et semble un superbe coupon du ciel apporté ici bas, grâce à un reste de mérite, par des mortels admis dans le Swarga et redescendus sur la terre, après qu'ils eurent presque toute épuisé la récompense due à leurs bonnes œuvres. 31.

» Là, où les cris perçants des grues sont emportés au loin, semblables aux paroles inarticulées d'un homme ivre, par le vent de la Siprâ (3), qui se parfume dans son badinage avec les senteurs des lotus épanouis au matin et qui, d'une haleine favorable aux membres, enlève aux femmes les fatigues de la volupté, comme un amant leur enlève par ses cajoleries ce qui est l'objet de son *brûlant* désir; 32.

» Là, où les paons des palais t'offriront l'hommage de leurs danses avec une politesse affectueuse; là, ton volume augmenté par les odorantes vapeurs, vomies des fenêtres

(1) Pradyauta, disent les commentateurs, était un roi d'Oudjdjayini, père d'une fille, appelée Vâsavadattâ, qu'il avait promise en mariage au roi Sandjaya. Dans l'intervalle, la jeune princesse vit en songe la figure d'Oudayana, souverain du Kousha-Dwipa; elle s'enflamma pour lui d'un amour, qu'elle fit porter à sa connaissance, et le prince aimé enleva celle qui l'aimait à son père et à son fiancé.

(2) Oudjdjayini, l'Oujein actuelle.

(3) Appelée *Sippara* sur les cartes. *Oujein* est bâtie sur les rives.

dans la fumigation des cheveux, si ton âme est lasse du voyage, dépose alors ta fatigue sur les terrasses des hôtels, embaumés par les fleurs, où de folâtres dames laissent dans les marques du fard la trace de leurs pieds. 33.

« C'est la splendeur azurée du cou même de Çiva ! » diront les peuples, te contemplant avec respect, tandis que tu marcheras vers la sainte maison du seigneur des trois mondes (1), vers ces jardins, qu'habite l'époux de la terrible Dourgâ, où la Gandavatî (2) parfume le souffle des vents avec le pollen de ses lotus et la fragrance de ses *belles* eaux, dans lesquelles de suaves jeunes filles s'abandonnent tout entières au plaisir de folâtrer dans leurs bains. 34.

» Si tu parviens avant l'heure (3) au temple même de Mahâkâla (4), il te faut y rester jusqu'au temps, où l'astre de la lumière descende à l'horizon des yeux. Accompagnant alors, dévot nuage, avec le tambour de ta foudre, en l'honneur de Çiva, les sacrifices du soir, tu obtiendras la récompense entière de tes salutations à coups de tonnerre. 35.

» Là *bientôt*, reconnaissantes des marques d'ongles, que le plaisir doit imprimer sur elles aux premières gouttes de ta pluie, les bayadères aux ceintures gazouillantes à chaque pas de leurs pieds, les mains lasses

(1) Le ciel, les enfers et la terre.

(2) Nom, semble-t-il, d'une rivière près d'Oujein, dit Gildemeister sans plus grande explication.

(3) Littéralement : *in alio vel tempore.*

(4) Forme de Çiva le destructeur, sous laquelle un temple était consacré à son culte près d'Oujein.

d'agiter avec un jeu coquet leurs chasse-mouches aux manches incrustés de splendides pierreries, vont darder sur toi de longues œillades, telles que des files d'abeilles. 36.

» Placé derrière le Dieu, appuyé sur le cercle *de l'horizon* et continué par la forêt aux rameaux pareils à des bras levés en l'air, que ta splendeur crépusculaire, aussi rouge que la rose de Chine nouvelle éclose, ôte à Çiva l'envie de revêtir au commencement de sa danse la peau sanglante de l'éléphant (1), et que Bhavanî (2) contemple ta dévotion d'un œil immobile, une fois le calme revenu dans son âme. 37.

» Que des éclairs brillants comme l'or, qui reste sur la pierre de touche, ne fassent que montrer la terre dans la rue du roi aux épouses, qui, les yeux aveuglés par des ténèbres palpables, se dirigent la nuit vers la demeure, où la volupté les appelle; mais, en versant ta pluie, garde-toi de parler avec la voix sévère de ta foudre, crainte de les effrayer. 38.

» Ce jeu prolongé aura pu fatiguer l'éclair, ton cher compagnon (3), alors passe la nuit sur le premier toit venu d'un palais, où dorment les colombes; mais, aussitôt que le soleil reviendra se montrer à ta vue,

(1) Démon, sous la forme d'un éléphant, que le Dieu avait tué et de la peau duquel Çiva s'était fait comme un trophée.

(2) Un des noms, que porte l'épouse de Çiva.

(3) Le texte dit : *ton épouse :* malheureusement, le mot, qui veut dire l'*éclair*, féminin en sanscrit, est masculin, sans aucun synonyme, en français.

achève le reste du voyage : car l'accomplissement d'une promesse à nos amis ne souffre pas de lenteur. 39.

» C'est le temps, où il te faut tarir les pleurs dans les yeux des épouses en ramenant vers elles les époux, dont elles gémissent de vivre séparées : ainsi, hâte-toi de quitter la route du soleil. Revenu pour sécher les froides larmes *de la nuit* sor la fleur du lotus, sa jalousie contre toi ne serait pas mince, quand il te verrait mettre un obstacle à ses rayons. 40.

» La rivière Gambhîrâ (1) ne refusera point de réfléchir ton image elle-même d'une nature si charmante au sein de son eau, non moins limpide que l'âme : ainsi, prends garde qu'une pluie violente n'abatte ses beaux lotus blancs, au milieu desquels on voit sauter d'agiles et brillants sophores. 41.

» Quand tu viendras à toucher sa branche de roseau (2), telle qu'une main un peu tendue vers toi, et son rivage dépouillé des ondes bleues, comme des hanches, qui ont laissé tomber leur jupe azurée, ce n'est, certes ! pas sans hésiter un peu, mon ami, que tu pourras alors continuer ton voyage. En effet, quel être, une fois qu'il en a senti le goût, aurait la force de quitter son île aussi fascinante que le djaghana *d'une amante*? 42.

(1) Un de ces nombreux cours d'eau sans nom, *nameless*, dit Wilson, qui sillonnent la province de Malwa.

(2) *Vanîra*, « calamus rotang. » Il y a dans tout ce quatrain un sens à double entente d'une admirable concision, mais d'une saveur si âcre, que la pudeur assurément peut craindre ici de n'avoir pas encore assez affaibli sa version. Pour le mot *djaghana*, voyez la note seconde, page 102, de ma traduction du *Gita-Govinda*.

» Là, embaumé de son contact avec les senteurs exhalées de la terre sous l'influence de tes pluies, un vent frais, que les éléphants boivent avec délices et qui mûrit dans les forêts la figue des oudoumvaras (1), doit souffler d'en-bas pour seconder ton envie de gagner le mont Dévagiri (2), où le creux des oreilles est rempli de sons enchanteurs. 43.

» Change-toi là en un nuage de fleurs; puis, sous des averses de fleurs, trempées dans les eaux de la Gangâ céleste, inonde Karttikéya, qui fait de cette montagne sa demeure habituelle; car il est né d'une semence plus éclatante que le soleil, déposée, pour le salut des armées du ciel, dans la bouche du feu par le Dieu, qui ceint le croissant de la lune en diadème. 44.

» Fais approcher même par l'attrait d'une splendeur imitant la lune, qui reluit au front de Çiva, l'oiseau de Karttikéya (3), ce paon aux angles blancs des yeux, dont Bhavanî par amour pour son fils (4) attache les plumes tombées de la queue autour de ses oreilles, qu'elles encadrent dans un cercle de lumière et qui semblent des pétales de lotus, enfants des eaux : ensuite, tu le feras danser au son éclatant du tonnerre, répercuté par les échos des montagnes. 45.

(1) *Ficus glomerata.*

(2) Le *Dévagiri* ou *la montagne des Dieux* est peut-être ce lieu appelé sur la carte *Devagur*, situé au sud de *Chumbul*, dans le centre de la province de Malwa.

(3—4) Karttikéya, le dieu Mars de la mythologie indienne est représenté à cheval sur un paon : fils de Çiva, il a pour demi-mère Bhavani, l'épouse de celui-ci.

» Tes hommages rendus à l'Immortel, qui fut élevé dans la forêt de Çaravana et déclinant un peu de cette route, prends un chemin, que te cèderont les couples des Génies Siddhas, fuyant par la crainte des gouttes de pluie, qui pourraient gâter leurs cithares; et touche, afin de l'honorer à cette rivière, la gloire de Rantidéva (1), illustre dans le monde et qu'il obtint par le sacrifice des enfants de Sourabhi (2), dont le sang a pris la forme d'un fleuve. 46.

» Les êtres divins, qui marchent dans les voies du ciel, jetant les regards de leurs yeux en bas vers ce fleuve, où tu seras descendu puiser de l'eau, toi, qui as dérobé sa couleur *bleu* au Dieu qui tient l'arc Çârnga (3), le verront, tout large qu'il est, couler par la condition de son éloignement dans un lit bien étroit, comme un collier de perles, au milieu duquel est un gros saphir. 47.

» Franchis-le et poursuis ton voyage, faisant de ton image réfléchie dans leurs miroirs l'objet des regards curieux des épouses de *l'opulente* Daçapoura (4); elles,

(1—2) Surabhi, vache merveilleuse, est la mère primitive de la race bovine; Rantidéva fut un roi, issu de la lune. Puisqu'il s'est rendu fameux par le sacrifice de la vache, qui est prohibé dans la période actuelle du monde, il appartient sans doute aux âges précédents. « Je trouve dans les listes de William Jones, que le dix-huitième nom dans la race lunaire, au second âge, dit Wilson, est RANTINAVA : c'est peut-être, soit une corruption, soit une erreur, au lieu de *Rantidéva.* »

(3) C'est-à-dire, *Krishna,* incarnation de Vishnou.

(4) *Le pays aux dix villes,* suivant l'étymologie; mais, suivant Mallinâtha, c'était la capitale de Rantidéva. Si l'opinion du commentateur est juste, on pense retrouver cette ville dans *Rantampoure*, un peu au nord de *Chumbul,* et par conséquent dans le chemin du nuage.

de qui les yeux ont ravi la beauté des abeilles voltigeant sur des bouquets de jasmins; elles, de qui la liane des sourcils multiplie ses ondoiements; elles, de qui les cils levés ressemblent à ceux des gazelles bondissantes de joie. 48.

» Voilant de tes ombres déployées en bas les campagnes du Brahmâvarta (1), honore ces champs lugubres des Kourous (2), dans lesquels tant de guerriers ont trouvé la mort; ces plaines, où l'héroïque archer inondait avec les flèches aiguës, que Gândiva, son arc, vomissait par centaines, les visages des kshatryas, comme tu submerges, toi ! les nymphées sous les gouttes d'une averse.

» Sur la rive, que Balarâma jadis habita dans le temps, où son affection pour ses amis lui fit détourner sa tête des combats et renoncer même à la délicieuse saveur du vin de palmier versé par les yeux de Révatî, *son épouse;* là, *dis-je,* quand tu promèneras ta course au-dessus des eaux de la Sarasvatî, Krishna (3), ce sera toi-même, nuage aux limpides trésors, mais pour la couleur seulement ! 49—50.

» Va de-là, sur les bords du Kanakhala (4), trouver la

(1) La terre sainte des Indiens ; elle est ainsi décrite par Manou : « Entre les deux rivières divines, *Sarasvatî* et *Drishadvatî*, gît une étendue de terre, que les sages ont appelée *Brahmâvarta*, vu qu'elle est fréquentée par les Dieux. »

(2) C'est la scène de la bataille entre les Kourous et les Pandous, sujet du Mahâ-Bharata. Elle se trouve un peu au sud-ouest de Tahnesar : c'est encore un lieu de marque et de pèlerinage.

(3) Il y a ici un jeu de mots pareil à celui, que nous avons déjà fait observer, page 297. Revoyez donc cette note.

(4) Lieu sacré de bain, sur la rive occidentale du Gange, à l'endroit, où

fille de Djahnou, sortie du roi des monts pour être comme l'échelle, dont les fils de Sagara ont monté les degrés jusqu'au Swarga; elle, qui, se riant avec ses *belles* écumes des sourcils fièrement contractés de la Déesse Bhavanî et touchant la lune avec ses mains de vagues, est allée prendre Çiva par les cheveux. 51.

» Suspendu au milieu du ciel par la moitié antérieure de ton corps, si tu veux boire, tel qu'un éléphant des Dieux, son eau flexueuse, crystal brillant et pur, elle devra soudain une beauté nouvelle à ton ombre, jetée dans le cours de ses ondes ruisselantes, comme si tu étais l'Yamounâ, qui est venue d'un autre lieu confluer avec elle. 52.

» Parvenu sur la montagne, berceau de sa naissance, aux cîmes toujours blanches de neiges, aux rochers embaumés des parfums, que le musc y dépose au milieu des gazelles couchées; là, t'asséyant sur le sommet, qui peut te soulager des fatigues du voyage, tu obtiendras une splendeur comparable à la boue *éthérée*, que fouille de ses pieds le taureau blanc de l'Immortel aux trois yeux. 53.

» S'il arrivait qu'elle fût ravagée par un de ces feux, qui s'allument au frottement des branches du pin aux longues feuilles; incendie spontané des forêts, dont la flamme dévore les queues touffues des vaches grognantes : tu as les moyens de l'éteindre; daigne le faire avec ces milliers de gouttes, versées par tes pluies: car la puissance des

le fleuve descend sur les basses terres de l'Indoustan. Le village de *Kankhal* en a retenu le nom jusqu'à nos jours.

grands ne leur est donnée que pour sauver le malheureux de l'infortune. 54.

» Voyant que la montagne a brisé tes membres, les çarabhas (1), qui ne peuvent même supporter le bruit déchaîné de ta foudre, t'insulteront dans l'ivresse de l'orgueil : inonde-les, nuage, qu'il ne sied pas d'insulter, sous le rire moqueur d'une pluie, confondue avec la grêle! En effet, où peut aboutir une audace (2), qui échoue à son début, si ce n'est pas au mépris? 55.

» T'inclinant pour l'adoration, décris un pradakshina autour de la pierre, que les Siddhas comblent sans cesse de leurs offrandes et sur laquelle celui qui ceint le croissant de la lune a déposé visiblement la marque de ses pieds. A la vue de ce roc saint, rejetant loin d'eux les péchés par la séparation de leur âme d'avec les organes des sens, les croyants obtiennent *à l'instant* de partager le séjour de ses paisibles serviteurs. 56.

» Les vents feront parler en sons mélodieux les roseaux, emplis de leur souffle; les Kinnaris, ses dévotes suivantes, chanteront les louanges du vainqueur de Tripoura; toi, si tu fais de ton côté résonner ta foudre (3) au sein des cavernes à l'instar du tambourin, le Dieu aux trois yeux ne va-t-il pas trouver là réunis tous les instruments de sa musique? 57.

» Ayant franchi de toutes manières le bord de la

(1) Le çarabha est un animal fabuleux, à huit pieds, d'une nature farouche, intraitable, et qu'on suppose habiter les monts Himâlayas.

(2) Littéralement : *des efforts.*

(3) Textuellement : *ton bruit.*

montagne, où siége l'hiver, allonge-toi dans une forme brillante, sinueuse, livide comme le pied de Vishnou, quand il se leva pour châtier l'oppression de Bali; et gagne la plage septentrionale par cette route, que le chef des Brighouïdes (1) eut la gloire de s'ouvrir à coups de flèches dans les flancs mêmes du mont Krâauntcha (2) et qui est la porte des flamingos, *revenant au lac Mânasa*. 58.

» Le miroir des nymphes célestes donnera l'hospitalité à ton image, une fois que tu auras atteint le sommet du Kaïlâsa, dont le bras du monarque aux dix têtes rompit la solide cohérence: mont *superbe*, qui se tient perçant les airs de ses hautes cîmes, toutes blanches de lotus koumoudas, comme si un violent éclat de rire du Dieu aux trois yeux se fût *pétrifié* soudain *et* fait masse de tous les côtés. 59.

» Au moment où, semblable au manteau noir jeté sur l'épaule de Balarâma, tu seras placé au bord de cette montagne aussi blanche qu'un morceau d'ivoire à l'endroit même où l'éléphant vient de rompre sa dent, je vous aperçois d'ici *l'un et l'autre*; elle, devenue belle comme

(1) Bhrigoupati ou Parasourâma est une incarnation de Vishnou dans la personne du fils de l'anachorète Djamadagni, rejéton du célèbre saint Bhrigou. Élevé par Çiva sur le mont Kaïlâsa, il s'ouvrit à lui-même un passage hors de ces montagnes à l'occasion de son voyage dans les contrées du midi pour exterminer la caste des kshatryas.

(2) Le *Krâauntcha* est décrit comme une montagne dans le Mahâ-Bharata ; personnifié, il est dit le fils de Maïnâka. On voit encore une montagne, nommée *Krâauntcha Mérou* figurer dans les listes de Wilford entre les montagnes situées au nord.

un œil au regard immobile; toi, luisant comme le collyre étendu *sur les cils*. 60.

» Si Gâaurî, ayant quitté le serpent, dont elle fit son bracelet, et donnant sa main à Çiva, passe le temps à se promener dans cette montagne, théâtre de ses jeux, retiens dans ton sein le torrent de tes eaux et, courbant ton corps dans l'attitude de l'adoration, deviens pour eux une échelle, dont les *pieux* échelons aient le bonheur de toucher leurs pieds. 61.

» Là, malgré toi, quand ta foudre, déchirant sa barrière, aura vomi tes eaux, les jeunes filles du ciel te forceront sans doute à faire pour elles l'office d'une salle, où des machines distillent de fraîches rosées : mais si, une fois las de servir à ce jeu, mon ami, elles ne veulent pas te rendre ta liberté, épouvante avec tes rugissements horribles à l'oreille ces nymphes inconstantes dans leurs amusements ! 62.

» Puisant tes eaux dans le sein du lac Mânasa, où croissent des lotus d'or, rendant par amitié à *l'éléphant céleste* Aîravata le bon office de tenir ouvert sur lui ton parasol un moment, secouant par des vents aux ailes stillantes d'eau les robes fleuries des arbres Kalpas, tu jouiras de ce mont sublime, dont le blanc crystal semblera comme brisé par ton ombre ; 63.

» Ce mont, sur la pente duquel, comme sur les genoux d'une amante, la Gangâ laisse tomber sa tunique de flots, quand tu auras de nouveau promené dans ses parages tes avides regards, tu verras Alakâ, qui, telle qu'une amante entrelace des perles dans ses boucles de cheveux, porte sur la cîme de ses hauts palais dans la saison des pluies

une masse de nuages, qui vomissent l'eau à torrents. 64.

» Là, où, sur le sol d'une terre faite de pierreries, les palais aux femmes enjouées, les membres peints et la main battant les tambourins en des concerts sans fin, peuvent supporter de toutes manières sur des cîmes rasant la voûte des cieux la masse élevée de tes eaux, nuage ceint de l'éclair, embrassé avec l'arc-en-ciel (1), entonnant des sons aimables et profonds ; 65.

» Là, où le pollen des fleurs du loghra (2) donne un air de pâleur à la beauté des femmes, qui tiennent pour jouet un lotus à la main et portent le jasmin nouvel éclos tressé dans leurs boucles *noires*, le frais kouravaka (3) noué dans le ruban, qui attache leurs cheveux sur la cîme de la tête, le cadamba sur la raie-de-chair, qui les sépare au milieu du front, et la fleur de çirîsha, que ton approche a fait naître, pendue en girandole au bas d'une oreille charmante ; 66.

» Cette ville, où, montés sur leurs plates-formes toutes faites de blanches pierreries et décorées de fleurs aussi brillantes que la lumière, les Yakshas, accompagnés de femmes célestes, vont goûter, aux sons profonds de ta foudre en guise de tambours frappés avec lenteur, les voluptueuses saveurs d'un breuvage distillé des arbres Kalpas ; 67.

» Là, où la route des amantes durant la nuit est révélée au matin par des fleurs de mandâras, que le trouble de la

(1) Littéralement : *l'arc d'Indra*.
(2) *Symplocos racemosa*. Il fleurit en hiver.
(3) *Gomphræna globosa*. Il donne sa fleur au printemps.

marche fit tomber des boucles de leurs cheveux, par des nélumbos d'or, mis en morceaux, qui ont glissé de leurs oreilles, par des perles, échappées des réseaux et des colliers, dont la palpitation des seins a brisé les fils ; 68.

» Là, où, tandis que leurs amants d'une main, que l'amour fit insolente, relâchent, brisent, arrachent les vêtements et les rubans des caleçons (1), les femmes des Yakshas jettent à poignée, mais en vain, la poussière de santal sur les yeux, que favorisent des lampes de pierreries, placées vis-à-vis de leur couche et dont la flamme est suspendue en l'air ; 69.

» Là, d'où, emmenés par le souffle du vent, leur guide, des nuages, semblables à toi, exhalés par *l'encens, qui brûle et dont* la fumée sait imiter au mieux tes formes

(1) *Feminalia*, dit Gildemeister. « Je ne puis admettre néanmoins, dit Wilson, en s'excusant d'avoir affaibli et mutilé ce quatrain, que la littérature indienne, généralement parlant, mérite plus que celle d'Europe le reproche d'indécence. On ne peut trouver rien dans leurs ouvrages sérieux, qui soit à moitié aussi licencieux que plusieurs passages des écrits d'Ovide, de Catulle, de Properce et même de l'élégant Flaccus. Pour descendre aux temps modernes, Arioste et Boccace entre les Italiens ; Brantôme, Voltaire, Lafontaine et les écrivains de maintes nouvelles *philosophiques* récentes chez les Français, nous fournissent plus d'un parallèle avec les moins chastes des auteurs indiens : si nous regardons chez nous-mêmes, sans rétrograder jusqu'à ces jours, *où l'obscénité était de l'esprit*, nous sommes peu fondés à reprocher aux Indiens un manque de délicatesse, quand nous trouvons que l'excentrique, mais élégante poésie du LITTLE est dans les mains de presque tout le monde et publiquement admirée. Il faut encore se rappeler les circonstances de la société indienne avant de condamner les auteurs pour des expressions peu mesurées, qui nous semblent dépasser les bornes de la décence. Ces auteurs écrivaient pour les hommes seulement ; ils ne pensaient pas que leurs écrits seraient lus par des femmes. » Que nos lecteurs veuillent donc bien appliquer eux-mêmes rétrospectivement cette note judicieuse au *Tilaka de l'Amour*.

vaporeuses, sortiront des fenêtres soudain, comme saisies de crainte à la vue de la pluie nouvelle, qui tombe sur la cime des palais et dont les premières gouttes ont gâté les peintures sur le sol des plates-formes ; 70.

» Là, où, résous en brillantes goutelettes par les rayons, que, débarrassée de ton voile, la lune verse limpides, les tchandrakântas (1) filent pendus en réseaux et dissipent les fatigues causées par la volupté chez les femmes, qu'a brisées une longue étreinte dans les bras de leur amant ; 71.

» Là, où, songeant que le Dieu, ami de l'immortel dispensateur des richesses, habite en personne, Kâma n'ose pas ordinairement porter son arc à la corde faite d'abeilles (2) ; mais l'agaçant manége des femmes charmantes, leurs œillades, qui ne manquent jamais à percer (3) un amant d'un trait décoché en arquant le sourcil, y remplissent au mieux les fonctions de l'Amour ; 72.

» Là enfin est notre maison au nord du palais, où demeure le Dieu, qui préside aux richesses : on la distingue au loin par son magnifique portail, qui ressemble à l'arc du roi des Immortels. Dans son jardin est un jeune arbre Mandâra, mon enfant adoptif, que ma bien-aimée cultive et dont elle fait pencher les gerbes de fleurs à la portée de sa main. 73.

(1) Le *tchandrakânta* est un diamant fabuleux, qui est formé, dit-on, par la congélation des rayons de la lune et qui se résout de nouveau à ses rayons.

(2) Allusion au trait mythologique de l'Amour, qui fut consumé par un regard de Çiva.

(3) Littéralement : *marquer*.

» Dans son enceinte, *miroite au soleil* un étang, où des pierres d'émeraude pavent les marches de l'escalier. Il se dérobe sous des lotus aux calices d'or, soutenus sur des tiges d'un resplendissant lazuli. A ta vue, secouant loin d'eux tout chagrin, les flamingos, qui l'ont choisi pour habitation, ne vont plus songer au lac Mânasa, qui *d'ailleurs* n'est point à une longue distance. 74.

» Sur la rive s'élève un monticule artificiel, admirable, à la cime faite d'un saphyr au doux éclat ; une haie de bananiers d'or l'environne. Mon épouse aime à s'y promener, je pense. A cette heure, où je vois ta foudre, qui brille sur tes bords, mon ami, cette vue en ramène le souvenir dans mon cœur affligé. 75.

» Là, près d'un berceau de mâdhavis (1), qu'embrasse à l'entour une haie d'amaranthes cramoisies, fleurissent l'aimable kéçara (2) et l'açoka aux fleurs rouges, aux jeunes pousses tremblantes : l'un désire avec moi toucher les pieds charmants de ton amie (3) ; l'autre, feignant comme une envie de femme enceinte, aspire à savourer le breuvage enivrant de sa jolie bouche. 76.

» Au milieu *du lac*, s'élève une colonne d'or sur une base de crystal : le pied en est émaillé de pierreries, qui ressemblent à des roseaux d'une pousse encore peu avancée. C'est là, qu'après la fuite du jour, habite le paon, votre ami, que ma bien-aimée fait danser en lui

(1) Plante rampante, la *gærtnera racemosa.*

(2) Le *Mimusops elengi.*

(3) L'épouse du Génie exilé. Voyez la note, page 450. C'est une croyance naïve des Indiens que le kéçara et l'açoka fleurissent, quand ils sont touchés, celui-ci par le pied, celui-là par le visage d'une jeune fille.

battant la cadence avec ses paumes au gazouillement harmonieux de ses bracelets. 77.

» Tels sont les signes, bon *nuage*, auquels tu reconnaîtras mon palais; garde-les dans ta mémoire, et n'oublie pas le nélumbo et la conque, dont tu verras les images dessinées sur le seuil de ma porte. Mais sans doute mon palais ne brille plus que d'une pâle clarté aujourd'hui que je vis éloigné de lui; car un lotus de jour ne conserve pas sa splendeur une fois que le soleil est couché. 78.

» Là, sans tarder, réduis ton corps à la taille du petit d'un éléphant pour ne rien gâter dans mes jardins; et, t'asseyant sur le charmant plateau de la montagne artificielle, dont je parlais tout à l'heure, ne laisse pénétrer dans la chambre intérieure qu'une faible, très-faible lumière, telle que le clignement d'œil de l'éclair ou pareille au scintillement d'un essaim de vers luisants. 79.

» Si tu rencontres là quelque part une jeune dame à la carnation d'azur, aux membres délicats, aux dents de çikhara (1), aux lèvres de vimba mûr, à la taille déliée, aux yeux de gazelle effrayée, à l'ombilic profond, à la démarche lente par le poids de sa croupe, le haut du corps un peu incliné par celui des seins, le chef-d'œuvre en un mot du Créateur; 80.

» C'est la femme sobre de paroles, la seconde moitié de ma vie! Faible enfant, séparée de moi, son époux, et consumée de violents désirs; elle est, je pense, dans ces

(1) Une pierrerie d'un rouge couleur des grains du fruit mûr de la grenade, une espèce de rubis.

jours à la marche pesante, comme une tchakravâki (1) *la nuit* dans l'absence de son amant, ou tel qu'un lotus, dont la corolle, saisie par la gelée, a perdu son éclat ! 81.

» Sans doute, la tête appuyée sur une main, les yeux rouges par l'abondance de ses larmes, la couleur des lèvres effacée par ses brûlants soupirs, le visage à demi caché par les touffes pendantes de ses cheveux, la face de ma bien-aimée subit *en ce moment* le supplice, dont la lune est affligée, quand ton passage devant elle offusque une moitié de son disque lumineux. 82.

» A ton premier regard tombé sur la ville, agitée (2) par les sacrifices des femmes à l'entrée de la saison pluvieuse, tu verras la mienne occupée, soit à peindre mon image, que les chagrins de l'absence ont dû jeter, *pense-t-elle,* dans un pitoyable état de maigreur ; soit à interroger la douce voix de la sârikâ (3), enfermée dans sa cage : « Te souviens-tu de ton maître ? lui dit-elle. *Oui ! n'est-ce pas ?* car il était, *pour ainsi dire,* ton époux. » 83.

(1) Le *tchakrâvaka* au masculin, *tchakravâki* au féminin, est *l'anas casarea*, oiseau, qui est la tourterelle des poëtes indiens pour la constance et l'affection conjugale. Un saint anachorète, en châtiment d'une offense, les a condamnés au supplice de passer chaque nuit le mâle séparé de la femelle ; et, si l'on en croit les assertions populaires, on peut encore observer de nos jours l'effet de cette malédiction, car ils vont régulièrement chaque soir, la femelle d'un côté, le mâle d'une autre part, occuper les deux rives opposées d'un ruisseau ou d'une rivière.

(2) Tous les commentateurs diffèrent ici pour l'explication du passage : aucun n'est bien satisfaisant. Nous proposons de nous-même une légère modification : *vyâkoulai*, s'accordant avec *pourai* (édition de Wilson), au lieu de *vyâkoulâ*. Le sens alors devient clair et suivi.

(3) *Gracula religiosa.*

» Ou bien, elle voudrait chanter une cantate, dont la gloire de ma race a prêté le sujet au poète ; et, posant la vînâ sur sa cuisse vêtue d'une robe souillée, elle touche avec peine les cordes mouillées des larmes de ses yeux, oubliant à chaque moment le ton, quoiqu'elle ait elle-même composé la musique. 84.

» Ou bien, elle arrange sur la terre ces mois encore à passer du temps fixé pour l'exil, après qu'elle a supputé avec des fleurs effeuillées sur le seuil combien de jours ont déjà coulé ; et cet amusement, dont elle distrait son cœur, lui fait goûter par avance le plaisir de sa réunion avec moi : car tels sont ordinairement les passe-temps des femmes dans l'absence de celui qu'elles aiment. 85.

» Occupée ainsi le jour, elle peut supporter le poids de mon absence ; mais j'ai peur que la nuit, où ces distractions lui manquent, ne livre ton amie (1) à tout l'accablement du chagrin. Vois ! en t'approchant du lieu, où, sans dormir, elle couche sur la terre, tu peux, suspendu à sa fenêtre, lui donner un instant de bonheur, en apportant de mes nouvelles à cette vertueuse épouse ; 86.

» Qui, amaigrie par la douleur et couchée sur le même flanc au lit du veuvage, comme la lune au bord de la plage orientale à son dernier croissant, traîne au milieu des larmes brûlantes de la séparation ces nuits, qui, dans mes bras, en des voluptés au gré de ses désirs, fuyaient avec toute la rapidité d'un instant ; 87.

» Elle, qui, sans doute, le *frais* bourgeon de ses lèvres consumé par les soupirs, la vue offusquée par l'onde

(1) Voyez encore la note, page 450.

exprimée de ses yeux, les cheveux hérissés au sortir du bain limpide, rejetant sur le dos ses boucles pendantes jusqu'au bas de ses joues, aspire à goûter le sommeil : « Car peut-être, se dit-elle, un songe le réunirait-il, ne fût-ce qu'un seul instant, avec moi ! » 88.

» Elle, malade de son affliction et qui d'une main, où les ongles ne sont plus coupés, éparpilla mainte fois pour voiler ses joues, les cheveux roides, *incultes*, hérissés de cette queue, nouée le premier jour de la séparation et que je dois, affranchi de ma douleur, à la fin de ma peine, délier moi-même pour les attacher au sommet de la tête, avec le ruban, que son deuil de veuve lui a fait déposer ; 89.

» Elle, qui, pareille au nélumbo dans un lieu sec, mais dans un jour nébuleux, où il ne semble, ni éveillé, ni endormi ; elle, *dis-je*, qui voile sous des cils appesantis par l'eau du chagrin ses yeux, dont le regard évite maintenant, ce qu'autrefois ils recherchaient avec amour, les rayons de la lune à la fraîche ambroisie, entrés par la voie de ses fenêtres ; 90.

» Elle, *malheureuse* femme, qui s'est dépouillée de toutes ses parures, qui dépose mainte fois avec douleur, son tendre corps d'un bord à l'autre de sa couche, et qui t'arrachera infailliblement des larmes faites des gouttes de ta pluie : car, pour l'ordinaire, tout ce qui porte une âme molle (1) est enclin à la compassion ! 91.

(1) *Ardrântarâtman* : il y a ici un jeu de mots, que la traduction rend d'une manière assez imparfaite, mais qui ne peut guère l'être mieux en français.

» Je sais que ton amie avait placé tout l'amour de son cœur en moi : aussi, pensé-je qu'elle est encore maintenant ce qu'elle était au premier jour de notre séparation. Né dans une noble condition, l'état de chagrin, où je suis, ne fait, certes! pas de moi un homme, qui parle seulement pour le plaisir de parler : bientôt ce que j'ai dit, mon frère, sera tout entier sous tes yeux. 92.

» L'œil de cette femme aux yeux de gazelle, où ne brille plus l'onguent de collyre, où l'abstinence des liqueurs spiritueuses a fait oublier son jeu coquet au sourcil ; où le trait de l'angle extérieur est empêché même par les cheveux pendants; cet œil, que ta venue fera bientôt, je pense, trembler au sommet, va emprunter une ressemblance de beauté au nymphée bleu, agité par le mouvement d'un poisson. 93.

» *A ton approche*, va soudain palpiter sa cuisse gauche (1), d'où la rigueur du Destin a banni les réseaux de perles, qui furent long-temps sa parure ; cette cuisse jaune comme la tige d'un bananier d'or, la digne promenade de mes mains (2) après la jouissance ; cette cuisse, où manquent aujourd'hui les vestiges de mes ongles. 94.

» Si, dans ce moment, elle goûte les douceurs du sommeil, assieds-toi là, nuage; attends la durée d'une veille seulement, bâillonne ta foudre; et, quand un songe lui rend son époux un instant, ne fais pas tomber soudain la liane de mes bras, qu'un embrassement passionné avait nouée autour de son cou ! 95.

(1) Signe de bon augure chez les femmes.

(2) Littéralement : *dignum crus mearum fricatione manuum.*

» Aussitôt que tu auras fait lever cette noble dame, les yeux immobiles par le feu des éclairs ; aussitôt que, par le vent à la fraîche haleine des gouttes de ta pluie, tu l'auras fait revivre, comme les jasmins grandiflores aux boutons nouveau-nés, commence de sa fenêtre, où tu seras placé, à lui parler avec la profonde voix du tonnerre : 96.

« Femme, qui n'es pas veuve, bien que tu puisses le paraître, *lui diras-tu*, sache que je suis un nuage, le cher ami de ton époux et que son ordre, conservé dans ma pensée, m'a conduit ici, moi, qui, par le son agréable de mes hymnes, fais hâter le pas dans la route à des foules de maris en voyage, qui se fatiguent, impatients de dénouer la queue de veuve sur le cou de leurs épouses. »

» A ces mots, levant ses yeux, elle te regardera, comme jadis la Mithilienne regarda le fils du Vent (1), et, songeant en elle-même, son cœur éclatera de curiosité ; ensuite elle écoutera d'une oreille attentive : car, mon aimable *nuage*, une chère nouvelle, apportée de leur ami, est pour les femmes un peu moins seulement qu'une entrevue. 97—98.

» Que ton altesse (2) lui parle en mon nom et lui tienne d'elle-même ce langage pour lui subvenir en aide :

(1) Voyez le tome VI de ma traduction du *Râmayana*, ch. XXX, pages 220 et 221.

(2) Le texte porte *âyoushmat*, « vieillard. » C'est le mot, pour lequel nous avons fait la note, insérée à la page 8. Et ce passage vient à propos, avant de finir le volume, donner pleine raison à la première partie de nos considérations, où nos lecteurs sanscritants voudront bien se reporter, s'il leur plaît, un moment.

« Ton époux habite les hermitages situés sur la montagne de Râma. Il se porte bien et te demande, femme *chérie*, comment va ta santé dans une telle séparation. » Car la santé, pour des êtres logés en des membres périssables, c'est la première des consolations. 99.

» Contraint à vivre loin de toi, le chemin vers toi fermé par un Destin jaloux, il réunit du moins dans ses pensées à ton corps malade et souffrant son corps plus souffrant et plus malade ; à toi, qui verses des larmes, lui, qui se fond en des ruisseaux de pleurs ; à toi, qui pousses de longs soupirs, lui, de qui l'âme s'exhale en des soupirs plus violents ; à toi, que sans relâche consume le désir, lui, qui porte le désir allumé *dans son cœur*.

» Rejeté hors de l'horizon de tes oreilles et par-delà toute vision de tes yeux, il ne peut te réciter face à face le thème composé d'après sa passion, lui, à qui l'envie de toucher ton visage eût fait désirer de murmurer à ton oreille ce qu'il aurait pu dire à haute voix en présence même de tes compagnes. 100—101.

» Je vois tes formes sveltes dans les priyangous, ton regard dans les yeux de la gazelle effrayée, la beauté de tes joues dans *la face de* la lune, ta riche chevelure dans la queue des paons, le jeu coquet de tes sourcils dans les petites ondulations des ruisseaux : mais, hélas ! ces traits épars, je ne les vois pas même une seule fois, pétulante femme, se réunir dans un seul objet ! 102.

» J'avais dessiné ton portrait dessus la roche avec les couleurs des métaux, tu semblais irritée d'amour et je désirais me peindre moi-même tombé à tes genoux ; *mais en vain*, car les pleurs amassés dans mes yeux ont troublé mainte et mainte fois ma vue : ainsi le Destin

cruel ne souffrit pas même que nos traits fussent réunis sur la pierre! 103.

» Banni loin de ton visage, odorant comme la terre sèche, qu'une pluie fine a rafraîchie, le Dieu aux cinq flèches me consume, tout exténué que je suis déjà : ainsi juge avec quelle *pesanteur* vont se traîner, maintenant que la saison chaude expire, ces jours, où le *voile des* nuages déployé dans les plages du ciel écarte, ma jeune enfant, les feux brûlants du soleil! 104.

» Quand ils me voient jeter mes bras dans l'air afin de t'y serrer d'une étreinte passionnée, toi, qui m'es rendue un instant par les visions d'un songe, les Dieux terricoles eux-mêmes laissent tomber souvent des larmes, dont les gouttes brillent comme de grosses perles sur les jeunes pousses des arbres. 105.

» Les vents du mont Himâlaya, qui ont déjà brisé les opercules des bourgeons sur les pins Dévadârous et qui, *l'aile* embaumée de leurs sucs accourent ici par la voie du midi; je les embrasse dans la pensée que peut-être, femme bien douée, ils ont touché ton corps en passant.

« De quelle manière la nuit aux longues veilles se passera-t-elle comme un instant? » *me dis-je le soir.* « Comment ce jour n'aura-t-il que des ardeurs supportables? » *soupiré-je le matin* dans toutes les saisons (1) *de l'année.* C'est ainsi que le chagrin de la séparation, femme aux yeux charmants, abandonne sans défense au milieu de ses flammes dévorantes mon âme en proie à des vœux, qu'elle ne peut satisfaire! 106—107.

» Mais souvent un regard jeté sur moi vient aussi

(1) Textuellement : *conditions.*

relever ma constance : ne te laisse donc pas tomber, noble dame, au plus profond désespoir. A qui n'arrive-t-il que du bonheur ou que du malheur sans aucune interruption ? La condition des choses humaines va comme la roue d'un char : ce qui est en bas se lève et ce qui est en haut se baisse ! 108.

» Mon arrêt expire au temps où le Dieu, qui tient l'arc Çârnga (1), se réveillera du serpent, dont il fait sa couche : passe de même ces quatre mois les yeux fermés *par le sommeil* : ensuite, dans l'automne en pleine maturité, aux clartés lunaires des nuits, nous pourrons savourer chaque objet de nos désirs, à la douceur desquels ajoutera le souvenir de la séparation. 109.

» Je te verrai de nouveau, le cou appuyé sur mon sein dans notre lit même, te réveiller en sursaut après un instant de sommeil ; et, plus d'une fois, à ma demande : « *Qu'est-ce que tu as ?* » tu répondras encore, versant des larmes et refoulant ton rire en toi-même : « Ah, traître ! je t'ai vu dans un songe tenir une autre femme dans tes bras (2) ! » 110.

(1) C'est-à-dire, Vishnou. Il dort les quatre mois des pluies périodiques dans l'Indoustan du 11 du mois ashâtha jusqu'au 11 du mois kartika. Paterson a comparé le sommeil de Vishnou au sommeil d'Horus, symbole du débordement annuel du Nil.

(2) J'adopte ici un sens, qui diffère de celui donné par Wilson dans ces vers :

Once more I view thee as mine eyes unclose,
Laid by my side, and lulled by soft repose ;
And now I mark thee startle from thy sleep,
Loose thy enfolding arms, and wake to weep :
My anxious love long vainly seeks reply,
Till, as the smile relumes that lucid eye,
Thy arch avowal owns, that jealous fear
Affrighted slumber, and aroused the tear.

» Connaissant ma fidélité à cette preuve, qui t'en est donnée, n'ajoute plus foi aux calomnies, femme aux yeux noirs, et ne veuille plus me soupçonner désormais. L'absence, dit-on, ne détruit pas les affections; car la tendresse augmente malgré les obstacles à la vue d'un signe extérieur et devient une montagne d'amour. » 111.

» Es-tu décidé, bon nuage, à me rendre ce service d'ami? *Si je fais cette question,* ce n'est pas que j'attende, une réponse de ton altesse par le bruit éclatant de sa foudre. Ne donnes-tu pas l'eau sans parler aux tchâtakas, qui t'implorent? En effet, exécuter ce qu'on lui demande est la digne réponse d'un noble cœur! 112.

» Quand tu auras accompli ce vœu de mon âme, comme il sied à un ami, soit par affection, soit par un sentiment de compassion pour moi, te disant: « Il souffre loin de son épouse! » alors, fais le tour de ces lieux chéris, ô nuée, qui portes les trésors de l'automne, et puisses-tu n'être jamais séparé, tel que moi, de l'éclair, ton époux! » 113.

FIN DU MÉGHA-DOUTA.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PRÉSENT VOLUME.

27

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATUM.

Page 89, notes 3 et 4. Transposez les notes ; mettez celle qui est numérotée 3, après celle qui est numérotée 4.

Page 93, dans les trois dernières lignes du texte, rejetez à la fin de cette phrase le mot *vu*, mal placé au milieu pour l'effet naturel de l'écho, et lisez en conséquence :

« Dans cette forêt charmante, souverain de toutes les montagnes, celle, qui est séparée de moi, cette ravissante nymphe, belle en toute sa personne, l'as-tu vue ? »

Page 311, ligne vingt-quatrième, *au lieu de* « frapper le Djamadagnide ; » *lisez* : frapper l'oreille de *Râma le* Djamadagnide. »

FIN.

